

Mise en garde : Le Père dayet cite par erreur :

- 2ème semaine, 1er jour : Charles de Foucauld qui s'est avéré être un hérétique déclarant le salut de non-catholiques. p. 124.
- 2ème semaine, 3ème jour : le père Garrigou-Lagrange suspect d'hérésie moderniste.
(p. 135)

J.M. Dayet

Les
EXERCICES PRÉPARATOIRES
à la
CONSÉCRATION
de Saint Louis-Marie de Montfort

Nihil obstat :
Luteiae Parisiorum 22a Augusti 1957
O. Le Borgne, S.M.M.,
Sup. prov.

Nihil obstat :
Lucionii, 10a Septembris 1957
Ludovicus Vrignon
c.d.

Imprimatur :
Lucionni, 12a Septembris 1957



ANTONIUS MARIA CAZAUX,
episcopus Lucionensis.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	4
LES DOUZE JOURS PRÉLIMINAIRES	8
<i>Premier Jour</i>	12
<i>Deuxième Jour</i>	17
<i>Troisième Jour</i>	23
<i>Quatrième Jour</i>	29
<i>Cinquième Jour</i>	35
<i>Sixième Jour</i>	41
<i>Septième Jour</i>	46
<i>Huitième Jour</i>	52
<i>Neuvième Jour</i>	58
<i>Dixième Jour</i>	62
<i>Onzième Jour</i>	68
<i>Douzième Jour</i>	75
LA PREMIÈRE SEMAINE	80
<i>Premier Jour</i>	81
<i>Deuxième Jour</i>	89
<i>Troisième Jour</i>	95
<i>Quatrième Jour</i>	103
<i>Cinquième Jour</i>	109
<i>Sixième Jour</i>	114
LA DEUXIÈME SEMAINE	119
<i>Premier Jour</i>	120
<i>Deuxième Jour</i>	127
<i>Troisième Jour</i>	132
<i>Quatrième Jour</i>	136
<i>Cinquième Jour</i>	141
<i>Sixième Jour</i>	146
LA TROISIÈME SEMAINE	152
<i>Premier Jour</i>	153
<i>Deuxième Jour</i>	161
<i>Troisième Jour</i>	168
<i>Quatrième Jour</i>	176
<i>Cinquième Jour</i>	185
<i>Sixième Jour</i>	195
<i>Jour de Clôture</i>	204
LES PRIÈRES.....	213

INTRODUCTION

La Consécration de saint Louis-Marie de Montfort est chose si haute et si parfaite que toutes les personnes attirées vers elle commencent par éprouver le besoin d'une sérieuse et solide préparation. Il ne peut suffire, en effet d'émettre à tel jour déterminé cette totale donation de soi-même, si sincères que puissent être alors les dispositions de chacun. L'essentiel sera « *d'entrer dans son esprit, qui est de rendre une âme intérieurement dépendante et esclave de la Très Sainte Vierge et de Jésus par elle* ». (Secret de Marie, n° 44)

Voilà pourquoi notre Saint n'a pas hésité à demander à tous ceux qui veulent s'engager dans cette voie de perfection un labeur ascétique nettement délimité. « *Après avoir employé, dit-il, douze jours au moins à se VIDER de l'esprit du monde contraire à celui de Jésus-Christ, ils emploieront trois semaines à se REMPLIR de Jésus-christ par la Très Sainte Vierge.* » Voici l'ordre qu'ils pourront garder :

Pendant la première semaine, ils emploieront toutes leurs oraisons et actions de piété à demander *la connaissance d'eux-mêmes* et la contrition de leurs péchés , et ils feront tout en esprit d'humilité...

Pendant la seconde semaine, ils s'appliqueront, dans toutes leurs oraisons et œuvres de chaque journée, à *connaître la Très Sainte Vierge*. Ils demanderont cette connaissance au Saint-Esprit...

Ils emploieront la troisième semaine à *connaître Jésus-christ*...

Au bout de ces trois semaines, ils se confesseront et communieront à l'intention de se donner à Jésus-Christ, *en qualité d'esclave d'amour*, par les mains de Marie. Et après la communion, ils réciteront la formule de leur consécration... Il faudra qu'ils l'écrivent ou la fassent écrire, si elle n'est pas imprimée, et qu'ils la signent le même jour qu'ils l'auront faite. (*Vraie Dévotion*, n° 227-231)

Comme on le voit, ces Exercices préparatoires sont divisés en quatre *périodes* d'inégale longueur : une première période de douze jours et trois autres périodes de six jours chacune, dites « *semaines* » par notre saint ; ce qui porte à trente jours exactement la durée totale de la préparation.

Que ces trois semaines soient chacune de six jours seulement, c'est l'indication expresse du Père de Montfort, qui écrit à propos de la semaine consacrée à la connaissance de soi-même : « *Pendant les six jours de cette semaine...* » (n° 228)



La première période, qui est une période *préliminaire*, est destinée à faire en notre âme le vide de l'esprit du monde, c'est-à-dire à enlever –si besoin est- le principal obstacle à la grâce et à la vie d'union, qui est l'esclavage du péché. C'est le fondement nécessaire et indispensable.

Les trois semaines ont pour objet la connaissance des trois seules choses au monde qui puissent véritablement nous intéresser en cette vie comme dans l'autre : notre âme d'abord, qu'il nous faut sanctifier et sauver ; puis Marie, associée au Christ dans l'œuvre de notre rédemption et sanctification ; enfin Jésus lui-même, la Sagesse éternelle et incarnée.

Notre âme, Marie, Jésus ! On remarquera, dès maintenant, cette place donnée par Montfort à la Très Sainte Vierge dans ses *Exercices spirituels* : c'est la même qu'il lui donne dans sa Consécration. Marie est là, à sa vraie place, sa place de Médiatrice entre le Christ et nous, celle voulue par Dieu et la seule en harmonie avec le plan intégral de notre réparation.

Lorsque cette triple connaissance sera donc acquise et que, sous l'influx de la grâce, notre volonté aura fait choix de Marie, comme de on chemin le plus assuré pour atteindre Jésus, alors il ne lui restera plus qu'à se livrer irrévocablement à cette divine Mère et Maîtresse, n'attendant d'elle pour récompense rien d'autre que « l'honneur d'appartenir à ne si aimable Princesse, et le bonheur d'être par elle uni à Jésus, son Fils, d'un lien indissoluble, dans le temps et l'éternité ». (VD n° 265)

Voilà le plan général des Exercices de saint Louis-Marie de Montfort. Il n'y a rien à changer. Lui-même en a indiqué l'ordonnance et en a fixé la durée. Il a pris soin de déterminer, *pour chaque période*, les sujets de méditation, ainsi que les prières particulières qui leur sont propres. « On pourra, note-t-il, lire et méditer ce que nous avons dit sur la connaissance de soi-même, de la Sainte Vierge, de Notre Seigneur. On récitera tous les jours les litanies du Saint-Esprit, l'Ave Maris Stella... », etc. (n° 228-230)¹.

Maintenant, que dans l'esprit de notre saint, ces diverses périodes préparatoires doivent revêtir le caractère de véritables *Exercices spirituels*, c'est-à-dire, comme le nom l'indique, que les âmes formées à cette école doivent se plier à leur discipline, cela ne semble faire aucun doute quand on lit ces autres lignes du Père de Montfort, à la fin du chapitre expliquant la préparation : « *tous les ans au moins, le même jour, ils renouvelleront la même consécration, observant les mêmes pratiques pendant trois semaines* ». (n° 233)

Il faudra donc, durant la vie entière, *s'exercer* de nouveau chaque année, pendant trois semaines, c'est-à-dire répéter les mêmes actes, reprendre de l'entraînement, acquérir une plus grande souplesse d'âme à se laisser informer par l'esprit de Marie, de manière à n'avoir « de vie intérieure et d'opération spirituelle que dépendamment d'elle ». (Secret, n° 46)

Et si Montfort n'exige plus le retour aux douze jours préliminaires, c'est parce qu'il suppose les âmes entièrement consacrées à Marie, bien éloignées désormais des sentiers du péché et bien avancées dans la voie d'union. Il les suppose pleinement entrées dans l'esprit de leur consécration, pratiquement dépendantes et esclaves de la Très Sainte Vierge, et de Jésus-Christ par elle.

¹ Toutes les prières demandées se trouvent à la fin de cet ouvrage

Rien ne nous empêchera, néanmoins, de revenir de temps à autre au labeur des douze jours préliminaires. Nous y gagnerons toujours, ne serait-ce qu'en avivant, en intensifiant dans nos cœurs cette haine de l'esprit du monde qui doit fortement marquer tous ceux qui appartiennent à la race de l'irréconciliable ennemie du démon. Et bienheureux serons-nous, si notre conscience nous apporte le témoignage de n'avoir nullement faibli sur ce point capital.

*
**

Une dernière question reste à éclaircir, qui éveille particulièrement le souci des âmes, aussi bien dans le monde que dans le cloître et parmi les prêtres. Pourquoi le Père de Montfort, entrant dans le détail des différentes périodes de ses *Exercices*, n'a-t-il pas fixé lui-même POUR CHAQUE JOUR un sujet spécial de méditation ? Il s'est contenté, comme nous l'avons vu, d'indiquer sommairement le labeur ascétique de chaque période, renvoyant pour en féconder les jours à ce qu'il écrivit en différents endroits de son *Traité*.

Il n'a pas voulu préciser davantage, soit faute de temps : « je ne rapporterai qu'en abrégé » dit-il au commencement du chapitre des *Exercices* ; soit bien plutôt, afin de laisser une plus grande latitude aux personnes qui voudront s'informer de cette spiritualité, laquelle peut s'adapter, en effet à tous les états de vie.

Libre donc, à ceux qui désirent aider les âmes, de proposer leurs commentaires sur les sujets indiqués, condition toutefois de respecter l'ordonnance marquée des Exercices, et de développer la doctrine dans la lumière de la spiritualité du saint Esclavage. Déjà, plusieurs essais ont été tentés en ce sens en France, en Italie, en Belgique, en Hollande, en Espagne, au Brésil, lesquels ont fait et continuent de faire beaucoup de bien. Le présent travail ne demande qu'à poursuivre cet apostolat et à satisfaire le plus possible les aspirations profondes des âmes soucieuses de se livrer à Marie, autant que le désire saint Louis de Montfort. N'est-ce pas lui qui protestait hautement ne point connaître de voie de perfection semblable à celle qu'il enseigne, « *qui exige d'une âme plus de sacrifices pour Dieu, qui la vide plus d'elle-même et de son amour-propre, qui la conserve plus fidèlement dans la grâce et la grâce en elle, qui l'unisse plus parfaitement et plus facilement à Jésus-Christ, et enfin qui soit plus glorieuse à Dieu, sanctifiante pour l'âme et utile au prochain* » ? (VD n° 118)

Ne craignons donc point d'aborder notre indispensable labeur de préparation. S'il peut sembler assez ardu durant les douze jours préliminaires et la première semaine, tout devient douceur et attirance avec les semaines employées à la connaissance des grandeurs de Marie et à celle de la divine Personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la Sagesse incarnée et crucifiée.

C'est avec cette Sagesse souveraine que nous voulons contracter une Alliance sans fin. Que cette pensée soulève notre âme, dès le début, bien au-dessus d'elle-même, selon le conseil que nous donne l'auteur de l'*Ecclésiastique*, lorsqu'il écrivait :

« *Engage tes pieds dans les entraves de la Sagesse,
et ton cou dans son collier,
Courbe ton épaule pour la porter,
et ne t'irrite pas de ses liens.
Viens à elle de toute ton âme,*

*et garde ses voies de toutes tes forces.
 Suis ses traces et cherche-la,
 et elle se fera connaître à toi.
 Et quand tu l'auras saisie,
 ne la quitte plus.
 Car, à la fin, tu trouveras son repos,
 et elle se changera pour toi en sujet de joie.
 Ses entraves deviendront pour toi
 une protection puissante,
 et son collier un vêtement de gloire. »
 (Ecclé. VI, 24-29)*

Visiblement, l'auteur développe l'idée d'un esclavage éternel sous l'aimable joug de la sagesse. Il nous recommande d'accepter nos liens avec amour, car après la période obscure viendra la phase mystique, qui changera en collier précieux et resplendissant les chaînes de fer qui pouvaient nous meurtrir au début.

C'est ainsi qu'après le mois de préparation, notre donation totale nous introduira progressivement dans le bel intérieur de Marie pour y goûter, y savourer les délices de l'union à Jésus¹.

¹ A la suite de chaque Méditation, nous avons indiqué des *Lectures*, tirées de l'Evangile, de *l'Imitation de Jésus-Christ* ou –pour la deuxième semaine- du *Traité de la Vraie Dévotion*. Ces lectures sont facultatives, chacun peut choisir ce qui lui convient le mieux pour enrichir la réflexion de ces journées préparatoires.

LES DOUZE JOURS PRÉLIMINAIRES

C'est un principe admis par tous les maîtres de vie spirituelle que l'âme qui désire s'élever, par une généreuse correspondance à la grâce, jusqu'à la parfaite union avec l'Epoux céleste, doit d'abord préparer au Bien-Aimé en son intérieur une demeure digne de l'Hôte divin. Il lui faut donc commencer par écarter les obstacles qui s'opposent à cette union.

Le Docteur angélique nous enseigne, en effet, que l'application principale de l'âme, en qui la charité débute, doit être de s'éloigner des voies du péché et de résister aux convoitises mauvaises qui viennent sans cesse contrarier son mouvement vers Dieu¹. Et c'est en quoi consiste le travail particulier de la hase *purgative*, ainsi dénommée parce qu'elle tend principalement à purifier notre cœur du péché et à le guérir de toutes les infirmités spirituelles, contractées dans le commerce des créatures au mépris des lois de Dieu.

Or, c'est bien à ce travail de purification intérieure que tend radicalement saint Louis-Marie de Montfort, quand il commence par exiger des âmes, qui veulent à sa suite se consacrer entièrement à Marie, le vide complet en elles de l'esprit du monde. Tel est le premier labeur imposée, auquel elles devront s'employer pendant douze jours au moins, dès le début des *Exercices*. Encore n'est-ce là qu'un labeur préliminaire et comme une première étape à franchir dans la voie purgative : car les âmes, même purifiées de l'esprit du monde, devront de plus, pendant la première Semaine, se purifier d'elles-mêmes et de toutes les attaches à leur esprit propre.



Remarquons de suite que Montfort fait porter ce labeur préliminaire non pas sur le monde seul, en tant qu'on l'oppose parfois au démon et à la chair, mais d'une façon plus générale sur *l'esprit du monde*, en tant que cet esprit est directement opposé à celui de Jésus-Christ. Contre les affirmations du divin Maître il avance un ensemble de maximes, qui sont plus pernicieuses que le péché lui-même, en ce sens qu'elles tendent toutes à justifier le péché et à ignorer la grâce, son remède.

C'est ce que Montfort appelle, à la suite de saint Paul (I cor. I, 20-21), *la sagesse du monde*. Elle séduit par son faux brillant, par ses apparences trompeuses, quantité d'âmes superficielles ou demeurées jusque-là innocentes. Elle se présente, au premier abord, « non pas d'une manière grossière et criante... mais d'une manière fine, trompeuse et politique ; autrement, ce ne serait plus, selon le monde, une sagesse, mais un libertinage » (*Amour Sagesse Eternelle*, 74-75).

¹ *Prima quidem incumbit homini studium principate ad recedendum a peccato et resistendum concupiscentiis ejus quae in contrarium caritatis movent* (Iia Iiae, Quest. XXIV, art. 9)

Pour mieux démasquer cette fausse sagesse du monde, il la divise en sagesse terrestre, charnelle et diabolique, s'appuyant sur le texte de l'apôtre saint Jacques : *Non est ista sapientia desursum descendens, sed terrena, animalis, diabolica* (III, 15). Ce qui revient à Dire qu'elle est fille de la triple concupiscence pleinement adulée et satisfaite.

La sagesse *terrestre* est l'amour désordonné des biens de ce monde.

La sagesse *charnelle* est l'amour des plaisirs des sens.

La sagesse *diabolique* est la recherche passionnée de l'estime, des honneurs et dignités, de tout ce qui peut assouvir l'orgueil humain.

Telles sont, en effet, les invariables manifestations de l'esprit du monde. C'est pourquoi l'apôtre saint Jean disait aussi à ses chrétiens des Eglises d'Asie Mineure : « Mes petits enfants, n'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde ; parce que ce qu'il y a dans le monde est *concupiscence de la chair* (insatiable en ses plaisirs), *concupiscence des yeux* (avidés de possession terrestre), *et orgueil de la vie* » (I Ep. II, 15).

Saint Jean désigne en premier lieu l'attrait des plaisirs de la chair, parce que c'est toujours par eux que le monde commence son œuvre de séduction. Faire en soi le vide de l'esprit du monde sera donc bannir à jamais de son intérieur cet amour des plaisirs sensuels, des richesses et des honneurs, préconisé comme une sagesse, pour embrasser l'esprit de l'Evangile qui est un esprit de *pénitence*, de *détachement* et d'*humilité*.

Ce sera, par le fait, s'affranchir de la tyrannie du péché, et ainsi enlever le premier et principal obstacle à la grâce et à la vie d'union. Ce sera, du même coup, arrêter et fixer son choix entre le Ciel ou l'enfer, entre le Christ ou Satan, entre l'esclavage d'amour de l'un ou l'esclavage de haine de l'autre ; et cela, pour obéir à cette parole du Sauveur : *Nemo potest duobus dominis servire*, « personne ne peut être esclave de deux maîtres à la fois » (Math. VII, 24). « Ou il faut que les chrétiens soient esclaves du diable, dit Montfort, ou qu'ils soient esclaves de Jésus-Christ » (VD n° 73).



On comprend dès lors pourquoi notre Saint présente aux âmes le travail préliminaire de leur purification sous cette forme de vide radical à opérer en elles de l'esprit du monde, qu'il s'agisse de la conversion proprement dite, ou de l'élimination d'attaches secrètes dans des cœurs convertis. Soucieux, dès le début, de les jeter dans le moule immaculé de la Vierge bénie, qui a gardé et gardera toujours les purs linéaments du Christ, il sait que ces âmes ne seront jamais susceptibles d'en recevoir l'empreinte, tant qu'elles présenteront à Marie un esprit opposé à celui de son divin Fils.

Or, comme le fait remarquer Montfort dans l'un de ses sermons inédits sur le texte de saint Jean cité plus haut, « le monde n'est pas seulement opposé à Jésus-Christ par passion et par surprise, mais de propos délibéré... il en fait un métier¹ ». De vrai, rien n'est plus saillant, dans tout l'Evangile, que cet antagonisme déclaré de Jésus-Christ et du monde. C'est une contradiction perpétuelle et de tous les instants. Le monde hait le Christ, et le Christ ne prie pas pour le monde.

¹ Sermon sur le règne des trois concupiscences dans le monde

Lui, le doux et miséricordieux Sauveur, toujours prêt à offrir son Cœur si compatissant aux âmes tombées ou chancelantes, il n'a que des duretés et des anathèmes pour le monde : *Vae mundo a scandalis* (Math. XXIII, 7.), « malheur au monde à cause de ses scandales » : *le scandale de ses exemples* nettement contraires aux exemples de Jésus, et *le scandale de ses maximes* qui sont la contrepartie des enseignements de l'Évangile. Il n'y a et il n'y aura jamais de conciliation possible entre l'esprit du monde et l'esprit de Jésus-Christ.

Mais, de plus, cet esprit du monde est également contraire à celui de la Vierge, et même sa caractéristique n'est-elle pas d'éloigner de la Mère plus encore que du Fils, depuis qu'à l'origine Dieu a établi des inimitiés entre Marie et le Prince du monde, ainsi qu'entre leurs deux races ? le monde veut ignorer la Mère, afin de pouvoir plus sûrement ignorer le Fils. Il y aura donc toujours une haine irréductible entre la Sainte Vierge et le monde, entre les enfants et esclaves d'amour de Marie et les enfants et esclaves de contrainte de Satan. L'Immaculée, qui s'est proclamée *l'esclave fidèle du Seigneur*, écrasera toujours la tête de celui qui a osé le premier se dresser contre Dieu et affirmer qu'il ne le servirait pas.

*
**

De toute nécessité, l'âme désireuse de se jeter en Marie pour se mieux conformer à Jésus, devra donc s'appliquer à faire en son intérieur le vide complet de cet esprit satanique qui s'est comme incarné dans le monde. Pour cela, il importe avant tout de réfléchir sur l'OPPOSITION QUI EXISTE ENTRE LE MONDE ET JESUS-CHRIST. Nous y consacrerons les méditations des six premiers jours :

- 1^{er} jour : *le monde et son esprit de jouissance*
- 2^{ème} jour : *Jésus-christ et son esprit de pénitence*
- 3^{ème} jour : *Le monde et son esprit de possession*
- 4^{ème} jour : *Jésus-Christ et son esprit de détachement*
- 5^{ème} jour : *Le monde et son esprit d'orgueil*
- 6^{ème} jour : *Jésus-Christ et son esprit d'humilité.*

Nous approfondirons ensuite les QUATRE MOYENS que Montfort nous propose dans les derniers chapitres de son *Amour de la Sagesse Eternelle*, pour nous affranchir de l'esprit du monde et nous disposer à acquérir l'esprit de Jésus-Christ :

- 7^{ème} jour : *un désir ardent*
- 8^{ème} jour : *une prière continuelle*
- 9^{ème} jour : *une mortification universelle*
- 10^{ème} jour : *une véritable dévotion à Marie.*

Ce quatrième moyen étant le plus grand, le plus puissant de tous, nous insisterons – toujours avec Montfort – sur cette inimitié irréconciliable, voulue par Dieu, entre Marie et le Prince du monde ; laquelle doit se retrouver chez tous les fidèles esclaves de la Vierge. Ce seront nos deux dernières méditations de la période préliminaire :

- 11^{ème} jour : *l'inimitié entre Satan et Marie*
- 12^{ème} jour : *l'inimitié entre la race de Satan et la descendance de Marie.*



Voilà le travail de notre purification première. Et cette purification doit être radicale. La tendance la plus funeste pour l'âme serait de vouloir concilier entre elles les choses les plus inconciliables : accommoder Jésus-Christ avec le monde, et s'engager dans une voie de perfection tout en conservant quelque affection pour le siècle. Il n'y a pas d'accord possible. Le choix de l'âme doit être définitif, son élection doit être sans retour.

Ainsi, dès la fin des douze jours préliminaires, pouvons-nous envisager notre Consécration comme une parfaite rénovation des promesses du baptême, selon la volonté expresse de saint Louis-Marie de Montfort. Et nous serons sincères en disant à la Sainte Vierge : « *Je renouvelle et ratifie aujourd'hui, entre vos mains, les vœux de mon baptême. Je renonce pour jamais à Satan, à ses pompes (ses séductions) et à ses œuvres ; et je me donne tout entier à Jésus-Christ, la Sagesse incarnée...* »

Tel doit être, comme au jour du baptême, le vide de l'esprit du monde dans le cœur qui se consacre à Marie. Et ce labeur – répétons-le – est indispensable pour la valeur et la fécondité de notre Donation. La Sagesse divine n'habite pas dans un cœur esclave du péché. Il faut être pur, ou tout au moins purifié de cet esprit du monde opposé à celui de Jésus-Christ, avant d'être coulé dans le MOULE virginal où s'élaborent les élus¹.

¹ Le P. de Montfort n'indique pas de prières spéciales pour les douze jours préliminaires. On pourra réciter chaque matin le *Veni Creator Spiritus* et l'*Ave Maris Stella*.

Premier Jour

LE MONDE ET SON ESPRIT DE JOUISSANCE

« *Mes petits enfants, disait l'apôtre saint Jean, n'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde, parce que ce qu'il y a dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie.* » (I Ep. II, 15)

Arrêtons-nous aujourd'hui à la première de ces indications : l'amour des plaisirs de la chair. Tel est le point de départ de la corruption du monde, ce qui, de prime abord, manifeste son esprit. C'est invariablement par les plaisirs des sens qu'il commence de soustraire les âmes à la bienfaisance du commandement divin.

Nous considérerons les *œuvres* et les *maximes* de ceux qu'informe cet esprit, dans l'unique but de nous en détourner à jamais.

O Marie, vous que l'Eglise appelle la Mère très chaste, *Mater castissima*, aidez-nous à réfléchir sur la fausse conduite des mondains, esclaves de la concupiscence charnelle. Au moment de la mort, force leur sera de reconnaître qu'ils se sont trompés : *Ergo erravimus*. (Sap. V, 6)

I

Leurs ŒUVRES consistent à « ne chercher que les plaisirs des sens, dit le P. de Montfort. Ils aiment la bonne chère, ils éloignent d'eux tout ce qui peut mortifier ou incommoder le corps... ils ne pensent le plus ordinairement qu'à boire, manger, jouer, rire, se divertir et passer agréablement le temps... » (*Amour Sagesse Eternelle*, n° 81)

Cette recherche du bien-être et des satisfactions sensuelles les porte alors à tous les excès de la mollesse et de l'intempérance, pour les entraîner finalement, par une pente fatale, jusqu'à ces jouissances grossières qu'on ne peut même nommer dans l'assemblée des saints.

Le monde n'a point de peine à saisir les âmes légères par cet appât du plaisir des sens. « Issus d'une chair de péché, dit le pape saint Grégoire, nous portons en nous-mêmes les armes avec lesquelles notre ennemi nous combat¹ ». Depuis la déchéance de notre nature, la chair convoite sans cesse contre l'esprit ; une loi impérieuse de rébellion se fait sentir dans nos membres, et les sollicitations du corps oppriment l'âme avec une telle tyrannie que nous entendons les saints eux-mêmes s'écrier en gémissant après l'apôtre : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* (Rom. VII, 24). Qui nous délivrera de ce corps mortel dont la pesanteur énerve notre volonté et nous entraîne, comme malgré nous, vers le mal ? Qui nous affranchira de sa tyrannie ?

¹ *De carnis peccato propagati, habemus etiam in nobis unde certanem toleremus* (Hom 26 in Evang.)

La grâce de notre divin Sauveur opère dans les âmes justes le prélude de cet affranchissement, mais il leur faut lutter jusqu'à la délivrance complète ; et cette lutte intime, qui se transforme en victoire, devient un titre à la couronne éternelle.

Le monde, au contraire, ennemi de la grâce du Christ, rejette cette lutte. Puisant sa force dans la déchéance de notre nature, il pousse ses adeptes vers l'amour effréné de tous les plaisirs du corps, il les fascine par le miroitement de ses jouissances qu'il sait multiplier et varier avec art. Romans, spectacles, cinémas, modes corruptrices, festins opulents, danses sans pudeur, parfums amollissants, inventions raffinées, tout lui sert de pâture. Il présente la luxure à tous les sens, en projetant sur le mal les apparences les plus séductrices. Sous le charme de ces apparences, il ne veut que jouir, jouir de tout, jouir toujours ; c'est la magie du monde.

Les âmes, emportées avec lui dans ce tourbillon du plaisir, s'attachent au corps et à toutes ses exigences. Loin de s'en affranchir, elles s'enfoncent dans cet état de servitude où le péché nous établit dès notre naissance ; elles se livrent à tous les abaissements, à tous les excès, à tous les désordres ; et ainsi, elles se constituent les esclaves des habitudes honteuses qu'engendrent ces désordres.

Alors, notre corps devient en vérité « cette *chair* » si constamment et sévèrement flétrie dans l'Écriture, cette chair qui n'est plus le corps précisément, mais ce qui le dégrade, le corrompt, l'asservit et le perd ; cette chair qui est l'ennemie armée de l'esprit et la contradiction vivante de la grâce ; cette chair qui est en nous *l'ange de Satan* (Galat. V, 17), nous donnant ces soufflets qu'on aime, hélas ! encore qu'ils nous déshonorent ; cette chair qui est comme notre antéchrist personnel et intime, l'antagoniste déclaré de Dieu et de ses droits ; cette chair enfin qui est le titre le plus clair à la réprobation, selon qu'il est écrit (I Cor. XV, 11) : « *la chair et le sang ne posséderont pas le royaume de Dieu*¹ » (Mgr Gay)

Examinons notre conscience sur ce point, car il importe de dégager notre vie chrétienne de tout alliage avec le monde et la chair. S'il ne se trouve point de boue en nos cœurs, n'y a-t-il pas de la poussière ? Saint Léon le Grand nous affirme que, même pour les cœurs religieux, c'est comme une nécessité d'être salis par la poussière du monde. *Necesse est de mudano pulvere etiam religiosa corda sordescere.*

Et que dire alors de ceux qui ont des complaisances coupables pour le siècle ou pour tout ce qui flatte la convoitise charnelle ? Que penser des âmes qui jettent dans la fange la couronne de leur baptême et celle de leur confirmation, pour n'en point ici nommer d'autres ? Il y a en chacun de nous une secrète disposition aux plaisirs de la chair ; si nous cédon et nous livrons à leurs attraits, nous franchissons facilement les justes bornes.

« Tous les plaisirs des sens, nous dit Bossuet, s'excitent les uns les autres ; l'âme qui en goûte un remonte aisément à la source qui les produit tous. Ainsi les plus innocents, si l'on est toujours sur ses gardes, préparent aux plus coupables ; les plus petits font sentir la joie qu'on ressentirait sur les plus grands... » C'est pourquoi « toute âme pudique fuit l'oisiveté, les tendresses qui amollissent le cœur, tout ce qui flatte les sens, les nourritures exquis : tout cela n'est que la pâture de la concupiscence de la chair que saint Jean nous défend, et en entretient le feu² ».

¹ Instructions pour les personnes du monde. 1^{ère} instruction.

² Traité de la concupiscence, chap. v



O Marie, détachez notre cœur et maintenez-le détaché de tout amour pour les plaisirs coupables. L'austérité de la seule vie chrétienne, soutenue par votre grâce, exige de nous ce détachement, avec la sainte tempérance dans l'usage des plaisirs permis dont vous voulez bien agrémenter notre route d'exil.

Ne permettez pas que ces plaisirs nous prennent et nous captivent : faites-nous vivre plus haut que notre corps et que toutes les délectations qui l'affectent. Fixez notre cœur dans l'amour du Cœur de votre divin Fils : c'est à lui seul que nous devons la souveraine préférence et c'est lui seul qui doit demeurer la règle invariable de nos autres amours.

II

Quant aux MAXIMES de ceux qu'asservit l'esprit du monde, elles sont foncièrement pernicieuses. Celles-ci viennent après les œuvres et prétendent en être la justification. Elles forment le code de cette sagesse mondaine si nettement opposée à la Sagesse évangélique. Par elles surtout l'esprit du monde pénètre les intelligences et les corrompt de façon presque irrémédiable. Car elles ne tendent à rien moins qu'à faire ignorer Dieu, la grâce, la vie future ; à détruire conséquemment tout surnaturel dans l'âme des baptisés.

Pour les mondains jouisseurs, en effet, le péché – en particulier le péché de la chair – n'est point un mal, une offense à la sainteté divine et à la dignité humaine, mais une simple exigence de la nature, tout ainsi que le manger, le boire, le dormir : « On ne contrarie pas la nature ». Qui n'a pas entendu les théories du monde sur ce point ? Avec quel air de science ne prétend-il pas les imposer ? Et de quels sarcasmes aussi ne couvre-t-il pas les continents et les chastes, ceux et celles spécialement qui ont voué par état au Christ la noble intégrité de leur corps ? Le monde ne croit pas à la vertu.

De plus, pour ces mondains, Jésus-Christ n'est pas le grand ennemi ; il est plutôt le grand méconnu et le grand dédaigné. On n'entend pas ici lui déclarer une guerre ouverte, on préfère le traiter comme s'il n'existait pas : qu'il nous laisse à nos plaisirs et à nos libres amours ; nous ne voulons lui accorder ni regard, ni attention, ni souvenir. Et sous le manteau de cette ignorance volontaire et coupable, on étouffe toute idée du commandement divin ou de la défense divine, on affirme sa propre indépendance et, dans cette folle émancipation, on se sent plus à l'aise pour assouvir des passions honteuses.

C'est de pareilles consciences faussées que montrent alors ces maximes et autres semblables : « Il faut que jeunesse se passe, il faut respecter la liberté de chacun, il faut être de son siècle et vivre comme tout le monde ; après tout, nos plaisirs ne font tort à personne... » Maximes auxquelles donnent force de loi tant de lâches complaisances de la part des bons.

Enfin pour ces mondains jouisseurs, seule la vie présente compte et nous n'avons point d'autres destinées. La préoccupation de l'au-delà ne traverse pas leur esprit. *« Ils se sont dit les uns aux autres dans l'égarement de leurs pensées : il est court et triste le temps de notre vie, et quand vient la fin d'un homme, il n'y a point de remède ; on ne connaît personne qui soit revenu du séjour des morts. Le hasard nous a amenés à l'existence, et, après cette vie,*

nous serons comme si nous n'avions jamais été... Notre nom tombera dans l'oubli avec le temps, personne ne gardera le souvenir de nos œuvres... Venez donc, jouissons des biens présents, usons des créatures avec l'ardeur de la jeunesse, buvons à profusion le vin précieux, couvrons-nous de parfums, et ne laissons point passer la fleur du printemps. Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent... laissons partout des traces de nos réjouissances, car c'est là notre part, c'est là notre destinée. » (Sap. II, 1-9)

Telles sont les maximes des voluptueux décrites au *Livre de la Sagesse*, il y a deux mille ans¹. Les mondains d'aujourd'hui les résument dans la phrase courante : « Il faut vivre sa vie », c'est-à-dire il faut tirer de l'existence la plus grande somme possible de jouissances, après quoi la mort nous rejette dans le néant. « *Mais ils se trompent*, ajoute l'écrivain sacré, *aveuglés qu'ils sont par leur malice... Dieu a créé l'homme pour l'immortalité* ». Et le divin Maître a prononcé cette autre parole : « *Celui qui aime la vie la perdra* ».

Lorsque ce pernicieux esprit du monde gouverne une âme, toute conversion semble impossible, la foi étant rejetée de ses derniers refuges. S'il n'y avait dans cette âme que des œuvres de péché, la grâce divine pourrait en triompher encore, car le sang du Christ efface les fautes ; mais il n'y a pas de place pour le repentir, puisque le péché n'est plus l'offense de Dieu et que toute croyance au dogme de la vie future s'est évanouie. Le mondain subit alors cet esclavage de l'esprit qui est le plus effroyable, il vit sous la tyrannie de l'erreur et du mensonge et, dans cette servitude, il n'a plus de goût que pour les choses de la chair (Rom. VIII, 5). Ainsi, dit saint Augustin, « l'homme qui devrait être spirituel, même dans la chair, est devenu charnel même dans l'esprit² ».

Et cette dégradation l'assimile à ces peuples sauvages ou même civilisés dont parle Bossuet, «qui n'ont plus d'esprit que pour leur corps et en qui ce qu'il y a de plus est de respirer³».



Qu'il importe donc de haïr le monde, selon le précepte de saint Jean, puisqu'il est submergé à ce point par la concupiscence de la chair. Ayons surtout ses maximes en horreur : elles corrompent le cœur en aveuglant l'esprit. Quant aux jouissances qu'il propose avec tant d'artifice, dépouillons-les de leur séduisante apparence, elles se montreront alors dans leur réalité, courtes, vides et inapaisantes. « *Je n'ai rien refusé à mes yeux de ce qu'ils ont désiré, écrivait Salomon ; et j'ai permis à mon cœur de jouir de tous les plaisirs... et j'ai trouvé que tout cela était vanité et affliction d'esprit.* » (Eccl. II, 10)

« Dégout, appétit, encore dégout, puis renouvellement d'ardeur » (Bossuet), c'est le cercle borné où tournent tous les plaisirs des sens.

Demeurons sur nos gardes. Veillons à ne pas ouvrir au démon tentateur la porte de nos sens. Car si le monde commence son œuvre de séduction par la présentations des plaisirs sensuels, il ne fait que suivre en cela l'invariable tactique de celui que Notre-Seigneur appelle « *son Prince* » (Jean, XII, 32). Au paradis terrestre où régnait l'abondance, comme au désert

¹ On s'accorde aujourd'hui à fixer la composition du Livre de la Sagesse, à Alexandrie, aux environs de l'an 50 avant Jésus-Christ. C'est le Livre de l'Ancien Testament qui a immédiatement précédé et préparé l'Evangile

² *Qui futur erat etiam carne spiritalis, factus est mente carnalis (De Civitate Dei, lib. XIV, cap. XV)*

³ Traité de la concupiscence, chap. VII

de Jéricho où sévissait l'extrême disette, Satan s'adresse en premier lieu à la chair : manger le fruit défendu, changer les pierres en pains.

Et s'il agit ainsi avec des êtres dans l'état d'innocence et vis-à-vis du Christ lui-même, combien plus continue-t-il de le faire avec nous qui vivons dans un état de déchéance.

Adam et Eve sont tombés pour avoir écouté le Tentateur. Jésus l'a repoussé par une parole de l'Ecriture inspirée.

Nous le repousserons de même, en interrogeant l'Evangile dans la méditation qui va suivre, pour découvrir l'opposition qui existe entre Jésus-Christ et le monde sur le point qui nous occupe.

Demandons à la Vierge très pure de nous aider à écouter et à suivre les enseignements de son Fils, la Sagesse incarnée.

LECTURES

EVANGILE selon saint Matthieu, chap. V, versets 1 à 16 : Les Béatitudes.

IMITATION de Jésus-Christ, livre I, chap. I : De la vanité des créatures.

Deuxième Jour

JÉSUS-CHRIST ET SON ESPRIT DE PÉNITENCE

A l'opposé du monde jouisseur, Jésus-Christ –la Sagesse incarnée- nous présente un esprit de pénitence.

Telle est sa marque de Rédempteur. Nous sommes ses rachetés, c'est donc lui que nous devons suivre, aimer et imiter. Nous emplir de son esprit sera le moyen le plus radical de nous vider de l'esprit du monde.

Demandons à Marie de nous faire adhérer de toutes nos forces à notre Rédempteur vivant :

- 1- à l'EXEMPLE qu'il nous donne en sa divine Personne
- 2- aux ENSEIGNEMENTS qu'il nous a laissés dans son Evangile.

I

L'esprit de pénitence de Jésus-Christ éclate dès qu'il aborde sa vie publique, après les longues années d'effacement à Nazareth.

C'est un fait très frappant qu'il veut avoir alors pour annonciateur un homme dont la vie est magnifiquement celle d'un pénitent et d'un chaste. Depuis bientôt trente ans, Jean, fils de Zacharie, mène au désert l'existence la plus mortifiée qui soit, traitant rudement son corps dans tous les plaisirs qui l'affectent : la nourriture, le vêtement, l'habitation.

Maintenant que l'heure est venue d'entrer en scène, Jean prêche d'autorité la pénitence aux foules accourues autour de lui : *Faites pénitence, car le Règne de Dieu est proche.* (Matth. III, 1). Ainsi remplit-il sa mission, qui est de préparer les voies à Celui qui vient derrière lui et qui est plus fort que lui, et dont il ne se juge pas digne de se mettre à ses pieds pour délier la courroie de ses sandales.

Jésus apparaît à son tour. Dès qu'il se présente à Jean, c'est pour lui demander le baptême de pénitence réservé aux pêcheurs, voulant bien montrer qu'il se substitue à eux. Et il s'éloigne aussitôt dans la région désertique et accidentée qui s'étend entre Jéricho et

Jérusalem, pour y faire une retraite de quarante jours, dans une pénitence volontaire à faire frémir notre nature.

Il y a été poussé par l'Esprit-Saint. Comme si les années de Nazareth n'avaient pas suffi à préparer son apostolat ! Nazareth, après le retour d'Egypte, lui avait été un intérieur paisible et recueilli, où sa vie s'écoulait dans la prière, le silence, le travail, la souffrance intime, en compagnie de sa sainte Mère et de son père nourricier. Si saintement austère que fut cette vie cachée, il fallait encore autre chose à Jésus avant de se manifester comme le Fondateur d'un Royaume spirituel possédant des promesses d'éternité.

Il lui fallait donner aux lointaines générations l'exemple d'une pénitence mémorable : quarante jours du jeûne le plus rigoureux, sans rien prendre, au plus fort de la saison froide et pluvieuse, absolument séparé des siens, éloigné de toute créature humaine. *Il était avec les bêtes sauvages*, nous dira saint Marc.

Et c'est durant cette réclusion au désert que Satan, le Prince de ce monde, vient multiplier contre lui ses assauts de tentateur. Il appréhende que ce solitaire pénitent soit le Messie qui doit détruire son empire, car en réalité c'est bien lui qui règne sur toute la terre. Alors il se montre à découvert, il l'attaque de front, il lui propose successivement tous ces plaisirs inférieurs par lesquels, jusqu'à présent, il a tenu le monde sous sa domination. Et, comme au paradis terrestre, il s'adresse en premier lieu aux sens, lui qui est esprit. C'est sa porte d'entrée.

Jésus, souverainement maître de lui-même malgré l'épuisement de son organisme humain, répond victorieusement au démon et l'oblige à se retirer. Quelle force cette héroïque pénitence a mise en son âme ! D'un mot, d'une citation de l'Ecriture inspirée (*Deutéronome*, VIII, 3), le divin Maître rejette et renverse la suggestion diabolique : « *l'Homme –sous la conduite de l'Esprit-Saint- ne vit pas seulement de pain matériel, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* »

Jésus affirme la primauté de l'âme. Les besoins du corps passent après ceux de l'esprit. Par le jeûne volontaire –ou toute autre pénitence corporelle, affirmation de la vigueur de l'âme- le chrétien se dégage des servitudes inférieures qui le menacent toujours. C'est le dépassement victorieux du charnel sans lequel, en nous, il n'est pas possible au spirituel de progresser.

Hélas ! pour le grand nombre, les suggestions trompeuses de Satan, utilisant l'instinct de notre corps, font oublier que les conditions mêmes de notre nature nous obligent à cette lutte. Refusant le combat, on trouve alors tous les prétextes pour ne rien se refuser du pain du corps. Du même coup, l'esprit, asservi à la chair, demeurera sans défense devant les plus fortes tentations qui ne tarderont pas à se présenter. C'est ainsi que le démon parvient à éloigner les âmes faibles de cet esprit de Jésus-Christ qui se manifeste de prime abord par la pénitence.

*
**

Si la pénitence caractérise le Sauveur au seuil de sa vie d'apostolat, elle doit caractériser pareillement tous ceux qui sont décidés à le suivre.

Attachons-nous donc à Jésus pénitent, comme l'ont fait les premiers disciples du Précurseur, lorsque celui-ci, peu après l'épreuve de la tentation au désert, leur eut désigné le Christ revenant vers lui par cette parole : *Ecce Agnus Dei !* Le voilà, l'Agneau de dieu, celui qui porte et enlève les péchés du monde. Etant l'innocence, la sainteté parfaite, il n'a rien à expier pour lui-même ; mais il sera le grand Pénitent pour les autres, jusqu'à l'immolation de la croix.

Ecce Agnus Dei ! Admirons ce premier nom ou titre officiel donné à Jésus par celui dont la mission fut d'être le témoin de sa venue. Nom de pureté, de douceur, et surtout de souffrance rédemptrice. Jésus-Christ est l'Agneau dont Isaïe, le prophète-évangéliste, a décrit par avance l'immolation silencieuse au milieu des tourments. Il est l'Agneau immolé au pied du trône de Dieu, ayant tout purifié dans son sang. Il est l'Agneau innocent, la Victime sans tache, qui a payé au Père une juste rançon pour les péchés de tous les hommes, pour les impuretés sans nombre de tous les siècles, provocatrices des châtiments de la colère divine.

Il est surtout pour nous l'Agneau de Marie, il est né de la plus douce et de la plus tendre de toutes les mères. « Expliquez-moi la douceur de Jésus », demandait le Père de Montfort. Et il répondait : « Expliquez-moi d'abord la douceur de sa Mère, à qui il ressemble dans le tempérament. » (A.S.E., n° 118). C'est pourquoi, jamais il n'a voulu achever de rompre un roseau à demi brisé, ni éteindre tout à fait une mèche encore fumante. Si nous nous sommes souillés au contact du monde, ne craignons donc pas de nous approcher de lui, de respirer les parfums de son sang, d'y purifier nos fautes et d'y puiser le goût de la pureté et de la pénitence. Que de fois la Très Sainte Vierge est-elle venue nous rappeler, de la part de son divin Fils, cette nécessité de la pénitence !

II

Lui-même, au cours de ses années de prédication, avait multiplié dans ce sens ses avertissements de grâce.

Dès son premier contact avec les foules, nous l'entendons reprendre la formule de son Précurseur : Faites pénitence, car le Royaume des Cieux est proche. (Matth. IV, 17) Et il ajoutait : « *Convertissez-vous et croyez à l'Evangile.* (Marc, I, 15) Ce qui veut dire : croyez en Celui qui vous apporte la Bonne Nouvelle des miséricordes divines, du pardon de Dieu accordé à tous, même aux plus tombés d'entre les pécheurs. Car *je suis venu appeler les pécheurs à la pénitence.* (Luc, V, 32)

Et comme parmi les pécheurs les plus nombreux se laissent entraîner aux plaisirs de la chair, Jésus –dans les tout premiers temps de son ministère- traversa l'inhospitalière province de Samarie, uniquement pour se porter à la rencontre de l'une de ces pauvres âmes coupables et éveiller en elle le repentir. Assis sur la margelle du vieux puits de Jacob, après une longue marche sous le soleil, il voit venir cette âme. Le premier, il lui adresse la parole, il engage un entretien et lui fait entendre des mots, les plus graves, les plus profonds, les plus conquérants qui soient sorties de son Cœur : « *Si tu connaissais le don de Dieu ! ...Si tu savais quel est celui qui te parle,* qu'il est la Source éternellement jaillissante et qu'il ne demande qu'à étancher la soif de ton âme, toi-même, malgré ton indignité, malgré tes souillures, tu lui aurais déjà demandé à boire. »

Peu à peu, Jésus l'oblige ainsi à reconnaître et à confesser sa misère. Et devant cette femme qui vit dans le désordre depuis bien des années, mais qui maintenant s'ouvre à la pénitence, il laisse échapper de ses lèvres la grande parole révélatrice : *Le Messie* –celui qui vient effacer les péchés du monde- *c'est moi qui te parle en ce moment*.

La Samaritaine tombe à genoux, se relève et s'en retourne, transformée. Dans sa joie de convertie, elle a oublié sa cruche au bord du puits. Mais que lui importe ! Elle connaît maintenant la Source de béatitude qui désaltère : elle ne reviendra plus aux jouissances qui laissent les âmes assoiffées et inapaisées.

*
**

Un peu plus tard, dans la personne de Madeleine, Jésus nous donne un exemple encore plus frappant d'une âme conquise à l'esprit de pénitence. Madeleine était pécheresse de notoriété publique. Tout en gardant une certaine dignité extérieure, elle vivait dans la mondanité et la satisfaction des plaisirs sensuels.

Mais un jour, perdue dans la foule, elle avait entendu le divin Maître. Peut-être, son discours sur la montagne : *Bienheureux les cœurs purs* ! Et cette parole, qui ne ressemblait à aucune autre jusque-là entendue, l'avait profondément bouleversée, au point que tous ses plaisirs ne lui paraissaient plus que mensonge et vanité.

Résolue à quitter sa vie mondaine et à en donner aussitôt la preuve manifeste, elle entra, sans être invitée, dans la maison de Simon le Pharisien, au moment où celui-ci venait de recevoir le Sauveur à sa table. En présence des convives, et dans un geste qui crée l'irréparable, elle s'en alla tout droit agenouiller son repentir aux pieds de Celui qui secrètement avait changé son cœur.

Scandale du Pharisien, Jésus entend sa réflexion silencieuse. Loin de l'approuver, il prend ostensiblement la défense de Madeleine, il loue sans restriction les signes non équivoques qu'elle donne de sa conversion. Puisqu'il est venu appeler les pécheurs à la pénitence, il ne peut que se réjouir en voyant une pauvre âme égarée venir solliciter son pardon.

Madeleine, la pécheresse, sera désormais le modèle des âmes repenties. Elle s'attachera aux pas de Jésus et le suivra jusqu'au Calvaire. Et l'Eglise, qui l'inscrira au catalogue de ses saints, n'aura qu'un mot pour la qualifier : *sancta Maria Magdalena PAENITENS*.

*
**

Si entraîneur que soit cet exemple de conversion, Jésus-Christ a voulu nous proposer encore la parabole de l'enfant prodigue, l'une de ses dernières paraboles. Elle vient après celles de la brebis égarée et de la drachme perdue (Luc, XV) ; et elle renchérit sur les deux *en exaltant le repentir*, suprême conquête de la tendresse divine.

Sous le voile transparent de cette parabole, il nous faut voir une âme chrétienne, déserteuse de l'Eglise de son baptême et de ses communions, tombée aussi bas que possible

dans la fange des jouissances charnelles. Les malheurs qui lui surviennent après l'épuisement de ses forces sont l'aboutissement fatal d'une vie de débauches. L'âme éprouve alors une faim cruelle et se voit réduite, sous la domination de Satan, à trouver le sort des animaux sans raison plus heureux que le sien.

Et cependant, le Père des Cieux – car personne n'est autant Père que lui – n'a pas cessé d'aimer cette pauvre âme et d'attendre son retour. Par des grâces d'approche, il l'obligera à rentrer en elle-même, à se souvenir de la maison de famille où abonde pour tous le Pain eucharistique ; à se souvenir surtout de Lui qu'elle a tant offensé, mais qui demeure toujours son Père.

Et voici le repentir qui jaillit des profondeurs de la conscience. *Surgam*. Je me lèverai et j'irai vers mon Père. Je braverai tous les obstacles, j'endurerai toutes les fatigues, j'accepterai toutes les humiliations, je ferai tous les aveux, je renoncerai à tous les avantages d'autrefois, je demanderai la dernière place...

La résolution est exécutée sur-le-champ. *Et surgens venit ad Patrem*. Dans le cœur du Père qui accourt à sa rencontre, l'âme repentante ne trouve que miséricorde et infini besoin de pardonner. Non seulement ses péchés sont effacés, oubliés ; mais la grâce sanctifiante lui fait retrouver la blancheur de sa robe baptismale, lavée dans le sang de l'Agneau qui enlève les péchés du monde. Et le festin eucharistique recommence, pour assurer cette fois une persévérance qui ne se démentira plus.

On a dit de cette parabole qu'elle était l'évangile de l'évangile. Aucune autre ne justifie autant la parole de Jésus : *Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence* (Luc, V, 32) ; et cette autre : *Misericordiam volo*. Avant tout, je veux la miséricorde. (Matth., IX, 13). A ce vouloir de miséricorde, il nous faut répondre par notre vouloir de conversion. Sinon, nous nous trouverons en face de cette alternative : ou la pénitence ou la damnation, puisque ce n'est pas tant le péché qui damne que l'endurcissement dans le péché, l'obstination à rejeter le pardon sauveur. *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous* (Luc, XIII, 5).



Il importe donc que la pénitence produise d'abord en nous son fruit normal, régulier : un changement d'âme et conséquemment de conduite, selon ce qu'exigera notre passé de fautes. Plus que jamais s'imposeront alors les privations demandées par l'Eglise à certains jours de l'année. D'une manière générale, il conviendra d'apporter une très grande modération dans l'usage des biens sensibles.

Et si nous avons eu le bonheur de conserver une âme pure et des membres chastes, notre mérite sera grand de veiller à nous rapprocher toujours davantage de Jésus pénitent, à l'exemple de son Précurseur. Marie immaculée, élevée en corps et en âme au Ciel, nous fera goûter des joies spirituelles qui ne se peuvent comparer à aucun des plaisirs du monde : elles sont d'un autre ordre. Notre consécration nous les réserve à un degré éminent ; aussi devons-nous franchir résolument ce premier pas de nos Exercices préparatoires.

LECTURES

EVANGILE selon saint Matthieu, chap. V, versets 17 à 26 : La loi nouvelle, complément de la loi ancienne.

IMITATION de Jésus-Christ, livre I, chap. II : Du sentiment de sa propre humilité.

Troisième Jour

LE MONDE ET SON ESPRIT DE POSSESSION

La deuxième source de la corruption du monde, selon l'apôtre saint Jean, est la concupiscence des yeux. Cette convoitise, adulée, engendre chez les uns l'amour de la richesse pour elle-même, le désir d'amasser des biens terrestres dont la vue attire et retient leurs regards. C'est la CUPIDITÉ, appelée plus communément *avarice*.

Plus subtilement, cette même convoitise se porte chez d'autres sur les yeux de l'esprit. Elle engendre alors l'amour de la vaine science, du savoir inutile et dangereux, le désir de connaître et d'expérimenter ce qu'il ne faut pas. C'est une CURIOSITÉ mauvaise, contraire à la foi et très nuisible à la vie spirituelle.

Nous considérerons sous son double aspect cette seconde manifestation de l'esprit du monde ; et nous constaterons, à la lumière des textes révélés, qu'elle aussi vient de Satan.

Prions Marie, la Vierge au cœur simple, qui fut si magnifiquement détachée des biens de ce monde et de tout ce qui ne se rapporte pas à Dieu. Demandons-lui de mettre en nos âmes son amour des biens impérissables, sa belle intelligence des vérités de la foi.

I

Ceux que le monde détient, par la concupiscence des yeux du corps, témoignent par-dessus tout un attachement désordonné aux richesses dont l'éclat les éblouit et les fascine. Ils recherchent ces richesses, non pas dans le but de satisfaire davantage une passion charnelle, mais pour le plaisir de les avoir sous leurs yeux et d'en savourer la vaine possession. Le bien-être de l'avare réside en ce contentement égoïste : je suis le possesseur de cette fortune ; je suis le maître de cet or, de ces terres, de ce domaine, de ces riches ameublements.

L'amour de l'argent est son repos et sa félicité. Il ne le dissipe pas au dehors, il le garde et le regarde, il enferme son bonheur dans cet horizon borné. « *Celui qui aime l'argent, dit le Sage, ne se remplit pas de son argent, et celui qui aime les richesses n'en goûte pas le fruit. C'est encore là une vanité... Quel avantage revient au possesseur de tous ces biens, sinon qu'il les voit de ses yeux ?* » (Eccl., V, 9).

« C'est pour lui, ajoute-t-il, comme une chose sacrée dont il ne se permet pas d'approcher ses mains. Tout cœur passionné embellit dans son imagination l'objet de sa passion. Celui-ci donne à son or et à son argent un éclat que la nature ne lui donne pas ; il est ébloui de ce faux éclat : la lumière du soleil, qui est la vraie joie des yeux, ne lui paraît pas si belle¹. » Tel est le vide de cette convoitise que dénonce l'apôtre saint Jean.

¹ *Traité de la Concupiscence*, chap. IX

Et pourtant son désir est insatiable. Rien ne peut contenter la faim dévorante du cœur agglutiné aux richesses. Le propre de l'avarice est précisément de rendre une âme toujours plus avide dans son désir de posséder. Cette passion du désir est sa seule jouissance ou plutôt son tourment. Les autres convoitises trouvent une limite à leur satiété : le sensuel peut apaiser sa passion dans les plaisirs de la chair ; le gourmand peut assouvir dans les festins son amour de la bonne chère : mais le cœur cupide n'est jamais satisfait. « Cette gourmandise des yeux, note encore Bossuet, n'est jamais contente : elle n'a, pour ainsi parler, ni fond ni rive. » Aussi l'Écriture, au livre des Proverbes (XVII, 9), compare-t-elle les yeux de l'homme avare au sépulcre ou à l'abîme qu'une nouvelle proie ne rassasie jamais.



Les maux qu'engendre la cupidité sont sans nombre. Saint Paul, qui ne craint pas de l'appeler une « idolâtrie » (Eph. V, 5) dit encore qu'elle est la racine de tous les vices : *Radix omnium malorum est cupiditas*. (I Tim., VI, 10). Elle donne naissance à un peuple d'iniquités, parce qu'elle précipite ses esclaves dans la tentation et les pièges de Satan. L'homme d'argent devient vite injuste, fourbe, trompeur. Toujours il se montre insensible et dure aux misères du prochain, comme nous le décrit la parabole du mauvais riche de l'Évangile. Il en arrive à ne reculer ni devant le vol ou l'homicide, ni devant la trahison à la manière de l'apôtre Judas.

Sa répugnance pour les choses divines est invincible. Le dégoût des réalités éternelles envahit l'âme follement éprise des biens de ce monde. « *Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon* », a dit Notre-Seigneur (Luc, XVI, 13). Notre cœur ne peut pas réunir ces deux amours : il lui faut choisir entre les richesses du siècle présent et les richesses du siècle à venir. S'il confine son élection au cercle étroit des premières, il pourra peut-être goûter pour un temps le bien-être d'un paradis tout terrestre, les délices du Paradis des élus lui demeureront inconnues à jamais. Le cupide est plus éloigné du salut que le voluptueux. La charité du Sauveur a converti Madeleine la pécheresse, elle n'a pas triomphé de l'endurcissement de Judas.

La concupiscence des yeux, installée reine dans un cœur idolâtre des richesses, brise sans espoir tout essor de la volonté vers un monde meilleur. *Nihil est iniquius quam amare pecuniam* (Eccl., X, 10). Rien n'est plus sordide que l'amour de l'argent. Celui qu'enflamme cette convoitise traîne une âme vénale, il s'amasse un trésor de colère pour le jour du jugement.

Voilà pourtant le grand talisman que le monde présente à ceux qu'enchaîne son esprit. Supplions la Très Sainte Vierge d'en détourner à jamais nos yeux et nos cœurs. Et redisons-nous dès maintenant que notre Consécration, fidèlement vécue, nous assure la possession tranquille de la divine Sagesse, pur trésor qui ne s'allie point avec les richesses de la terre :

« *Car tout l'or du monde n'est auprès d'elle qu'un peu de sable. Et l'argent, à côté d'elle, doit être estimé comme de la boue.* » (Sap., VII, 12)

II

Nous avons annoncé qu'il faut rapporter encore à la concupiscence des yeux la *curiosité vaine*. Les yeux doivent alors s'entendre de l'intelligence, d'une intelligence qui cherche à posséder :

Soit des connaissances *inutiles et frivoles*,
 Soit certaines sciences *mauvaises*,
 Soit même les sciences *véritables*, mais d'une manière *insuffisante*, ou *excessive*, ou simplement *égoïste*.

*
**

La vaine curiosité se porte le plus communément sur le désir de savoir, sans raison aucune, tout ce qui se passe dans le monde et autour de soi, les nouvelles insignifiantes qui circulent, ce qu'indistinctement rapportent les journaux et la radio : et aussi les secrets des familles, la conduite et les affaires du voisin, les agissements, les intrigues, les manières d'agir de celui-ci et de celui-là... »O Dieu, s'écriait Bossuet, quelle pâture pour les âmes curieuses, et par là vaines et faibles¹ ! ».

Et quelle porte ouverte à l'esprit du siècle ! Aussi les mondains excellent-ils dans l'acquisition de cette science superficielle et vide. Elle satisfait leur légèreté, elle occupe leur temps, elle emplit leur existence de vent et d'ombre. Fascinés par ces riens, ils ferment les yeux intérieurs à la seule science nécessaire qui est celle du salut.

Lorsque cette curiosité accapare une âme chrétienne ou consacrée, elle lui devient « une cause comme infinie de distractions et de préoccupations ; elle développe le sens humain, les goûts terrestres. Elle est le contraire du recueillement, elle rend l'oraison à peu près impossible et mine la vie intérieure² ».

*
**

A ces connaissances inutiles et frivoles il faut encore ajouter les sciences mauvaises qui excitent la curiosité superstitieuse d'un grand nombre. Leur désir immodéré de connaître les pousse jusqu'à consulter des maîtres réprouvés. C'est un fait d'expérience : le monde oriente invariablement ses adeptes vers les détenteurs de sciences occultes. Il leur persuade qu'ils pourront ainsi pénétrer les secrets de l'avenir, acquérir une science capable de suffire en face du redoutable mystère de l'au-delà.

Dans son livre sur *l'Amour de la Sagesse éternelle*, le P. de Montfort mettait les chrétiens en garde contre ces sortes de sciences fausses et trompeuses (N° 85-89). Si les manifestations qu'il dénonce, et qui sévissaient de son temps, semblent des procédés aujourd'hui vieillis, la ruse du monde n'a pas changé pour autant. De nos jours encore, « que de cartomanciennes, que de devineresses, que de spirites, que de spéculateurs et prometteurs de toutes sortes de choses cachées, ou de bonheur et de vie facile ! Que de superstitions sont le fait d'une foule de personnes qui se vantent encore d'être chrétiennes ! Personne ne niera

¹ *Traité de la Concupiscence*, chap. VIII

² Mgr Gay, *Vie et vertus chrétiennes*. De l'humilité.

que l'argent qu'elles y perdent, le temps qu'elles y passent et leur foi qu'elles ébranlent, ne soient des faits quotidiens¹ ».

Montfort concluait que s'appliquer à de telles sciences, c'est faire injure à Jésus-Christ, la Sagesse incarnée, *en qui sont tous les trésors de la Sagesse et de la Science de Dieu*.



Enfin, pour ce qui concerne les sciences véritables, humaines ou divines, il faut garder notre esprit d'un triple péril : celui de ne point faire converger tout rayon de lumière vers la Lumière éternelle, objet de notre félicité ; celui de vouloir scruter avec excès les secrets de la grâce, qui dépassent la portée de notre intelligence ; celui de vouloir amasser des connaissances sans aucun désir d'apostolat.

Curiosité périssable : curiosité présomptueuse et téméraire ; curiosité devenue égoïsme.

- Toute science qui n'élève pas notre âme vers les réalités immortelles est une science caduque. Connaître Jésus-Christ, auteur de la grâce, c'est la vie éternelle, c'est la vie tout court, car il n'y a pas pour nous de vie vraie, différente de celle de l'Esprit du Christ en nous. Il importe donc de surnaturaliser nos études, de les orienter toujours vers cette vérité divine qui est le Christ. Alors, notre science, même profane, s'épanouira dans la lumière, au lieu d'être seulement le fruit éphémère d'une activité naturelle.

- Quant à la vérité divine elle-même, apportons à la contempler le regard humble de ces cœurs simples et droits à qui Dieu daigne se révéler. Ne recherchons pas ce qui nous dépasse. Sachons nous borner et tenir compte des limites assignées à notre exil. *Celui qui voudra scruter la majesté sera opprimé par la gloire* (Prov. XXV, 27). L'histoire ecclésiastique est pleine de la chute de savantes esprits, curieux à outrance. « Combien ont trouvé leur perte dans la trop grande méditation des secrets de la prédestination et de la grâce ! » (Bossuet). Le mystère de la prédestination et de la réprobation est impénétrable, nous ne pouvons qu'en balbutier quelque explication. Soyons donc sobres et modérés dans l'étude de ces questions relevées, ainsi que saint Paul nous y exhorte, tout en nous recommandant la science et la sagesse : *Non plus sapere quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem* (Rom., XV, 3). « Croyons simplement aujourd'hui ; demain les voiles tomberont, la grande vision apparaîtra, et le mystère aura disparu pour toujours² ».

- Enfin gardons-nous de cet autre travers, qui consiste à recueillir et amasser des connaissances même surnaturelles, uniquement pour soi, pour sa propre satisfaction, comme un trésor improductif, ce qui serait l'avarice de l'esprit. Dieu ne nous a pas donné le goût et la capacité de connaître, d'étudier, pour notre seule jouissance personnelle. L'intelligence, comme l'argent, ne sert qu'à condition d'être utilisée dans l'intérêt du prochain. Nos facultés ne nous appartiennent pas : elles nous ont été prêtées par Dieu comme un dépôt à faire fructifier. La connaissance de la vérité, et surtout de la vérité révélée, confère à qui la possède le devoir de la répandre. Que notre science s'épanouisse en désir d'apostolat.

¹ Note du P. Huré, montfortain, dans l'édition de 1929, p. 135

² Mgr Gay, *Vie et vertus chrétiennes*. De l'humilité

III

Pour achever de nous détourner à jamais de cet esprit du monde, sous son double aspect d'avarice et de curiosité, rendons-nous compte maintenant qu'il vient en droite ligne de Satan, l'adversaire de Dieu et l'ennemi de nos âmes. Sur ce point particulier, nulle part sa tactique de corrupteur ne se montre à découvert comme dans la tentation de nos premiers parents au paradis terrestre et dans la tentation du nouvel Adam au désert de Judée.

Au *paradis terrestre*, nos premiers parents avaient tout en abondance. Ils n'éprouvaient aucun besoin de toucher au fruit marqué de la défense divine. C'est pourquoi le démon se garde bien de leur proposer un surcroît de richesses ou de bien-être, mais il s'attaque à leur intelligence. Devant les yeux de leur esprit, il ouvre une curiosité comme infinie, en promettant la possession d'une science qui leur permettra de découvrir jusqu'aux secrets de la conduite de Dieu : « Non, vous ne mourrez point en mangeant du fruit de cet arbre. Dieu sait au contraire que le jour où vous en mangerez, vos yeux seront ouverts ». *Aperientur oculi vestri.*

Vos yeux seront ouverts, c'est-à-dire votre esprit s'ouvrira à une science supérieure inconnue jusqu'ici. Les lumières que vous en avez ne sont rien en présence de celles que vous dérober encore la vertu cachée dans ce fruit. Par cette science vous serez éclairés sur toutes les choses qui peuvent vous rendre heureux ou malheureux. Vous pénétrerez par vous-mêmes dans cette connaissance mystérieuse et réservée du bien et du mal dont Dieu semble si jaloux.

Et voilà la terrible convoitise éveillée en leur esprit. Adam et Eve s'y laissèrent prendre.

Au *désert de Judée*, la situation était totalement différente. Pendant son jeûne de quarante jours, Jésus vivait dans le dénuement le plus absolu. Aussi le démon, vaincu sur la tentation de la faim, propose-t-il de suite au Sauveur la séduction des richesses de ce monde. Selon le récit de saint Luc (III, 5-8), il le transporta alors sur une montagne très élevée, d'où il découvrit à ses yeux en un instant tous les royaumes de l'univers avec leur magnificence et leurs trésors : « Je te donnerai tous ces biens, je t'établirai le possesseur de toute cette opulence, si, tombant à mes pieds, tu te prosternes devant moi ! »

D'un mot de commandement, Jésus repoussa le tentateur dont la tactique était la même qu'au paradis terrestre. Que le démon s'en prenne aux yeux de notre esprit ou à ceux de notre corps, son but sera toujours d'attirer les humains vers une félicité mensongère, par la promesse de biens qui nous détournent de Dieu et nous jettent à ses pieds.

*
**

Ainsi a-t-il infusé dans le monde cet esprit de possession, justement dénommé par l'apôtre saint Jean *concupiscence des yeux* ; des yeux qui veulent se repaître de la richesse pour elle-même, ou des yeux qui veulent s'ouvrir sur la connaissance du péché. Les yeux s'ouvrent alors, en effet, mais c'est « pour voir son malheur et un désordre en soi-même qu'on n'aurait jamais vu sans cela » (Bossuet). Quant aux yeux avarés ou cupides, leur misérable délectation n'aura qu'un temps.

O Marie, puisque la perversité et le mensonge du monde nous apparaissent de plus en plus clairement, ne permettez pas que nous nous y laissions prendre un seul jour. Que vos charmes, vos attraits, vos vertus, vos exemples nous captivent et nous retiennent dans les moments de tentation. Attirez-nous à vous. Vous tenir, vous posséder, n'est-ce pas tenir et posséder tous les biens ? N'êtes vous pas le trésor de Dieu, et donc aussi le nôtre ? « Oh ! » s'écriait le P. de Montfort, quelle confiance et quelle consolation pour une âme qui peut dire que le trésor de Dieu, où il a mis tout ce qu'il a de plus précieux, est aussi le sien : *Ipsa est thesaurus Domini*. Elle est, dit un saint, le trésor du Seigneur ». (VD, n° 216).

Et telle est la richesse que nous assure notre Donation totale.

LECTURES

EVANGILE selon saint Matthieu, chap. V, versets 27 à 32 : La loi nouvelle, complément de la loi ancienne (suite).

IMITATION de Jésus-Christ, livre I, chap. III : *De la doctrine de vérité*.

Quatrième Jour

JÉSUS-CHRIST ET SON ESPRIT DE DÉTACHEMENT

A l'esprit de possession des mondains soyons heureux d'opposer l'esprit de détachement du Sauveur. Quelle force pour nos âmes chrétiennes ! Et aussi quelle sécurité ! Nous sommes assurés d'avancer dans le droit chemin, à la suite du Maître qui ne trompe pas.

Comme précédemment à notre méditation du deuxième jour, nous considérerons :

L'exemple que Jésus nous donne,
Et les enseignements de son Evangile.

Prions la Très sainte Vierge de mettre dans notre cœur les sentiments d'admiration, les élans d'amour qu'elle éprouvait, ici-bas, en voyant et en écoutant son divin Fils.

I

Celui que, depuis de longs siècles, l'humanité entière attendait comme son Libérateur de la tyrannie de Satan, a voulu donner dès sa naissance l'EXEMPLE d'un sublime détachement vis-à-vis des biens de ce monde. Roi du Ciel et de la terre, il aurait pu venir au milieu des splendeurs d'un palais. Il a préféré la pauvreté d'une étable. C'est le signalement que donnent les anges aux bergers des campagnes de Bethléem : Il vous est né un Sauveur... Vous trouverez un petit enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche (Luc, II, 12).

La Vierge Marie elle-même n'avait pas rêvé pour son enfant une telle venue parmi nous, Elle avait espéré le recevoir dans sa maison de Nazareth, une demeure bien pauvre sans doute, mais où il y aurait eu pour le nouveau-né une chambre close, la douceur du ménage, l'intimité du foyer familial, la facilité des soins à donner.

Et voici que, contrainte par les circonstances, elle le voit venir loin de cette maison de famille, dans une grotte ouverte à tous les vents, en pleine nuit d'hiver. Entrant aussitôt cependant dans l'intelligence de ce mystère, elle adora la volonté de son divin Fils, Elle comprit que, s'incarnant pour tous les hommes, il devait servir d'exemple aux plus délaissés et déshérités d'entre eux. Ceux qu'affligera la misère, par suite de fautes ou d'injustices et de violences, pourront regarder vers son étable de Bethléem et se dire : Lui, le Souverain Maître, il aurait pu choisir autre chose comme lieu de naissance ; s'il ne l'a pas fait, c'est pour que les malheureux puissent trouver, dans son souvenir toujours vivant, la force de faire face à l'épreuve qui accable.

Et la Vierge pensait aussi que les autres – ceux que ne touchera pas le malheur – seront quand même attirés vers la crèche du Sauveur, pour y recueillir une première leçon de

détachement vis-à-vis des biens dont ils jouissent. Puisque celui qui possède tout n'a pas voulu, dès sa naissance, profiter des avantages que procure la richesse, pourquoi ceux qui possèdent quelque chose y attacheraient-ils leur cœur ?

Avec la Vierge Marie, comprenons et apprécions la valeur de cette grâce que nous offre Jésus naissant.

*
**

Si nous continuons de regarder le divin Modèle, soit pendant les mois de son exil en Egypte, soit surtout durant les années de Nazareth, nous le trouvons aux prises avec les mêmes difficultés d'existence. Ceux de son voisinage, en Galilée, qui le connaissent et l'observent, ont à lui rendre des services ou à lui demander du travail, tous le considèrent comme appartenant en vérité à une famille de pauvres. Non pas des indigents ou des miséreux, car la misère n'est pas une qualité : mais des pauvres laborieux, honnêtes et dignes, qui s'assurent une très modeste aisance, suffisante au jour le jour, comme fruit de leur incessant et souvent pénible labeur.

Cet assujettissement à un travail manuel quotidien, cet éloignement voulu et aimé de la richesse, cette absence de confort, de bien-être temporel, n'est-ce pas ce qui apparaissait alors au premier plan des journées de Jésus ? Ses compatriotes ne pouvaient pas percevoir les splendeurs spirituelles de cette existence si commune, mais ils se rendent compte et ils témoignent que ce jeune homme est le fils d'un charpentier de village et charpentier lui-même (Marc, VI, 3), un simple ouvrier sur bois, qui doit peiner du matin au soir.

Constatation bienfaisante pour nous, qui n'ignorons plus le pourquoi d'une telle pauvreté volontaire.

*
**

Durant sa vie publique, Jésus n'aura même plus un logement à lui. « *Ayant quitté Nazareth, il vint habiter sur les bords de la mer de Tibériade, à Capharnaüm* » (Matth., IV, 13). C'est là que ses disciples exercent leur métier de pêcheurs. L'une de leurs maisons – celle de Simon-Pierre, pense-t-on – sera son logis d'emprunt. Une habitation sans apparence, dénuée de tout confort, dans un quartier populeux de la ville, au voisinage du port. Le mobilier est rudimentaire. Le sol est en terre battue. Pas d'étage. Un toit si peu élevé et si léger qu'on le défoncera facilement pour faire passer un jour par l'ouverture un paralytique sur son grabat (Marc, II, 4).

Ainsi réapparaît, dans cette installation de petites gens laborieux, cet esprit de détachement que l'on trouve à toutes les étapes de la vie du Sauveur. Un refuge de bergers à Béthléem, une échoppe d'artisan à Nazareth, et maintenant sur les rives du lac, une mesure de bateliers. Il y est hébergé pendant les deux années de ses tournées apostoliques à travers la Galilée.

Lorsqu'il quittera cette province pour se rapprocher de la Judée, à l'autre extrémité de la Palestine, aucune demeure fixe ne s'offrira plus à le recevoir. Lui et ses apôtres ne sauront plus le matin où ils coucheront la nuit suivante. Et la nuit venue, ils ne seront pas toujours mieux assurés. En traversant tel village de Samarie, les maisons ont refusé l'une après l'autre de s'ouvrir devant eux.

Aussi, lorsqu'un jour de ces cheminements sur les routes détrempées par les pluies d'automne, un scribe – un lettré – vint demander au Sauveur à le suivre, sans avoir mesuré d'avance quelles privations pouvaient l'attendre, Jésus lui répondit : « *Les renards ont leurs tanières, les petits des oiseaux leurs nids ; mais le Fils de l'Homme (moins riche qu'eux) n'a pas où reposer sa tête.* » (Luc, IX, 57-58). C'était vrai, à la lettre. Jésus s'en allait alors vers Jérusalem pour la dernière Pâque, la Pâque sanglante. Là seulement – après l'accueil amical d'une soirée à Béthanie – il aura de quoi reposer sa tête, et ce sera sur le bois de la croix. Ainsi, de la naissance à la mort, quel exemple de progressif détachement nous donne-t-il en sa Personne !

O Marie, qui avez suivi les étapes de ce détachement, faites que nous gardions comme vous les yeux fixés sur le divin Modèle. Puisqu'il a voulu – bien qu'étant le Roi du ciel et de la terre – se contenter de si peu de chose, durant les années de son passage parmi nous, apprenez-nous, à son exemple, à n'user que toujours modérément des biens temporels mis par sa Providence à notre disposition. Alors, plus dégagés et désencombrés, nous avancerons d'un cœur léger et d'un pas rapide vers la possession des biens impérissables.

II

Nous goûterons mieux aussi les ENSEIGNEMENTS que Jésus nous a laissés tout au long des pages de son Evangile. Le sermon sur la montagne commence par exalter le bonheur de ceux qui portent au dedans d'eux-mêmes une âme de pauvreté. *Beati pauperes spiritu* (Matth., V, 3). Au premier plan, les petits et les humbles, les déshérités de ce monde, qui acceptent leur condition modeste dans un sentiment de soumission et d'abandon à la Providence. Après eux, les favorisés des biens de la fortune, mais qui attachent du prix uniquement aux biens de l'âme. Les uns et les autres se rejoignent comme amants de cette pauvreté qui est une *vertu*, beaucoup plus qu'une situation de fait : la pauvreté intérieure, le détachement des richesses, *l'esprit de pauvreté*.

De toute évidence, Notre-Seigneur n'a pas voulu béatifier la seule pauvreté matérielle. Celui qui est pauvre, mais qui envie la richesse, qui la désire ardemment, qui met en elle son bonheur, qui se croit malheureux aussi longtemps qu'il ne la possède pas, n'est pas pauvre au sens de Jésus et ne peut pas être appelé par lui bienheureux. Hélas ! que de pauvres, envieux, révoltés, voleurs, homicides !

Jésus n'a pas davantage condamné la richesse en elle-même. La fortune proprement dite n'est pas chose condamnable, puisqu'elle peut comporter l'essentiel de la pauvreté spirituelle. Les Mages, accourus à la crèche, étaient riches. Joseph d'Arimathie est signalé dans l'Evangile comme un riche personnage de Jérusalem, membre du Sanhédrin, homme juste et bon. Ils ont mis leurs biens au service du Christ. Ils demeuraient pauvres par le dedans, par leurs dispositions intérieures. Ils détenaient la promesse du royaume des Cieux.

Il n'en reste pas moins vrai qu'en proclamant sa première Béatitude, le divin Maître a voulu déclarer privilégiés ceux qui sont pauvres en esprit et en fait. A ceux-là il donne ses préférences. Lui-même, nous l'avons vu, s'est rangé de leur côté dès sa naissance. Et dès qu'il aborde sa vie publique, il vient à eux. Bien plus, il annonce son attitude à leur égard comme un signe de sa mission, conformément à la prédiction d'Isaïe : « Dieu m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux malheureux... les pauvres sont évangélisés » (Luc, IV, 18-19).

Réjouissons-nous donc si nous sommes dénués ou peu favorisés des biens de la fortune. Raison de plus pour nous détacher de ce peu et pour accepter chrétiennement les souffrances de notre condition. Si nous possédons, au contraire, quelques biens au soleil, ne cherchons point à y trouver notre satisfaction ; mais veillons à en user avec une âme de pauvre. Ainsi nous conformerons-nous à l'esprit de Jésus-Christ¹.

*
**

Dans la suite de son enseignement, si notre divin Sauveur n'a jamais condamné la richesse, il a cependant beaucoup insisté sur la difficulté pour les riches de faire leur salut. Ceux-ci sont plus portés à oublier Dieu et la vie à venir, à cause de la facilité de trouver en ce monde toutes les satisfactions qu'ils désirent.

Aussi Notre-Seigneur recommande-t-il à ses disciples de se prémunir contre la passion des richesses : « *Soyez attentifs et gardez-vous de toute cupidité. Car l'homme a beau se trouver dans l'abondance, sa vie ne dépend pas des biens qu'il possède* » (Luc, XII, 15). Notre vie s'appuie sur Dieu ; s'il y a abondance, c'est lui qui la donne, c'est lui aussi qui la retire ; reconnaissons notre dépendance vis-à-vis de lui. Le danger des richesses vient précisément de ce qu'elles font oublier la source de tous les biens et le seul trésor d'une créature intelligente.

Il n'en voulait pas convenir, ce riche de Palestine, dont les champs avaient beaucoup rapporté et qui, n'ayant plus de place pour serrer ses récoltes, songeait déjà à construire de nouveaux greniers. Malgré ses multiples soucis, il se racontait sa joie à lui-même : « *Mon âme, tu as de grands biens en réserve pour de nombreuses années : repose-toi, mange, bois, prends du bon temps* ». Mais la mort vient soudainement ruiner ces beaux calculs, où pas la moindre part n'était faite à Dieu et aux pauvres : « *Insensé, lui dit le Maître de la vie et de la mort, cette nuit on viendra te réclamer ton âme. Ce que tu as préparé, pour qui sera-ce ?...* » (Luc, XII).

*
**

Comme si cette leçon ne suffisait pas, Jésus y ajoutera la terrifiante parabole du mauvais riche. Plusieurs Pères de l'Eglise ont cru qu'il s'agissait d'une histoire réelle. L'enseignement demeure le même. Cet homme est voué aux flammes inextinguibles pour avoir gardé son or en égoïste et refusé du pain à un mendiant : « *Souviens-toi que tu as reçu*

¹ Il importe aussi de distinguer cette pauvreté, qui est *béatitude*, de la pauvreté de *conseil*. La première, on le voit, est nécessaire au salut. L'autre est laissée au libre choix de ceux qui veulent être parfaits : elle ajoute le *dépouillement réel* des biens temporels.

des biens pendant ta vie, et que ce pauvre n'a connu que des maux durant la sienne. Maintenant, il est consolé : et toi, livré pour toujours à la souffrance » (Luc, XVI).

N'a-t-on pas remarqué que les seuls damnés dont parle l'Evangile sont damnés pour n'avoir pas su se soustraire à la tyrannie de l'argent ? Au sein même du collège apostolique, le malheureux Judas s'en ira vers sa perte, en préférant sa bourse à l'amour du Christ et des âmes. Preuve tragique que la conciliation entre ces deux amours est chose impossible. « *Nul ne peut servir deux maîtres : ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon* » (Matth. VI, 24).

- « *Bon Maître*, demandait un jour à Jésus un jeune homme, dont l'âme était bien orientée, *que dois-je faire pour acquérir la vie éternelle ?* ». Il avait observé tous les commandements. Sa fidélité, son innocence s'accordaient à la réponse du divin Maître. Et pourtant, il lui manquait quelque chose, car il sent au plus intime de lui-même monter un appel vers une vie plus parfaite. C'est pourquoi Jésus le regarda affectueusement et lui dit : « *Il ne te manque plus qu'une chose, en effet : va vendre tout ce que tu possèdes, distribue-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le Ciel. Puis reviens, et suis-moi.* »

C'est alors que le visage de l'adolescent s'assombrit, car il possédait de grands biens. Il refusa d'acheter le trésor des Cieux au prix de leur sacrifice... Combien d'âmes bien nées ont ainsi passé à côté de la perfection, du véritable bonheur, uniquement parce qu'elles étaient en possession de richesses matérielles.

Redisons-le : être riche n'est pas un péché ; mais l'attachement exagéré à la richesse peut faire avorter toute une vie.

Tandis que le jeune homme s'éloignait avec son chagrin, Jésus s'attrista lui aussi en parcourant du regard le cercle de ses disciples, il leur dit : « *Comme il est difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le royaume des Cieux !... Plus facilement un chameau passerait-il par le trou d'une aiguille* ». (Luc, XVIII).

Sans doute faut-il entendre cette comparaison comme une sorte de proverbe oriental ; il reste qu'elle nous livre dans une lumière crue la pensée du divin Maître. Il y a impossibilité morale, non plus seulement de perfection, mais encore de salut, pour le riche prisonnier et victime de la fortune. Seul l'enseignement du Christ, seule la grâce du Christ pourra obtenir ce miracle : détacher un cœur de ses biens, même sans les lui enlever. Bienheureux tous ceux qui portent en eux-mêmes cette âme de pauvreté.

*
**

Appliquons-nous donc à garder toujours notre cœur hautement détaché, même du peu que nous pouvons posséder, dans l'abandon de la Providence du Père des Cieux. Et si parfois nous étions tentés de jeter un regard d'envie sur ceux à qui rien ne semble manquer, remettons de suite notre âme en présence de l'exemple et des enseignements de Jésus-Christ.

Lui qui était riche infiniment, il a laissé *là-haut son trésor pour se faire mendiant avec nous* (II Cor., VIII, 9) ; et il a promis aux siens un bonheur et des richesses que « *la rouille ne*

peut ronger ni les voleurs ravir » (Luc, XII, 33). La mort elle-même, cette grande spoliatrice qui emporte tout, sera impuissante à nous dépouiller de nos biens d'éternité.

C'est pourquoi nous retrouverons là-haut, entre les mains de notre divine Mère et Reine, le mérite de notre pauvreté angélique transformé en gloire ; et, parallèlement, tous les autres mérites que nous lui aurons confiés en vertu de notre Consécration. Sans compter qu'un tel détachement de nos biens spirituels eux-mêmes ne peut que nous faire pénétrer chaque jour plus profondément dans la joie de la première Béatitude proclamée sur la montagne.

Savourons notre bonheur en compagnie de saint Louis-Marie de Montfort, ce pauvre entre les pauvres, dont l'âme pleine de cantiques chantait encore sur le lit d'agonie :

Allons, mes chers amis,
Allons en paradis :
Quoi qu'on gagne en ces lieux,
Le Paradis vaut mieux.

Le paradis, la *possession* du royaume des cieux, c'était la récompense de tous ses renoncements joyeux aux biens d'ici-bas. Ce sera un jour la nôtre, si nous laissons Marie nous emplir de plus en plus de l'esprit de *détachement* de son divin Fils.

LECTURES

EVANGILE selon saint Matthieu, chap. V, versets 33 à 48 : *La loi nouvelle, complément de la loi ancienne* (suite).

IMITATION de Jésus-Christ, livre I, chap. V : *De la lecture des Saintes Ecritures*. .

Cinquième Jour

LE MONDE ET SON ESPRIT D'ORGUEIL

La troisième manifestation de l'esprit du monde est appelée par Saint Jean l' « orgueil de la vie », *superbia vitae*. Elle est cette dépravation qui porte des êtres créés, doués d'intelligence, à s'adorer eux-mêmes, tout en rejetant délibérément leur dépendance vis-à-vis de Dieu.

Lorsqu'un tel esprit informe une âme humaine, comme il informa jadis Lucifer devenu Satan, c'est la marque de la réprobation. Car rien n'est plus pernicieux que de s'opposer à Dieu, en voulant traiter d'égal avec lui.

Nous considérerons d'abord, dans la révolte de Lucifer l'ORIGINE éclatante de cette aberration. Nous verrons ensuite par quelle TACTIQUE Satan s'efforce d'entraîner les hommes à sa suite.

O Marie, humble esclave du Seigneur, aidez-nous à retirer des considérations qui vont suivre un respect de plus en plus profond envers la souveraine autorité de Dieu.

I

Dieu venait de créer les anges. Il les avait faits proches de lui, purs esprits merveilleusement beaux. Intelligence pleine de science, volonté pleine de force, liberté sans entraves, puissance presque sans limites sur le monde extérieur ; et, comme couronnement de ces perfections, la vision radieuse de l'immortalité. Tels étaient les anges dans leur être de nature.

A ces magnificences Dieu avait ajouté les splendeurs de sa grâce. Ces purs esprits rayonnaient d'innocence et de bonheur. La vie divine imprégnait leur substance. Et les lumières de la foi, et les ardeurs de la charité, et l'épanouissement de toutes les vertus projetaient sur la rectitude de leurs facultés une sagesse et une harmonie incomparables.

Mais cette grâce n'était pas encore la gloire. Pour qu'elle le devînt, il fallait la coopération de leur libre volonté à la motion de Dieu qui les portait à s'élever vers son bonheur à lui. Il fallait un hommage de sujétion et de dépendance devant la couronne présentée à leur amour. Etablis dans l'état de justice, mais non confirmés dans le bien, les anges devaient mériter la béatitude éternelle. Ce fut l'instant de l'épreuve.

Quelle était l'obéissance que Dieu leur demandait ? Etait-ce simplement d'entonner un cantique à sa gloire, ou plutôt de s'incliner devant la révélation du mystère de son Verbe devant un jour s'incarner ? Peu importe le motif. L'essentiel était d'adorer.

Ce que refusa Lucifer. Lui, le premier des Séraphins, marqué excellemment du sceau de la ressemblance divine : *Tu signaculum similitudinis* ; comblé de sagesse et de beauté : *plenus sapientia et perfectus decore* (Exech. XXVIII, 12), il oublia le néant de son origine et se fixa dans la contemplation de sa propre grandeur. Loin de considérer la volonté divine comme la règle suprême à laquelle doit se conformer toute liberté créée, il sortit de son rang d'être dépendant pour rechercher sa félicité dans les seules ressources de sa nature finie, hors des limites assignées par son souverain Seigneur.

L'orgueil à son maximum d'intensité, l'endormit dans la complaisance de lui-même. Enivré de ses splendeurs d'emprunt, « il quitta, dit Bossuet, cette première Bonté qui n'était pas moins l'appui nécessaire de son bonheur que le seul fondement de son être¹ ». *Non serviam*, osa lancer vers l'Eternel cet esprit superbe : je ne me courberai pas, je n'adorerai pas : je ne me reconnaîtrai pas l'esclave de Dieu. Je rejette sa grâce et sa gloire : je suis à moi-même ma fin et ma félicité : la perfection de ma seule nature suffit à mon bonheur.

Et le cri de révolte trouva écho parmi les hiérarchies célestes : un tiers des anges, selon une pieuse interprétation, suivit dans son péché Lucifer devenu Satan, l'adversaire de Dieu.



Réfléchissons que de cette parole est sorti l'esprit d'orgueil du monde. Tout ce qui, ici-bas, résiste à Dieu, à sa lumière, à sa vérité, à sa grâce, à son amour, à sa béatitude, redit encore le *Non serviam*.

Tout ce qui prétend pouvoir se suffire au point de vue du bonheur, sans rien devoir à Dieu, par horreur de la dépendance vis-à-vis de ce Maître suprême, redit encore le *Non serviam*.

Tout ce qui se place en travers des bienfaits du Christ, tout ce qui se révolte contre le libre exercice qu'il fait de sa Souveraineté sur ses membres rachetés, redit encore le *Non serviam*.

Tout ce qui refuse obéissance à l'Eglise et à l'autorité de son chef ; tout ce qui s'appelle esprit d'indépendance, ou d'insoumission, ou de naturalisme et de laïcisme, garde pour mot d'ordre encore le *Non serviam* de Lucifer : je ne serai pas l'esclave de Dieu.

Le monde, maudit par Notre-seigneur, est out entier imbu de cet esprit de Satan. Il puise là sa sève, il prend là sa forme la plus caractérisée, sa forme définitive. S'il commence par l'appât des plaisirs charnels ou la séduction des richesses, c'est pour aboutir au rejet de la grâce et du bonheur de Dieu.

Cependant, Dieu restera toujours le Maître incontesté. Si l'on ne veut pas dépendre de lui librement et par amour, il faudra quand même en dépendre par contrainte et par haine. Tel

¹ Sermon sur les démons

est, depuis de milliers de siècles, le sort de Satan, l'esclave rebelle : il est damné sans espérance.

*
**

En contrepartie du drame angélique, aimons contempler l'amoureuse soumission de Marie, la première et la plus privilégiée de toutes les créatures humaines. Comblée elle aussi, et dès le premier instant de sa conception immaculée, de tous les dons de la nature et de la grâce, elle n'avait cessé de répondre, du plein élan de sa volonté, aux avances divines. A ce point qu'au matin de l'Annonciation, elle avait atteint un degré de grâce sanctifiante supérieur à ce que nous pouvons imaginer.

C'est alors que Dieu lui proposa – non pas l'entrée dans la gloire éternelle – mais une grâce éminente, d'un ordre transcendant, celle de devenir la Mère de son Verbe, deuxième Personne de la Trinité. Devant la révélation d'une telle grandeur, loin de s'arrêter à elle-même et de s'y complaire, la Vierge s'abîme en son humilité, elle s'abaisse devant Dieu, elle reconnaît ses droits, elle adore ses desseins de miséricorde. Elle pense aux âmes, à toutes les âmes qui vont être rachetées, et elle donne son consentement : *Ecce ancilla Domini*, Je suis l'esclave du Maître Souverain qui est Dieu. Et elle entend demeurer l'esclave de Dieu à l'instant même où elle devient sa Mère, quand elle se voit élevée bien au-dessus des hiérarchies angéliques. Ce qui montre bien qu'elle ne considère pas l'honneur qui lui est fait. Elle regarde uniquement Dieu et nos âmes.

Ce contraste entre Lucifer et Marie nous fait mieux saisir quelle fut l'aberration du premier des Séraphins, et quelle est aussi présentement la folie de ceux qui préfèrent suivre ce révolté.

II

Car, tourmenté de jalousie, Satan ne réussit que trop à entraîner les hommes dans son orgueil et dans sa chute.

N'a-t-il pas commencé par s'attaquer à nos premiers parents au paradis terrestre ? N'a-t-il pas provoqué leur désobéissance en leur faisant croire qu'ils seraient comme des dieux, les égaux de Dieu, trouvant donc en eux-mêmes leur félicité ?

Adam et Eve n'avaient nul besoin, ni même nulle envie de goûter la saveur du fruit défendu. Les fruits savoureux ne leur manquaient pas. La ruse du démon fut de s'attaquer à leur intelligence par la fausse affirmation que ce fruit recelait une science en quelque sorte divinisante. Ce qui les faisait sortir de leur condition pour s'élever à la hauteur même de Dieu. « *Dieu ne vous a défendu de toucher à ce fruit que pour vous empêcher de connaître tout ce qu'il connaît, et d'avoir comme lui une excellence divine...* ».

Et nos premiers parents burent ce poison mortel. « Il s'éleva dans leur cœur une certaine attention à eux-mêmes qui ne leur était pas permise, un amour de leur propre excellence : et de tout cela un secret plaisir de se goûter eux-mêmes avant de goûter le fruit

défendu, et de se plaire en leur propre perfection, que jusqu'alors, innocents et simples, ils n'avaient vue qu'en Dieu seul». (Bossuet)

Leur désobéissance fut donc une désobéissance d'orgueil. Traîtreusement, Satan leur avait infusé sa malice, son esprit d'insubordination : s'affranchir de leur Créateur et Sanctificateur, faire de leur personne une divinité.

*
**

C'est toujours à cet orgueil qu'aboutit sa tactique de tentateur, quel que soit le moyen de séduction qu'il emploie.

Même dans sa lutte avec le Christ au désert, il ne craignit pas de livrer ce suprême assaut. Saint Luc nous rapporte, en effet, qu'après les deux premières tentations, le démon emmena Jésus dans la Ville sainte et le plaça sur le pinacle du temple, c'est-à-dire sur la tour la plus élevée de l'édifice, celle qui surplombait, à quarante mètres du sol, toute la vallée de Josaphat. « *Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas ! Il n'y a nul danger d'ailleurs. N'est-il pas écrit (au psaume 90) que Dieu a confié à ses fanges le soin de te garder... de te porter dans leurs mains, de crainte que tu ne heurtes contre la pierre ?* »

C'était lui souffler une pensée de *présomption* et de *vaine gloire*.

Présomption que de quitter la voie où le Seigneur demande de marcher, la voie simple du devoir d'état, pour se précipiter dans les témérités et les folies de la volonté propre. Dieu n'a promis l'assistance des saints anges gardiens qu'à ceux qui restent à leur place, dans leurs voies : *in viis tuis*. Satan, dans le texte qu'il cite, a supprimé ces deux mots essentiels.

Vaine gloire et aussi vaine ostentation que de s'offrir aux regards de la foule qui remplissait l'enceinte sacrée, par une action d'éclat, un prodigieux coup de théâtre, une sorte de réclame retentissante, qui le ferait acclamer immédiatement par la nation entière comme le plus glorieux de ses thaumaturges. Jésus aurait ainsi assumé le rôle d'un Messie politique et mondain, alors qu'il doit au contraire sauver les hommes de la servitude du péché par l'humiliation, la souffrance et la mort.

Insidieuse tentation d'orgueil ! Jésus a résisté, mais combien le monde, ami de la vaine ostentation et de toutes les témérités, s'y laisse prendre !

*
**

Saint Luc ajoute que le démon, vaincu s'éloigna du Sauveur, mais seulement *pour un temps* (IV, 13). Effectivement, Satan reviendra en cette ville de Jérusalem au moment de la Passion, qui sera son heure, « *l'heure du Prince des ténèbres* ». Alors, il sera tellement devenu l'inspirateur et le maître des Pontifes de la nation juive que ceux-ci réussiront à faire mourir Jésus, uniquement par jalousie d'orgueil.

« Nous ne voulons pas que cet homme, qui se dit être le Fils de Dieu, vienne prendre notre place et dominer sur nous. Nous ne nous courberons pas devant lui. Nous sommes les chefs. A nous seuls doivent revenir les hommages du peuple. Qu'importent les miracles de ce séducteur ! Qu'importe l'affirmation de sa divinité. Il blasphème, quand il se dit roi et fils de Dieu. Il mérite la mort. Qu'on s'en débarrasse. Crucifions-le... »

Et voilà, traduite en langage humain, l'orgueilleuse révolte de Lucifer. C'est toujours le Verbe incarné qu'il poursuit de sa haine envieuse et tenace. Il avait jadis entraîné à sa suite le tiers des anges. Il entraîne encore, il entraîne toujours dans sa rébellion une multitude d'hommes. Et ceux-ci – qui le suivent consciemment – sont plus coupables que ceux qui pêchent par ignorance ou par faiblesse, parce qu'ils s'en prennent directement à Dieu. L'autorité de Dieu les offusque, ses commandements et ceux de son Eglise les révoltent. La conquérante Royauté du Christ excite toujours leur jalousie. Ce mépris de Dieu et de son Christ constitue le péché de l'esprit et donne à l'orgueil toute son intensité. Il n'y a pas de malice plus grande.

D'autre part, ces êtres orgueilleux, pour qui Dieu ne compte pas, aspirent avec véhémence à dominer leurs semblables. Leur triomphe éclate lorsqu'ils réussissent à tout mettre sous leurs pieds. Quelle jactance alors et quel étalage de leur supériorité ! A eux seuls les hommages et les applaudissements du public. Il faut qu'on les porte en triomphe et qu'on les acclame, et qu'ils se manifestent comme ayant usurpé la place de Dieu. C'est le règne de l'orgueil à son apogée.

D'ordinaire ce règne dure peu. Enivrés de leur propre gloire, ils se jettent dans des entreprises téméraires, bientôt suivies de chutes retentissantes. C'est alors que le souverain Seigneur, outragé, brise le sceptre de ces ambitieux, et que par un singulier retour de la Providence, l'opprobre est en définitive leur partage et leur châtiment. De combien d'exemples fameux n'avons-nous pas été les témoins en ces derniers temps !

*
**

Tel est le triste aboutissement de cet orgueil de la vie qui fait le fond de l'esprit du monde. On ne comprend que trop dès lors l'impossibilité pour une âme d'aborder la Consécration du saint esclavage, tant qu'elle serait, d'une manière ou d'une autre, sous la morsure de ce poison violent.

O Marie, tenez notre esprit en garde contre toute tentation de désobéissance à Dieu et de complaisance en nous-mêmes. Aidez-nous à fuir ce qui sentirait l'ostentation, la jactance, la vaine gloire, l'ambition, le désir de paraître et de dominer. Nous savons que tout cela ne peut venir que du démon.

Mettez en nous vos sentiments d'humilité, votre amour de la soumission et de la dépendance, votre souverain respect des droits de Dieu, votre constant souci de tout rapporter à sa gloire, comme vous l'avez témoigné dans votre cantique du *Magnificat*.

Alors, nous serons heureux de nous reconnaître, à votre suite et à votre exemple, les esclaves d'amour de Dieu. Il n'est pas de plus noble appartenance : elle est celle dont se glorifient tous les justes qui sont sur la terre et tous les saints qui sont dans le Ciel.

LECTURES

EVANGILE selon saint Matthieu, chap. VI, versets 1 à 15 : *Vices à éviter dans la vie chrétienne.*

IMITATION de Jésus-Christ, livre I, chap. VI : *Des affections désordonnées.*

Sixième Jour

JÉSUS-CHRIST ET SON ESPRIT D'HUMILITÉ

L'orgueil étant la caractéristique de Satan, le Prince du monde, nous devons nous attendre à trouver en Jésus-Christ un esprit d'humilité qui sera aussi comme sa note dominante et constituera le fond même de sa sainteté.

Lucifer, simple créature angélique, s'était complu dans son excellence d'emprunt au point de vouloir devenir l'égal de Dieu. Le Verbe incarné, Fils de Dieu et Dieu lui-même, oubliera pour ainsi dire son infinie grandeur et s'abaissera jusqu'à se faire homme, notre semblable, dans l'effacement total de sa Personnalité divine.

Nous considérerons son esprit d'humilité :

- 1° - *face à Dieu, son Père,*
- 2° - *devant les hommes ses frères.*

O Marie, qui avez eu le bonheur ici-bas d'être le témoin de cette humilité, aidez-nous à en imprégner les puissances de notre âme, de manière à pouvoir édifier sur ce solide fondement toute notre vie spirituelle.

I

Nul, plus que l'apôtre saint Paul, ne nous a montré combien le Verbe incarné, du fait de son incarnation, s'est rendu humble à l'excès EN FACE DE SON PERE. Voulant exhorter à l'humilité ses chers chrétiens de Philippiques, en Macédoine, momentanément exposés à certaines rivalités de personnes, il leur écrivait :

« Ne faites rien par esprit de rivalité ou par vaine gloire et recherche jalouse. Mais dans l'effacement de toute pensée personnelle, regardez-vous comme inférieurs à vos frères, toujours soucieux, non de vos intérêts propres, mais de l'intérêt et du bien des autres.

« Portez en vous les mêmes sentiments, les mêmes dispositions profondes dont était animé le Christ Jésus. Il était et il demeure dans la condition de Dieu, coéternel et coégal à Dieu ; et cependant il n'a pas retenu avidement son égalité avec Dieu, mais il s'est spontanément dépouillé de sa grandeur divine, devenue gênante et comme importune pour l'œuvre qu'il venait accomplir. Il a pris la condition d'esclave, il s'est rendu semblable aux hommes, et, sous le vêtement de la chair, il est devenu comme l'un de nous ».

Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo (II, 3, 7).

Ce n'est pas tout. La leçon d'humilité du Verbe incarné va beaucoup plus loin. Se faire *l'esclave de nature* de son Père ne lui a pas suffi. Il a voulu surtout se faire son *esclave d'amour*.

« Après s'être dépouillé de sa gloire divine, après avoir renoncé au bénéfice de son égalité éternelle avec Dieu, comme si cet abandon premier n'était encore pour lui qu'un degré vers un désintéressement plus profond, une étape seulement vers une démission plus grande ; après être devenu homme et l'un de nous, une fois en possession de cette nature créée qui était pour lui un moyen de s'humilier et de souffrir ; après avoir dépouillé Dieu, il a voulu aussi dépouiller l'homme.

« Avec la même tranquille spontanéité, avec un adorable parti pris d'humilité, il s'est fait petit, il s'est fait obéissant jusqu'à la mort ; et comme s'il était insatiable de l'humiliation, jusqu'à la mort de la croix... » *Humiliavit setipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*

« Pourquoi donc, mes chers Philippiens, ne pas vous humilier à votre tour ? Pourquoi ne pas consentir à transiger sur vos droits et à faire abandon de vos menues exigences personnelles ? Voyez d'ailleurs ce que les abaissements volontaires du Christ lui ont mérité. La mesure de l'humiliation recherchée et aimée a été la mesure de la grandeur qu'il a reçue de son Père.

« En effet, en échange de tous ces abandons consentis, Dieu l'a élevé à l'infini jusqu'au partage de son trône éternel. Il lui a donné un nom, une grandeur, une dignité qui surpassent tout ce qui peut être nommé au monde, afin que, selon la parabole d'Isaïe (XLV, 23), au nom de Jésus tout genou fléchisse au Ciel, sur la terre, dans les enfers, et qu'un hommage universel témoigne que Jésus-Christ est Roi et Seigneur pour la gloire de son Père ».

Propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen : ut in nomine Jesu omne genu flectatur, caelestium, terrestrium et infernorum, et omnis lingua confiteatur quia Dominus Jesus Christus in gloria est Dei Patris (II, 8, 11).

*
**

Il ne semble pas, note Dom Delatte à qui nous empruntons ce riche commentaire¹, que l'âme baptisée puisse résister à l'efficacité d'un tel exemple. Quel contraste, quelle opposition avec Lucifer ! Autant l'orgueilleux Séraphin avait lancé son *Non serviam* à la face de Dieu, autant et plus encore notre très humble Sauveur se proclame l'esclave d'amour de son Père : *O domine... ego servus tuus* ! Cette parole se trouve dans le Psaume messianique 115. Jésus l'exhale de son cœur comme une prière de reconnaissance envers son Père pour l'avoir délivré, non pas des souffrances excessives qui ont précédé sa mort, mais des liens de la mort

¹ *Les Épîtres de saint Paul* replacées dans le milieu historique des actes de Apôtres. Voir l'Épître aux Philippiens.

elle-même. Le Christ devait mourir, puisque sa mort constituait le sacrifice de notre rédemption. Elle fut une mort d'obéissance héroïque, comme nous venons de le voir.

Dieu le Père l'en récompense aussitôt en le ressuscitant. Et Jésus remercie alors son Père : *Quid retribuam Domino ?... O Domine, quia ego servus tuus, ego servus tuus et filius ancillae tuae, dirupisti vincula mea.* « Quelle action de grâces rendrai-je à Dieu mon Père ?... Ah ! Seigneur, parce que je suis ton esclave, ton esclave de volonté amoureuse, et le fils de ta servante, tu as détaché les liens dont la mort m'avait enserré. »

Jésus – remarquons-le bien – ne s'arrête pas à reconnaître ici sa dépendance de nature, qui lui est commune avec tous les hommes. Il mentionne, comme unique motif de sa résurrection, sa dépendance d'amour qu'il accentue encore par une heureuse répétition de mots. Il a offert à son Père une volonté souverainement humble ; une volonté humaine, heureuse de pouvoir l'adorer, le remercier, lui offrir un sacrifice expiatoire et des supplications d'une valeur infinie ; une volonté dépendante jusque dans les supplices extrêmes et la mort violente de la croix. Il s'est véritablement montré l'esclave d'amour de son Père dans l'oblation sanglante de lui-même ; et c'est pour le mérite de cette obéissance que son Père a brisé, en sa faveur et en faveur des justes, les liens de toute mort.

Et voilà l'attitude du Christ en face de Dieu son Père. Dès le premier instant de son Incarnation, il s'était écrié : « *Vous n'avez pas agréé, ô Père, les oblations anciennes : mais vous m'avez formé un corps* (esclavage de nature) : *alors j'ai dit : me voici, je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté* (esclavage d'amour). » Dans les joies de sa Résurrection, sa prière d'action de grâces est encore celle d'une âme à genoux devant la volonté de son Père.

Cette attitude d'obéissance est et sera toujours la marque la plus authentique de l'humilité vraie. Obéir, c'est s'humilier. Obéir à Dieu, c'est s'humilier devant Dieu, c'est reconnaître qu'il est le Souverain Maître, que ses commandements sont adorables, que ses volontés sont saintes et sanctifiantes. Obéir à Dieu, c'est le meilleur usage que nous puissions faire de notre libre arbitre.

La consécration du saint esclavage nous offre constamment cette joie d'avoir à obéir et de n'avoir qu'à obéir. Elle nous maintient donc dans l'humilité vraie, dans cette humilité de la Vierge de Nazareth se proclamant, au matin de l'Annonciation, l'esclave d'amour de son Seigneur. Que nous sommes loin, alors, de l'esprit d'orgueil du monde ! O notre Dame et Reine, entretenez dans nos âmes vos sentiments d'humilité et les dispositions profondes du Cœur de votre divin Fils. Quelle grâce de pouvoir y accorder aussi pleinement que possible notre vie spirituelle.

II

DEVANT LES HOMMES, ses frères, Jésus-christ a manifesté le même esprit d'humilité qu'en face de son Père. D'ailleurs, s'il s'est mis en s'incarnant dans la condition d'esclave : *formam servi accipiens*, c'est évidemment pour être à la disposition de tous ceux qu'il venait racheter. Il ne fera donc autre chose que les servir.

Lui-même le déclare en termes formels : « Le Fils de l'homme, c'est-à-dire le Verbe incarné, le Fils de Dieu devenu l'enfant d'une Mère humaine, n'est pas venu en ce monde pour être servi, mais pour servir. » (Matt., XX, 28). Dites-moi : « Lequel des deux est le plus

grand parmi les hommes, ou bien celui qui est assis à table, ou bien celui qui le sert ? N'est-ce pas celui qui est assis ? Mais moi, qui ne suis pas de ce monde, j'ai voulu être au milieu de vous comme celui qui sert » (Luc, XXII, 27).

Et ce qu'Il dit, il le fait. Le soir du Jeudi Saint, au commencement de ce repas, le dernier qu'il prend avec ses apôtres, il se lève de table, se ceint de la livrée du service : agenouillé devant les douze, il lave les pieds à chacun avec une humilité qui les confond. Fonction, labeur de tous les humbles, de tous les assujettis, de tous les prosternés aux pieds d'un maître terrestre. C'est leur ouvrage et ils l'accomplissent.

Jésus n'a pas voulu ressembler aux grands de la terre qui *dominent* par la force et traitent leurs sujets comme si ceux-ci étaient faits pour eux. Au contraire, dans son Royaume, il veut que ceux qui sont appelés à conduire les autres se considèrent comme les *serviteurs* de leurs inférieurs, ne cherchant qu'à leur faire du bien. Aussi veut-il que son geste du Jeudi Saint soit imité dans la suite des siècles par tous ceux qui se glorifieront d'être siens.

« Avez-vous compris ce que je viens de faire ? demande-t-il à ses apôtres. Vous m'appellez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Mais si moi, votre Seigneur et Maître, je vous ai lavé les pieds, vous devez vous les laver les uns aux autres, car je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez aussi. En vérité, je vous le dis : un serviteur (littéralement : un esclave) n'est pas plus grand que son maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé. Heureux êtes-vous si vous comprenez cela et si vous le mettez en pratique ! ».

Comment mieux marquer la différence entre l'esprit du christianisme et l'esprit du monde ? Le Fils de Dieu s'est fait jusqu'au bout le serviteur de ses propres serviteurs. Et n'est-ce pas à cause de cette admirable humilité que le divin Maître a exercé une influence profonde sur un si grand nombre d'âmes ? N'est-ce pas grâce à cet oubli total de soi, qui ne laissait apparaître en lui que la passion du bien à faire aux autres ? Aucune autre vertu, semble-t-il, n'a autant contribué à lui gagner la confiance de ses apôtres eux-mêmes si ce n'est la mansuétude qui en est l'accompagnements naturel et prévient tout désir de vaine ostentation. *« Vous êtes à mon école, peut-il leur dire, eh bien, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur »* (Matt. XI, 29). Pénétrés de ces mêmes sentiments, vous exercerez une action bienfaisante sur tous ceux que vous approcherez.

C'est pourquoi Jésus n'avait omis aucune occasion de leur donner des leçons d'humilité, même lorsqu'il s'agissait des relations qu'ils avaient entre eux, au sein de leur petite Communauté. Toute vanité n'avait pas disparu de leurs cœurs. Tant s'en faut. Un jour, ils discutaient, à l'écart, sur la route de Capharnaüm, pour savoir lequel d'entre eux sera le plus grand dans ce nouveau Royaume que leur divin Maître est venu fonder sur la terre. Misérable question de préséance. Coupables regards de complaisance sur leur misère. On arrive à la maison qui les héberge. Jésus les interroge : *« De quoi discutiez-vous sur le chemin ? »* Aucun n'ose répondre. Alors, Jésus appelle un petit enfant qui passait devant la porte, l'attire tout près de lui et le serre affectueusement dans ses bras, ce qui était visiblement lui donner la première place. *« Je vous le déclare, leur dit-il, si vous ne vous convertissez pas, si vous ne vous dépouillez pas de vos pensées vaniteuses, et ne devenez pareils à cet enfant, vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux. Quiconque se fera tout petit comme lui, celui-là est le plus grand dans le Royaume »* (Marc, IX, 32-35) ; Matth., XVIII, 2, 3).

Préservée par sa candeur, l'âme enfantine ne se replie pas sur elle-même. Elle ne se demande pas si elle vaut mieux que les autres. Elle s'ignore. Retournons à cette simplicité. Bannissons tout souci de notre propre gloriole, tout esprit de rivalités, de jalousies mesquines, tout étalage d'une supériorité mal comprise. La lutte contre l'orgueil n'est pas une chose à différer, elle est un fondement à établir.

*
**

C'est donc de grand cœur et avec une volonté ferme que nous devons veiller à nous imprégner de l'esprit d'humilité de Jésus-Christ. Les fulgurantes lumières de son exemple et de ses enseignements ne sont-elles pas des grâces prévenantes et conquérantes ? Laissons-nous gagner, sans opposer la moindre résistance.

Comme la Très Sainte Vierge, regardons Dieu, Dieu fait homme, et ne regardons que lui. De complaisants arrêts à nous-mêmes seraient faiblesse et lâcheté. Nous ne ferions que retarder notre acheminement vers une Consécration qui veut être comme une continuation de l'attitude du Verbe incarné, esclave d'amour de Dieu, son Père, par Marie, sa sainte Mère.

LECTURES

EVANGILE selon saint Matthieu, chap. VI, versets 16 à 34 : *Vices à éviter dans la vie chrétienne (suite).*

IMITATION de Jésus-Christ, livre I, chap. IX : *De l'obéissance et de la soumission.*

Septième Jour

LE DÉSIR ARDENT

Nos méditations des six premiers jours ont fait la lumière sur l'opposition absolue qui existe entre l'esprit du monde et l'esprit de Jésus. Aucun accord, aucune conciliation n'est possible. Le monde engage ses adeptes dans la voie large de la perdition ; Jésus nous fait suivre l'étroit sentier qui mène à l'éternité bienheureuse. C'est donc lui que nous devons aimer et non pas le monde, comme nous l'a dit l'apôtre saint Jean ; c'est à ses exemples et à son enseignement que nous devons nous attacher.

C'est pourquoi il importe à présent de recourir aux moyens indiqués par notre maître spirituel, saint Louis-Marie de Montfort. Les trois premiers sont : *le désir ardent, la prière continuelle, la mortification universelle*. Nous verrons combien ces moyens sont souverainement efficaces pour nous affranchir, nous libérer de cette fausse sagesse du monde que l'apôtre saint Jacques a qualifiée de *terrestre, charnelle, diabolique*¹.

Le désir ardent élèvera nos âmes bien au-dessus de la sagesse terrestre, rivée à l'amour des biens de ce monde. La prière incessante, toujours à base d'humilité, sera notre force contre la sagesse diabolique, passionnément éprise de tout ce qui peut assouvir l'orgueil humain. La mortification universelle nous obligera à lutter victorieusement contre la sagesse charnelle, qui n'aime et ne recherche que les plaisirs des sens. Ainsi atteindrons-nous, avec le secours de la grâce, le but poursuivi par Montfort durant la période préliminaire de ses *Exercices spirituels*.

Demandons aujourd'hui à Marie d'allumer et d'entretenir en nos cœurs la flamme du désir ardent, elle dont la jeune âme fut toujours haletante vers le Sauveur promis, plus que tous les Patriarches et les Prophètes de l'ancienne Loi.

*
**

I – OBJET DE NOTRE DÉSIR. Il n'est autre que Jésus-Christ lui-même, considéré comme étant la divine Sagesse, l'unique et véritable Sagesse, le Bien le plus désirable, celui qui surpasse infiniment tous les biens dont nous pouvons souhaiter la possession.

Mais pour désirer et rechercher cette divine Sagesse, il est nécessaire de nous appliquer à la connaître, comme nous avons déjà commencé de le faire dans nos premières méditations. Car peut-on aimer ce qu'on ne connaît pas ? Peut-on vraiment désirer ce qu'on ne connaît qu'imparfaitement ?² « Pourquoi, interroge Montfort, aime-t-on si peu l'adorable Jésus, sinon parce qu'on ne le connaît pas, ou très peu ? Il n'y a presque personne qui étudie

¹ *Non est ista sapientia desursum descendens, sed terrena, animalis, diabolica* (Jacob, III, 15)

² Il n'est cependant question, ici, que d'une connaissance initiale, indispensable aux commençants. Plus tard, dans notre troisième Semaine, nous nous appliquerons à connaître, d'une manière plus approfondie, Jésus-Christ, la Sagesse éternelle et incarnée.

comme il faut, avec l'Apôtre, cette science suréminente de Jésus, qui est cependant la plus noble, la plus douce, la plus utile et la plus nécessaire de toutes les sciences et connaissances. »

Elle est la plus *noble*, parce qu'elle a pour objet ce qu'il y a de plus sublime, la Sagesse incréée et incarnée, qui renferme en soi toute la plénitude de la divinité et de l'humanité, tout ce qu'il y a de plus grand au Ciel et sur la terre, toutes les créatures visibles et invisibles, spirituelles et corporelles. Saint Jean Chrysostome dit que Notre-Seigneur est un sommaire des œuvres de Dieu, un tableau raccourci de toutes ses perfections et de toutes celles qui sont dans les créatures. Jésus-Christ, la Sagesse éternelle, et tout ce que vous pouvez et devez désirer. Désirez-le, cherchez-le, parce qu'il est cette unique et précieuse perle pour l'achat de laquelle vous ne devez pas faire de difficulté de vendre tout ce que vous avez...

Il n'y a pas, non plus, de science plus *douce* que la connaissance de la divine Sagesse. Bienheureux sont ceux qui l'écoutent, plus heureux ceux qui la désirent et la recherchent ; mais les plus heureux sont ceux qui gardent ses voies et goûtent en leur cœur cette douceur infinie, joie et félicité du Père éternel, et gloire des anges. On ne sait pas quel est le plaisir que goûte une âme qui connaît la beauté de la Sagesse, particulièrement lorsqu'elle fait entendre ces paroles : Goûtez et voyez... et enivrez-vous de mes douceurs éternelles, *car ma compagnie ne cause aucune amertume, ni mon entretien aucun ennui : on n'y trouve que contentement et joie* (Sap. VIII, 16).

Cette connaissance de la divine Sagesse est aussi la plus *utile* et la plus *nécessaire*, parce que *la vie éternelle consiste à connaître Dieu et son Fils, Jésus-Christ* (Joan., XVII, 3). *Vous connaître, s'écrie le Sage parlant à la Sagesse, est la justice parfaite ; et comprendre votre puissance est la racine de l'immortalité* (Sap. XV, 3) ? Voulons-nous, en vérité, avoir la vie éternelle, ayons donc la connaissance de la divine Sagesse ; voulons-nous avoir la perfection de la sainteté en ce monde, connaissons la Sagesse ; voulons-nous avoir en notre cœur la racine de l'immortalité, ayons en notre esprit la connaissance de la Sagesse.

« *Savoir Jésus-Christ, la Sagesse incarnée, c'est assez savoir. Savoir tout et ne pas le savoir, c'est ne rien savoir...* De quoi nous serviront toutes les autres sciences nécessaires au salut, si nous ne savons celle de Jésus-Christ, qui est l'unique nécessaire et le centre où toutes doivent aboutir ? ... »

Et s'appuyant sur l'exemple de saint Paul, Montfort ajoute : « Quoique le grand Apôtre sût tant de choses et qu'il fût versé dans les Lettres humaines, il disait partout *qu'il ne croyait savoir que Jésus crucifié* » (I Cor. II, 2). Disons donc avec lui : *Je méprise toutes ces connaissances desquelles j'ai jusqu'ici fait état, en comparaison de celle de Jésus-Christ, mon Seigneur* (Philipp. III, 7-8). Je vois maintenant et j'expérimente que cette science est si excellente, si délicieuse, si profitable et si admirable, que je ne tiens aucun compte de toutes les autres, qui autrefois m'avaient tant plu... *Je vous dis que Jésus-Christ est l'abîme de toute la science, afin que vous ne vous laissiez point tromper aux belles et magnifiques paroles des orateurs, ni aux subtilités si fallacieuses des philosophes* (Coloss. II, 4-8), c'est-à-dire de tous ceux qui pensent, parlent et enseignent selon la seule science naturelle et l'esprit du monde » (*Amour Sagesse éternelle*, n°s 8-12).

Nous aimerions d'autant plus connaître la divine Sagesse qu'Elle-même a pris soin de nous témoigner l'empressement qu'elle a de nous voir la désirer et la chercher.

« J'aime ceux qui m'aiment, nous a-t-elle dit, et quiconque me cherche avec empressement me trouvera, et, me trouvant, trouvera abondance de tous biens... Car les biens durables sont avec moi ; et il est incomparablement meilleur de me posséder que de posséder tout l'or et tout l'argent du monde.. Je conduis les personnes qui viennent à moi par les voies de la justice et de la prudence, et je les enrichis jusqu'au comble de leurs désirs... Et soyez persuadés que mes plus doux plaisirs, mes plus chères délices sont de converser et de demeurer avec les enfants des hommes » (Prov. VIII, 17-21).

Et comme si les hommes craignaient encore de s'approcher d'elle, à cause de son éclat merveilleux et de sa majesté souveraine... elle leur fait dire qu'elle est d'un accès facile : qu'elle se laisse aisément voir à ceux qui l'aiment : qu'elle prévient ceux qui la désirent et se montre à eux la première et que celui qui la cherchera dès l'aurore n'aura pas à peiner, car il la trouvera assise à sa porte (Sap. VI, 12-14) ?

Bien plus, « cette Sagesse éternelle, pour s'approcher de plus près des hommes et leur témoigner plus sensiblement son amour, n'est-elle pas allée *jusqu'à se faire homme*, jusqu'à devenir enfant, jusqu'à devenir pauvre et jusqu'à mourir pour eux sur la croix ? Combien de fois s'est-elle écriée, lorsqu'elle vivait sur la terre : Venez à moi, venez tous à moi ; c'est moi, ne craignez rien. Pourquoi craindriez-vous ? Je suis semblable à vous et je vous aime. Serait-ce parce que vous êtes pécheurs ? Eh ! c'est eux que je cherche. Serait-ce parce que vous êtes égarés du bercail par votre faute ? Eh ! je suis le Bon Pasteur. Serait-ce parce que vous êtes chargés de péchés, couverts d'ordures, accablés de tristesse ? Eh ! c'est justement pourquoi vous devez venir à moi ; car je vous déchargerai, je vous consolerais...

« Comment, conclut notre saint, n'être pas touché de désirs si empressés, de recherches si amoureuses et des témoignages d'une amitié si persistante ? » (A.S.E., n° 67, 69, 70, 72)

Désirons donc à notre tour et recherchons uniquement cette divine Sagesse, telle qu'elle s'est présentée à nous dans nos méditations précédentes, en opposition avec la sagesse mondaine. C'est d'elle seule que nous devons nous éprendre. L'autre est trompeuse et mensongère, faite d'apparences et pleine de déceptions : ceux qui s'y complaisent mènent une existence vide, hors la voie de vérité. « Jusques à quand, leur crie Montfort, aurez-vous le cœur pesant et tourné vers la terre ? Jusques à quand aimerez-vous la vanité et chercherez-vous le mensonge ? » (A.S.E., 181)

O Notre-Dame de la Sagesse, gardez-nous d'imiter la conduite de ces prétendus sages du siècle ; et puisque notre cœur est ainsi fait qu'il ne peut demeurer sans amour, à la place de la convoitise terrestre entretenez en nous le désir surnaturel. Loin de ceux qui se tiennent uniquement penchés sur les biens de ce monde, élevez nos cœurs vers ce Bien inestimable et ce trésor sans prix qui est votre divin Fils. Alors, notre désir ne sera pas illusion, et notre amour tendra vers une réalité impérissable.

Pourquoi faut-il que les enfants du siècle soient plus prudents, en leurs négoce, que les fils de lumière en la poursuite de la véritable Sagesse ? Ceux-là ne se donnent aucun repos qu'ils n'aient obtenu le transitoire bien-être convoité ; et nous, nous ne ferions aucun effort

pour arriver à la possession de la suprême et indéfectible Richesse de la terre et des Cieux ? O Marie, aidez-nous à comprendre combien tout nous manque, si nous ne la possédons pas.

*
**

I – QUALITE DE NOTRE DÉSIR. Il doit être ARDENT, c'est-à-dire avivé par la flamme d'un constant amour pour l'adorable Personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Puisque nous devons faire passer en nos âmes les sentiments et dispositions de la sienne, comment ne pas l'aimer de toute la force de notre volonté ? Comment ne pas chercher à toujours intensifier notre amour au contact de ses exemples et de ses paroles, tels que nous les propose l'Evangile ?

Nous connaissons l'épisode des deux disciples désemparés d'Emmaüs, au soir de la journée de Pâques. Pendant qu'ils cheminaient en compagnie du voyageur inconnu, venu se joindre à eux, et qu'ils l'écoutaient *leur expliquer les Ecritures* depuis Moïse jusqu'aux prophètes, comme quoi il fallait que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire... leur cœur, jusque-là lourd de tristesse, se fit tout à coup brûlant en leur poitrine. Ce qui ne les étonna plus, lorsqu'ils eurent reconnu, à la fraction du pain, le Sauveur ressuscité.

O mon âme, n'est-ce pas ce même Sauveur qui te parle aujourd'hui, qui t'explique son Evangile, qui te manifeste, tout au long des pages du Livre inspiré, son esprit de pénitence, lui qui était l'innocence même ; son esprit de détachement des biens d'ici-bas, lui qui possédait toute la richesse de la terre et des Cieux ; son esprit d'admirable humilité devant Dieu et les hommes, alors qu'il était co-égal à Dieu et qu'il le demeure toujours ?...

Et pendant qu'il projette ainsi cette lumière sur ton intelligence, ne sens-tu pas comme les disciples d'Emmaüs le cœur te brûler la poitrine ? N'éprouves-tu pas alors plus intensément le désir de l'aimer, de le suivre dans sa voie austère et douloureuse, afin d'entrer un jour en participation de sa gloire ?...

Oh ! oui, retenons que, pour garder et entretenir en nous ce désir ardent de la divine Sagesse, il n'est que d'avoir habituellement devant nos yeux et de repasser en notre esprit les enseignements de l'Evangile. L'enchantement de cette science des sciences nous désenchantera à tout jamais des apparences et vanités du monde.

*
**

Nous serons fidèles alors à observer les commandements du Seigneur, dans la certitude d'arriver à la possession du Trésor tant souhaité et recherché. « Il faut, nous dit Montfort, que le désir de la Sagesse soit un grand don de Dieu, puisqu'il est la récompense de la fidèle observation de ses commandements... » La Sagesse, en effet, n'entrera pas dans une âme perverse, elle n'habitera pas dans un corps assujéti au péché : *quoniam in malevolam animam non introibit Sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis* (Sap. I, 4). Il ne pourrait donc suffire d'avoir de ces désirs languissants, de ces velléités du bien, qui ne font

point quitter le péché et n'obligent pas à se faire violence. Ce sont des désirs faux et trompeurs qui tuent et damnent. Le châtement est à craindre, même dès ce monde : « *Ceux qui ne se sont pas mis en peine de rechercher la Sagesse, dit le saint-Esprit, non seulement sont tombés dans l'ignorance du bien, mais ils ont encore laissé aux vivants le souvenir de leur folie, afin que leurs fautes ne puissent demeurer cachées* » (Sap. X, 8). Ignorance, aveuglement fou, scandale... trois malheurs, qui frappent pendant cette vie ceux qui ont fui, méprisé, offensé l'aimable et souveraine Sagesse.

« Mais, poursuit Montfort, quel est leur malheur à la mort, lorsque, malgré eux, ils entendent la Sagesse leur reprocher : *Je vous ai appelés, et vous ne m'avez pas répondu* (Prov. I, 24) ; je vous ai tendu les bras tout le jour et vous m'avez résisté : je vous ai attendus, assise à votre porte, et vous n'êtes point venus à moi... *Et moi, à mon tour, je n'aurai pas pitié de votre malheur, je me moquerai quand viendra sur vous l'épouvante* (Prov. I, 26). Je n'aurai plus ni oreilles pour écouter vos cris, ni yeux pour regarder vos larmes, ni cœur pour être touchée de vos sanglots, ni mains pour vous donner du secours.

« Enfin, quel sera leur malheur en enfer ! » Lisons ce que le Saint-Esprit lui-même a dit des plaintes, des regrets, du désespoir des pauvres damnés :

*Oui, nous avons erré hors du chemin de la vérité :
La lumière de la justice n'a pas brillé sur nous,
Et sur nous ne s'est pas levé son soleil.
Nous nous sommes rassasiés dans la voie de la perdition.
Nous avons traversé des déserts sans chemin,
Et la voie du Seigneur, nous ne l'avons pas connue !
De quoi nous a servi notre orgueil ?
Que nous ait valu richesse et jactance ?
Tout cela a passé comme l'ombre,
Et comme une rumeur qui s'enfuit...*

(Sap. V, 6, 9)

« Trop tard, ils reconnaissent leur folie et leur malheur pour avoir méprisé la Sagesse de Dieu. Ils commencent à parler sagement, mais c'est en enfer » (A.S.E., n° 72).

*
**

Ce n'est donc pas vers les sages selon le monde que nous devons tourner nos regards, mais vers les élus de Dieu, afin d'enflammer notre désir à l'ardeur de leur amour. Ceux-ci n'ont point essayé d'accorder l'esprit de Jésus-Christ avec l'esprit du siècle. Leur vie fut sans déguisement, et leur désir s'élevait d'une volonté droite, tendue tout entière vers le bien. Si le monde avec ses charmes, ou si la concupiscence avec ses fièvres venaient parfois solliciter leur constance, ils savaient mépriser ces avances et puisaient l'énergie de se vaincre dans cette pensée que la vie de l'homme ici-bas n'est pas une recherche des biens périssables et passagers, mais une lutte persévérante pour l'obtention de la couronne de gloire.

Ces élus qui s'éprennent ainsi de la divine Sagesse, ce sont les pauvres et les ignorants selon le monde, les opprimés et les faibles, les petits et les humbles, les âmes de silence et de

sacrifice qui, à travers toutes les difficultés inhérentes à leur conditions, alimentent l'ardeur de leur désir au contact des vérités éternelles et des promesses infaillibles.

Ce que ces pauvres et ces méprisés du monde ont obtenu avec le secours de la grâce, pourquoi ne l'obtiendrions-nous pas ? Pourquoi courir le risque de perdre les biens impérissables en arrêtant notre cœur aux misérables richesses d'un jour ? Ne vaut-il pas mieux, pour notre bonheur, nous tourner résolument vers l'unique et véritable Sagesse ?

Alors, notre désir montera d'un cœur ardent, c'est-à-dire d'une volonté sans langueur, d'une vie sans déguisement, d'un amour sans faux alliage. Nous ne nous répandrons plus dans la multitude des choses vaines, mais nous nous recueillerons et nous nous établirons dans l'unité de l'incorruptible Sagesse. Et la Vierge, ayant attiré toutes nos puissances vers l'incalculable vie du dedans, nous revêtira de ce manteau de lumière qui est l'esprit de son Seigneur Jésus.

LECTURES

EVANGILE selon saint Matthieu, chap. VII, 1 à 16 : *Vices à éviter dans la vie chrétienne (suite).*

IMITATION de Jésus-Christ, livre I, chap. XIII : *De la résistance aux tentations.*

Huitième Jour

LA PRIÈRE CONTINUELLE

Résolues à nous affranchir de l'esprit du monde, nous avons tourné nos regards vers l'unique et véritable Sagesse. Notre désir de la posséder s'élève d'un cœur fervent. Aussi, tout spontanément, la prière se présente-t-elle à nous comme l'aide la plus puissante pour maintenir notre désir en sa ferveur et pour attirer en notre âme la divine Sagesse.

Avec notre maître spirituel, nous méditerons sur l'heureuse *obligation* d'avoir à demander ce grand Don de Dieu, et sur la *continuité* qui devra caractériser notre demande.

Recourons humblement à Marie Médiatrice, dont la fonction est d'accueillir toutes les prières et de transmettre toutes les grâces.

*
**

I – IL NOUS FAUT DEMANDER LA DIVINE SAGESSE. Plus un don de Dieu est grand et plus il est difficile à obtenir. Quelles prières donc, et quels travaux n'exige pas le don de la Sagesse incarnée, le plus grand de tous les dons de Dieu ! Écoutons ce que dit cette divine Sagesse elle-même : *cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira, demandez et l'on vous donnera* (Matth. VII, 7 ; Luc, XI, 9, Marc, XI, 24). Comme si Elle disait : si vous voulez me trouver, il faut me chercher ; si vous voulez entrer en mon palais, il faut frapper à ma porte : si vous voulez me recevoir, il faut me demander. Personne ne me trouve s'il ne me cherche ; personne n'entre chez moi s'il ne frappe à ma porte : personne ne m'obtient s'il ne me demande : et tout se fait par la prière.

« La prière est le canal ordinaire par lequel Dieu communique ses grâces, particulièrement sa Sagesse » (A.S.E., n° 184).

Maître absolu de ses dons, il veut que nous reconnaissons d'abord notre extrême indigence. Le pauvre, parce que pauvre, demande l'aumône. Nous sommes tous des pauvres devant Dieu : en l'implorant, nous confessons notre misère, nous lui exposons le besoin que notre pauvreté soit secourue. Nous nous mettons ainsi dans la disposition voulue pour obtenir les bienfaits souhaités. Cet aveu de notre misère touche infailliblement le cœur du Père des Cieux.

Par contre, dieu résiste aux superbes. L'âme orgueilleuse ne prie pas, elle veut pas s'humilier. L'amour de sa propre excellence tient sur ses yeux le bandeau qui aveugla Lucifer et souffle en sa volonté le même sentiment de fausse indépendance : *Non serviam* : s'il faut m'incliner pour recevoir les bienfaits divins, je ne m'inclinerai pas.

Cette inconcevable folie nous fait aussi comprendre pourquoi saint Louis-Marie de Montfort veut que nous ajoutions au désir de la véritable Sagesse le secours et la force de la prière. Par là, il nous affranchit de cet orgueil qui est la manifestation la plus saillante et la

plus obstinée de l'esprit du monde. Il achemine notre désir, par la voie de l'humilité, vers l'acquisition du plus grand de tous les dons de Dieu.

« Le monde a été des milliers d'années à demander l'Incarnation de la divine Sagesse », parce que cette divine Sagesse ne trouvait pas dans le monde la mesure d'humilité capable de l'attirer sur terre. L'humble Vierge Marie elle-même « a été quatorze ans à se préparer, par la prière, à la recevoir dans son sein ».

Si quelqu'un de vous a besoin de la Sagesse, dit saint Jacques (I, 5), *qu'il la demande à Dieu qui donne à tous abondamment et ne reproche point ses dons, et elle lui sera accordée.* « Remarquez en passant, souligne Montfort, que le Saint-esprit ne dit pas : Si quelqu'un a besoin de charité, d'humilité, de patience, etc., qui sont des vertus si excellentes, mais : Si quelqu'un a besoin de la Sagesse. Car, en la demandant, on demande toutes les vertus qui sont renfermées en elle », et qu'elle désire nous communiquer. (N° 184).



Pour l'avoir, il faut donc la demander, et la demander non seulement avec un grand esprit d'humilité, mais encore avec une *foi vive et ferme*, exempte d'hésitation, car celui qui n'a qu'une foi chancelante ne doit pas s'attendre à l'obtenir. Notre tort n'est-il pas d'approcher Dieu avec un cœur sans confiance, qui semble craindre par avance d'être exaucé ? Notre nature se cabre devant les sacrifices à peine entrevus ; nous voulons et ne voulons pas : et nos demandes sont indécises, parce qu'elles ne procèdent pas d'un esprit de foi résolument orienté vers la sainteté, comme si le monde nous retenait encore par la mollesse de ses charmes.

De plus, « il faut demander la Sagesse avec une *foi pure*, sans appuyer sa prière sur des consolations sensibles ou des révélations particulières. Quoique tout cela puisse être bon et véritable, comme on peut le voir dans la vie de plusieurs Saints, il est toujours dangereux de s'y fier ; et la foi est d'autant moins pure et méritoire qu'elle est plus appuyée sur ces sortes de grâces extraordinaires et sensibles »...

Ce que l'Evangile nous a fait connaître des exemples et des enseignements de la sagesse incarnée, les désirs qu'Elle-même manifeste de se donner à nous, les besoins que nous avons d'elle et de ses trésors de grâce, sont des motifs assez puissants pour nous la faire désirer et demander à Dieu avec empressement.

« *Le juste, ou le sage, ne vit que de la foi*¹, sans voir ni sentir, sans goûter et sans chanceler. Dieu l'a dit ou l'a promis, voilà la pierre fondamentale de toutes ses prières et de toutes ses actions, quoiqu'il lui semble naturellement que Dieu n'a point d'yeux pour voir sa misère, point d'oreilles pour écouter ses demandes, point de bras pour terrasser ses ennemis, ni de main pour lui donner de l'aide ; quoiqu'il soit attaqué de distractions, de doutes et de ténèbres dans l'esprit, d'illusions dans l'imagination, de dégoûts et d'ennuis dans le cœur, de tristesse et d'agonie dans l'âme.

¹ Rom. I, 17 ; Hebr., X, 38 ; Gal., III, 11

« il ne demande point à voir des choses extraordinaires comme les saints ont vu, ni à goûter des douceurs sensibles dans ses prières et ses dévotions. Il demande avec foi la divine Sagesse, et il tient pour assuré qu'elle lui sera donnée, plus que si un ange était descendu des Cieux pour l'en certifier, parce que la Sagesse même a dit : *Omnis qui petit accipit* (Luc, XI, 10), tous ceux qui demandent à Dieu comme il faut obtiennent ce qu'ils demandent. » (A.S.E., n° 185-187).

O Marie, trône accessible de la divine Sagesse, rendez mon cœur avide de posséder ce grand don de Dieu ; touchez-en les fibres de votre esprit de prière. J'implore votre puissante médiation :

*Communiquez-moi votre foi,
J'aurai la Sagesse par elle,
Et tous les biens viendront en moi*¹

*
**

II – NOTRE DEMANDE DE LA DIVINE SAGESSE DOIT ÊTRE CONTINUELLE. Dans le même cantique, Montfort – s'adressant à la divine Sagesse - s'enhardissait jusqu'à lui dire :

*Si vous ne voulez pas que je vous appartienne,
Laissez-moi vous importuner,
Laissez-moi toujours dans la peine
De vous chercher sans vous trouver.*

Comment exprimer mieux la continuité avec laquelle, sans jamais nous lasser, nous devons demander la divine Sagesse. « C'est pour l'acquisition de cette perle précieuse, de ce trésor infini, qu'il faut user d'une sainte importunité auprès de Dieu, sans laquelle on ne l'aura jamais.

« Il ne faut pas faire comme la plupart des personnes qui demandent à Dieu quelque grâce. Quand elles ont prié pendant un temps assez considérable, même des années entières, et ne voient pas leurs prières exaucées de Dieu, alors elles se découragent et cessent de prier, croyant que Dieu ne veut pas les écouter. Elles perdent ainsi le fruit de leurs prières, elles font même injure à Dieu qui n'aime qu'à donner et qui exauce toujours – infailliblement – les prières bien faites, soit d'une manière, soit de l'autre.

« Quiconque veut donc obtenir la divine Sagesse doit la demander jour et nuit, sans se lasser et sans se rebuter. Bienheureux mille fois sera-t-il s'il l'obtient après dix, vingt, trente années de prières, et même une heure avant de mourir. Et s'il la reçoit après avoir passé toute sa vie à la chercher et à la demander et à la mériter par toutes sortes de travaux et de croix, qu'il soit bien persuadé qu'on ne la lui donne pas par justice, comme une récompense, mais par pure miséricorde, comme une aumône.

« Non, non, ce ne sont pas ces âmes, négligentes et inconstantes dans leurs prières et leurs recherches, qui auront la divine Sagesse ». Ce seront celles qui ressembleront à ce

¹ Cantiques du P. de Montfort. *Les désirs de la divine Sagesse*. N° 74.

quémendeur importun dont parle l'Évangile, qui s'en vient au milieu de la nuit frapper à la porte de son ami, en lui demandant trois pains.

Remarquez, dit Montfort, que c'est la Sagesse même qui, dans cette parabole, nous indique la manière avec laquelle il faut demander pour obtenir. Cet ami frappe et redouble ses coups et sa prière, et chaque fois avec plus de force et d'insistance. D'urgence il réclame les trois pains pour un voyageur qui vient d'arriver, et auquel il n'a rien à offrir ; il les réclame à une heure indue et bien que son ami soit couché.

La réponse est d'abord un refus : *Ne m'importunez pas*, crie le dormeur mécontent d'avoir été tiré de son sommeil. *Ma porte est fermée, je suis couché, mes enfants aussi. Je ne puis me lever et réveiller tout le monde...* Mais la sollicitation continue de retentir sur son seuil. Comment y résister toujours ? – *Je vous l'affirme*, poursuit Jésus, *fût-il résolu à ne pas se lever pour céder à sa requête en sa qualité d'ami, il se lèvera néanmoins à cause de son obstination, pour lui accorder autant de pains qu'il en a besoin* (Luc, XI, 5-8).

Voilà, conclut Montfort, la manière dont il faut prier pour avoir la divine sagesse ; et infailliblement, tôt ou tard, Dieu, qui veut être importuné, se lèvera, ouvrira la porte de sa miséricorde et nous donnera les trois pains de la sagesse : *le pain de vie*, c'est-à-dire la grâce en abondance, la vie divine communiquée avec magnificence ; *le pain d'entendement*, c'est-à-dire l'intelligence des vérités de l'Évangile ; *le pain des anges*, c'est-à-dire Jésus lui-même donné en nourriture et en jouissance à l'âme dans le sacrement de l'Eucharistie (A.S.E., n°s 188-190).



L'histoire de la femme Chananéenne, dans la région de Tyr, est un exemple encore plus frappant des grâces que peut obtenir la prière persévérante. Le Sauveur s'était éloigné de la Galilée pour échapper à la colère des Pharisiens : il remontait vers la Syrie, s'efforçant d'y dissimuler le plus possible sa présence. Mais la renommée de ses miracles l'avait précédé. Dès qu'elle eut appris sa venue, une femme, originaire du pays, accourut vers lui : *Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David*, cria-t-elle. *Ma fille est durement tourmentée par le démon*. Sa prière est débordante de foi, comme celle du centurion de Capharnaüm ; elle appelle Jésus de son nom messianique, elle reconnaît donc sa divinité et sa puissance.

Cependant Jésus ne répond rien, il semble inattentif, il passe. C'est le seul exemple de ce genre dans tout l'Évangile. Lui qui accueillit d'autres femmes coupables, il ne s'arrête pas à celle-ci, qui est simplement malheureuse, et malheureuse dans son amour maternel. Saint Jean Chrysostome s'en étonne : « Quelle nouveauté surprenante, s'écrie-t-il ; vous courez auprès des autres, cette malheureuse court auprès de vous, et vous la chassez !... »

La Chananéenne, sans perdre confiance, se met à suivre Jésus, répétant son appel à la pitié ; à ce point que les apôtres, fatigués de ses cris, demandent à leur Maître de lui accorder la grâce sollicitée. Jésus alors sort de son silence, mais ce n'est pas pour prononcer la parole de guérison, c'est plutôt – semble-t-il – pour exclure de sa miséricorde cette pauvre mère éplorée : *Je n'ai été envoyé que pour les seules brebis perdues de la maison d'Israël et non pour les brebis étrangères à mon bercail...*

La Chananéenne ne se déconcerte pas. Elle vient tout près du Seigneur qui, sur ces entrefaites, est entré dans une maison ; elle se jette à ses pieds : Seigneur, secourez-moi ! Jésus semble plus rigoureux, plus implacable ; *Laisse-moi*, lui répond-il directement cette fois, *laisse-moi d'abord rassasier mes enfants, car il n'est pas bien de prendre le pain destiné aux enfants pour le jeter aux petits chiens, familiers de la demeure.*

La pauvre mère l'entend bien de la sorte. « Elle n'a pas un mouvement de révolte, dit saint Augustin, pas un sursaut de dignité offensée ». Avec un à-propos admirable et une foi que rien ne décourage, elle fait observer humblement au Seigneur que sa prière est autorisée par la réponse même qui vient de lui être faite. *Eh ! oui, Seigneur, c'est bien vrai, je ne suis pas digne de manger le pain des enfants de la famille, je suis une étrangère. Mais votre table est riche : il y a des miettes qui tombent à terre, et on laisse les petits chiens de la maison manger ces miettes. Ah ! Seigneur, laissez-moi ces miettes, je ne demande que cela.*

Devant une réplique si humble, Jésus laisse enfin parler son cœur : *O femme*, lui dit-il avec admiration, *ta foi est grande : Magna est fides tua ! Va, ta fille est guérie.* (Matth., XV, 21-28 ; Marc, VII, 24-30).

La prière triomphe de tout, elle désarme Dieu lui-même, qui accorde alors beaucoup plus que nous demandons. Dans cette scène d'Évangile, notre regard reste tendu vers la seule guérison de la jeune fille ; mais il y a aussi l'autre miracle, le plus important, celui qui attache les yeux du divin Maître : l'ascension sublime d'une âme qui persévère à demander avec une foi et une humilité grandissante, malgré le refus apparent et malgré l'épreuve de l'humiliation.

Ainsi Dieu nous exaucera infailliblement, s'il voit que nous continuons de le prier quand même, fallût-il attendre des années et peut-être une vie entière, comme nous l'a dit plus haut saint Louis-Marie de Montfort, pour obtenir la divine Sagesse avec tous ses trésors cachées. La prière persévérante, manifestation de notre désir ardent, fera monter notre âme vers ces régions spirituelles où ne parviennent plus les bruits du monde et de ses faux plaisirs.



A la prière vocale qui s'exprime par des paroles, nous ajouterons – suivant un dernier conseil de Montfort – *l'oraison mentale* qui se fait dans l'intérieur de l'âme. « Elle éclaire l'esprit », nous dit-il, parce qu'elle oblige à la réflexion, en remettant sous nos yeux les vérités éternelles. « Elle enflamme le cœur », parce qu'elle nous fait solliciter la grâce de Dieu avec d'autant plus d'ardeur que par la réflexion nous avons mieux senti notre impuissance. « Elle nous rend capable d'écouter la voix de la divine Sagesse, de goûter ces douceurs et de posséder ses trésors », parce que cette conversation avec Dieu devient alors chaque jour plus intime, plus affectueuse et plus prolongée ; elle en arrive même à se continuer tout le long du jour au milieu de nos différentes occupations.

La pratique du saint Rosaire nous offre le moyen le plus facile de joindre constamment la prière vocale à l'oraison mentale. Tous les avantages s'y trouvent réunis : la récitation de plus belles formules de prière que nous connaissions : la méditation des mystères de joie, de douleur et de gloire qui composent la vie de Jésus et de Marie ; la persévérance à revenir aux mêmes supplications sans jamais nous lasser, précisément parce que notre méditation

n'épuisera jamais le contenu des mystères, ni notre âme les grâces qui en découlent¹. Remercions le Père de Montfort de nous faciliter, par une grande fidélité à la prière du Rosaire, l'obtention de cette grâce des grâces : « Le Règne de Dieu, la Sagesse éternelle au-dedans de nous ». (N° 193).

*
**

O Marie, rendez-nous des âmes de prière, des âmes heureuses de pouvoir recourir à cette force surnaturelle qui est toujours à notre disposition. Nous trancherons ainsi de plus en plus avec « la légèreté, la présomption, l'orgueil, le manque de profondeur de ceux qui vont à leur tâche quotidienne, même dans les circonstances les plus importantes, sans avoir pris le temps de réfléchir, de se recueillir, d'implorer les lumières d'en-haut, de se mettre en rapport intime de confiance, d'abandon, d'esprit filial, avec la Sagesse sans bornes, de qui tout dépend et sans laquelle rien ne peut ici-bas arriver à son terme final² ».

Qu'ils sont à plaindre ceux qui ne prient pas ou qui se contentent de prières furtives, écourtées, distraites, machinales, sans amendement de leur vie ! Ils gaspillent ce temps, qui ne nous est donné que pour préparer notre éternité. On dirait qu'ils ne respirent que par leur corps. L'âme reste défaillante, alors qu'elle pourrait être débordante de vie divine. Ils ne connaîtront pas les douceurs et les bénédictions que réserve Notre-Dame à ceux qui implorent, sans jamais se lasser, la possession de l'éternelle Sagesse.

LECTURES

EVANGILE selon saint Matthieu, chap. VII, 15 à 29 : *Vices à éviter dans la vie chrétienne (suite).*

IMITATION de Jésus-Christ, livre I, chap. XVI : *De la nécessité de supporter les défauts des autres..*

¹ Nous reviendrons plus au long, dans notre troisième Semaine, sur les mystères du Rosaire, en parlant de la dépendance de Jésus à l'égard de Marie.

² Cristiani. Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur, I, p. 280.

Neuvième Jour

LA MORTIFICATION UNIVERSELLE

Le *désir ardent* de la véritable Sagesse détourne à jamais nos âmes de cette cupidité des mondains, uniquement préoccupés des biens de la terre. La *prière persévérante* nous délivre de leur esprit d'orgueil, puisqu'elle nous agenouille continuellement devant Dieu, conscients de notre impuissance à obtenir par nous-mêmes le Bien suprême tant souhaité. A son tour, la *mortification* sera notre plus sûre défense contre cette fièvre de jouissance, tant répandue de nos jours.

Appliquons-nous donc courageusement à méditer, avec notre saint Louis-Marie de Montfort, sur l'importance de la mortification dans notre vie de baptisés et sur l'étendue qu'elle doit avoir. Daigne la Très Sainte Vierge nous accorder alors l'abondance de ces joies spirituelles qui sont toujours le partage et la récompense des cœurs vraiment mortifiés.

*
**

I – IMPORTANCE DE LA MORTIFICATION. Elle est indispensable à qui veut acquérir l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ. « *La sagesse, nous dit l'Esprit-Saint, ne se trouve pas chez ceux qui vivent à leur aise (Job. XXVIII, 13), qui donnent à leurs passions et à leurs sens tout ce qu'ils désirent ; car ceux qui marchent selon la chair ne peuvent plaire à Dieu, et la sagesse charnelle est l'ennemie de Dieu. (Rom. VIII, 7, 8).*

« *Tous ceux qui sont à Jésus-Christ, la Sagesse incarnée, ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises (Gal. V, 24) ; ils portent actuellement et toujours la mortification de Jésus dans leur corps (II cor. IV, 10), se font une continuelle violence, portent leur croix tous les jours (Luc, IX, 23) ; et enfin ils sont morts et même ensevelis avec Jésus-Christ (Rom. IV, 4).*

« Voilà des paroles de l'Esprit-Saint, nous déclare Montfort, qui montrent plus clair que le jour que pour avoir la Sagesse incarnée, Jésus-Christ, il faut pratiquer la mortification, le renoncement à l'esprit de jouissance de ceux que le monde considère comme siens.

« Ne vous imaginez pas, poursuit-il, que cette sagesse, plus pure que les rayons du soleil, entre en une âme et un corps souillés par les plaisirs des sens. Ne croyez pas qu'elle donne son repos, sa paix ineffable, à ceux qui aiment les compagnies et les vanités du monde. Je ne donne, dit-elle, ma manne cachée qu'à ceux qui sont victorieux du monde et d'eux-mêmes. (Apoc. II, 17).

« Cette aimable Souveraine, quoique par sa lumière infinie elle connaisse et distingue toutes choses en un instant, cherche cependant des personnes dignes d'elle (Sap. VI, 17). Elle cherche, parce que leur nombre est si petit, qu'à peine en trouve-t-elle d'assez détachées du

monde, d'assez intérieures et mortifiées, pour être dignes d'elle, dignes de sa Personne et de ses trésors et de son alliance. » (A.S.E., n° 194-195).

O mon Dieu, combien ces paroles, jaillies du cœur d'un saint, doivent déterminer ma conversion complète à l'esprit de votre divin Fils ! Jusqu'à présent, le *désir* de l'unique et véritable Sagesse, ainsi que la prière nécessaire pour l'acquérir, ont porté ma volonté à un choix définitif ; mais désir et prière n'ont pas sondé le côté vulnérable de ma nature, ils ne m'ont pas mis aux prises avec sa corruption et ses défaillances. La *mortification* m'atteint au vif de l'être, elle m'engage dans une lutte décisive contre les instincts et les passions dont le monde cherche à se faire des complices. Accepter la lutte, la poursuivre généreusement, c'est vaincre le monde, c'est me rendre capable d'aspirer aux joies de la divine Sagesse.

Vais-je reculer maintenant ? Vais-je rendre inutiles mes précédents efforts ? Pourquoi persisterais-je à entretenir en ma nature, blessée par le péché d'origine et affaiblie par mes péchés personnels, les brèches par lesquelles pénètre l'esprit de jouissance du siècle ? Ma propre sécurité ne me commande-t-elle pas de lui fermer tout accès ?...

De quelque côté que je me tourne, la même alternative se présente toujours : ou l'esprit du monde, ou l'esprit de Jésus-Christ... Je puis suivre la voie large du plaisir... Je puis m'engager aussi, à la suite de mon divin Maître, dans la voie étroite du sacrifice. Le mieux n'est-il pas de prendre, d'accepter tout ce que vient de me dire saint Louis-Marie de Montfort, tel qu'il le donne à la lumière et dans la force des textes inspirés, sans chercher à éluder quoi que ce soit ?...

O Marie, modèle des cœurs forts, engagez et maintenez mes pas dans le chemin que m'indique votre amour, c'est le chemin de la divine Sagesse.

*
**

II. ETENDUE DE LA MORTIFICATION. « La Sagesse ne demande pas, pour se communiquer, une demi-mortification et une mortification de quelques jours ; mais une mortification universelle et continuelle, courageuse et discrète.

« Pour avoir la Sagesse, c'est-à-dire pour posséder Jésus-Christ avec ses trésors de grâces et de vertus, il fut ou quitter réellement les biens du monde, comme firent les apôtres, les disciples, les premiers chrétiens, et comme font les religieux : c'est le plus tôt fait, c'est le meilleur, c'est le moyen le plus assuré ; ou, du moins, il faut détacher son cœur des biens, et les posséder comme ne les possédant point, sans s'empresser pour en avoir, sans s'inquiéter pour les conserver, sans se plaindre ni s'impatienter quand on les perd : ce qui est bien difficile à exécuter. »

Bon nombre de chrétiens cependant parviennent à se sanctifier en demeurant au milieu du monde. Mais alors « il ne faut pas se conformer aux *modes extérieures* des mondains, soit dans les habits, soit dans les meubles, soit dans les maisons, soit dans les repas et autres usages et actions de la vie. *Nolite conformari huic saeculo* (Rom, XII, 12). Cette pratique est plus nécessaire qu'on ne pense ». Elle met un frein à l'amour du bien-être et des satisfactions naturelles.

« Il ne faut ni croire, ni suivre les fausses maximes du monde, comme nous l'avons déjà vu dans notre méditation du premier jour. Il ne faut pas penser, parler, agir comme les mondains. Ils ont une doctrine aussi contraire à celle de la Sagesse incarnée, que les ténèbres à la lumière et la mort à la vie.

« Examinez bien leurs sentiments et leurs paroles : ils pensent et ils parlent mal de toutes les grandes vérités. Il est vrai qu'ils ne mentent pas ouvertement ; mais ils déguisent leurs mensonges sous l'apparence de la vérité ; ils ne croient pas mentir, mais ils mentent cependant. D'ordinaire, ils n'enseignent pas le péché ouvertement, mais ils le traitent ou de vertu, ou d'honnêteté, ou de chose indifférente et de peu de conséquence. C'est en cette finesse, que le monde a apprise du démon pour couvrir la laideur du péché et du mensonge, que consiste cette malignité dont parle saint Jean : *Mundus totus in maligno positus est* (I Joan. V, 10). Partout le monde est pénétré de cette malignité et, à présent, plus que jamais ». C'est la porte grande ouverte sur tous les plaisirs défendus.

« Enfin, si l'on demeure dans le siècle, il faut, tant qu'on peut, fuir les compagnies des hommes, non seulement celles des mondains, qui sont pernicieuses ou dangereuses, mais même celles des personnes dévotes, lorsqu'elles sont inutiles et qu'on y perd du temps ». Les conversations deviennent alors l'aliment de cette curiosité qui développe les goûts terrestres et nuit grandement à la vie intérieure. (A.S.E., 197-200).

Voilà bien la plus fondamentale mortification chrétienne : pas d'alliage, pas de compromission avec l'esprit du monde, tout en demeurant au milieu du monde. « Le point capital de la vie chrétienne, écrivait le grand Pontife Léon XIII, est de ne point céder à la corruption des mœurs du siècle, mais de lui opposer une lutte, une résistance constante. »

*
**

« Pour avoir la Sagesse, continue Montfort, il faut aussi mortifier son corps, non seulement en souffrant patiemment les maladies qui l'affectent, les injures des saisons et les atteintes qu'il reçoit, en cette vie, des créatures ; mais encore en se procurant quelques peines et mortifications, comme les jeûnes, les veilles, et autres austérités de saints pénitents. Il faut du courage pour cela, parce que la chair est naturellement idolâtre d'elle-même ; et le monde regarde et rejette comme inutiles toutes les mortifications du corps. Que ne dit-il point, que ne fait-il point pour détourner de la pratique des austérités des saints qui, tous, plus ou moins, ont réduit leur corps en servitude ? Ils avaient fait comme un pacte avec lui de ne lui accorder aucun repos en ce monde ».

Ce sont ces grands victorieux que nous devons imiter, sans tenir compte de la raillerie des mondains : nos goûts ne leur sont-ils pas contraires, nos mœurs ne leur sont-elles pas opposées ? Redisons-leur la parole de Tertullien : « Le temps de nos festins et de nos noces n'est pas encore venu : nous ne pouvons nous réjouir avec vous, parce que vous non plus ne pourrez vous réjouir avec nous¹ ». Viendra le temps de notre banquet, car l'Époux divin nous a conviés à ses noces éternelles : alors, ceux qui ont porté dans leur corps la mortification du Sauveur Jésus entreront dans la joie de sa béatitude infinie, tandis que les mondains jouisseurs s'en iront au lieu des pleurs et des grincements de dents.

¹ *Nostrae caenae, nostrae nuptiae nondum sunt. Non possumus cum illis discumbere, quia nec illi nobiscum* (De spectac., n° 28)

« Afin que cette mortification extérieure et volontaire soit bonne, il faut nécessairement la joindre avec la mortification du jugement et de la volonté, par la sainte obéissance ; parce que, sans cette obéissance, toute mortification est souillée de la volonté propre, et souvent plus agréable au démon qu'à Dieu. C'est pourquoi il ne faut se livrer à aucune mortification considérable sans conseil... Quiconque veut ne point se repentir de ce qu'il a fait ne doit le faire qu'après avoir demandé l'avis d'un homme prudent et expérimenté. C'est le grand conseil que le Saint-Esprit nous donne... (Eccli. XXXII, 24).

« Par le moyen de cette obéissance l'amour-propre, qui gâte tout, est chassé ; la plus petite chose devient très méritoire ; on est à couvert de l'illusion du démon » (A.S.E. n° 196-202).

Saint Louis-Marie de Montfort nous fait ainsi entendre que la mortification intérieure ou spirituelle l'emporte évidemment sur la mortification extérieure ou corporelle, mais l'une n'est pas moins nécessaire que l'autre, sinon nous ne parviendrons pas à triompher de cette convoitise charnelle que nous portons en nous-mêmes et nous n'avancerons jamais sérieusement dans la vertu. La mortification corporelle, pratiquée avec cette modération et cette prudence que vient de nous recommander notre guide spirituel, sera toujours notre force contre la tendance de notre nature déchue à rechercher le plaisir partout où nous pouvons le trouver. En fin de compte, elle nous fera jouir aussi de cette paix, de cette joie, de cette sérénité d'âme, que nous avons implorée de la Très Sainte Vierge au début de notre méditation. Les chrétiens mortifiés goûtent un bonheur intime que ne connaîtront jamais les mondains livrés à toutes sortes de plaisirs.



Il va sans dire que la mortification, ainsi comprise, diffère de la pénitence. Celle-ci a pour effet de réparer les péchés que nous avons eu le malheur de commettre ; la mortification, au contraire, tend avant tout à prévenir les fautes. Sans doute, peut-elle aussi contribuer à nous purifier des fautes passées ; mais son but principal est de nous prémunir contre celles du présent et de l'avenir, en diminuant en nous l'amour du plaisir, source de tous nos péchés, et en nous maintenant par là même opposés à l'esprit du monde. Nous avançons ainsi d'un pas assuré vers cette fin béatifiante que Montfort ne cesse de nous indiquer : la possession de Jésus, la Sagesse incarnée, avec tous les biens que renferme sa divine Personne.

O Marie, éprenez de plus en plus nos cœurs de ce bonheur qui ne trompe et ne passe jamais. Si nous voulons en jouir un jour au Ciel dans le face à face de l'éternité, ne devons-nous pas, dès maintenant, en chercher et en trouver un avant-goût dans les intimités que nous offre notre vie de grâce sanctifiante ? Notre Consécration d'esclaves d'amour y ajoutera encore les joies d'une appartenance totale et indéfectible.

LECTURES

EVANGILE selon saint Matthieu, chap. VIII, 1 à 27 : *Jésus prouve sa mission par des miracles.*

IMITATION de Jésus-Christ, livre I, chap. XVIII : *De l'exemple des saints..*

Dixième Jour

UNE VÉRITABLE DÉVOTION A MARIE

Voici enfin le *plus grand des moyens* que nous propose saint Louis-Marie de Montfort pour nous affranchir de l'esprit du monde et nous faire acquérir l'esprit de Jésus-Christ : *avoir une véritable dévotion envers la Sainte Vierge*.

C'est le plus grand des moyens, parce que pour pratiquer tous les moyens de salut et de sainteté, la grâce nous est absolument nécessaire ; mais la grâce, c'est-à-dire la vie divine de Jésus en nous, ne nous est communiquée que par Marie.

Nous considérerons donc pourquoi la grâce *nous est donnée par Marie*, et combien il importe de nous disposer à la recevoir *par une véritable dévotion envers cette divine Mère*.

Rendons notre méditation de plus en plus fervente, à mesure que nous approchons de la fin de cette première période de nos Exercices préparatoires à la Consécration.

I

POURQUOI LA GRACE NOUS EST DONNÉE PAR MARIE. Il n'y a jamais eu que Marie, nous dit Montfort, qui ait trouvé grâce devant Dieu pour elle-même et pour tout le genre humain, et qui ait eu le pouvoir d'incarner et mettre au monde la Sagesse Eternelle ; et il n'y a encore qu'elle qui, par l'action du Saint-Esprit, ait le pouvoir de l'incarner, pour ainsi dire, dans les prédestinés.

Les patriarches, les prophètes et les saints personnages de l'ancienne Loi avaient crié, soupiré et demandé l'incarnation de la sagesse Eternelle ; mais aucun ne l'avait pu mériter. Il ne s'est trouvé que Marie qui, par la sublimité de sa vertu, a atteint jusqu'au trône de la Divinité et a mérité ce bienfait infini.

Elle est ainsi devenue la *Mère*, la *Maîtresse* et le *Trône* de la Sagesse Eternelle.

1° - Elle en est la MERE très digne, parce qu'elle l'a incarnée et mise au monde comme le fruit de ses entrailles, ce que nous lui redisons bien des fois tous les jours : Et Jésus, le fruit de votre sein, est béni.

Ainsi, partout où se trouve Jésus, au Ciel ou sur la terre, dans nos tabernacles ou dans nos cœurs, il est vrai de dire qu'il est le fruit de Marie ; que Marie seule est l'arbre de vie, et que Jésus seul en est le fruit.

Quiconque veut donc avoir ce fruit admirable dans son cœur doit avoir l'arbre qui est le produit : *qui veut avoir Jésus doit avoir Marie*.

2° - Marie est la MAITRESSE de la divine Sagesse. Non pas qu'elle soit au-dessus de la divine Sagesse, vrai Dieu, ou qu'elle l'égale ; ce serait un blasphème de le penser et de le dire ; mais parce que Dieu le Fils, la Sagesse Eternelle, s'étant soumis parfaitement à Marie comme à sa Mère, il lui a donné sur lui-même un pouvoir maternel et naturel qui est incompréhensible, et cela non seulement pendant sa vie sur la terre, mais encore à présent dans le Ciel, puisque la gloire, loin de détruire la nature, la perfectionne au plus haut degré.

Ce qui fait que, dans le Ciel, Jésus est, autant que jamais, enfant de Marie, et Marie, mère de Jésus. En cette qualité, elle a pouvoir sur lui ; et lui est soumis, parce qu'il le veut bien. Ce qui revient à dire que Marie, par ses puissantes prières et sa maternité divine, obtient de Jésus tout ce qu'elle veut. Elle le donne à qui elle veut. Elle le produit tous les jours dans les âmes qu'elle veut.

Oh ! dit encore notre Saint, qu'une âme qui a gagné les bonnes grâces de Marie, est heureuse ! Elle se doit tenir comme assurée de posséder bientôt la Sagesse ; car, comme Marie aime ceux qui l'aiment, elle leur communique ses biens à pleines mains, et le bien infini dans lequel tous les autres sont renfermés, *Jésus, le fruit de son sein*.

S'il est donc vrai de dire que Marie est, dans le sens indiqué, la Maîtresse de la Sagesse incarnée, que devons-nous penser de la puissance qu'elle a sur toutes les grâces et sur tous les dons de Dieu, et de la liberté qu'elle a de les donner à qui bon lui semble ? Elle est le trésor inépuisable du seigneur et la trésorière, la dispensatrice de tous ses dons.

C'est la volonté de Dieu que, depuis qu'il lui a donné son Fils, nous recevions tout par sa main ; *et il ne descend aucun don céleste sur la terre qu'il ne passe par elle...* C'est de sa plénitude que nous avons tous reçu, et s'il y a en nous quelque grâce, quelque espérance de salut, c'est un bien qui nous vient de Dieu par elle. Elle est si maîtresse des biens de Dieu, qu'elle donne à qui elle veut, autant qu'elle veut, quand elle veut et de la manière qu'elle veut, toutes les grâces de Dieu, toutes les vertus de Jésus-Christ et tous les dons du Saint-Esprit, tous les biens de la nature, de la grâce et de la gloire...

Mais, quelques dons que nous fasse cette souveraine et aimable Princesse, elle n'est point contente si elle ne nous donne la Sagesse incarnée, Jésus son Fils ; et elle est occupée tous les jours à chercher des âmes dignes d'elle, afin de la leur donner.

3° - De plus, Marie est le TRONE ROYAL de la Sagesse Eternelle. C'est en Marie que cette Sagesse Eternelle, du fait de son incarnation, laisse voir ses grandeurs, qu'elle étale ses trésors et qu'elle prend ses délices. Il n'y a point de lieu, dans le Ciel et sur la terre, dans lequel elle fasse voir tant de magnificence et prenne tant de complaisance qu'en l'incomparable Marie.

C'est pourquoi les Pères et les Docteurs de l'Eglise appellent la Très Sainte Vierge le sanctuaire de la Divinité, le repos et le contentement de la Sainte Trinité, le trône de Dieu, la cité de Dieu, l'autel de Dieu, le temple de Dieu, le monde de Dieu et le paradis de Dieu. Toutes ces louanges sont très véritables, pour nous faire comprendre les différentes merveilles que le Très-Haut a opérées en Marie (A.S.E., n°s 203-206).

Montfort nous conduit ainsi à cette conclusion ferme : « Ce n'est donc que par Marie qu'on peut obtenir la Sagesse », c'est-à-dire la possession de la divine Personne de Jésus, avec tous les trésors de grâce et de sainteté qu'elle renferme.

La dévotion à Marie nous apparaît alors, de toute évidence, comme le plus grand des moyens pour atteindre le but que nous poursuivons dans nos Exercices spirituels. Sans Jésus et ses trésors de vie divine nous ne pouvons rien faire, nous ne pouvons gagner aucun mérite ; et c'est Marie seule qui nous donne Jésus. Elle l'a donné au monde, elle le donne à chaque âme en particulier. Nous devons donc l'aimer, recourir à elle, lui témoigner une véritable dévotion et lui permettre ainsi d'exercer à notre égard sa mission de grâce.

II

CE QU'IL FAUT ENTENDRE PAR UNE VÉRITABLE DÉVOTION A MARIE. La véritable dévotion à Marie se reconnaît aux qualités suivantes : elle est *intérieure, tendre, constante et sainte*. Montfort prend soin de nous indiquer ces qualités avant d'aller plus loin, pour nous mettre en garde contre les fausses dévotions qui courent le monde, et dont le démon se sert pour tromper et damner bien des âmes. Il nous serait funeste, en effet, de tendre vers la *Parfaite Consécration* à Marie, si notre dévotion ne présentait pas les qualités de base, qui nous seront toujours lumière et force.

Avant tout, la véritable dévotion à Marie est INTÉRIEURE, ce qui veut dire qu'elle part de notre esprit et de notre cœur : de notre esprit qui s'est formé – comme nous venons de le voir – une haute idée des grandeurs de Marie : de notre cœur qui lui porte un amour à toute épreuve. L'intelligence et la volonté sont conquises, l'âme tout entière lui est dévouée. En conséquence, on s'efforce de manifester au dehors cette estime et cet amour par diverses pratiques de piété laissées à l'initiative de chacun, et aussi par un zèle prompt à saisir toutes les occasions de faire connaître la sainte Vierge et de répandre sa dévotion autour de soi.

Parmi les pratiques de piété, on s'attachera surtout au saint Rosaire que Montfort, ici même, nous a déjà recommandé comme le moyen le plus puissant d'attirer la Sagesse Eternelle au-dedans de nous¹. On veillera à le dire avec ferveur et méditation des mystères, luttant sans cesse contre la routine et le laisser-aller. On se séparera ainsi nettement de ces dévots *extérieurs* que décrit notre saint dans son *Traité de la Vraie Dévotion* (n° 96). Eux aussi acceptent volontiers les pratiques habituelles de dévotion à Marie, mais ils n'en goûtent que l'extérieur. Tout ce qui se voit les attire. Leur sensibilité s'y trouve satisfaite. Ils ne vont pas au-delà. L'esprit intérieur leur manque.

Vous les voyez « réciter force chapelets à la hâte, entendre plusieurs messes sans attention, aller aux processions sans dévotion, se mettre de toutes les confréries sans amendement de leur vie, sans violence à leurs passions et sans imitation des vertus de la Sainte Vierge ». Tels vous les observez aujourd'hui, tels vous les retrouverez plus tard. L'âme n'a retiré aucun fruit de pratiques si sanctifiantes en elles-mêmes.

¹ Voir notre 8^{ème} jour : *La prière continue*

« Le monde, note judicieusement le Père de Montfort, est plein de ces sortes de dévots extérieurs. » On les reconnaît à leur esprit de curiosité et de dénigrement. Car 'il n'y a pas de gens plus critiques des personnes d'oraison, qui s'appliquent à l'intérieur comme à l'essentiel ».

*
**

La véritable dévotion à Marie est TENDRE, c'est-à-dire pleine de confiance en Marie, comme celle d'un enfant en sa bonne Mère. L'âme alors recourt à son intercession avec une grande simplicité, en tous ses besoins, ceux du corps comme ceux de l'esprit. Elle implore son aide, son assistance en tout temps, en tout lieu et en toute chose : « dans ses *doutes*, pour en être éclairée ; dans ses *égarements*, pour être redressée ; dans ses *tentations*, pour être soutenue ; dans ses *faiblesses* pour être fortifiée ; dans ses *chutes*, pour être relevée ; dans ses *découragements*, pour être encouragée ; dans ses *scrupules*, pour en être ôtée ; dans ses *croix, travaux et traverses* de la vie, pour être consolée » (V.D., n° 107).

Marie est son recours ordinaire, et jamais ne l'effleure la crainte d'importuner cette bonne Mère ou de déplaire à Jésus-christ. Admirable simplicité, elle est le signe d'une âme qui aime véritablement. Combien, par le fait, nous apparaît différente et blâmable la conduite de ceux qui ont toujours peur d'en faire trop pour la Sainte Vierge, comme si la Sainte Vierge arrêta à elle-même les hommages que nous lui adressons ; comme si le plus grand désir de Marie n'était pas de nous voir aimer de plus en plus son divin Fils. Qu'ils comprennent donc aussi que Jésus-Christ a honoré sa Mère, plus que jamais nous-mêmes ne l'honorons.

*
**

La véritable dévotion à Marie est CONSTANTE. Elle affermit une âme dans le bien, et elle la porte à ne pas quitter facilement ses pratiques de piété. Elle la rend courageuse à s'opposer au monde, dans ses modes et ses maximes ; à la chair, dans ses ennuis et ses passions ; et au diable, dans ses tentations ; en sorte qu'une personne vraiment dévote à Marie n'est point changeante ni chagrine.

Ce n'est pas qu'elle tombe quelquefois, ou qu'elle n'ait pas à souffrir dans la sensibilité de sa dévotion. Mais si elle tombe, elle se relève aussitôt en tendant la main à sa bonne Mère ; si elle devient sans goût ni ferveur sensible, elle ne s'en met point en peine, car dans son intelligence la foi continue de projeter des lumières sur les grandeurs de Marie et sur la solidité de sa dévotion. (V.D., n° 109).

Elle lutte ainsi, et de façon méritoire, contre la légèreté de tant de pauvres personnes dans le monde, qui n'aiment la Sainte Vierge que par intervalles et par boutades. A des moments de ferveur succèdent des jours de tiédeur ; à des engagements et promesses de fidélité ne répond aucun effort louable pour les tenir. Mieux vaut promettre moins, et demeurer fidèle ; mieux vaut se contenter des pratiques essentielles, et ne jamais les omettre, sauf cas d'impossibilité.

*
**

Enfin, la véritable dévotion à Marie est SAINTE, ce qui signifie qu'elle porte une âme à éviter le péché et à imiter les vertus de la Très Sainte Vierge. Eviter le péché ne suffit pas, c'est le côté négatif de la vie chrétienne. Il faut surtout s'appliquer à manifester dans sa conduite les vertus tant recommandées par Notre-seigneur dans son Evangile. Ces vertus, nous les trouvons toutes dans le Cœur de Marie, où elles nous sont rendues aimables, attrayantes, accessibles, parce que pratiquées par une personne humaine, sœur de nos âmes, qui a marché dans nos chemins et qui, maintenant, facilite notre accès au Christ Jésus.

Le Père de Montfort énumère, au n° 108 de son *Traité*, les dix principales vertus de Notre-Dame. Ce qui veut dire qu'il nous faut n'en négliger aucune. Mais, pour commencer du moins, on pourra s'appliquer à imiter spécialement son *humilité* profonde, vertu de base que rien ne remplace (nous y reviendrons dans notre première Semaine) ; puis, son *obéissance* à toute épreuve, sa *patience* héroïque, sa *douceur* angélique. Lorsque ces vertus apparaissent dans une âme, les autres sont aussi en bonne voie, et la solidité de la dévotion s'affirme de plus en plus.

Que nous sommes loin alors de ces dévots *présomptueux* que signale et stigmatise Montfort, comme étant les pires de tous. Pécheurs abandonnés à leurs passions ou amateurs du monde, ils cachent – sous l'apparence de quelques pratiques de dévotion envers Marie – des fautes graves et dorment en paix dans leurs mauvaises habitudes. La Sainte Vierge, disent-ils, ne les laissera pas mourir sans confession ; ils ne seront pas damnés, du moment qu'ils continuent de la prier. Ils espèrent ainsi éviter la damnation, tout en continuant de commettre le péché.

Ce sont les pires faux dévots, parce que chez eux la volonté est foncièrement mauvaise. Il ne s'agit pas, remarquons-le bien, de pauvres pécheurs, victimes de leur faiblesse, déplorant leurs chutes et recourant à Marie pour se relever et sortir de ce misérable état. Il s'agit de pécheurs commettant sciemment le péché mortel, et refusant tout amendement tant que leur sourira la vie présente.

« J'avoue, reconnaît Montfort, que pour être vraiment dévot à la Sainte Vierge, il n'est pas absolument nécessaire d'être si saint qu'on évite tout péché, quoiqu'il le fût à souhaiter ; mais il faut du moins (et qu'on remarque bien ce que je vais dire) être dans une sincère résolution d'éviter au moins tout péché mortel ; se faire violence pour éviter le péché ; se mettre des confréries, réciter le chapelet, le rosaire ou autres prières, jeûner le samedi, etc.

« Cela est merveilleusement utile à la conversion d'un pécheur, même endurci ; et si mon lecteur est tel, quand il aurait mis un pied dans l'abîme, je le lui conseille ; mais à condition qu'il ne pratiquera ces bonnes œuvres que dans l'intention d'obtenir de Dieu, par l'intercession de la Sainte Vierge, la grâce de la contrition et du pardon de ses péchés, et de vaincre ses mauvaises habitudes, et non pas pour demeurer paisiblement dans l'état du péché contre les remords de sa conscience, l'exemple de Jésus-Christ et des saints, et les maximes de l'Evangile. » (VD, 99, 100).

Car « rien n'est si damnable, dans le christianisme, que cette présomption diabolique. Peut-on dire avec vérité qu'on aime et qu'on honore la Sainte Vierge, lorsque par ses péchés on pique, on perce, on crucifie et on outrage Jésus-Christ, son Fils ? Et si Marie se faisait une loi de sauver par sa miséricorde ces sortes de gens, elle autoriserait le crime, et elle aiderait à crucifier et outrager son fils ; qui l'oserait jamais penser ?

« Je dis qu’abuser ainsi de la dévotion à la sainte Vierge, c’est commettre un horrible sacrilège. Après le sacrilège de l’indigne communion, c’est le plus grand et le moins pardonnable. » (n° 98).

Grave avertissement d’un Sain qui nous met continuellement en garde contre l’esprit du monde, insufflé par Satan jusque dans la dévotion à Marie. « Le diable, comme un faux monnayeur et un trompeur fin et expérimenté, a déjà tant trompé et damné d’âmes par une fausse dévotion à la Très Sainte Vierge, qu’il se sert tous les jours de son expérience diabolique pour en damner beaucoup d’autres en les amusant et en les endormant dans le péché, sous prétexte de quelques prières mal dites et de quelques pratiques extérieures qu’il leur inspire » (N° 90).

*
**

Nous nous garderons à l’abri de tous ses pièges, en nous rappelant fréquemment ce que Dieu a fait pour la Très sainte Vierge : comment il l’a choisie pour être la *Mère* et la *Maîtresse* de son divin Fils, et le *Trône* d’où il veut rayonner sur le monde toutes les grâces de la rédemption. En contemplant Marie si grande dans la pensée e le cœur de Dieu, nous la voudrions grande aussi dans la dévotion *vraie* que nous lui avons vouée, et que nous verrons s’épanouir, au terme de ces Exercices, en la Parfaite consécration de saint Louis-Marie de Montfort.

LECTURES

EVANGILE selon saint Matthieu, chap. IX, 1 à 13 : *Guérison d’un paralytique et vocation de Matthieu le publicain.*

IMITATION de Jésus-Christ, livre I, chap. XXIII : *De la méditation de la mort.*

Onzième Jour

L'INIMITIÉ ENTRE SATAN ET MARIE

Notre dévotion à la Sainte Vierge étant le plus grand, le plus puissant moyen d'attirer en nos âmes Jésus-christ, la sagesse éternelle et incarnée, elle est aussi par le fait même le moyen le plus radical de nous affranchir de l'esprit du monde, toujours en vivante opposition avec celui de l'Évangile.

C'est pourquoi il convient – en terminant cette période préliminaire de nos Exercices spirituels – de fixer notre méditation sur l'inimitié irréconciliable, voulue par Dieu, entre la Vierge et Satan, le Prince du monde. Cette même inimitié devra se retrouver chez tous ceux qui veulent être les fidèles esclaves d'amours de Marie.

Du même coup, une lumière plus vive va se projeter sur les promesses de notre saint Baptême, et nous inviter à les renouveler avec un accroissement de ferveur. Renoncer à Satan et à ses séductions, nous redonner pour toujours par Marie à Jésus-Christ, comment accorder mieux nos âmes avec ce qui constitue le fondement de la vie chrétienne ? Nous atteignons pleinement le but de notre labeur des douze jours préliminaires.

Arrêtons-nous aujourd'hui à considérer l'inimitié qui existe entre Satan et Marie : inimitié que nous révèle la sentence portée par Dieu au paradis terrestre contre le serpent tentateur. Nous verrons comment, en vertu de cette sentence, *Marie a été entièrement soustraite au pouvoir du démon* : jamais il n'a pu et ne pourra lui nuire. Par contre, *la Vierge sera toujours toute-puissante face à sa haine de damné*.



I – MARIE, ENTIÈREMENT SOUSTRAITE AU POUVOIR DE SATAN. Adam et Eve, créés dans l'état d'innocence ou de justice originelle, jouissaient de leur bonheur au jardin d'Eden où Dieu les avait placés. Pour éprouver leur fidélité, le Seigneur avait porté une défense ; et nos premiers parents s'y soumettaient docilement.

C'est alors qu'intervint le tentateur, Satan, le Séraphin déchu, jaloux du bonheur de ces deux êtres fidèles à Dieu, entreprit de s'attaquer à la femme comme à une proie plus facile à saisir. Caché sous la forme d'un serpent, le plus rusé de tous les animaux, il se glissa, ondoyant au milieu des feuillages, à proximité d'Eve, pour lui faire entendre des paroles séductrices et mensongères. La faiblesse d'Eve fut d'engager avec lui la conversation que nous connaissons et qui se termina par une double désobéissance : la sienne d'abord, puis celle d'Adam. Le bonheur du paradis terrestre venait de prendre fin. Nos premiers parents se retrouvaient devant Dieu, tremblant de peur, rougissant de honte, ne cherchant qu'à se cacher.

Dieu interroge les coupables. Adam avoue, mais s'excuse sur la femme. Eve avoue pareillement, et fait retomber une partie de sa responsabilité sur le serpent. « *Le Seigneur Dieu dit alors au serpent : parce que tu as fait cela, tu es maudit entre les animaux domestiques et toutes les bêtes des champs ; tu marcheras sur ton ventre et tu mangeras la poussière tous les jours de ta vie. Et je mets une inimitié entre toi et la Femme, entre ta race et sa descendance : celle-ci (la descendance ou la postérité de cette Femme) t'écrasera la tête et tu la mordras au talon.* » (Gen. III, 13-15).

Cette sentence divine comprend deux parties bien distinctes. La première énonce une peine *afflictive* contre le serpent-animal, frappé en lui-même comme instrument de figure du tentateur : « *tu es maudit...* ». Tu seras cet être rampant qui n'inspire qu'horreur et répulsion¹. La seconde expose une peine *vindicative* contre le Serpent infernal, Satan, l'ennemi de Dieu, qui s'est subordonné le corps d'un serpent réel pour parler à Eve et la faire désobéir à son Créateur et Sanctificateur : « *Je mets une inimitié entre toi et la Femme...* ».

Parce que tu t'es servi d'Eve pour séduire Adam et essayer de ruiner mon œuvre de grâce, moi aussi je me servirai de la Femme et de sa descendance pour mon plan de revanche. C'est pourquoi j'établis une inimitié entre toi, démon, et la Femme par excellence, d'ores et déjà prédestinée, la Femme bénie entre toutes les femmes, la Vierge Marie. Cette inimitié est mon œuvre, mon œuvre personnelle. Je l'établis et la maintiendrai : elle est sainte, absolue, inconditionnée.

« Marie sera donc l'ennemie-née de Satan. Elle n'existe pas encore et Dieu l'a déjà prédestinée à ce rôle. C'est dire qu'elle commencera à le jouer à l'instant même où elle commencera d'exister. Elle sera l'ennemie de Satan dès le moment de sa conception, qui contrastera ainsi avec celle des autres descendants d'Adam et d'Eve. Eux seront conçus dans le péché. *La conception de Marie sera immaculée*² ». La Vierge entrera dans l'existence sous le signe de l'inimitié posée par Dieu.

Conçue immaculée, Marie sera, en outre, *confirmée en grâce*, c'est-à-dire préservée de tout péché, même véniel, à l'abri de toute défaillance. Elle sera entièrement soustraite aux attaques du démon. Satan ne pourra jamais rien contre elle, pas même l'amener à commettre la plus petite faute, la plus légère désobéissance. Quel contraste avec le pouvoir qu'il eut sur Eve !

Marie sera surtout la Mère de celui qui écrasera la tête du Serpent infernal, la Mère du grand vainqueur de Satan ; « Je mets une inimitié entre toi, Satan, et la Femme à venir ; entre ta race et sa descendance. Celle-ci – la descendance de cette Femme – t'écrasera la tête... » c'est-à-dire qu'elle ruinera ton empire, qu'elle brisera ta puissance de « chef », de Prince de ce monde » (Joan. XII, 31). Ce qui ne peut s'entendre, en tout premier lieu, que du Christ Jésus, le miséricordieux Sauveur du genre humain.

Marie sera donc la *Mère du Rédempteur* et, avec son Fils, la triomphatrice de Satan. Elle sera sa Mère et sa collaboratrice dans l'œuvre divine de revanche. « Eve avait collaboré activement à notre perte, Marie collaborera non moins activement à notre salut. Mais, de

¹ Le serpent rampait auparavant : c'est dans sa nature ; mais Dieu promulgue qu'il sera, par sa reptation, le symbole de Satan. C'est ainsi que l'arc-en-ciel, phénomène naturel, est présenté par la Bible comme créé par Dieu après le déluge, ce qui veut dire qu'il sera désormais le Signe de l'Alliance entre Dieu et la terre. (Voir Bonnefoy, le Mystère de Marie selon le Protévangile et l'Apocalypse, pp. 49 et 50).

² Bonnefoy, O.F.M., *Ouvrage cité*, p. 60.

même que la désobéissance d'Eve ne consumma pas notre perte, l'obéissance de Marie ne parachèvera pas notre salut : toutes deux agissent en second. Au grand responsable que fut Adam, Dieu opposera le grand Répondant, le Christ : *ipse conteret caput tuum*¹ ». C'est Lui qui t'écrasera la tête, qui t'enlèvera de haute lutte le bénéfice de ta victoire sur nos premiers parents.

La Vulgate a mis le pronom féminin *ipsa*, attribuant ainsi la victoire à la Femme elle-même plutôt qu'à sa descendance ; mais, dans le texte hébreu, le pronom est masculin, de même que dans les Septante et la version syriaque². C'est le Christ, le Rejeton par excellence de la Femme, qui sera le grand victorieux de Satan, et Marie sera associée, *en qualité de Corédemptrice*, à la victoire de Celui qui représentera éminemment sa postérité.

Cette interprétation, d'ailleurs, nous aide à comprendre les derniers mots de la sentence divine. « Le Rejeton de la Femme t'écrasera la tête, *et tu le mordras au talon* ». A la différence de sa Mère, le Sauveur, en effet, sera exposé à la morsure du Serpent infernal, c'est-à-dire aux embûches que lui tendra celui-ci : peu de temps après sa naissance, il devra subir la fuite en Egypte pour échapper au massacre prescrit par Hérode, instrument du démon : dès son entrée dans la vie publique, il sera tenté dans le désert ; tout au long de ses années d'apostolat, il subira les persécutions des pharisiens, « race de vipères » ; et finalement, à l'heure de la puissance de ténèbres, il souffrira la Passion et la mort sur la croix. C'est ainsi que le Christ a été mordu au talon, dans la partie inférieure de lui-même, dans son humanité, plus exactement dans corps : il a payé sa victoire de ses blessures et de sa vie corporelle.

Par contre, Marie Corédemptrice sera exempte de toute morsure du Serpent infernal : elle ne subira ni les tentations provenant de sa ruse, ni les persécutions des ennemis de son divin Fils. « Nulle part, on ne voit que les hommes se soient attaqués directement à sa personne. Sur le calvaire, ni avant ou après le Cénacle, elle n'est l'objet, semble-t-il, d'aucune raillerie, d'aucun mauvais traitement¹. Les premières persécutions déchaînées contre l'Eglise ne l'atteindront pas davantage. Elle vivra paisiblement auprès de saint Jean, comme en un lieu de retraite et de contemplation, comme en un « déserté (Apoc. XII, 6 et 14), à ce point que son nom disparaît complètement des Ecritures depuis la Pentecôte.

S'il faut admettre, en s'appuyant sur la croyance universelle, que Marie ait connu la mort corporelle, cette mort ne pouvait être qu'une extase d'amour, une sortie très douce de l'âme, une dormition paisible suivie d'un prompt réveil ; en un mot, une mort ne comportant aucun caractère pénal, cas unique dans l'histoire du monde. Car non seulement la mort des pécheurs, mais même celle des saints, et surtout celle du Christ, revêtent ce caractère.

Satan n'a donc pu nuire à Marie en aucune manière. Sans doute, la Vierge a souffert tout au long de la vie du Sauveur, et principalement au pied de la croix. Elle a souffert, non pas dans son corps, mais dans son âme, comme le lui avait prédit le saint vieillard Siméon. Elle a souffert avec son Fils et dans son Fils. Aux mérites de la douloureuse « agonie », elle ajoutait ceux de sa Compassion. Ses souffrances, unies à ses prières, ont contribué à notre

¹ *Ouvrage cité*, p. 74

² Saint Jérôme lui-même reconnaissait que la vraie leçon est *ipse*, conservée dans plusieurs manuscrits anciens de la Vulgate. Un copiste, ne comprenant pas la relation de *ipse* (ou *ipsum*) avec *semen*, aura mis *ipsa*. Le sens, d'ailleurs, n'en est pas essentiellement différent. (Cf. la Bible de crampon, note, Genèse III, 15)

¹ *Ouvrage cité*, p. 76

Rédemption, c'est-à-dire à la défaite de Satan. Elle s'est ainsi montrée son ennemie active, et sans jamais subir la moindre morsure.

Admirons ce triomphe de Dieu dans son plan de revanche. Admirons la nouvelle Eve, entièrement soustraite au pouvoir du tentateur, aux embûches du « Serpent antique, appelé le Diable ou Satan » (Apoc. XII, 9), « par l'envie de qui la mort est entrée dans le monde » (Sap. II, 24). Avec Marie victorieuse, la vie nous a été rendue, et la victoire nous est assurée à nous-mêmes, car si le démon ne peut rien contre la Vierge, de son côté la Vierge tout contre lui.



II – MARIE, TOUTE-UISSANTE CONTRE SATAN. Sa toute puissance apparaît dès le Cénacle, berceau de l'Eglise naissante ; La Mère de Jésus est là, au milieu des apôtres et des disciples ; et elle *prie*, elle appelle sur eux tous la venue de l'Esprit-Saint. Ce sont eux qui vont commencer la conquête des âmes, entreprendre la conversion du monde païen, l'arracher province par province à Satan. Et pendant que se livrent leurs premiers combats, pendant qu'ils fondent et multiplient les chrétientés, pendant qu'ils se répandent sur toutes les voies de l'immense empire romain, Marie continue de prier dans la solitude et la retraite. Son divin Fils la laisse un certain nombre d'années sur la terre pour la consolation des premiers baptisés, des premiers persécutés, des premiers martyrs : tous puisent leur force et leur ardeur dans cette prière de Marie qu'ils savent encore présente au milieu d'eux.

L'Eglise primitive a tellement gardé ce souvenir que, dans les peintures des Catacombes et les fresques de ses premières Basiliques, Marie ne sera pas représentée autrement que comme la grande Orante, les mains toujours levées vers le Ciel. Quelle devait être la rage de Satan contre cette continuelle et toute-puissante intercession de la Vierge, au temps où commençait de crouler son empire terrestre !

Au Ciel de sa triomphante Assomption, Marie demeure bien plus encore cette toute-puissance suppliante : *omnipotentia supplex*. Elle ne cesse de nous obtenir et de nous distribuer toutes les grâces de la Rédemption. Sa mission très précise est de peupler le Paradis des élus, de remplir toutes les places de la Cour céleste. « Dieu lui a donné, écrit Montfort, le pouvoir et la commission de remplir de saints les trônes vides dont les anges apostats sont tombés par orgueil. » (V.D., n° 28). Quelle nouvelle et éclatante revanche sur Lucifer ! Elle assure, non pas seulement la simple entrée des élus dans la gloire, mais encore leur placement au sein des hiérarchies angéliques. « Pour récompense de son humilité », Marie est établie Souveraine du Royaume céleste, avec pouvoir et charge de rendre à Dieu la gloire dont les anges rebelles l'ont frustré.

Dans cette mission qui doit durer jusqu'à la fin des siècles, les anges, demeurés fidèles, sont à son service et, plus qu'eux tous, saint Michel, le vainqueur de Lucifer. Ce Chef et Prince de la Milice céleste sera le plus zélé à exécuter ses ordres, soit dans les grands combats de l'Eglise, où Marie apparaîtra toujours *l'exterminatrice des hérésies*, soit dans les luttes intimes que chaque chrétien doit livrer au cours de sa vie contre le démon, et surtout à l'heure décisive de la mort, où Marie ne demande qu'à justifier son titre consolant de « *Porte du Ciel* », c'est-à-dire à sauver le plus grand nombre possible d'âmes.



C'est pourquoi sa toute-puissance se manifeste surtout *vis-à-vis des pécheurs*. Chose merveilleuse : Marie, l'ennemie irréconciliable de Satan, ne sera pas l'ennemie de ceux que Satan possède et détient dans le péché. Elle sera bien plutôt leur *Refuge*, elle sera même l'Espérance des désespérés, comme l'appelle saint Ephrem. Elle les arrachera à l'enfer, s'ils consentent à l'invoquer et à implorer leur pardon ; car il ne sera jamais dit qu'aucun de ceux qui auront eu recours à sa miséricorde ait été abandonné ou repoussé.

On comprend alors la haine que Satan continue de lui vouer, sa fureur contre ses miraculeuses interventions, contre Lourdes, La Salette, Fatima, contre toutes ses apparitions. Car c'est un fait que celles-ci se manifestent toujours en faveur des pécheurs et suscitent d'innombrables conversions.

Si Notre-Dame de Fatima est allée jusqu'à mettre sous les yeux de ses trois enfants privilégiés une vision de l'enfer, c'est bien le signe qu'elle veut, de toute la force de sa puissance éviter le malheur de la damnation éternelle à quantité de pauvres âmes où l'enfer – plus déchaîné que jamais – s'acharne à leur perte. Et si elle vient de parcourir en *Pèlerine* le monde entier – même le monde hindou et musulman – semant partout des bienfaits sur son passage, c'est encore un signe manifeste de sa lutte contre Satan et de son inlassable miséricorde envers ceux que celui-ci croit détenir pour toujours.

On ne peut nier que le communisme ne soit aujourd'hui la plus monstrueuse hérésie qui ait jamais existé. Il est la négation absolue de Dieu et de tous ses commandements. Il est une entreprise d'athéisme universel. Par ses adeptes, qui n'admettent que la matière et la seule vie présente, il s'applique à repaganiser la terre. Son succès est foudroyant : un quart de la population du globe est en son pouvoir. Dans l'Encyclique *Divini Redemptoris*, Pie XI déclarait que la diffusion si rapide des idées communistes, à travers le monde, ne peut s'expliquer que par « une propagande vraiment diabolique ».

Or, voici Marie apparaissant à Fatima et dénonçant la Russie comme le foyer du communisme. En même temps, elle sollicite des prières et des actes pour la conversion de cette malheureuse nation, gouvernée par les Sans-Dieu. Elle promet le triomphe final de son Cœur immaculé, la cessation des guerres et persécutions, si on lui obéit, si on abandonne l'esprit du monde pour revenir à l'esprit de l'Evangile. Nous la voyons donc dressée à nouveau contre Satan et ses légions infernales.

Par la solennelle Définition du dogme de son Assomption corporelle, survenant au moment où Satan croit détenir sa victoire, elle écrase d'un seul coup toutes les erreurs communistes. Elle affirme devant l'Univers la différence entre l'âme et le corps, la survivance de l'âme, l'existence d'une autre vie, la participation du corps au bonheur de l'âme, la personne humaine reconstituée en dignité, la vie éternelle avec Dieu.

Bien plus, pour montrer le lien qu'elle a voulu établir entre cette Définition solennelle et son Message de Fatima, à quatre reprises : les 30, 31 octobre 1950, le 1^{er} novembre, jour de la Définition, et le 8 novembre, jour-octave, elle renouvelle pour Pie XII seul, dans les jardins du Vatican, *le grand miracle du soleil*, signe de l'authenticité de son Message de 1917.

Comment pouvait-elle nous montrer de façon plus éclatante sa toute-puissance d'Ennemie de Satan ?

Enfin, la Sainte Vierge avait demandé que la Russie soit spécialement consacrée à son cœur Immaculé ; et toute la catholicité a tressailli de joie devant le geste magnifique du Souverain Pontife, le 7 juillet 1952. Par ce geste, Marie atteint le communisme à la tête, car la conversion de la Russie, annoncée par elle, entraînera certainement celle des autres nations qui gémissent sous le joug infernal.

Ce sera son triomphe et son règne de paix. Ainsi voyons-nous se vérifier ce qu'écrivait Montfort en son *Traité de la Vraie Dévotion* : « Jamais Dieu n'a fait et formé qu'une inimitié, mais irréconciliable, qui durera et augmentera même jusqu'à la fin : c'est entre Marie, sa digne Mère, et le diable ; entre les enfants et les serviteurs de la sainte Vierge, et les enfants et suppôts de Lucifer ; en sorte que la plus terrible des ennemis que Dieu ait faite contre le diable est Marie, sa sainte Mère » (N° 52).

*
**

Que cette méditation nous aide à comprendre combien nous aussi devons demeurer toute notre vie, à la suite de la Vierge, les ennemis déclarés de Satan. Il a le pouvoir de nous tenter, certes ; mais il n'a pas celui de nous faire succomber. Nous pouvons lui opposer l'énergie de notre volonté soutenue par la grâce.

Au jour de notre baptême, les prières sacramentelles de l'Eglise ont chassé de notre âme le démon qui s'y trouvait installé en conséquence du péché originel. « *Sors de cet enfant*, lui a dit le prêtre, *et laisse la place à l'Esprit-Saint* ». Par la vertu de ce commandement, Satan a dû sortir, et l'Esprit-Saint est entré avec l'intention d'y demeurer toujours.

Si nous nous laissons aller à commettre le péché mortel, nous retournons cette forte parole du prêtre ; c'est nous alors qui disons à l'Esprit-Saint : « *Sors de chez moi, et laisse de nouveau la place au démon* ». Le démon revient, et il ravage.

Réfléchissons à la peine qu'éprouve la Sainte vierge chaque fois qu'un baptisé pactise ainsi avec le démon. Et combien plus s'il s'agit d'une âme esclave de Marie, consentant à redevenir l'esclave de Satan ! Sans doute, il y a le remède du sacrement de Pénitence, si l'âme pécheresse présente à Dieu les dispositions voulues ; mais il est autrement sanctifiant de s'épargner les remords d'une conscience souillée et une reddition de comptes plus aggravée au jour du jugement.

Sachons employer à notre profit la toute-puissance de la Sainte Vierge contre le démon tentateur, afin qu'il ne puisse aucunement nous nuire. Nous avancerons alors, dans la fidélité aux promesses de notre Baptême et de notre Consécration, sur le chemin qui conduit à l'éternelle récompense.

LECTURES

EVANGILE selon saint Matthieu, chap. IX, 14 à 17 : *Pourquoi les disciples de Jésus ne jeûnent pas.*

IMITATION de Jésus-Christ, livre I, chap. XXIV : *Du jugement et des peines du péché..*

Douzième Jour

L'INIMITIÉ ENTRE LA RACE DE SATAN ET LA DESCENDANCE DE MARIE

Après la chute de nos premiers parents, Dieu ne s'est pas contenté d'établir une inimitié totale, irrémissible entre Satan, le démon tentateur, et Marie, la Femme qui sera intimement associée à l'œuvre de revanche. Il a établi, de façon aussi formelle, la même inimitié entre la race de Satan et la descendance de la Vierge.

La race de Satan est formée de tous les hommes pervers qui imitent sa conduite de révolté. Quant à la descendance de Marie, elle comprend Jésus, son Fils par nature, et tous ses enfants par grâce, les prédestinés, membres du Corps mystique du Christ.

C'est cette descendance de Marie qui a reçu mission d'écraser la tête du serpent infernal, comme nous l'avons vu dans notre méditation du 11^e jour. Jésus, Verbe incarné s'est manifesté, au cours de son existence terrestre, le grand Vainqueur de Satan et des suppôts de Satan. Mais ceux-ci n'ont pas désarmé pour autant. Jusqu'à la fin du monde, ils ne cesseront d'attaquer et de persécuter tous ceux qui appartiennent à la descendance spirituelle de Marie. Les justes auront donc à lutter, eux aussi, et à vaincre.

Nous considérerons d'abord comment le monde est partagé en *deux camps adverses*. Nous comprendrons mieux ensuite combien nous devons être heureux de *nous ranger du côté des esclaves de la Vierge*, dans la certitude de notre victoire sur les esclaves de Satan.

I

LES DEUX CAMPS ADVERSES. C'est un fait indéniable que le monde se trouve divisé en deux groupes : d'une part, Satan et la race des méchants ; d'autre part, Marie et sa descendance. A la cité du mal, Dieu – par sa sentence du Paradis terrestre – a opposé la cité du bien.

Cette cité du mal existait déjà, en la personne de Lucifer et de ses anges rebelles. On sait que les esprits angéliques, au moment de leur création, furent soumis à une épreuve, afin de mériter l'entrée dans le Ciel de la vision béatifique. Dans un dessein d'amour, Dieu leur révélait le mystère de l'incarnation de son Fils. Ce Fils, prédestiné à être leur Roi, « ne leur était pas présenté dans sa gloire, ni même dans la plénitude de sa vie humaine, mais dans l'humiliation : c'était un enfant, un enfant dans le sein de sa mère » (Apoc. XII, 2)¹. A la suite de l'orgueilleux Lucifer, les uns ne veulent pas le reconnaître et se dressent contre lui. Les autres, sous la conduite de Michel, prennent sa défense et l'adorent.

¹ Voir Bonnefoy, *Le Mystère de Marie selon le Protévangile et l'Apocalypse*, p. 111

Il y eut un grand combat entre eux, mais le dragon rouge et ses anges ne purent vaincre, et leur place même ne se trouva plus dans le Ciel.

Ainsi, c'est autour de la Vierge-Mère du Verbe incarné que s'est fait l'éternel partage des bons et des mauvais, du bien et du mal, dans la création. L'enfer est né de cette révolte des mauvais anges, transformés aussitôt en démons. On comprend de ce fait leur haine contre la Vierge et contre sa descendance spirituelle.

*
**

Au paradis terrestre, le signe marial est de nouveau levé, qui se place cette fois devant l'humanité pécheresse. Il faut choisir entre la Femme corédemptrice et le démon, corrupteur des âmes ; entre Marie ou Satan. Il n'y a pas de milieu. Les hommes se diviseront en deux camps comme les anges : les uns accepteront le miséricordieux plan de la rédemption, les autres rejeteront cette immense grâce qui leur est offerte. Les premiers se rangeront du côté de la Vierge ; les seconds, par orgueil, resteront du côté de Satan, l'ennemi de la Femme et de sa descendance. Il y aura les bons et les mauvais, les dociles et les rebelles, les élus et les réprouvés. Il y aura les esclaves de Marie et les esclaves de satan.

Entre les uns et les autres, aucune entente ne sera possible. « Dieu a mis, dit Montfort, des inimitiés, des antipathies, des haines secrètes, entre les vrais enfants et serviteurs de la Sainte Vierge et les enfants et esclaves du démon. Ils ne s'aiment point mutuellement, ils n'ont point de correspondance intérieure les uns avec les autres.

« Les enfants de Bélial, les esclaves de Satan, les amis du monde (car c'est la même chose, ont toujours persécuté jusqu'ici et persécuteront plus que jamais ceux et celles qui appartiennent à la Très Sainte Vierge, comme autrefois Caïn persécuta son frère Abel, et Esaü son frère Jacob, qui sont les figures des réprouvés et des prédestinés.

« Mais l'humble Marie aura toujours la victoire sur cet orgueilleux, et si grande, qu'elle ira jusqu'à lui écraser la tête où réside son orgueil. Elle découvrira toujours sa malice de serpent... (VD n° 54).

Au temps de l'Incarnation, elle lui a déjà arraché, par son divin Fils, cet empire du monde qu'il détenait sans conteste depuis des millénaires. Au matin de Pentecôte, elle a opposé à sa haine la force irrésistible de conquête de l'Eglise naissante. La prédication des apôtres, soutenue par la vertu de l'Esprit-Saint, lui a permis d'engendrer des enfants innombrables et de voir surgir des chrétientés magnifiques. Pendant près de quatre siècles, les empereurs païens ont déchaîné persécutions sur persécutions, qui ont fait des milliers de martyrs. Ces persécutions sont les morsures de la race du Serpent contre la descendance spirituelle de Marie, contre « les autres enfants de la Femme », revêtue du soleil et couronnée d'étoiles (Apoc. XII, 17). Satan, par ses suppôts, s'est acharné à meurtrir leurs corps par toutes sortes de tortures, jusqu'à provoquer la mort violente. Comme il a persécuté le Christ, il a persécuté les premiers chrétiens.

Il en a toujours été ainsi dans la vie de l'Eglise. Sur toutes les plages où les missionnaires sont venus annoncer la Vierge et son divin Fils, ceux-ci ont arraché quantité d'âmes à Satan ; mais Satan n'a pas tardé à susciter contre eux de sanglantes persécutions. Néanmoins, les martyrs ont toujours triomphé de leurs bourreaux, et leur sang versé est devenu une semence de nouvelles chrétientés pour Marie.

Même dans les pays où l'Eglise affirme depuis des siècles la puissance de la hiérarchie, si Satan ne peut pas toujours déchaîner de persécutions sanglantes, il emploie des armes autrement meurtrières pour les âmes. C'est la laïcisation à outrance, c'est la mensongère et odieuse propagande communiste, c'est la mauvaise presse de plus en plus envahissante par ses livres, brochures et revues aux gravures obscènes, c'est le mauvais cinéma, ce sont toutes les attractions du monde.

Jamais les morsures de la race du Serpent ne furent plus venimeuses et plus cruelles. Jamais la cité du mal ne s'est tant élevée contre la cité eu bien. Dieu a laissé au démon le pouvoir de nuire, afin de donner aux enfants de la Vierge la gloire de combattre et de souffrir pour mériter la couronne éternelle. Ce pouvoir cependant est limité, et ne durera qu'un temps ; c'est pourquoi nous voyons le démon – sachant qu'il lui reste peu de temps – intensifier sa haine et gagner partout à sa cause des multitudes d'hommes pervers, pour combattre plus que jamais les fidèles enfants et esclaves de la Vierge.

Combien nous devons être heureux de vouloir appartenir à Marie comme ses esclaves d'amour, dans cette lutte formidable des derniers temps annoncée par Montfort, et qui se terminera par le triomphe éclatant de Jésus-Christ et son Règne dans les siècles des siècles.

II

LA VICTOIRE DES ESCLAVES DE MARIE SUR LES ESCLAVES DE SATAN . « Mais le pouvoir de Marie sur tous les diables éclatera particulièrement dans les derniers temps, où Satan mettra des embûches à son talon, c'est-à-dire à ses humbles esclaves et à ses pauvres enfants, qu'elle suscitera pour lui faire la guerre.

« Ils sont petits et pauvres selon le monde, et abaissés devant tous comme le talon, foulés et persécutés comme le talon l'est à l'égard des autres membres du corps. Mais, en échange, ils seront riches en grâces de Dieu, que Marie leur distribuera abondamment ; grands et élevés en sainteté devant Dieu, supérieurs à toute créature par leur zèle animé, et si fortement appuyés du secours divin, qu'avec l'humilité de leur talon, en union de Marie, ils écraseront la tête du diable et feront triompher Jésus-Christ » (V.D., n° 54).

Ne nous étonnons donc pas de voir la haine des esclaves de Satan se manifester de façon caractérisée contre les apôtres et esclaves de Marie, c'est-à-dire contre ceux et celles qui, totalement dévoués à sa cause, s'efforcent de promouvoir son Règne dans le monde.

Ce sont les deux esclavages qui s'affrontent, car tous ceux qui se rangent obstinément du côté de Satan sont ses esclaves dès ce monde, et le seront bien plus encore dans l'enfer. Ils sont ici-bas ses esclaves de contrainte : bon gré, mal gré, Satan les entraîne dans sa révolte contre le plan divin, comme il entraîna jadis le tiers des esprits angéliques. Dans l'enfer, ils seront, avec Satan et sous la domination de Satan, les esclaves de contrainte de la justice de

Dieu, subissant un châtement implacable et sans espoir d'en voir le terme. Ils sauront alors que Dieu est le Maître : *Et scient quia ego Dominus*.

Contre les esclaves de Satan Marie lève l'armée de ses esclaves d'amour, qu'elle a formés à la ressemblance de son divin Fils. Leur petitesse aux yeux du monde, leur humilité, leur esprit de dépendance, leur pauvreté et leur détachement des biens terrestres, leur manque de considération au point de vue humain et naturel, tout leur extérieur évangélique ne feront qu'attiser la haine de Satan. Plus que les autres, ils subiront ses morsures. « Ils seront foulés et persécutés, comme le talon l'est à l'égard des autres membres du corps ». On les méprisera, on les contredira, on les traitera d'insensés.

Mais Marie leur communiquera une force surnaturelle qui les rendra invincibles. Elle leur distribuera abondamment ses grâces, en sorte que plus ils apparaîtront pauvres aux yeux du monde, plus ils seront riches en vertus et mérites ; plus on les verra petits et méprisés, plus ils seront « grands et élevés en sainteté devant Dieu ».

« Ils seront supérieurs à toute créature par leur zèle animé », ce qui veut dire que leur apostolat ne s'arrêtera ni devant les puissances infernales déchaînées, ni devant les puissances humaines complices. Et ils se sentiront « si fortement appuyés du secours divin, qu'avec l'humilité de leur talon, en union de Marie, ils écraseront la tête du diable », ils arracheront quantité d'âmes à son esclavage, ils convertiront les pécheurs, ils reculeront les frontières de ce qui lui reste encore d'empire. « Et ils feront triompher Jésus-Christ », ils établiront son Règne, ce Règne éclatant que toutes les âmes saintes attendent, et pour lequel elles prient et se sacrifient.

Ce sera le beau triomphe de l'*Ère mariale*. Car « Dieu veut que sa sainte Mère soit à présent plus connue, plus aimée, plus honorée que jamais elle n'a été... » (V.D. n° 55). « C'est par Marie que le salut du monde a commencé, et c'est par Marie qu'il doit être consommé. Marie n'a presque point paru dans le premier avènement de Jésus-Christ... : mais dans le second (c'est-à-dire dans les derniers temps qui précéderont l'apparition du Sauveur dans la gloire de son triomphe), Marie doit être connue et révélée par le Saint-Esprit, afin de faire par elle connaître, aimer et servir Jésus-Christ » (N° 49).

« Marie doit éclater, plus que jamais, en miséricorde, en force et en grâce, dans ces derniers temps : en *miséricorde*, pour ramener et recevoir amoureusement les pauvres pécheurs et dévoyés qui se convertiront et reviendront à l'Eglise catholique ; en *force*, contre les ennemis de Dieu... qui se révolteront terriblement pour séduire et faire tomber, par promesses et menaces, tous ceux qui leur seront contraires ; et enfin elle doit éclater en *grâce* (comme nous l'avons vu), pour animer et soutenir les vaillants soldats et fidèles serviteurs de Jésus-christ qui combattront pour ses intérêts... » (N° 50).

Très visiblement, nous sommes entrés dans cette *Ère mariale* des grandes luttes de l'Eglise. Si, d'une part, nous voyons l'armée des esclaves de Satan plus organisée et plus décidée que jamais, d'autre part, il est incontestable que les âmes viennent de plus en plus nombreuses à la parfaite Consécration, aussi bien dans nos vieilles contrées chrétiennes que dans tous les pays de Mission. Réjouissons-nous donc de vouloir, par notre Consécration, marcher en tête de l'armée du Bien.

Arrivés au terme de la période préliminaire de nos Exercices, nous ne pouvons faire un plus grand plaisir à Marie que de renouveler entre ses mains les promesses de notre saint baptême. Nos douze jours nous y ont admirablement préparés.

Puisque nous sommes résolus de suivre, non pas Satan, le prince de ce monde, mais Jésus-Christ, la Sagesse éternelle et incarnée, disons donc avec toute la ferveur de notre âme : Je renonce pour jamais à Satan, à toutes ses séductions et à ses œuvres de péché, et je me donne pour toujours à Jésus-Christ. Il est le seul Maître, le Maître humble et doux qui ne trompe jamais. Il est la Vérité par essence, il est le Verbe de Lumière, il est la *Sagesse incarnée*. Lui seul dit les paroles qui conduisent à la vie éternelle ; et je demeure dans la sainteté tant que je garde son enseignement.

Je dépose cette rénovation de mes promesses baptismales entre les mains de Marie Immaculée, la priant humblement de mettre dans mon âme l'inimitié que Dieu lui-même a mise entre elle et le démon. Je lui demande de rendre cette inimitié totale, sans compromission, irréductible, éternelle. Ainsi me recevra-t-elle, le jour de ma parfaite Consécration, au nombre de ses esclaves d'amour qui ne se donnent tout entiers à elle que pour être entiers à Jésus-Christ.

LECTURES

EVANGILE selon saint Matthieu, chap. IX, 18 à 34 : *Miracles accomplis par Jésus.*

IMITATION de Jésus-Christ, livre I, chap. XXV : *De la nécessité de travailler à amender sa vie.*

LA PREMIÈRE SEMAINE



CONNAISSANCE DE SOI-MÊME

Premier Jour

SE CONNAÎTRE POUR SE RENONCER

La première Semaine de nos Exercices préparatoires à la Parfaite Consécration doit être employée, selon le conseil de saint Louis-Marie de Montfort, à acquérir la connaissance de nous-mêmes (VD, N° 228). Demandons-nous de suite quelle est la raison d'être de ce nouveau labeur ; en quoi diffère-t-il de celui des douze Jours préliminaires ?

La PAROLE DE NOTRE-SEIGNEUR : « *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce* » (Luc, IX, 23) sera, dans cette méditation, notre plus grande lumière.

Un double EXEMPLE d'Evangile, celui de l'apôtre Judas et celui de l'apôtre Judas et celui de l'apôtre Simon-Pierre, nous en fournira ensuite l'éloquente confirmation.

Implorons le secours de la Très Sainte Vierge, et ne cessons de lui redire, durant les six jours de cette première Semaine : *O Domina, noverim me !* O divine Mère et Maîtresse, aidez-moi à bien me connaître, afin de bien me renoncer.

I

La PAROLE DE NOTRE-SEIGNEUR : « *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce* ». Nous la connaissons depuis longtemps cette grande parole du divin Maître, nous invitant à le suivre dans sa voie évangélique ; mais avons-nous remarqué que ces deux membres de phrase répondent exactement au double labeur demandé par Montfort au début de ses Exercices ?

D'abord, « SI QUELQU'UN VEUT ME SUIVRE »... Vouloir suivre Jésus, c'est-à-dire le choisir de volonté délibérée pour unique Maître, lui et non pas Satan, le Prince du monde ; accepter avec reconnaissance de lui donner tout notre amour, sans alliage, sans concessions, sans compromissions avec les déductions du tentateur ; nous trouver très heureux de marcher à sa suite dans le droit chemin de ses enseignements et dans la lumière des exemples qu'il n'a cessé de donner durant les trente-trois années de sa vie terrestre ; être résolu à mener une vie persévéramment *chrétienne*, en opposition déclarée avec la vie mondaine, et en conformité avec les promesses de notre saint Baptême, n'est-ce pas ce à quoi ont tendu les méditations de nos douze jours préliminaires ?

Vouloir suivre Jésus... dans sa vie pénitente et souffrante, dans son esprit de détachement vis-à-vis des biens d'ici-bas, dans son amour de l'humilité et de l'obéissance. N'a-t-il pas proclamé bienheureux les cœurs purs qui ont en horreur le péché, et les pauvres en esprit, c'est-à-dire ceux qui portent au-dedans d'eux-mêmes une âme de pauvreté ? Et ne s'est-il pas montré au milieu de nous le Maître doux et humble, celui qui a voulu se faire obéissant jusqu'à la mort et la mort de la Croix ?

Le chemin tracé par lui est lumineux et de toute sécurité. Pouvons-nous nous rendre le témoignage que nous l'avons fidèlement suivi ?... Et si nous nous en sommes éloignés par

des offenses plus ou moins graves, y sommes-nous revenus avec un cœur contrit et dans la ferme résolution de ne plus le quitter ?... Marchons-nous à présent à la suite de notre divin Sauveur, profondément convaincus qu'il est la Sagesse éternelle et incarnée, qu'il ne demande qu'à se communiquer lui-même à nous avec tous ses trésors de grâces et de vertus ?

Désirons-nous le posséder de plus en plus intimement ? Le prions-nous sans cesse, dans nos tristesses comme dans nos joies, dans la ferveur comme dans les moments de tentation ou de découragement, sans crainte de jamais l'importuner, certains d'avance d'être secourus au mieux de nos intérêts spirituels ? Sommes-nous fidèles aussi à nous entourer du rempart de la *mortification chrétienne* en veillant sur nos sens, sur nos lectures, nos conversations et fréquentations ; car le monde est toujours à nos portes, et le démon rôde autour de nous, en quête d'une proie à dévorer ?

Par-dessus tout, estimons-nous, comme le plus grand moyen de persévérance, *une véritable dévotion à Marie*, telle que saint Louis-Marie de Montfort nous l'a décrite, avec les caractères qui la distinguent des contrefaçons dont le démon se sert pour tromper quantité d'âmes ; telle surtout que nous la révélera sa parfaite Consécration ?

Si nous en sommes là, nous devons reconnaître en toute sincérité que le labeur des douze jours préliminaires est chose accomplie ou en bonne voie de s'accomplir, et qu'il nous faut continuer à marcher de l'avant. Car nous n'avons atteint que l'indispensable première étape : la vie franchement chrétienne opposée à la vie mondaine.



Il nous faut à présent entreprendre et mener courageusement la lutte contre nous-mêmes, c'est-à-dire contre l'ennemi du dedans : c'est L'ŒUVRE DU RENONCEMENT ;

Le monde, agent du démon, est l'ennemi du dehors : il nous sollicite de l'extérieur par l'appât des plaisirs, des richesses et des honneurs. Mais, à l'intérieur de nous-mêmes, il y a – et nous ne l'expérimentons que trop ! – le *moi* naturel, toujours porté à se rechercher et à se satisfaire au détriment du travail de la grâce.

La grâce, qui vient de Dieu, ne peut que nous attirer en haut, vers la pratique es vertus. Notre nature déchue, et qui demeure blessée par le péché originel, nous entraîne en bas, vers le péché actuel. Il nous faut résister, combattre, si nous ne voulons pas tomber. Il faut nous renoncer. C'est la lutte contre nous-mêmes, lutte pénible avec des péripéties diverses ; lutte qui, pratiquement, ne se terminera qu'à notre mort.

Comme l'enseigne saint Paul (Eph. IV, 22, 24), il y a en nous deux hommes : l'homme régénéré par le baptême et fortifié par la Confirmation, l'homme *nouveau* avec des tendances surnaturelles, divines, que produit en notre âme le Saint-Esprit ; tendances auxquelles nous nous efforçons de correspondre par notre fidélité à la prière et le recours aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Mais, à côté, il y a l'homme naturel, l'homme charnel, le *vieil* homme avec les tendances mauvaises que le baptême n'a pas enlevées de notre âme.

Le baptême nous purifie de la faute originelle, en nous faisant renaître à la vie de la grâce ; mais il laisse en nous, comme nous le verrons, ce foyer de convoitise qu'on appelle la *concupiscence*, dont le propre est de tendre sans cesse vers le mal. Elle n'est pas le péché, mais elle vient du péché et nous porte au péché. C'est pourquoi elle se retrouve, avec plus ou moins de force, même chez les âmes qui n'ont pas ou n'ont plus l'esprit du monde. Leur effort doit se porter sur cette lutte contre soi-même, afin de pouvoir avancer dans la pratique des vertus et de mériter la couronne éternelle. Car il n'y aura de couronnées, en définitive, que ceux qui auront courageusement combattu.

C'est donc aux âmes, résolues à suivre Jésus dans la voie de ses commandements et même dans celle de ses conseils évangéliques, qu'incombe ce labeur du renoncement à soi.



Mais pour se renoncer, il importe avant tout de se bien CONNAÎTRE. Comment lutter avec succès contre les tendances mauvaises de notre nature, si nous ne les connaissons pas ; d'autant plus qu'en chacun de nous, il y en a une qui domine les autres et qui nous sollicite plus impérieusement au mal dans la mesure où nous l'avons déjà satisfaite ?

Et comment accepter de reconnaître cette mauvaise tendance dominante, ainsi que nos autres défauts, sans un *grand esprit d'humilité*, sans confesser que, laissés à nous-mêmes, nous ne valons rien et ne pouvons rien ? Ne craignons donc pas de méditer les *fortes vérités fondamentales* que nous propose le Père de Montfort.

Avec lui, nous considérerons avant tout *notre entière appartenance à Jésus-Christ* : nous sommes des rachetés au prix de son sang ; nous ne sommes donc pas nos maîtres, nous dépendons de la grâce rédemptrice.

Ensuite, nous nous appliquerons à mieux connaître :

Notre déchéance originelle et les tristes conséquences qu'elle entraîne pour chacun de nous ;

Notre misère de pauvres pécheurs et le besoin profond que nous avons du secours de Marie Médiatrice ;

Notre faiblesse personnelle face aux ennemis de notre salut, si nous ne confions pas à Marie notre trésor de grâces.

Nous découvrirons ainsi les raisons qui nous obligent à nous renoncer :

Renoncer à tout ce qui serait contraire aux obligations découlant de notre appartenance à Jésus-Christ ;

Renoncer, si nous ne voulons pas perdre le mérite de nos bonnes actions, à ce que nous sentons monter des bas-fonds de notre nature par suite du péché originel et de nos péchés personnels ;

Renoncer à toute pensée de suffisance, à tout sentiment de complaisance en nous-mêmes ; ce qui nous porterait à négliger le plus grand Moyen de nous unir à Jésus-Christ ;

Renoncer encore à cette folle confiance de prétendre sauvegarder, à l'aide de nos petites industries, le trésor de grâces et de vertus que nous portons en des vases fragiles.

En dernier lieu, nous serons heureux de constater que nous avons *choisi*, selon le conseil de notre maître spirituel, la forme de dévotion à Marie qui nous porte le plus à ces renoncements et qui les facilite. Nous verrons qu'elle est la meilleure et la plus sanctifiante : c'est notre « secret de grâce », que s'empressent de saisir les âmes humbles et dociles à l'Esprit-Saint.

Tel sera le labeur de notre première Semaine, durant laquelle Montfort nous recommande de « tout faire en esprit d'humilité » (N° 228). Comme on le voit, il s'annonce tout différent de celui des douze Jours préliminaires. Il lui est bien supérieur. Autre chose est de renoncer à Satan et au monde ; autre chose de marcher dans les pas du Christ en renonçant à soi-même. Nous sommes ici dans le labeur de la vie vraiment chrétienne, labeur qui réclame de constants efforts pour l'acquisition du Royaume de Dieu.

Si nous nous refusons à ces efforts, non seulement nous ne ferons aucun progrès, mais quand l'occasion de pécher se présentera, nous succomberons ; et ce sera peut-être le commencement d'une série de chutes qui souilleront les pages de notre vie.

Qu'il importe donc de bien se connaître, afin de savoir lutter contre soi-même, surtout dans les moments de tentation.

II

Le double EXEMPLE de l'apôtre Judas et de l'apôtre Simon-Pierre va nous montrer maintenant d'une manière concrète, d'une part, le malheur d'une âme qui s'est laissée prendre par l'esprit du monde ; et, d'autre part, le grand danger où s'expose l'âme qui ne se renonce pas.

JUDAS, appelé à suivre Jésus en qualité d'apôtre, avait bien commencé. Il occupait même un rang privilégié dans la petite communauté apostolique, puisqu'il en était le trésorier, ce qui était une marque de confiance.

Pourquoi n'a-t-il pas persévéré ? Comment expliquer sa déchéance ? C'est qu'il s'était bientôt placé à un point de vue étroit, vil et méprisable : le profit honorifique et lucratif qu'il pouvait retirer de son titre d'apôtre et de sa collaboration à l'œuvre de Jésus. Comme beaucoup de ses compatriotes, il avait rêvé d'un Messie glorieux et conquérant, qui serait le Roi temporel d'Israël. Il espérait donc occuper une situation très avantageuse dans le royaume, délivré à la fois des Romains et de la race usurpatrice des Hérodes.

Les exemples, la prédication du Sauveur, et son intimité avec lui, auraient dû le détourner d'entretenir pareil espoir et si folle ambition. Il n'en fut rien.

Les pensées de Judas furent démasquées le lendemain du jour où avait eu lieu le grand miracle de la première multiplication des pains. Jésus avait profité de ce miracle pour annoncer au peuple, en termes précis et avec insistance, la merveille autrement grande de son Eucharistie. « *Je suis le Pain de vie. Ma chair est une nourriture et mon sang un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang porte en lui la vie éternelle, et moi je le ressusciterai au dernier jour* » (Jean, VI).

Devant de telles affirmations, les esprits qu'aveuglait l'orgueil s'étaient cabrés ; et beaucoup de Juifs, qui avaient suivi jusque-là le Sauveur, trouvèrent un prétexte pour s'éloigner de lui définitivement. En face de cette désertion, Jésus, se tournant vers ses Apôtres, leur posa nettement la question de confiance : « *Est-ce que, vous aussi, vous voulez vous en aller ?* »

Simon-Pierre prit alors la parole au nom de ses frères : Ah, Seigneur, à qui donc irions-nous ? Vous seul avez tous les secrets de la vie éternelle, et vous nous les livrez dans vos paroles. Il n'y a pas d'autre Maître que vous. Nous savons que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu.

Admirable protestation de foi ! Si Jésus avait déjà fait tant de miracles, son amour tout-puissant saurait bien encore accomplir le miracle eucharistique. Il n'y avait donc qu'à le croire sur sa parole.

Mais, parmi les Apôtres, Judas ne pensait pas ainsi. Grande avait été sa déception en entendant le sauveur promettre, non pas un bonheur terrestre, mais l'aliment d'une vie surnaturelle qui ne serait autre que Lui-même. Puisque Jésus n'entrait pas dans ses vues, il n'y avait plus qu'à le quitter. Aussi, son apostasie était chose décidée ; et, à défaut d'une place lucrative dans le royaume de son rêve, il prélèverait tout ce qu'il pourrait sur la caisse apostolique pour assurer son avenir temporel. Il devint *voleur*. Le mot est de l'apôtre saint Jean (XII, 6). La passion de l'argent ira même jusqu'à le conduire à la trahison et au déicide.

En vain, Jésus tentera de le faire rentrer en lui-même, par l'horreur même de la perspective entrevue : « *Ne vous ai-je pas choisis tous les douze ?* » dit-il à ses Apôtres. Cependant, malgré ce choix de prédilection, *l'un de vous est un démon*, c'est-à-dire semblable au diable qui, de bon, s'est fait méchant (Jean, IV, 7).

D'autres avertissements suivront, dont le malheureux ne voudra tenir aucun compte. Il s'en ira, tête baissée, vers la damnation. Au soir de l'institution de la sainte Eucharistie, Judas consommera son apostasie en livrant le divin Maître pour trente deniers d'argent. Après quoi, fou de désespoir, il ira se pendre. Triste fin d'une âme qui a préféré obstinément l'esprit du monde à l'esprit de Jésus. Oh ! remercions encore saint Louis-Marie de Montfort de nous avoir mis si fortement en garde contre ce pernicieux esprit qui n'aboutit à rien moins qu'à la damnation éternelle.

*
**

L'apôtre SIMON-PIERRE, lui, ne s'était jamais laissé prendre par l'esprit du monde. Son amour pour Notre-Seigneur était sincère ; son dévouement, sans égal ; sa foi, au-dessus de tout éloge. Nous venons de le voir confesser la divinité de Jésus en une circonstance apparemment tragique pour le succès de la prédication évangélique.

Un peu plus tard, à Césarée de Philippe, non loin des sources du Jourdain, une autre confession de Simon-Pierre sera plus explicite encore. Se trouvant seul avec ces apôtres, Jésus les interroge : « Qu'est-ce que les hommes disent de moi ? » Les appréciations sont variées, répondent-ils. Les uns vous prennent pour Jean-Baptiste ressuscité, d'autres pour Elie ou pour Jérémie, ou encore pour quelqu'un des anciens prophètes revenu sur la terre.

« *Mais vous, poursuit le Sauveur, qui dites-vous que je suis ?* » Sans l'ombre d'hésitation, Pierre répond : « *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant* ». Rien de plus complet ne pouvait se formuler. L'Apôtre ne dit pas : nous estimons, nous croyons, nous sommes convaincus ; sa réponse affirme ce qui est. Vous, Seigneur, que nos yeux contemplent dans la réalité de votre nature humaine, vous êtes, par delà ce qui apparaît aux regards, vous êtes le Fils éternel du Dieu vivant ; vous êtes le Christ, c'est-à-dire l'Oint de Dieu, le Messie attendu, Fils de Dieu, du seul vrai Dieu¹.

Assertion si belle et si pleine que, sur-le-champ, Jésus lui déclare qu'il sera la pierre fondamentale de son Eglise : « *Et moi, à mon tour, en récompense de ta foi, je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ; et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle* » (Matth., XVI).

Comment expliquer alors la chute, aux heures douloureuses de la Passion, d'un apôtre si fortement attaché à son divin Maître ?...

C'est qu'il ne connaissait pas le point faible de sa nature impétueuse. Il avait en lui-même une confiance allant jusqu'à la présomption ; et ses privilèges au sein du Collège apostolique ne le garantissaient pas contre les tentations qui pouvaient survenir.

Jésus lui-même prend soin de l'en avertir. A la dernière cène, il avait parlé de séparation prochaine, et de l'impossibilité pour les disciples de le suivre là où il allait, c'est-à-dire au martyre, à la croix.

« *Où donc allez-vous, Seigneur ?* » demanda Pierre anxieux. « *Là où je vais, répondit Jésus, tu ne peux me suivre maintenant, mais tu me suivras plus tard.* » Et Pierre d'insister : « *Pourquoi ne puis-je pas vous suivre dès maintenant ? Je donnerais ma vie pour vous !* »

- Ah ! *Simon, Simon*, reprit Jésus, tu ne sais donc pas que *Satan a reçu licence*, car c'est son heure, *de vous cribler*, vous mes Apôtres, *de vous secouer comme le froment qu'on épure*. *Tous, vous serez scandalisés cette nuit à cause de moi* ».

Pierre entreprend alors de se justifier, tant il est sûr de lui-même et de sa tendresse pour le Sauveur : « *Quand bien même tous les autres seraient scandalisés à votre sujet, moi je ne le serai pas !* »

« *En vérité, je te le dis*, affirme Jésus, *toi, toi, Simon, aujourd'hui, cette nuit même, avant que le coq ait chanté deux fois, tu m'auras renié trois fois* ».

Cette assertion est intolérable à l'Apôtre ; il conteste fortement, il ose contredire son divin Maître qui est la Vérité même : « *Dussé-je mourir avec vous, non, je ne vous renierai pas. Seigneur, avec vous je suis prêt à aller et en prison et à la mort* » (Luc, XXII, 33).

En face d'une telle présomption, Jésus se tait, il attendra la leçon des événements qui vont se dérouler. Après son arrestation au jardin des Oliviers, tous les Apôtres avaient commencé par s'enfuir. Pierre pourtant se ravise et, suivant de loin la cohorte, réussit à pénétrer dans la cour du palais de Caïphe, où des serviteurs et des gardes se chauffaient autour

¹ Voir Dom Delatte, *l'Evangile de Notre-Seigneur*, p. 431

d'un feu de braise. Imprudemment, il se joignit à eux et voulut attendre pour voir comment le jugement finirait.

Mais la portière, s'approchant du groupe et regardant Pierre avec attention : « *Toi aussi, lui dit-elle, tu es un des disciples du Nazaréen ? – Non, répondit l'Apôtre. Je ne sais pas, je ne comprends pas ce que tu veux dire* ».

Un premier chant du coq retentit, auquel Pierre ne prit pas garde. Et voici qu'une autre servante fit remarquer aux gens qui se chauffaient que celui-là était vraiment avec Jésus le Nazaréen. Pierre nia une seconde fois, et même avec serment : « *Je ne connais pas l'homme dont vous me parlez* ».

Une heure environ s'écoula. Le malheureux Pierre ne pouvait se résoudre à sortir et prenait même part à la conversation. Quelques-uns lui dirent alors : « *Mais sûrement tu es Galiléen, ton accent te trahit* ». Un des serviteurs du Pontife alla jusqu'à préciser : « *Je t'ai vu avec lui dans le jardin* ». Pierre protesta avec jurement et imprécation qu'il ignorait ce qu'on voulait dire, qu'il ne connaissait nullement cet homme-là.

Les dénégations duraient encore lorsque le coq chanta pour la seconde fois. L'Apôtre alors se souvint de la prédication du Seigneur : « *Avant que le coq n'ait chanté deux fois, tu m'auras renié trois fois* ». Hélas ! c'était fait. Et voilà dans quelles chutes lamentables on peut tomber, bien que n'ayant pas l'esprit du monde, lorsqu'on ne se connaît pas et qu'on ne se renonce pas.

Simon-Pierre n'avait pas voulu reconnaître la faiblesse de sa volonté une fois laissée à elle-même. Bien au contraire, il s'affirme avec force, allant jusqu'à s'exalter au-dessus des autres et à se croire impeccable. La principale culpabilité de Pierre est dans cette folle estime qu'il a de lui-même : au lieu de s'humilier devant les avertissements de Jésus, il tombe dans la présomption et la témérité. Le reste suit, dès que l'occasion se présente.

Ce péché de l'Apôtre doit nous montrer, plus que toutes les considérations et les raisonnements, le bien-fondé de notre première Semaine. En l'employant à la connaissance de nous-mêmes, dans un grand esprit d'humilité, nous nous attaquons à la cause des chutes toujours possibles. Nous prévenons ces chutes parce que, avec la grâce de Dieu qui ne manque pas à celui qui la demande, nous facilitons les renoncements qui s'imposent pour résister aux tentations et demeurer fidèles Jésus.



Ne craignons donc pas de projeter la lumière sur nous-mêmes. Ce labeur spirituel est indispensable. Que son austérité ne nous effraye point. Pour nous encourager, pensons dès maintenant à la joie des deux Semaines qui suivront, notre méditation fixée alors sur la Sainte Vierge et sur Notre-Seigneur Jésus-Christ. Notre Consécration à ces Maîtres divins exige que nous commencions par nous humilier et nous affranchir de l'obstacle du « *moi* » égoïste, de l'attachement à notre esprit propre et à notre volonté propre.

Si, dans notre passé, nous avons à déplorer des fautes qui rappellent le péché de faiblesse de l'apôtre Simon-Pierre, imitons son repentir en faisant confiance au Cœur toujours

aimant du Sauveur. Un regard a suffi pour faire fondre en larmes l'apôtre infidèle et pour dissiper à tout jamais l'orgueilleuse estime qu'il avait de lui-même. Aussi, quand Jésus lui demandera un triple serment d'amour en compensation du triple reniement : « Simon-Pierre, m'aimes-tu, m'aimes-tu *plus que les autres* ? », l'Apôtre ne répondra pas à la direction posée. Il ne s'élèvera plus, il ne se comparera plus, il n'affirmera plus rien de sa personne : il ne se répandra plus en vaines protestations, en promesses verbales illusoires. Il aura renoncé à tout cela et se contentera d'en appeler au témoignage et à la science infinie de son Maître : Oui, Seigneur, vous qui lisez dans le fond de mon cœur, *vous savez bien que je vous aime*, et non plus moi comme auparavant.

L'humilité – une humilité profonde – était entrée dans son âme avec la triste expérience de sa chute et la connaissance de son défaut dominant. Il en sera de même pour nous. La connaissance que nous allons acquérir de nos faiblesses et de nos tendances défectueuses fera tomber nos illusions. Elle nous acheminera vers cette vertu d'humilité qui, seule, favorise de façon efficace le renoncement à soi demandé par Notre-Seigneur.

Demandons au Saint-Esprit de nous éclairer, en récitant ses Litanies tous les jours de cette Semaine, comme le prescrit notre Père de Montfort. Recourons aussi chaque jour à la Très Sainte Vierge par la récitation de l'Ave, maris Stella et de ses Litanies, pour lui « demander cette grande grâce (la connaissance de nous-mêmes) qui doit être le fondement des autres » (V.D. n° 228).

LECTURES

EVANGILE selon saint Matthieu, chap. XXIV : *Discours aux Apôtres sur la ruine de Jérusalem et le second avènement du Christ.*

IMITATION de Jésus-Christ, livre II, chap. II : *De l'humble soumission de soi-même.*

Deuxième Jour

NOUS SOMMES DES RACHETÉS

Pour nous, qui nous préparons à émettre la Consécration montfortaine, il importe de connaître et d'approfondir, en premier lieu, *ce que nous sommes par rapport à Jésus-Christ*. Le but de cette consécration n'est-il pas de nous rendre, par Marie, ses *fidèles*, ses *parfaits esclaves* ? « O Sagesse éternelle et incarnée, ô très aimable et adorable Jésus, disons-nous... je vous loue et glorifie de ce que vous avez bien voulu vous soumettre à Marie, votre sainte Mère, en toutes choses, *afin de me rendre par elle votre fidèle esclave* ». Et, au dernier paragraphe : « O Vierge fidèle, *rendez-moi en toutes choses un si parfait... esclave de la Sagesse incarnée, Jésus-christ, votre Fils...* »

Quel surcroît de lumière affluera dans notre esprit, si nous acquérons dès maintenant la certitude raisonnée que nous sommes, en toute vérité, par la grâce de notre baptême, *ses esclaves rachetés au prix de son sang !*

Notre donation totale va nous apparaître alors comme étant la ratification personnelle et amoureuse des réalités rédemptrices. Appliquons-nous donc à reconnaître, avant toute autre considération, NOTRE ENTIÈRE APPARTENANCE A JESUS- CHRIST. Nous nous soumettrons de plus grand cœur aux OBLIGATIONS qui en découlent.

Prions l'Esprit-saint et la divine Mère de nous éclairer. Demandons-leur d'entretenir en nos âmes des sentiments de reconnaissance et d'humilité, au souvenir du bienfait de notre rédemption. *Veni, sancte Spiritus ! Ave Maria.*

I

NOUS APPARTENONS A JÉSUS-CHRIST EN QUALITÉ D'ESCLAVES. « Avant le baptême, écrit saint Louis-Marie de Montfort, nous étions esclaves du diable ; le baptême nous a rendus les véritables esclaves de Jésus-Christ » (VD, n° 68 et 73). En conséquence de la faute d'Adam, chef du genre humain, nous venons au monde avec une âme souillée par le péché originel, c'est-à-dire privée de la grâce sanctifiante, participation à la vie même de Dieu. Cette privation de la vie surnaturelle fait que nous naissons, soumis à l'emprise du démon. Il est le maître chez nous, un maître tyrannique, qui ne possède aucun droit, mais qui occupe la place. C'est pourquoi, avant de verser l'eau sainte du baptême sur notre front, le prêtre procède aux exorcismes contre Satan : « *Sors de cet enfant, esprit immonde, et laisse la place à l'Esprit-Saint !* ». Par deux et trois fois, le même ordre est réitéré : *Sors ! Va-t-en ! Tu n'es plus le maître ici. Retire-toi, esprit du mal, et laisse la place à l'Esprit-Saint.*

En vertu de ces paroles jointes à celle du rite essentiel, le démon est obligé de s'en aller ; et Dieu, Trinité sainte, fait en notre âme son entrée silencieuse et sanctifiante. La vie surnaturelle, qui avait été *donnée* à notre premier père, et qu'il avait *perdue* pour lui et ses descendants par sa grave désobéissance, nous est miséricordieusement *rendue* à cet instant. Nous sommes devenus enfants de Dieu. Satan ne pourra exercer sa tyrannie que si nous l'obligeons à revenir en commettant le péché mortel.

Que les hommes, qui vivent sans la grâce du baptême, soient les esclaves du démon, il suffit, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce qu'était le monde païen avant la venue de Notre-Seigneur, et sur ce qu'il est encore aujourd'hui après dix-neuf siècles de prédication évangélique. Satan y régnait et y règne toujours en maître incontesté. Quels ravages exerce-t-il dans les âmes ! Quels avilissements produit-il jusque dans les corps !

Même dans nos vieux pays chrétiens, qui retournent en si grande partie au paganisme, ou – péché autrement grave – qui professent ouvertement l'athéisme, ne voyons-nous pas Satan triompher à nouveau, et multiplier par milliers et par milliers le nombre de ses esclaves ? C'est une vérité d'expérience que nous devenons l'esclave de notre séducteur. « L'ordre de la justice divine est ainsi constitué, enseigne saint Thomas d'Aquin¹, il doit être soumis au pouvoir de cet autre pour être puni, selon cette parole de saint Pierre en sa deuxième épître : *a quo quis superatus est, hujus et servus est* » (II, 19). On est esclave de celui par qui on s'est laissé vaincre. C'est ainsi que Satan devient le tyran de toute âme dont Dieu n'est plus le Maître.

Combien nous devons donc estimer la grâce de notre baptême ! En nous arrachant à l'esclavage de contrainte du démon, elle nous rend les véritables esclaves de Jésus-Christ. Car la vie divine n'est alors versée dans notre âme qu'en vertu des mérites de la Passion et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Adam, abusant de sa liberté, avait pu désobéir à Dieu et l'offenser gravement : mais son péché commis, il ne pouvait se racheter. Impuissant à offrir une réparation adéquate, égale à l'offense, il entraînait avec lui toute sa descendance dans la damnation.

C'est alors que, par une miséricordieuse condescendance, le Fils de Dieu s'est offert à son Père pour satisfaire à la Justice divine infiniment offensée. Il s'est fait homme dans la plénitude des temps. Pendant les trente-trois années de sa vie sur la terre, il a prié, travaillé, lutté, souffert pour arracher nos âmes à l'esclavage du démon. Toutes ses actions et souffrances, et principalement sa mort en croix, étant d'une valeur infinie, il a payé notre dette. Il nous a rachetés à haut prix, « non pas au prix de choses corruptibles comme l'or et l'argent, mais au prix de tout son sang ». (I Petr., I, 18).

Nous sommes sa Conquête, son peuple acquis, son héritage, son bien, sa propriété. Nous lui appartenons entièrement. Nous nous trouvons divinement marqués du sceau de sa possession. Nous voici devenus « ses véritables esclaves » par un prodige inouï de son amour, puisque c'est son amour qui l'a fait s'incarner et accepter de mourir pour nous.

Comment lui mieux témoigner notre reconnaissance qu'en écoutant notre esprit, notre cœur, toute notre âme en la sagesse de ce merveilleux plan rédempteur ? C'est précisément ce que nous demande saint Louis-Marie de Montfort, quand il propose aux baptisés, en réponse à

¹ Sum. Theol. ; Pars 1a ; quaest. 63 ; art. 8

leur entière appartenance à Jésus-Christ, de *se consacrer à son service* par une dépendance totale, spontanée et libre, uniquement à base d'amour.

II

Une telle démarche de notre part nous apparaîtra plus engageante encore, si nous considérons à présent les OBLIGATIONS qui découlent de notre bienheureuse condition d'esclaves de Jésus-Christ. Prions de nouveau l'Esprit-Saint.

N'étant pas à nous, mais tout entiers à notre divin Rédempteur, il est clair que nous ne devons vivre, travailler et fructifier que pour lui. Ses droits de propriété sur nos *œuvres* sont la conséquence de ses droits sur notre *personne*. Le possesseur du champ est le possesseur des fruits que rapporte ce champ. « C'est pour cette raison, nous dit Montfort (VD, n° 68), que le saint-Esprit nous compare : à des arbres plantés le long des eaux de la grâce, dans le champ de l'Eglise, qui doivent donner leurs fruits en leur temps ; aux *branches* d'une vigne dont Jésus-Christ est le cep, qui doivent rapporter de bons raisins, à un *troupeau* dont Jésus-Christ est le Pasteur, qui se doit multiplier et donner du lait ; à une *bonne terre* dont Dieu est le laboureur et dans laquelle la semence se multiplie et rapporte dans l'épi trente fois, soixante fois, cent fois le grain confié au sol¹ ».

Ces belles comparaisons bibliques nous montrent, en effet, très nettement, et l'obligation de produire des œuvres de sainteté et la mainmise de Jésus sur ces œuvres dès qu'elles éclosent et s'épanouissent en nos âmes. Les fruits du champ lui reviennent, et de même les grappes de la vigne, et le lait du troupeau, et le bon grain multiplié. Tout est à lui : le champ, la vigne, le troupeau, la terre, ainsi que nos personnes. Notre bonheur doit être de faire valoir ses biens, pour l'enrichissement de sa gloire et pour la louange de la grâce qu'il infuse sans cesse en nos âmes.

L'image de la vigne, tant aimée de Notre-Seigneur, est des plus significatives. Jésus-Christ est le « Cep » qui plonge ses racines dans les profondeurs de la Trinité, et nous sommes les rameaux gonflés de sève divine. Les grappes de raisin sont le bien et la gloire de la vigne. Plus ces grappes sont lourdes et colorées, plus elles glorifient la sève vivifiante qui monte du cep et s'en va jusqu'aux extrémités des plus lointaines branches. Il ne vient à l'idée de personne de considérer les grappes qui pendent aux rameaux, comme appartenant à elles-mêmes, indépendamment de la vigne qui les supporte et les produit.

Ainsi nos œuvres, fruits de la grâce, appartiennent en premier lieu à Jésus-Christ. Plus ces œuvres apparaissent imprégnées de sève divine, imbibées et comme saturées de sainteté, plus aussi elles revendiquent l'honneur d'être la richesse et la gloire de son incessante action en nous.

Nos œuvres surnaturelles et méritoires sont tellement le bien de Notre-seigneur, que « Jésus a donné sa malédiction au *figuier infructueux*² et porté condamnation contre le *serviteur inutile*³ qui n'avait pas fait valoir son talent » (VD, n° 68). L'arbre était le bien du Maître, ainsi que l'esclave et le talent donné ; le Maître était donc en droit d'attendre des

¹ Cf. Ps., I, 3 ; Jean XV, 1 ; X, 11 ; Matth., XIII, 3, 6.

² Matth., XXI, 19.

³ Matth., XXV, 24-30.

fruits de son arbre et des revenus du travail de son esclave. S'il ne les recueille ni ne les perçoit, il se trouve frustré en rigueur de justice, et c'est pourquoi il maudit et il condamne.

« Tout cela, ajoute saint Louis-Marie de Montfort, nous prouve que Jésus-Christ veut recevoir quelques fruits de nos chétives personnes, savoir nos bonnes œuvres, parce que ces bonnes œuvres lui appartiennent uniquement (notre coopération à la grâce étant elle-même le résultat d'une grâce) : *creati in operibus bonis in christo Jesu* (3), nous avons été créés pour faire des bonnes œuvres en Jésus-Christ ». Notre régénération est, en effet, une création nouvelle dans le Christ, dont le but est de nous faire produire les œuvres nouvelles que Dieu attend de nous et qui sont en nous le fruit de sa grâce. Ainsi « Jésus-Christ est l'unique principe et doit être l'unique fin de toutes nos bonnes œuvres » (VD, n° 68). Nous lui appartenons entièrement.



De cette doctrine, Montfort n'hésite pas à tirer la conclusion suivante, à savoir que nous devons servir notre divin Rédempteur et Maître « *non seulement comme des serviteurs à gages, mais comme des esclaves d'amour* » (n° 68).

Puisque nous sommes « *ses véritables esclaves* » au sens plénier du mot, ce sera lui manifester notre plus amoureuse reconnaissance que de nous livrer ainsi à son service, pour l'honneur de lui appartenir. Ne craignons pas d'arborer fièrement, à la suite de l'apôtre saint Paul (Rom., I, 1), ce noble titre d'esclaves de Jésus-Christ. « Esclaves », et non pas simplement « serviteurs ». Le serviteur ne dépend que partiellement de son maître : il travaille moyennant des gages et pour un temps limité. Aussi, ne peut-on l'appeler un serviteur d'amour.

Nous voudrions, au contraire, nous donner entièrement et pour toujours, en hommage de notre entière et éternelle appartenance, reconnue et aimée. Nous voudrions que rien ne puisse limiter notre donation, ni la mesurer, la restreindre ou la conditionner.

Il n'est question ici que de l'esclavage de *volonté*, lequel procède du cœur ; et le mot « *esclave* » comme nous l'entendons n'est nullement opposé à « libre », mais seulement à « Maître ». Esclaves d'un Maître qui s'appelle Notre-Seigneur Jésus-Christ, quoi de plus spontané, de plus libre, de plus imprégné d'amour profond ! Nous ne l'aimerons et ne lui appartiendrons jamais trop ; c'est pourquoi nous nous en tenons au mot le plus fort dans nos langues humaines, pour lui exprimer notre totale et absolue dépendance.

On comprend dès lors l'inlassable insistance de l'Eglise à terminer toutes ses Oraisons liturgiques, toutes ses implorations de grâces, en recourant à la formule qui rappelle et honore ses droits de Rédempteur : *Per Dominum nostrum Jesum Christum...* Par Jésus-Christ, notre Seigneur et Maître. Si nous le reconnaissons « Seigneur, et Maître » (et il est le seul Seigneur et Maître : *Tu solus Dominus...* *Jesu Christe*, disons-nous dans le *Gloria* de la messe), il faut bien qu'à ce titre réponde notre titre d'esclaves, de même qu'au titre de « père » répond celui d'« enfant ». Ils s'appellent l'un l'autre, ils sont inséparables.

Au matin de l'Annonciation, lorsque la Vierge de Nazareth accepta cette divine Maternité corédemptrice que l'envoyé du Ciel lui proposait, n'a-t-elle pas commencé par

incliner toute sa personne devant les droits de Dieu ? Elle n'a pas hésité à se proclamer son esclave : *Ecce ancilla Domini*, c'est-à-dire, selon la force du texte original, non pas seulement servante, mais esclave de son Seigneur et unique Maître, Dieu. Et pareillement, dès la première strophe de son cantique du *Magnificat* : Mon âme glorifie le Seigneur... parce qu'il a daigné jeter les yeux sur l'humilité de son *esclave*.

O splendeur d'humilité ! Marie prononce ces paroles, alors qu'elle se voit élevée à la transcendante dignité de Mère de Dieu. Déjà, par la grâce de son Immaculée Conception, elle était sa *Fille* bien-aimée, la plus privilégiée et la plus comblée, bien au-dessus de toutes les autres créatures angéliques ou humaines. Et voilà qu'elle s'affirme son esclave. Elle est donc tout à la fois la *Fille*, la *Mère* et l'*Esclave* de Dieu.

Preuve évidente que ces mots et ces titres s'harmonisent. Et s'ils s'harmonisent en Marie, pourquoi ne s'harmoniseraient pas en nous les mots et les titres d'enfants de Dieu et d'esclaves de Jésus-Christ ? Enfants du Père des Cieux par la grâce de notre baptême ; esclaves de Jésus-Christ par la reconnaissance de ses droits de Rédempteur : c'est notre amoureuse réponse à l'infini bienfait du prix de son sang. Etant ses véritables esclaves, nous nous offrons à « le servir en cette qualité, pour l'honneur seul de lui appartenir ». (VD, n° 73).

Nous nous conformons ainsi à l'enseignement du Catéchisme du Concile de Trente¹, lorsqu'il prescrit aux pasteurs de porter leurs fidèles à se ressouvenir et croire qu'ils sont liés et consacrés à Notre-Seigneur Jésus-Christ comme des esclaves à leur Rédempteur et Maître : *non secus ac mancipia Redemptori nostro et Domino* (VD n° 72 et 129). Les deux termes « Rédempteur et Maître » sont unis à dessein, pour montrer que notre appartenance au Christ découle directement des droits que sa Rédemption lui confère.

Concluons avec saint Louis-Marie de Montfort : « Ou il faut que les chrétiens soient esclaves du diable, ou esclaves de Jésus-Christ » (VD, n° 73). Il n'y a pas de milieu. Esclavage de contrainte d'une part ; esclavage de volonté d'autre part. L'un comme l'autre, commencé durant la vie et consommé après la mort. Dans l'enfer les réprouvés sont les éternels esclaves de haine de Satan. Au Ciel, les élus sont les éternels esclaves d'amour de Dieu : l'apôtre saint Jean les a vus, rassemblés de toutes les nations de la terre et glorieusement marqués au front du signe de l'Agneau immolé.

*
**

Connaissant donc à présent ce que nous sommes par rapport à Jésus-Christ, nous aimerons notre foncière appartenance de rachetés. Nous aimerons le terme qui l'exprime : il est celui de l'humilité dans la vérité. Les âmes vraiment humbles n'éprouvent aucune difficulté à s'en emparer, tant il fa au-devant de leur besoin de dépendre, de servir et de se donner. Les objections ne surviennent que si l'on se place en face des hommes et en face de soi-même, quand il faudrait se mettre uniquement en face de Dieu comme a fait la Vierge à Nazareth. Si nous regardons les hommes, nous ne constaterons que violences et outrages à la dignité humaine. Si nous nous arrêtons à nous-mêmes, nous serons aux prises avec des raisonnements d'égoïsme et d'amour-propre.

¹ Pars. Ia, cap. 3, art. 2, § 15. *De secundo Symboli articulo*, in fine.

Regardons en haut, bien au-dessus des hommes et de nous-mêmes ! Regardons l'adorable et aimable Jésus, la Sagesse éternelle et incarnée, qui nous a rachetés au prix de tout son sang. Rendons-lui grâces de ce qu'il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme d'un esclave, pour nous tirer du cruel esclavage du démon. Demandons-lui, par sa sainte Mère, la contrition et le pardon de nos fautes, et offrons-nous généreusement à tous les renoncements qu'exige notre divine appartenance.

LECTURES

EVANGILE selon saint Matthieu, chap. XXV : *Parabole des talents*.

IMITATION de Jésus-Christ, livre II, chap. V : *De la considération de soi-même*.

Troisième Jour

NOUS SOMMES DES GRANDS BLESSÉS

Il nous est loisible à présent de nous adonner à la *connaissance de nos misères*. Il y a d'abord celles qui dérivent en ligne directe du péché originel. Ce péché a laissé dans notre être de nature des BLESSURES profondes. Considérons les l'une après l'autre. Plus nous les connaissons, plus nous aurons à cœur de leur appliquer les REMÈDES de l'ascèse chrétienne.

Continuons d'invoquer l'Esprit-Saint et son Epouse immaculée. En raison même de sa préservation du péché originel, Marie – bien plus profondément que nous – est capable de comprendre notre misère morale ; et toute sa maternelle compassion ne demande qu'à nous secourir.

I

Les BLESSURES du péché originel. Adam, dans l'état d'innocence, ne possédait pas seulement la grâce sanctifiante en son âme ; il jouissait encore, par surcroît, de privilèges magnifiques qui perfectionnaient sa nature et le rendaient plus apte à vivre avec sécurité et joie son rôle de chef du genre humain.

Ces privilèges – dons absolument gratuits – étaient la *science infuse*, qui le rapprochait des anges ; la *maîtrise des passions*, c'est-à-dire l'exemption de la concupiscence ou l'inclination au mal ; l'*impassibilité*, c'est-à-dire l'exclusion de la maladie et de toute souffrance ; l'*immortalité*, c'est-à-dire l'exemption de la mort corporelle. Le temps de l'épreuve écoulé, Adam devait passer sans heurt du paradis terrestre au paradis céleste. Mais, par sa désobéissance grave, il perdit d'un seul coup et la grâce sanctifiante et tous les privilèges que Dieu lui avait accordés.

Le sacrement de baptême nous rend la grâce sanctifiante avec le droit au bonheur du Ciel ; il ne nous restitue pas les dons préternaturels qui l'accompagnaient. Nous demeurons ainsi dans un *état de déchéance*, de disgrâce, d'appauvrissement, subissant dans notre nature ce qu'on appelle les blessures du péché originel : l'*ignorance*, la *concupiscence*, la *souffrance* et la *mort*.

Dans notre intelligence, l'ignorance a remplacé la science infuse. Le premier homme avait reçu de Dieu la révélation des vérités surnaturelles que comportait son état de justice, ainsi qu'un ensemble de connaissances sur les choses nécessaires à la vie, en raison de sa condition de chef et d'éducateur du genre humain. Cette science ayant été perdue, nous devons y remédier par la science acquise. Nous ignorons tout en venant au monde : notre intelligence est aussi nue qu'une plaque de marbre bien lisse où rien n'est gravé, ou qu'un panneau uni sur lequel il n'y a rien de peint. Tout devra commencer par nous venir des sens, et durant notre vie entière il nous faudra apprendre.

Un dur et continuel labeur s'impose, car l'ignorance, surtout celle des vérités importantes pour la direction de notre vie morale et de notre vie spirituelle, n'est pas facilement vaincue. C'est un fait que le plus grand nombre des baptisés se montre rétif à entretenir et développer en eux les enseignements du catéchisme ; On se contente de peu, on ne comprend pas qu'il ne faudrait jamais de déshabituer de l'étude des vérités révélées. Aussi, que de déficiences, que de lacunes, que d'erreurs dans les esprits en matière religieuse !

Même chez ceux qui se portent résolument vers la connaissance de Dieu et des choses divines, qui s'appliquent à réduire autant que possible l'ignorance native par l'intelligence es mystères de la foi et par les clartés provenant des dons du Saint-Esprit, une très grande part d'obscurité demeure. Ils n'avancent qu'à tâtons vers la pleine lumière réservée à la gloire, sachant bien qu'ils se livrent à l'étude d'une science sans fin, mais qui fait leur béatitude ici-bas. « *O Seigneur, suppliait saint Augustin, que vos Ecritures soient toujours mes chastes délices. Que je boive de vos eaux salutaires, depuis le commencement du Livre sacré où l'on voit la création du ciel et de la terre jusqu'à la fin où l'on contemple la consommation du Règne perpétuel de votre Cité sainte* ». Saint Augustin était pourtant un grand génie. Que penser alors de nous-mêmes et de nos ignorances humiliantes.

Avec la science infuse, le péché originel nous a fait perdre également la maîtrise de nos passions. La volonté d'Adam innocent, spécialement fortifié par la grâce, maintenait facilement l'ordre parmi les tendances des facultés inférieures. « *Telle était la puissance de l'image de Dieu en l'âme, écrit Bossuet, qu'elle tenait tout dans le respect* ». Le corps était soumis à l'âme, comme l'âme était soumise à Dieu.

La grâce disparaissant, la maîtrise des passions disparut avec elle. Nos facultés sensibles réclament, impérieusement parfois, leur satisfactions. *Nos sens extérieurs*, nos regards, par exemple, se portent avec avidité vers ce qui flatte la curiosité ; nos oreilles écoutent avec empressement les nouvelles qui se présentent ; notre toucher recherche les sensations agréables, et cela bien souvent au-delà des limites permises par la loi morale. Il en est de même de nos sens intérieurs : l'imagination nous représente toutes sortes de scènes plus ou moins sensuelles ; la sensibilité convoite des jouissances inférieures ; Tous ces sujets révoltés essaient d'entraîner le consentement de la volonté. C'est la tyrannie de la CONCUPISCENCE, l'inclination violente vers le mal, l'attrait désordonné vers le plaisir défendu.

Assurément, la volonté peut résister ; mais elle-même se ressent de la désobéissance de notre premier père. Elle a peine à se soumettre à Dieu et à ses représentants sur la terre. Elle a des prétentions à l'indépendance : volontiers elle croit pouvoir se suffire ; Aussi, que d'efforts lui faut-il pour vaincre les obstacles qui s'opposent à la réalisation du bien. Que de faiblesse, que d'inconstance dans ces efforts ! Que de fois elle se laisse entraîner par le sentiment et les passions !

Saint Paul (Rom. VII, 19-25) a décrit, en termes frappants, cette déplorable faiblesse : « Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas... Car je vois dans mes membres une autre loi qui lutte contre la loi de la raison, et qui me rend captif de la loi du péché qui est dans mes membres. Malheureux homme que je suis. Qui me délivrera de ce corps de mort ?...¹ ». C'est la lutte de la chair contre l'esprit. Tout fils d'Adam l'expérimente

¹ Voir Tanqueray, *Précis de théologie ascétique et mystique*, N° 74 et 75

à vif dans son âme. La grâce baptismale, se développant dans une vie chrétienne vraiment vertueuse, corrige, atténue cette propension au péché ; elle ne la guérit jamais entièrement. La maîtrise d'eux-mêmes, presque sans défaillance, que nous admirons chez les saints, est le résultat de luttes héroïques et de patients efforts, soutenus par une grâce puissante.

Quant aux deux autres blessures du péché originel, la souffrance et la mort, elles demeurent inéluctables et implacables pour tous. Il nous faut manger notre pain à la sueur de notre front, exposés aux maladies et infirmités de tous sorts ; en attendant de retourner un jour à la terre dont nous avons été pris. Mais ici encore, avec la grâce rédemptrice mise à profit, nous pouvons sanctifier la souffrance et adoucir ce que la mort comporte d'effrayant et de cruel. Rappelons-nous ce que dit le Père de Montfort au sujet de la mort des fidèles esclaves de Marie : elle est douce et tranquille, la Vierge y assiste ordinairement pour les conduire elle-même dans les joies de l'éternité (VD, n° 200).

II

LES REMÈDES de l'ascèse chrétienne. Connaissant les blessures que nous portons en notre nature humaine, il nous faut non seulement croire au dogme du péché originel, mais en conséquence entretenir en nous d'une manière habituelle une *grande humilité d'esprit*. Cette humilité sera le premier remède à notre misère native : on ne conçoit pas des êtres déçus qui s'exaltent.

Sans doute, notre nature n'est pas corrompue en elle-même. Les expressions, souvent fortes, de la tradition chrétienne sur la déchéance originelle, doivent s'entendre de l'homme par rapport à sa condition première, non de la nature considérée en elle-même. Celle-ci, même après le péché, n'est pas intrinsèquement mauvaise ; elle garde son libre arbitre, elle est encore capable de quelque bien dans son ordre. Il reste cependant que nous sommes des êtres affaiblis, appauvris, dégradés, défigurés, privés de dons magnifiques : la nature était faite pour la grâce. Qui dit privation dit une chose qui manque, alors qu'elle devrait être ; et, par là même, c'est un mal, c'est un désordre qu'elle manque. C'est un désordre devant Dieu, c'est le désordre du péché originel entraînant toutes les suites que nous avons signalées¹. Bien que, personnellement, nous n'en soyons pas coupables, nous devons nous en humilier. C'est l'attitude qui nous convient : elle va nous aider maintenant à mieux connaître les tendances mauvaises qui prédominent en nous et s'opposent à l'acquisition des vertus. Elles sont la cause la plus fréquente de nos péchés actuels.

Ces tendances, appelées communément défauts dominants, ne sont pas autre chose que l'attache à soi-même, enracinée plus fortement dans l'une ou l'autre des trois grandes convoitises qui nous entraînent vers le mal : l'orgueil, la convoitise de la chair et celle des yeux. Il importe de bien les connaître, afin d'être à même de les mieux combattre².

L'orgueil nous entraîne vers un amour excessif de notre personne. Cet amour se manifeste de plusieurs manières : sous forme d'égoïsme, ou de vanité, ou de présomption, ou encore d'ambition avec désir de dominer.

Certaines natures offrent un *égoïsme* très accentué, toujours prêt à se montrer : soi d'abord. On ramène tout à soi, on ne se préoccupe et on ne s'inquiète que de soi, on s'enferme

¹ Voir *Ecclesia* (Boud et Gay, 1929), p. 119, 2^e colonne.

² Voir Tanquerey, ouvrage cité, n° 818 et suivants.

en soi comme si on se faisait son centre. On ne pense pas aux autres, on ne s'intéresse pas à eux, on ne sympathise pas. Ce défaut fait beaucoup souffrir l'entourage. Vous ne pouvez rien dire, ni une peine, ni une joie, ni évoquer un souvenir ou raconter vos impressions, sans qu'aussitôt votre interlocuteur, n'en tenant aucun compte, vous ramène à ce que lui-même a vu, connu, éprouvé : moi ceci, moi cela... C'est toujours le moi mis en avant.

D'autres natures sont *vaniteuses* : elles recherchent l'estime, l'approbation, la louange. La vantardise ne les gêne pas : on parle de soi avec avantage, de son intelligence, de ses capacités, de ses talents, de son savoir-faire ; et aussi de sa famille, de ses relations, de ses succès qui ont toujours dépassé les succès des autres. On aime encore attirer sur soi l'attention par certaines manières d'agir, de se vêtir, de paraître, par un faste qu'on déploie à l'occasion, ou par des singularités qu'on se permet. Maigres satisfactions qui privent l'âme de beaucoup de mérites.

D'autres présentent le défaut de *présomption* : c'est une confiance illimitée en soi-même, en ses facultés naturelles, en sa science, en sa force, et même en ses vertus. D'où la tendance à s'élever au-dessus des autres, à vouloir faire des choses qui vous dépassent ; et plus encore à vouloir toujours avoir raison, à ne pas reconnaître ses torts, à ne pas tenir compte des avertissements reçus ; à ne pas plier, ne pas céder ; bien plus, à tenir tête envers et contre tout. Et devant une résistance, on s'emporte, on se fâche, on monte parfois jusqu'à la *colère* qui vous fait perdre le contrôle de vos facultés. Ce défaut, nous l'avons vu, était celui de l'apôtre Simon-Pierre, le chef du collège apostolique. Faute de le reconnaître, il s'est exposé à la tentation sans précautions ni garanties, et il est tombé dans un triple péché grave. Ajoutons, à sa louange, qu'après avoir reconnu et pleuré ses reniements, il est devenu le plus humble de tous, comme l'a témoigné sa mort en croix.

L'*ambition* et le *désir de dominer* dérivent de la même source. On aime et on recherche les honneurs, les dignités. On veut arriver aux premières charges ; et pour cela, on se montre flatteur, louangeur, cherchant les bonnes grâces de ceux qui sont haut placés. Quand, en fait, on y parvient, on ne craint pas, pour s'y maintenir, d'éloigner les personnes qui vous gênent et l'on s'entoure d'autres qui vous adulent. L'envie ou la jalousie entre alors en jeu envers quiconque exerce un ascendant, capable de renverser votre situation élevée ou de rivaliser avec les qualités brillantes qu'on admire en soi. On éprouve de la peine en entendant louer les autres ; on s'efforce d'atténuer ces éloges par des critiques malines.

Tel est le triste étalage du défaut d'orgueil. Comme on le voit, il s'oppose en tout premier lieu à l'esprit d'humilité.

La *convoitise de la chair* nous porte à aimer le corps plus qu'il ne faut : c'est une tendance très prononcée à se rechercher dans les satisfactions qui l'affectent. Ceux en qui domine cette convoitise ont à lutter plus que d'autres contre la paresse, la gourmandise, et contre les affections sensibles. La paresse fait reculer devant tout effort corporel : le travail assidu, les corvées, les emplois qui réclament un courage persévérant. Par contre, elle se complaît dans ce qui favorise le repos du corps, son bien-être, comme le sommeil prolongé, les bains fréquents, l'usage des parfums, les vêtements légers, les promenades agréables, les visites sans raison. Cette paresse, si elle n'est combattue, expose à bien des tentations.

La *gourmandise* décèle un abus du plaisir légitime que Dieu a voulu attacher au manger et au boire : soit en prenant de la nourriture ou de la boisson sans besoin, en dehors des repas, pour le plaisir de se satisfaire ; soit en recherchant dans les repas ce qu'il y a de

meilleur, les mets les mieux apprêtés, comme le font les gourmets ; soit en prenant une quantité trop grande d'aliments, au risque de compromettre sa santé (combien de maladies proviennent des excès de table !) ; soit encore en mangeant avec avidité, un peu comme les bêtes qui se précipitent sur ce qu'on leur donne. Que de fautes on commet ainsi contre la mortification.

Les *affections ou amitiés sensibles*, recherchées pour elles-mêmes, sans autre raison que la satisfaction du cœur, sont toujours dangereuses, car la limite est vite franchie, qui passe du sensible au sensuel, et du sensuel au charnel. On s'attache, on ne surveille pas son imagination, sa sensibilité, ses regards et surtout le sens du toucher. C'est le défaut dominant de certaines natures qui peuvent être très riches, mais qui sont en même temps très faibles. Il faut savoir y mettre ordre dès le commencement, sinon on court au-devant de chutes regrettables. Ces sortes d'affections ne sont permises qu'entre ceux qui ont la liberté et l'intention de s'unir dans l'état du mariage.

La *convoitise des yeux* incline à l'*avarice*, que nous entendons ici comme l'attache exagérée aux biens que l'on possède ou dont on peut disposer. On a tendance à garder jalousement son argent une fois acquis. On ne dépense qu'à regret, avec lésinerie. On refuse d'aider les siens, on ne donne rien ou presque rien aux pauvres, et aux bonnes œuvres. Au lieu d'économiser sagement, on capitalise outre mesure par peur de manquer et sans faire confiance au Père des Cieux qui veille sur nos besoins. Ainsi, petit à petit, les yeux se rivent à la terre, comme si on devait y demeurer toujours. Aimons donner, aimons faire l'aumône.

Tous ces défauts ne sont pas des péchés en eux-mêmes, mais ils nous font commettre quantité de fautes, fautes vénielles le plus souvent ; et dans la mesure où nous leur accordons satisfaction, ils se fortifient et deviennent de plus en plus exigeants. Ils peuvent alors nous entraîner aux péchés graves, et même se transformer en habitudes vicieuses tyranniques. C'est alors qu'aux suites du péché originel s'ajoutent les suites autrement accentuées des péchés personnels.



Le précepte évangélique du renoncement s'impose. Il nous faut, dit Montfort, « *renoncer aux opérations des puissances de notre âme* » (VD, n° 81). En ce qui concerne notre INTELLIGENCE, renoncer à ce mal qu'est l'*ignorance religieuse*. Appliquons-nous à connaître ce qui se rapporte à Dieu, notre fin dernière, et aux moyens de l'atteindre. Cette connaissance est primordiale : il serait déraisonnable de s'occuper des sciences humaines et de négliger celle du salut. Que de baptisés, très instruits dans telle ou telle branche du savoir humain, n'ont qu'une connaissance bien imparfaite des vérités chrétiennes.

Renoncer à cette *vaine curiosité*, qui recherche avant tout et d'une manière excessive les lectures qui plaisent, comme celles des romans, des journaux et de certaines revues à la mode où l'âme ne trouve rien qui puisse l'élever ou l'enrichir. On fait passer ainsi l'agréable avant l'utile et le nécessaire, on perd un temps précieux, on transforme ce qui devrait être moment de détente en une occupation creuse qui se prolonge et nuit grandement au bon emploi de la journée.

Renoncer aussi et surtout à cette particularité d'*orgueil de l'esprit*, qui prétend se suffire et s'incline difficilement devant les enseignements de la foi ou les directives du Magistère, comme aussi devant l'obéissance due aux Supérieurs. On raisonne, on critique, on

tient à ses propres idées, on ne consulte pas l'autorité, on n'a confiance qu'en son jugement, on traite avec dédain les opinions de autres. On sème ainsi la division, au lieu d'entretenir la paix et la concorde.

En ce qui concerne la VOLONTÉ, qui est en nous la faculté maîtresse, la cause de nos mérites ou démérites, nous devons renoncer à suivre les exigences des facultés inférieures, afin de toujours soumettre parfaitement notre vouloir à celui de Dieu ; ce qui demande bien des sacrifices, en particulier le sacrifice de nos goûts, de nos caprices, de nos empressements naturels.

Renoncer à l'irréflexion qui nous fait suivre l'impulsion du moment, l'emportement ou encore la routine. On ne réfléchit pas avant d'agir, on ne se demande pas ce que Dieu réclame de nous.

Renoncer à la *nonchalance*, à l'indécision, au manque de ressort moral, toutes choses qui paralysent les forces de la volonté. Il importe d'acquiescer, de développer les convictions de foi, qui stimulent notre vouloir et le déterminent à choisir ce qui est conforme au vouloir divin.

Renoncer à la *peur de l'insuccès* : elle est un manque de confiance, et par là même, elle diminue singulièrement nos forces. Il faut, au contraire, se souvenir qu'avec le secours de la grâce, on est sûr d'aboutir à de bons résultats.

Renoncer aussi à cette autre peur qu'est le respect humain : en craignant les critiques ou les railleries des autres, on s'appuie moins sur le jugement de Dieu, le seul qui compte : on affaiblit ainsi sa volonté.

Quant aux *mauvais exemples*, nous devons leur résister avec force, car ils nous entraînent d'autant plus facilement qu'ils correspondent à une propension de notre nature. Nous l'avons vu dans nos méditations des Jours préliminaires, c'est Notre-Seigneur que nous devons imiter, non pas le monde.

*
**

Il faut de plus, nous dit Montfort, « *renoncer aux opérations des sens de notre corps* », c'est-à-dire qu'il nous faut voir comme si on ne voyait point, entendre comme si on n'entendait point, se servir des choses de ce monde comme si on ne s'en servait point » (VD, n° 81). C'est la doctrine de l'apôtre saint Paul dans sa première Epître aux Corinthiens (VII, 29-31).

Il va de soi que nous devons renoncer aux regards gravement coupables, ceux qui sont commandés par de mauvais désirs. Notre-Seigneur les réprouve énergiquement lorsqu'il dit : « Si ton œil droit est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi ; car il vaut mieux pour toi qu'un seul de tes membres périsse, et que ton corps tout entier ne soit point jeté dans la géhenne » (Matth. V, 29). Ce qui ne veut pas dire qu'on doive se crever les yeux, mais qu'il faut savoir arracher son regard à la vue de personnes ou objets qui sont un sujet de scandale.

Mais nous devons encore renoncer aux regards simplement curieux : ils peuvent susciter des tentations ; ils sont toujours cause d'une foule de souvenirs et d'images qui dissipent l'âme, encombrant la mémoire et occasionnent la plupart de nos distractions dans la prière. Purifions nos regards en les reposant sur tout ce qui est de nature à élever notre âme et à nous faire bénir le Créateur.

En ce qui concerne les paroles contraires à la pureté ou à la charité, si nous ne pouvons éviter de les entendre, du moins ne les écoutons pas, ne leur prêtons pas une oreille attentive ; et surtout n'interrogeons pas pour entamer ou prolonger une conversation déjà mauvaise en soi. Il est bien rare que des conversations déshonnêtes ou contraires à la charité ne produisent pas des effets désastreux chez ceux qui les écoutent. Les premières allument des désirs mauvais et provoquent au péché ; les secondes entraînent à des bavardages qui nuisent à la réputation du prochain : on est tant porté à répéter ce qu'on a entendu. Aimons les entretiens qui sont lumière et bienveillance, en même temps que sage délassement.

Ainsi nous userons de ce monde comme n'en usant pas, sachant que tout y est passager, caduc, éphémère. C'est ce que saint Paul appelle mourir tous les jours ; *Quotidie morior* (I Cor. XV, 31). Jésus, recourant à une comparaison qui lui est familière, avait déjà dit : « Si le grain de froment ne tombe dans la terre pour y mourir, il reste seul, impuissant à se reproduire ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits » (Jean, XIV, 24). Si nous ne mourons à nous-mêmes, explique Montfort, et si nos dévotions les plus saintes ne nous portent à cette mort nécessaire et féconde, nous ne porterons point de fruit qui vaille pour la vie éternelle, nos dévotions nous deviendront inutiles, toutes nos œuvres de justice seront souillées par notre amour-propre et par notre volonté, ce qui fera que Dieu aura en abomination les plus grands sacrifices et les meilleurs actions que nous puissions faire. A notre mort, nous nous trouverons les mains vides de vertus et de mérites ; nous n'aurons pas une étincelle du pur amour, qui n'est communiqué qu'aux âmes mortes à elles-mêmes, dont la vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu (VD, n° 81).

*
**

Ayons donc le courage, avec la grâce divine, de ne point reculer devant l'austère précepte du renoncement à soi : il est la condition première et indispensable de notre marche à la suite du divin Maître. Mais, comme la grâce divine ne nous est donnée que par Marie, les méditations qui vont suivre – tout en continuant de nous découvrir nos misères – nous montreront quel puissant secours est la Très Sainte Vierge, si nous savons mettre à profit son rôle providentiel de *Médiatrice*. Loin de nous appuyer sur nos seuls efforts personnels, nous aurons à cœur de recourir continuellement à son aide et intercession. Ainsi, nous entretiendrons et développerons en nous la vertu d'humilité ; et Marie nous sera très présente pour fortifier notre volonté dans la lutte contre nous-même et contre les ennemis qui s'opposent à notre avancement spirituel.

LECTURES

EVANGILE selon saint Matthieu, chap. XXV, 31 à 46 : *Description du Jugement dernier.*

IMITATION de Jésus-Christ, livre III, chap. VIII : *Du peu d'estime de soi-même aux yeux de Dieu.*

Quatrième Jour

NOUS SOMMES DES PAUVRES PÉCHEURS

Nous considérerons aujourd'hui notre misère de pauvres pécheurs, c'est-à-dire les fautes que nous avons commises dans le passé et celles que nous commettons encore dans le présent. Cet examen de notre conscience nous fera reconnaître combien nous sommes indignes d'approcher directement et par nous-mêmes la sainte et auguste Majesté de Dieu ; combien aussi nous devons sentir profondément le besoin de recourir à Marie Médiatrice, miséricordieusement placée entre notre misère de pécheurs et la sainteté divine.

Pour nous aider davantage, nous parcourrons nos fautes selon u'elles offensent plus spécialement l'une ou l'autre des trois adorables Personnes de la Trinité : nos ingratitude envers le Père, nos infidélités envers le Fils, nos tiédeurs envers le Saint-Esprit¹. Humiliés et contrits, nous serons heureux alors de rencontrer le visage accueillant de Celle dont la miséricorde n'a jamais manqué à personne. C'est sa Médiation qui nous obtient, et les grâces du pardon, et les grâces plus excellentes de notre union à Jésus-Christ.

Redisons-lui, en commençant, l'invocation familière : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs ».

I

NOTRE MISÈRE DE PAUVRES PÉCHEURS. Reconnaissons d'abord nos INGRATITUDES envers le Père. Il est notre premier et plus grand bienfaiteur. Nous lui devons tout, notre vie de nature et notre vie de grâce. Il nous a créés, il nous maintient dans l'existence. Notre âme unie à notre corps, nos facultés, nos puissances de connaître et d'aimer nous viennent directement de lui. Combien nous devons apprécier ce don de la vie, d'une vie intelligente et libre, qui fait briller sur notre front quelque chose de la lumière de sa Face. « O Dieu, Soyez béni de m'avoir créée ! » murmurait en mourant sainte claire d'Assise.

La grâce sanctifiante, reçue au baptême, est un bienfait d'ordre incomparablement supérieur. Par elle, nous pouvons en toute vérité appeler Dieu « notre Père », puisqu'elle nous donne participation, non point à son essence : celle-ci ne se partage pas, mais à sa vie, c'est-à-dire à son mode d'agir, à son activité intime. Nous commençons, dès ici-bas, de le connaître comme lui-même se connaît dans son Verbe, et de l'aimer comme lui-même s'aime dans son Esprit-Saint, ce qui constitue dans sa vie bienheureuse. Le bonheur de Dieu devient ainsi notre bonheur même en cette vie présente ; et c'est pour nous l'obtenir que le Père a donné au monde le Fils de ses complaisances. Quel amour suppose un pareil don, le plus grand qui se puisse concevoir !

¹ C'est la manière qu'adopte Montfort, quand il explique les trois *Domine, non sum dignus* du moment de la communion (VD n° 267 à 269).

Comment avons-nous répondu à ces bienfaits de notre création et de notre divinisation ? Au lieu de nous en montrer filialement reconnaissants, n'avons-nous pas été, au contraire, des enfants oublieux, des fils ingrats et révoltés jusqu'à nous exposer à perdre nos droits à l'héritage céleste ? N'avons-nous pas imité le prodigue s'éloignant de la maison paternelle pour aller dissiper son bien dans les plaisirs défendus ? Combien de fautes graves ont peut-être souillé notre âme dans le passé ? Que nous reproche notre conscience ?... Si nos offenses sont pardonnées, il reste qu'elles ont été commises et qu'elles doivent nous humilier à la pensée de l'infinie sainteté de notre très aimant Père des Cieux.

NOS INFIDELITÉS envers le Fils nous ont rendus plus coupables encore. Il est notre Rédempteur : par ses souffrances et sa mort en croix, par le prix de son sang répandu jusqu'à la dernière goutte, il nous a mérité la grâce de notre filiation divine. Bien plus, il nous a incorporés à lui : nous ne faisons avec lui qu'un Corps vivant dont il est la Tête et dont nous sommes les membres. Nous vivons de sa vie : il est en nous et nous sommes en lui. C'est en toute vérité que chaque baptisé, fidèle à son baptême, peut dire avec saint Paul : « *Je vis, non plus moi, le Christ vit en moi* ». Il vit et grandit en moi par la grâce des sacrements et principalement par son Eucharistie.

Réfléchissons à ce don ineffable qu'il nous a fait la veille de mourir, à cette invention d'amour qui lui a permis de vaincre la mort, de demeurer toujours présent au milieu de nous, de se laisser manger par nous pour être transformés en lui. C'est ainsi que, sachant son heure venue de passer de ce monde à son Père, et nous ayant aimés jusque-là, il nous aima plus encore à ce moment suprême, s'élevant à ce sommet d'affection sur lequel à jamais son Cœur s'est comme immobilisé.

A ce Jésus aimant jusqu'à l'excès nous avons promis un attachement fidèle et inviolable. Que de fois même nous lui avons renouvelé nos promesses de fidélité ! Que de fois aussi, peut-être, nous nous sommes séparés de lui, détachés de lui, devenant comme des membres morts au sein du Corps mystique. Car le péché grave commis sciemment, c'est cela : une offense entraînant l'arrêt de la grâce sanctifiante, une coupure de l'influx vital nous venant du Christ.

Miséricordieusement, après l'humble aveu de nos fautes dans le regret de notre cœur, Jésus nous pardonne et nous rattache à lui, nous redonne sa vie ; mais nous aurons toujours à déplorer de nous être séparés de lui, au mépris de son amour, au mépris de ses souffrances et de sa mort en croix, au mépris de son Eucharistie. Combien nous devons nous en humilier, nous reconnaître indignes des tendresses et des prédilections qu'il s'offre à nous redonner, comme si nous ne l'avions jamais offensé ! Oh ! notre misère de pécheurs repentants en face de cet Amour qui veut tout oublier et accepter à nouveau nos promesses !

Ingrats envers le Père, infidèles envers le Fils, il nous faut encore reconnaître nos TIÉDEURS envers l'Esprit-Saint, Hôte très doux de l'âme en état de grâce. N'est-il pas l'artisan de notre sanctification ? Par ses inspirations, ses illuminations, ses motions, il indique le chemin à suivre, il éveille les pensées de foi, les bons désirs, les élans généreux, les ardeurs d'apostolat ; il invite au recueillement, au silence intérieur, à la vie profonde du dedans, aux montées vers la perfection, aux progrès incessants dans les vertus et surtout dans la Charité qui est l'amour de Dieu et du prochain. Il aime et veut nous voir aimer sans retour sur nous-mêmes.

Les fautes graves le font s'enfuir ; les fautes vénielles volontaires le contristent ; la solitude à laquelle on l'abandonne si fréquemment provoque ses gémissements d'amour méconnu qui sont encore des appels de grâce.

Combien de fois l'avons-nous obligé à s'enfuir ? Combien de fois l'avons-nous contristé ? Combien de fois l'avons-nous abandonné, n'ayant pas un regard pour lui, emportés que nous sommes dans la dissipation des choses extérieures ? Que d'éparpillement de notre être au dehors ! Que de distractions dans nos prières ! Que de confessions, de communions faites sans une préparation convenable, sans un amendement sérieux de notre vie spirituelle ! Et nos manquements à la charité en pensées et en paroles, nos paroles inutiles et mauvaises, nos ressentiments parfois au fond de notre cœur, les recherches de nos aises, de notre bien-être, de nos satisfactions naturelles ; nos immortifications, nos résistances multipliées aux inspirations de l'Esprit-Saint... ; que d'obstacles qui s'opposent à son action sanctifiante !

On aboutit ainsi à la tiédeur, au contentement de soi dans la médiocrité. Il n'y a pas de progrès, pas d'avancements, pas de courage et d'énergie pour un essai d'amélioration. On ne s'en inquiète point, et cela peut durer longtemps.

Alors, prenant conscience de toutes nos fautes passées et présentes, de notre misère réelle de pauvres pécheurs, reconnaissons humblement que nous sommes indignes d'approcher par nous-mêmes de l'infinie sainteté des trois adorables Personnes divines. Reconnaissons aussi la sagesse du Plan rédempteur, qui nous a donné Jésus, Verbe incarné, pour Médiateur auprès du Père, et Marie, Mère de Jésus, pour Médiatrice auprès de son Fils.

Par Marie, que nous nous appliquerons à mieux connaître durant notre deuxième Semaine, nous ne craignons pas d'approcher Jésus et de nous unir à lui, sous la conduite de l'Esprit-Saint. Par Jésus, nous serons unis au Père, en l'unité d'amour de ce même Esprit-Saint. Reconnaissons le besoin que nous avons d'une Médiatrice auprès du Médiateur même.

II

NOUS AVONS BESOIN DE MARIE MÉDIATRICE ; Jésus-Christ est notre Médiateur de rédemption et de justice auprès de son Père. Marie est notre Médiatrice d'intercession et de miséricorde auprès de son Fils.

Par Jésus-Christ, appuyés et revêtus de ses mérites, nous accédons au Père, nous le prions avec toute l'Eglise triomphante et militante. Quand nous récitons le Pater, c'est par le cœur et les lèvres du Fils que nous faisons monter cette prière qui glorifie et qui demande ; N'est-ce pas lui qui nous l'a enseignée ? c'est aussi par ses mérites que nous pouvons appeler Dieu « notre Père », puisque sa rédemption nous a obtenu le bienfait de notre filiation divine. De la sorte, nous ne nous appuyons pas sur nous-mêmes, sur nos propres travaux, industries et préparations, qui seraient de peu de poids devant Dieu, pour l'engagement à s'unir à nous et à nous exaucer.

Négliger cette médiation et vouloir nous approcher directement de la Majesté et de la Sainteté du Père, sans aucune recommandation, ce serait, nous dit Montfort, « manquer d'humilité, manquer de respect envers un Dieu si haut et si saint ; ce serait moins faire de cas

de ce Roi des rois qu'on ne ferait d'un roi ou d'un prince de la terre, duquel on ne voudrait pas approcher sans quelque ami qui parlât en notre faveur » (VD n° 83).

Mais notre misère de pauvres pécheurs est telle – nous venons de le voir – que, même auprès de Jésus Médiateur, nous avons encore besoin de Marie Médiatrice. Tout en possédant une nature humaine semblable à la nôtre, Jésus reste « Dieu », en toutes choses égal à son Père. Il est, par conséquent, le Saint des saints, aussi digne de respect que son Père. Si, par sa charité infinie, il s'est fait notre caution et notre médiateur auprès de Dieu, son Père, pour l'apaiser et lui payer ce que nous lui devons, faut-il pour cela que nous ayons moins de respect et de crainte pour sa Majesté et sa Sainteté ?

« Disons donc hardiment avec saint Bernard, continue Montfort, que nous avons besoin d'un médiateur auprès du Médiateur même, et que la divine Marie est celle qui est la plus capable de remplir cet office charitable¹ ».

La première et meilleure raison est celle que nous donne le Verbe incarné lui-même, du fait de son Incarnation : puisque c'est par Marie qu'il nous est venu, c'est donc par Marie que nous devons aller à lui. Nous ne pouvons mieux faire que d'imiter son exemple. A Bethléem, les bergers le contemplent tout petit enfant couché par sa Mère dans une crèche. Un peu plus tard, ce sont les Mages qui l'adorent sur les genoux et dans les bras de sa Mère. Par elle, il comble les uns et les autres de ses trésors de grâces. Il en sera de même tout au long de sa vie terrestre : depuis sa Présentation au Temple, où commence ostensiblement son Sacrifice, jusqu'au Calvaire où il se consomme, c'est toujours Jésus qui s'offre à son Père et qui se donne, par Marie, à notre monde souillé de crimes qu'il est venu laver dans son sang.

Notre misère de pauvres pécheurs doit donc nous pousser à implorer hardiment l'aide et l'intercession de Marie. Elle est *bonne*, accueillante, accessible à nos demandes. « Il n'y a en elle rien d'austère ni de rebutant, rien de trop sublime et de trop brillant ; en la voyant, nous voyons notre pure nature ». Si sainte, si élevée qu'elle soit, elle demeure simple personne humaine. « Elle n'est pas le soleil qui, par la vivacité de ses rayons, pourrait nous éblouir à cause de notre faiblesse ; mais elle est belle et douce comme la lune, qui reçoit sa lumière du soleil pour la rendre conforme à notre petite portée.

Elle est si charitable qu'elle ne rebute personne de ceux qui demandent son intercession, quelque pécheurs qu'ils soient : car, comme disent les saints, il n'a jamais été ouï dire, depuis que le monde est monde, qu'aucun ait eu recours à la Sainte Vierge avec confiance et persévérance, et en ait été rebuté.

Elle est si puissante que jamais elle n'a été refusée dans ses tabernacles. Elle n'a qu'à se montrer devant son Fils pour le prier, aussitôt il accorde, aussitôt il reçoit ; il est toujours amoureusement vaincu par les mamelles, les entrailles et les prières de sa très chère Mère (VD, n° 85).

¹ *Serm. In Domin. Infra octav. Assumptionis*, n° 2 ; Montfort, au n° 85 du Traité, ne fait que citer ce sermon de saint Bernard.



On rencontre parfois certaines âmes, orgueilleuses jusque dans leur piété, qui vous disent qu'elles n'ont pas besoin de passer par la Sainte Vierge, ni de recourir à son intercession ; elles s'adressent directement à Notre-Seigneur et s'unissent ainsi à lui. Il faut les excuser : la lumière leur manque et sur la Sainte Vierge et sur elles-mêmes. Elles n'ont pas réfléchi à la place centrale qu'occupe Marie dans le plan divin en sa qualité de Mère de Dieu et de Corédemptrice de nos âmes. Elles n'ont jamais scruté surtout le fond de leurs misères. Un peu d'humilité leur ouvrirait les yeux.

Il arrive aussi de rencontrer d'autres âmes –celles-ci très humbles et très belles – qui ont aimé et aiment toujours beaucoup la Sainte Vierge, mais qui, depuis un certain temps, ont accoutumé de s'adresser plus fréquemment à Notre-Seigneur lui-même, de lui parler familièrement et de goûter l'intimité de leur union avec lui. Elles éprouvent alors quelques craintes, se demandant si elles sont dans la bonne voie, si elles aiment encore la Sainte Vierge comme auparavant ; et elles interrogent, elles demandent conseil. Il faut les rassurer : en ces âmes aimantes et dociles, Marie Médiatrice a accompli son œuvre de sanctification. Elle les a dépouillées de leur amour propre et de leur propre volonté ; elle les a revêtues de ses vertus aimables ; elle les a mises en intimité directe avec Notre-Seigneur. Puis elle s'est, non pas retirée (elle ne se retire jamais), mais comme effacée, éclipsée, mise dans l'ombre, afin de laisser ces âmes savourer davantage les joies de leur union à son divin Fils.

C'est le témoignage que nous a donné d'elle-même la recluse carmélitaine du béguinage de Gand, Marie de Sainte-Thérèse (+1677), âme admirablement privilégiée. S'étonnant, un jour, de ne plus jouir aussi souvent qu'autrefois de la présence de l'aimable Marie et de ses instructions ou affectueuses paroles, elle avait cependant l'intime conviction que son amour était aussi tendre, innocent, filial et doux que jamais. Il lui vint alors cette réponse intérieure : lorsque l'aimable Mère était constamment auprès de toi et qu'elle te guidait dans la voie de ses vertus, c'était afin de te préparer à l'union parfaite avec son très cher Fils. Maintenant que cette union est accomplie, elle se tient à l'écart et te laisse converser seule avec lui¹... cette âme jouissait de l'union mystique.

Nous n'en sommes pas là. Tant que nous demeurons aux prises avec nos misères, sentons profondément ce besoin de recourir à Marie, de toujours passer par son intercession pour aller à Jésus ; Lorsqu'en récitant les Ave de notre Rosaire, nous la bénissons d'abord : « *Vous êtes bénie entre toutes les femmes* », c'est pour mieux bénir ensuite son divin Fils : « *et Jésus, le fruit de votre sein, est béni* ». « La plus forte inclination de Marie, nous dit Montfort, est de nous unir à Jésus-Christ, son Fils : et la plus forte inclination du Fils est qu'on vienne à lui par sa sainte Mère » (VD n° 75). C'est lui faire honneur et plaisir que de suivre le chemin virginal qu'il a voulu prendre pour venir à nous. Marie attire par le charme de sa bonté maternelle, mais elle ne retient jamais une seule âme ; et c'est une chose très remarquable que les âmes vraiment mariales sont toujours des âmes eucharistiques. La merveille de Lourdes se réalise en elles : nulle part comme en ce coin de terre où viennent les foules du monde entier, Jésus-Hostie n'est plus aimé, plus acclamé et plus glorifié. Marie y exerce en splendeur son rôle de Médiatrice.

¹ Voir *l'Union mystique à Marie*, par Marie de Sainte-Thérèse, dans les *Cahiers de la Vierge*, n° 15. Editions du Cerf.



Au début de la formule de consécration que nous nous préparons à émettre ou à renouveler, saint Louis-Marie de Montfort nous fait suivre cette voie de la médiation mariale. Après avoir offert à Jésus-Christ, la Sagesse éternelle et incarnée, l'hommage de son adoration et de sa reconnaissance, il s'humilie et nous invite à nous humilier avec lui, à la pensée de notre misère de pauvres pécheurs : « Mais, hélas ! ingrat et infidèle que je suis, je ne vous ai pas gardé (ô Jésus) les vœux et les promesses que je vous ai si solennellement faits à mon baptême, je n'ai point rempli mes obligations ; je ne mérite pas d'être appelé votre enfant ni votre esclave ». Votre enfant, parce que tant de fois, peut-être, j'ai perdu par mes fautes votre grâce sanctifiante ; votre esclave, parce que j'ai voulu m'émanciper et me soustraire aux droits de votre Rédemption. Aussi, *« comme il n'y a rien en moi qui ne mérite vos rebuts et votre colère, je n'ose plus par moi-même approcher de votre sainte et auguste Majesté »*. C'est l'hommage de la *satisfaction* s'élevant d'un cœur contrit, humilié au souvenir de ses fautes passées et à la vue de sa misère présente ;

Alors, succède la *demande*, l'imploration des grâces, aux pieds de Marie Médiatrice : *« C'est pourquoi j'ai recours à l'intercession et à la miséricorde de votre très Sainte Mère que vous m'avez donnée pour Médiatrice auprès de vous ; et c'est par son moyen que j'espère obtenir de vous la contrition et le pardon de mes péchés »*, c'est-à-dire la grâce qui va d'abord guérir et purifier mon âme ; puis *« l'acquisition et la conservation de la Sagesse »*, c'est-à-dire la grâce qui me transformera progressivement, jusqu'à me mettre en possession constante de l'aimable et adorable Jésus, en jouissance des trésors que renferme sa divine Personne.

Avec quelle confiance et quelle persévérance nous devons donc *implorer* de telles grâces par l'intercession et la miséricorde de notre céleste Médiatrice ! Quelle consolation pour notre misère de pauvres pécheurs !

LECTURES

EVANGILE selon saint Luc, chap. XIII, 1 à 21 : *Le figuier stérile. La femme courbée. Le grain de sénevé et le levain.*

IMITATION de Jésus-Christ, livre III, chap. XIII : *De l'obéissance de l'humble serviteur à l'exemple de Jésus-Christ.*

Cinquième Jour

NOUS DEMEURONS FAIBLES ET FRAGILES

Nous ne sommes pas au bout de la connaissance de nos misères. Saint Louis-Marie de Montfort (VD, n° 87) nous demande encore de considérer combien « il est très difficile, *vu notre faiblesse et notre fragilité*, de conserver en nous les grâces et les trésors que nous avons reçus de Dieu », si nous ne les confions pas à la Très Sainte Vierge. Il nous faut lutter constamment, en effet, contre nous-mêmes, contre la malice et la ruse des démons, contre la corruption du monde.

Il importe donc : premièrement de RECONNAITRE notre faiblesse et fragilité, face à des ennemis qui ne désarment jamais ; deuxièmement de RENONCER à nous croire capables de garder par nos propres moyens les trésors reçus de Dieu. En les confiant à Marie, cette bonne Mère nous aidera puissamment à triompher de nos ennemis, et elle assurera notre persévérance. C'est l'immense avantage que nous offre notre donation totale entre ses mains.

Prions-la avec un nouvel élan de ferveur : *Ave, Maria !*

I

Reconnaissons d'abord la grande difficulté de conserver en nous les trésors que nous avons reçus de Dieu. Ces trésors sont la grâce sanctifiante, nos vertus, les mérites de nos bonnes œuvres. « Ils valent mieux, dit Montfort, que le Ciel et la terre », c'est-à-dire toute la création matérielle, puisqu'ils nous assurent l'éternelle béatitude.

Il est certain que nous aurons toujours à lutter contre *nous-mêmes*. Nos méditations précédentes l'ont surabondamment prouvé. Notre corps corruptible, s'il n'est durement traité, recherche son bien-être en dehors de tout esprit de mortification. Notre âme, laissée à elle-même, est faible et inconstante : un rien la trouble et l'abat. Si nous n'y prenons garde, nos meilleures résolutions s'évanouissent, et nous nous reprenons à végéter au lieu de progresser. Comment ne pas craindre alors de perdre ce que nous avons laborieusement acquis ? A la première occasion qui se présentera, notre pauvre nature humaine saura-t-elle résister ? Rappelons-nous l'exemple de l'apôtre Simon-Pierre : il avait tout promis, et avec quelle ferveur ; et devant les interrogations d'une servante, il sombre misérablement.

L'esprit est prompt à promettre, c'est-à-dire l'âme, la volonté, avec ses enthousiasmes faciles ; mais la chair, c'est-à-dire la nature humaine, demeure tristement fragile en présence d'une occasion qui la tente. On ne croit pas que cela pourra nous entraîner bien loin. On s'y arrête, on parle ; on s'expose ainsi au danger, on l'entretient, on joue avec lui, on présume imprudemment de sa force, jusqu'à ce qu'arrive un moment où la faiblesse de la chair prévaut contre cette force de l'esprit, et on tombe gravement.

Il aurait fallu suivant la recommandation de Notre-Seigneur (Math, XXI, 41), s'entourer de vigilance, ne pas donner dans le piège, et recourir à la prière pour avoir la grâce de résister. Que de fois, peut-être, malgré les expériences du passé, avons-nous méconnu cet avertissement du divin Maître nous mettant en garde contre notre faiblesse !

*
**

Nous devons compter aussi avec les démons, « qui sont de fins larrons, nous dit Montfort : ils peuvent nous surprendre à l'improviste pour nous voler et dévaliser ; ils épient jour et nuit le moment favorable pour cela ; ils tournoient incessamment pour nous dévorer (I Petr. V, 8), et nous enlever en un instant, par un péché, tout ce que nous avons pu gagner de grâces, de mérites en plusieurs années.

« Leur malice, leur expérience, leurs ruses et leur nombre doivent nous faire infiniment craindre ce malheur, vu que des personnes plus pleines de grâces, plus riches en vertus, plus fondées en expérience et plus élevées en sainteté, ont été surprises, volées et pillées malheureusement.

« Ah ! poursuit-il, combien a-t-on vu de cèdres du Liban et d'étoiles du firmament tomber misérablement, et perdre toute leur hauteur et leur clarté en peu de temps ! ». Allusion à la parole de saint Augustin qui disait : « J'ai vu tomber des cèdres du Liban, c'est-à-dire des hommes d'une vertu consommée, dont je ne croyais pas plus la chute possible que celle d'un Jérôme et d'un Jean Chrysostome ». L'histoire de l'Eglise, en effet, pourrait nous rappeler certaines chutes retentissantes, qui ont déchiré sa robe sans couture. Nous-mêmes, dans notre milieu plus ou moins proche, n'avons-nous pas été parfois étonnés d'apprendre tout à coup le scandale occasionné par tel ou tel très en vue, que l'on croyait à l'abri de pareil désastre ?

« D'où vient ce changement ? » interroge notre saint missionnaire qui avait une longue expérience des âmes. Et il répond : « Ce n'a pas été faute de grâce, qui ne manque à personne, mais faute d'humilité. Ils se sont crus plus forts et suffisants qu'ils n'étaient, ils se sont crus capables de garder leurs trésors ; ils se sont fiés et appuyés sur eux-mêmes ; ils ont cru leur maison assez sûre, et leurs coffres assez forts pour garder le précieux trésor de la grâce, et c'est à cause de cet appui, fût-il imperceptible, qu'ils avaient en eux-mêmes (quoiqu'il leur semblât qu'ils s'appuyaient uniquement sur la grâce de Dieu), que le Seigneur très juste a permis qu'ils ont été volés, en les délaissant à eux-mêmes » (VD, n° 88).

Cela ne leur serait pas arrivé, s'ils avaient confié leur trésor à la Très Sainte Vierge en se consacrant entièrement à elle, comme nous le dirons bientôt.

*
**

Enfin, même après avoir résolument renoncé à suivre l'esprit du monde, comme nous l'avons fait, nous devons nous tenir en garde contre sa corruption. Elle est plus contagieuse que jamais.

En tout temps, le monde a été corrompu et corrupteur ; mais aujourd'hui il étale au grand jour sa corruption, sans ombre de pudeur, s'attaquant ainsi à l'enfance, à la jeunesse, aux âmes chrétiennes qui n'entendent nullement vouloir lui appartenir.

Comme l'a fait dire le Pape Pie XII par une Lettre du Cardinal-Préfet de la Sacrée Congrégation du Concile aux évêques du monde entier, « nul n'ignore que, durant la saison estivale surtout, l'on voit, çà et là, des choses qui ne peuvent manquer d'offenser les yeux et les âmes de ceux qui ne font pas passer au second rang ou ne méprisent pas complètement la vertu chrétienne et la pudeur humaine.

« Non seulement sur les plages, ou dans les lieux de villégiature, mais encore presque partout, même dans les rues des villes et des villages, dans les lieux privés et publics, et souvent presque dans les temples consacrés à Dieu, s'étale une indigne et inconvenante mode du vêtement... en particulier, les vêtements féminins sont parfois tels qu'ils semblent favoriser plutôt l'impudicité que la pudeur.

« On en est venu au point que tout ce qui se passe ou s'exhibe dans la vie privée ou en public, en fait de dépravation ou de malhonnêteté, est relaté impudemment dans les journaux, les publications et les revues de tous genres ; tandis que dans les innombrables salles de cinéma on expose cela aux yeux de tous sur l'écran ; de sorte que non seulement la faible et insouciante jeunesse, mais encore l'âge mûr lui-même sont profondément impressionnés par ces spectacles immoraux, si mauvais pour les esprits sains. Quels maux en découlent, à quels dangers ils exposent, il n'est personne qui ne s'en rende compte¹ ».

Au Ve siècle, le pape saint Léon le Grand dénonçait la corruption du monde à ce point qu'il devenait comme nécessaire, disait-il, que même les cœurs religieux en soient souillés, sinon par sa boue, du moins par sa poussière². En nos temps, c'est sa boue qui déferle sur la société chrétienne tout entière ; « en sorte que, ajoutait Montfort après avoir cité ce texte, c'est une espèce de miracle quand une personne demeure *ferme* au milieu de ce torrent impétueux sans en être entraînée, au milieu de cette mer orageuse sans en être submergée, au milieu de cet air empesté sans en être endommagée » (N° 89). Hélas, que dirait-il aujourd'hui en présence de cet étalage de corruption que la voix de Rome stigmatisait ci-dessus ? Cependant, ajoute-t-il encore, s'il faut un miracle, « c'est la Vierge uniquement fidèle... qui le fera en faveur de ceux et celles qui la servent de la belle manière » (n° 81), ce qui veut dire par la Consécration vécue à laquelle nous nous préparons.

II

Renonçant donc à nous croire capables de garder par nous-mêmes nos trésors de grâce, nous les confierons à Marie. *Cette bonne Mère nous aidera puissamment dans la lutte contre nos ennemis, et elle assurera ainsi notre persévérance.*

Par la Consécration que Montfort nous propose, « on confie à la Sainte Vierge, qui est fidèle, dit-il, tout ce qu'on possède ; on la prend pour la dépositaire universelle de tous ses biens de nature et de grâce. C'est à sa fidélité que l'on se fie, c'est sur sa puissance que l'on s'appuie, c'est sur sa miséricorde et sa charité que l'on se fonde, afin qu'elle conserve et

¹ Lettre sur *l'immodestie de la mode*, adressée le 15 août 1954, par S. Em. Le cardinal Ciriaci, Préfet de la S.C. du Concile, aux évêques du monde entier, selon manda reçu de S.S. Pie XII.

² *Necesse est de mundano pulvere etiam religiosa corda sordescere* (Serm. 4 de Quadrag.)

augmente nos vertus et mérites, malgré le diable, le monde et la chair, qui font leurs efforts pour nous les enlever.

« on lui dit, comme un bon enfant à sa mère, et un fidèle serviteur à sa maîtresse : ma bonne Mère et ma Maîtresse, je reconnais que j'ai jusqu'ici plus reçu de grâces de Dieu par votre intercession que je ne mérite ; et ma funeste expérience m'apprend que je porte ce trésor en un vase très fragile et que je suis trop faible et trop misérable pour les conserver en moi-même ; de grâce, recevez en dépôt tout ce que je possède, et me le conservez par votre fidélité et votre puissance. Si vous me gardez, je ne perdrai rien ; si vous me soutenez, je ne tomberai point ; si vous me protégez, je suis à couvert de mes ennemis.

« C'est, ajoute-t-il, ce que dit saint Bernard en termes formels, pour nous inspirer cette pratique : *Lorsque Marie vous soutient, vous ne tombez point ; lorsqu'elle vous protège, vous ne craignez point ; lorsqu'elle vous conduit, vous ne vous fatiguez point ; lorsqu'elle vous est favorable, vous arrivez jusqu'au port du salut*¹.

« Saint Bonaventure semble encore dire la même chose en des termes plus formels : *La Sainte Vierge n'est pas seulement retenue dans la plénitude des saints ; mais elle retient encore et garde les saints dans leur plénitude, afin que celle-ci ne diminue point ; elle empêche que leurs mérites ne périssent, que leurs grâces ne se perdent, que les démons ne leur nuisent ; enfin, elle empêche que Notre-Seigneur ne les châtie quand ils pèchent*²» (VD n° 174).

*
**

Entendons alors Montfort exalter la *fidélité* de la Très sainte Vierge. « Elle est la Vierge fidèle qui, par sa fidélité à Dieu, répare les pertes qu'a faites Eve l'infidèle par son infidélité, et qui obtient la fidélité à Dieu et la persévérance à ceux et celles qui s'attachent à elle. C'est pourquoi saint Jean Damascène la compare à une ancre ferme, qui les retient et les empêche de faire naufrage dans la mer agitée de ce monde, où tant de personnes périssent faute de s'attacher à cette ancre ferme. *Nous attachons*, dit-il, *les âmes à votre espérance, comme à une ancre ferme*³.

C'est à Marie que les saints qui se sont sauvés se sont le plus attachés, et ont attaché les autres, afin de persévérer dans la vertu. Heureux donc et mille fois heureux les chrétiens qui maintenant s'attachent fidèlement et entièrement à elle comme à une ancre ferme. Les efforts de l'orage de ce monde ne les feront point submerger, ni perdre leurs trésors célestes. Heureux ceux et celles qui entrent dans elle comme dans l'arche de Noé ! Les eaux du déluge de péchés, qui noient tant de monde, ne leur nuiront point, car *ceux qui sont en moi pour travailler à leur salut ne pècheront point*, dit-elle avec la Sagesse⁴. Heureux les enfants infidèles de la malheureuse Eve qui s'attachent à la Mère et Vierge fidèle, *qui demeure toujours fidèle et ne se dément jamais*⁵, et *qui aime toujours ceux qui l'aiment*⁶, non

¹ Homilia II super Missus est, n° 17

² S. Bonav. In speculo B. Virginis

³ Serm. In Dormitione B.M.V.

⁴ *Qui operantur in me non peccabunt.* (Eccli. XXIV, 30)

⁵ *Fidelis permanet, se ipsam negare non potest.* Application à la Ste Vierge du texte de St Paul : II Tim. II, 13.

⁶ *Ego diligentes me diligo.* Prov. III, 17

seulement d'un amour affectif, mais d'un amour effectif et efficace, en les empêchant, par une grande abondance de grâces, de reculer dans la vertu ou de tomber dans le chemin en perdant la grâce de son Fils.

« Cette bonne Mère reçoit toujours, par pure charité, tout ce qu'on lui donne en dépôt ; et, quand elle l'a une fois reçu en qualité de dépositaire, elle est obligée par justice, en vertu du contrat de dépôt, de nous le garder ; tout comme une personne à qui j'aurais confié mille écus en dépôt serait obligée de me les garder, en sorte que si, par sa négligence, mes mille écus venaient à être perdus, elle en serait responsable en bonne justice. Mais non, jamais la fidèle Marie ne laissera perdre par sa négligence ce qu'on lui aura confié : le ciel et la terre passerait plutôt qu'elle fût négligente et infidèle envers ceux qui se fient en elle...

« Que les fidèles serviteurs de la Sainte Vierge disent donc hardiment avec saint Jean Damascène : Ayant confiance en vous, ô Mère de Dieu, je serai sauvé ; ayant votre protection je ne craindrai rien ; avec votre secours je combattrai et mettrai en fuite mes ennemis, car votre dévotion est une arme de salut que Dieu donne à ceux qu'il veut sauver » (VD n° 175, 176, 182).

*
**

Comme on le voit, notre entière confiance en Marie ne nous dispense nullement de poursuivre la lutte contre nous-mêmes et contre les ennemis de notre âme ; mais quelle sécurité elle nous assure, et combien elle facilite nos renoncements toujours pénibles en eux-mêmes ! Ne nous décourageons donc jamais. Notre inconstance peut être bien grande et notre faiblesse, extrême ; raison de plus pour tout abandonner entre les mains de Marie et pour continuer de travailler avec son aide à augmenter chaque jour notre trésor de mérites et de vertus.

Reconnaissons-le ; cette première Semaine de nos Exercices ne présente plus désormais son austérité du début : Marie Médiatrice se trouve de plus en plus sur notre chemin, fidèle et vigilante Gardienne.

LECTURES

EVANGILE selon saint Luc, chap. XI~~II~~, 37 à 54 : *Reproches de Jésus aux Pharisiens.*

IMITATION de Jésus-Christ, livre III, chap. XX : *De l'aveu de son infirmité et des misères de cette vie.*

Sixième Jour

FAISONS VALOIR NOTRE SECRET DE GRÂCE

La Consécration, que nous nous préparons à émettre ou à renouveler, ne nous demande pas seulement de renoncer – pour le plus grand avantage de nos âmes – à vouloir conserver par nos propres moyens les trésors que nous avons reçus de Dieu, mais elle exige encore bien d'autres renoncements.

En la proposant à notre libre choix, saint Louis-Marie de Montfort ne nous dit-il pas qu'elle est, parmi toutes les formes de la vraie dévotion à la Très Sainte Vierge, « *celle qui nous porte le plus à cette mort à nous-mêmes* » ? Aussi, la voit-il, de son regard de saint, « *comme étant la meilleure et la plus sanctifiante* ». Elle est « *un de ces secrets de grâce, inconnu du grand nombre* », pour arriver « *en peu de temps, avec douceur et facilité, à se vider de soi, se remplir de Dieu et devenir parfait* » (n° 62).

En terminant notre première Semaine, nous ne pouvons mieux faire que de considérer les *renoncements* que demande notre Consécration, et la richesse de sanctification que ces renoncements apportent à nos âmes. Prions l'Esprit sanctificateur et la Vierge, Médiatrice de toutes les grâces. *Veni, sancte Spiritus ! Ave, gratia plena.*

I

RENONCEMENTS QUE DEMANDE NOTRE CONSÉCRATION. En livrant à Marie notre CORPS avec tous ses sens et ses membres, nous renonçons à nous en servir autrement qu'elle-même nous inspire de le faire. Cette pensée nous conduit déjà au-delà du simple renoncement, signalé dans notre méditation du troisième Jour : elle nous porte à des sacrifices immédiats plus généreusement consentis.

Qu'il s'agisse de nos regards, de nos conversations, de ce qui affecte notre goût, notre odorat, notre toucher, nous ne nous contenterons pas seulement d'éloigner ce qui serait mal ou terre à terre ; mais nous veillerons à orienter l'activité de nos sens extérieurs vers ce qui élève, réjouit, dilate, agrandit, vers ce qui favorise le rayonnement intérieur. Regarder une image ou statue de la Sainte Vierge et lui sourire si l'on est dans la peine ; parler aux âmes du bonheur de lui appartenir, lui offrir certaines petites privations, le samedi principalement, savoir dire à l'occasion avec saint François de Sales : « Les mauvaises odeurs sont pour moi des roses » ; prendre avec joie les saisons comme elles se présentent... Marie est là, toujours très proche, avec ses grâces actuelles qu'elle nous invite à saisir par des renoncements acceptés pour son amour.

Quant à nos *membres*, s'ils sont bien portants, soyons heureux de lui offrir, chaque soir, les fatigues du labeur de la journée : s'ils sont malades ou infirmes, notre offrande, faite de patience, de soumission, d'abandon, n'en sera que plus méritoire.

En livrant à Marie *notre AME avec toutes ses puissances*, l'horizon s'élargit encore. Notre intelligence, notre jugement, notre vouloir, et nos sens internes d'imagination, de sensibilité, de mémoire, sont en nous de merveilleuses capacités de lumière, d'amour, de dévouement ; des forces de rayonnement et d'apostolat, des ressources de vie et d'immolation. Il ne tiens qu'à notre générosité de les ouvrir aussi largement que possible à l'action sanctifiante de Marie, de la prier d'y pénétrer comme en son domaine, pour qu'elle nous porte à nous en servir dans l'oubli de soi et des désirs de conquête.

Nous aimerons occuper notre pensée de la Vierge, lire et méditer ce qui peut nous aider à approfondir son mystère. Nous aimerons lui offrir une volonté forte, intransigeante en face du péché ; une volonté obéissante, imprégnée d'esprit de dépendance, prête à saisir ses inspirations.

Nous aimerons découvrir, dans les beautés de la nature comme dans le contact des choses familières, des évocations de Celle que l'Eglise chante en ses Litanies de Lorette et dans les strophes du Cantique des Cantiques. On se rappelle les actes délicieux de M. Olier, dans sa *Journée chrétienne*, mettant à profit toutes les circonstances de la vie quotidienne comme autant d'échelons pour s'élever à Dieu : « Quand on va aux champs, quand on voit le soleil, quand on voit la terre, les herbes, les fleurs, les fruits, quand on entend chanter les oiseaux... » Ainsi profiterons-nous des plus humbles spectacles qui s'offrent à notre imagination pour bénir Marie, la louer, la remercier, lui chanter notre cantique intérieur. Qu'on se trouve loin alors des régions de rêves et de chimères où rôde le tentateur.

Nous veillerons pareillement à ordonner notre sensibilité selon la direction que la Vierge elle-même lui imprime. Marie étant la Reine de notre cœur, son amour doit diriger toutes nos affections. Que de joies nous éprouverons alors, tant nous nous sentirons libres d'aimer les âmes, toutes les âmes que nous approchons, surtout les âmes des petits, des humbles, des pauvres, des délaissés et déshérités de ce monde, celles des malades, des souffrants, des accablés d'épreuves. N'est-ce pas vers celles-là de préférence que se portait la tendresse du divin Maître ? Marie ne désire-t-elle pas nous voir aimer nos frères comme son divin Fils nous a tous aimés, avec bonté, douceur, patience, condescendance, miséricorde, avec esprit de support et d'entraide ? Nous garderons ainsi à notre sensibilité – cette précieuse faculté qui n'est nullement sentimentalité ou sensiblerie – toute sa force de dévouement au service d'une volonté uniquement désireuse de témoigner compassion à ceux qui en ont le plus besoin.

Pour notre mémoire, le mieux n'est-il pas de la garder toujours riche du souvenir des bienfaits dont nous avons été l'objet de la part de Marie ? De combien de faveurs nous a-t-elle comblés ! De combien de chutes nous a-t-elle relevés ? De combien d'accidents nous a-t-elle préservés ! Entretenons ces réconfortants souvenirs : ils nous libéreront de certains autres où s'agitent les ressentiments, les rancunes, les retours et replis sur soi-même. Dans la basilique de Notre-Dame de Liesse, près Laon, sur l'un des ex-voto qui en tapissent les murs, on lit cette inscription : « La Sainte Vierge a fait le bonheur de ma vie ». Témoignage d'une âme qui a su s'élever au-dessus des adversités et contrariétés de la vie présente pour se réfugier dans la joie pacifiante que lui apportait son amour de Marie.



Avec notre corps et notre âme, nous livrons à Marie tous les BIENS que nous possédons : biens extérieurs d'ordre temporel et surtout biens intérieurs d'ordre spirituel. Les premiers concernent principalement notre corps ; les seconds constituent la richesse de notre âme.

En abandonnant à Marie nos biens extérieurs, nous renonçons à les considérer autrement que comme lui appartenant en premier lieu. En réalité, elle les possède déjà, puisque l'univers entier est son domaine ; mais nous voulons qu'elle les possède aussi au titre particulier de notre donation personnelle. Nous reconnaissons expressément qu'ils sont sa propriété, que nous en gardons seulement l'usage. On voit de suite quelle élévation d'esprit suppose un pareil renoncement.

Apparemment, aux regards de ceux au milieu de qui nous vivons, nous continuons nos achats et nos dépenses selon les nécessités de l'existence et selon les exigences de notre situation. Il le faut bien. Mais, dans l'intime, une lumière nouvelle est là, projetant ses rayons sur l'usage que nous devons faire, en dépendance de la volonté de Marie, de nos biens de fortune, du fruit de notre travail, de nos économies, pour n'en disposer que dans un grand esprit de détachement, de justice, de reconnaissance, de modération pour soi et de charité pour les autres.

De même, lorsque nous achetons ou recevons un vêtement, un aliment, un remède, un livre, telle fourniture de bureau, tel article de toilette, etc., notre premier mouvement doit être d'accepter ces choses comme nous venant des mains de la Sainte Vierge. Il faut l'en remercier aussitôt, lui offrir l'usage que nous en ferons et toujours considérer sa gloire avant notre profit.

M. Olier suivait ponctuellement cette habitude. « Je n'ai jamais osé, a-t-il avoué, me servir d'aucune chose, comme de chapeaux, vêtements, sans en avoir consacré à Marie le premier usage... Me voyant seul à user de cette pratique, il m'est arrivé de croire que c'était une faiblesse, une niaiserie et une trop grande sujétion. Mais quand j'y manquais, dès le jour même, ou fort peu de temps après, mes hardes se perdaient, ou se brûlaient, ou se déchiraient ; et cette peine visible m'avertissait de me corriger de ma faute et de n'y plus retomber¹. Il y a donc une vertu spéciale dans ce fait d'offrir chaque fois à Marie jusqu'aux moindres objets que nous acquérons : cela suppose de multiples renoncements cachés qu'elle nous fait accomplir « avec douceur et facilité », comme Montfort nous en a prévenus.

L'entière donation à la Sainte Vierge de *nos biens intérieurs* exige encore d'autres renoncements. C'est toute la richesse de notre vie spirituelle que nous lui abandonnons ; passées, présentes et futures : leur triple valeur de mérite, de prière et de sacrifice.

Leur valeur de *mérite* est confiée à la garde de la Très Sainte Vierge. C'est chose strictement personnelle, inaliénable, incommunicable. Nos mérites sont les titres avec lesquels nous achetons notre place au paradis. Mais ces titres, comme nous l'avons vu dans notre méditation précédente, ne sont-ils pas plus en sûreté entre les mains de Marie que dans les nôtres ? Elle saura les garder fidèlement au mieux de nos intérêts. Elle saura les défendre. Remettons-les lui avec confiance.

¹ M. Letourneau, *Pensées choisies* de M. Olier, 2^e édition, 1915, p. 143

Leur valeur de *prière* et de *sacrifice* n'est pas chose inaliénable : nous pouvons en faire bénéficier autrui. Par nos prières nous pouvons obtenir des faveurs spirituelles et temporelles pour telle et telle personne. Par nos sacrifices, nos satisfactions, nous pouvons obtenir pour des pécheurs, des mourants, pour des âmes du Purgatoire telle remise de la peine due aux péchés pardonnées. Les indulgences, que nous nous appliquons à gagner, renferment au premier chef ce très appréciable avantage.

De cette double valeur de prière et de sacrifice nous faisons à Marie un abandon complet, sans condition. Nous renonçons à *en disposer nous-mêmes*, et la laissons libre de l'utiliser à son gré, comme bon lui semblera. Notre première et directe intention n'est pas précisément de nous en dessaisir en faveur des autres, mais de laisser à Marie l'entière liberté d'en faire ce qu'elle voudra, dans le plus grand désintéressement de nous-mêmes.

« *Je ne sache pas*, écrivait le cardinal Mercier, *qu'il n'y ait un acte plus compréhensif de ce que l'âme peut vouer à Dieu et au Christ (par Marie) que cet acte de renoncement, tel que l'entend saint Louis-Marie de Montfort... Les conseils évangéliques, tels qu'ils sont couramment pratiqués, comportent le renoncement aux biens extérieurs, aux satisfactions des sens, à l'indépendance de la volonté personnelle. La dévotion de Montfort va plus loin : elle renonce même à la libre disposition de tout ce qui, dans notre vie spirituelle, est susceptible d'être objet de renoncement... Oh ! oui, il va loin l'abandon qu'il nous prêche ; il va, semble-t-il, à l'extrême. Dieu seul pour chaque âme en mesure la portée*¹. »

Quel couronnement de tous les sacrifices déjà consentis ! Oh ! remercions le Père de Montfort de nous avoir légué un tel secret de grâce !

II

Pour intensifier notre reconnaissance, considérons à présent LA RICHESSE DE SANCTIFICATION dont nos âmes vont bénéficier. Nos renoncements entre les mains de Marie nous font exercer, en effet, d'une manière très parfaite, la charité envers Dieu et la charité envers le prochain.

La charité envers Dieu, car il est absolument certain que la Très Sainte Vierge emploiera notre avoir spirituel d'abord et avant tout à la plus grande gloire de Dieu, ce qui est la fin la plus élevée et la plus noble. Elle est aussi, hélas ! celle à laquelle généralement on pense le moins. « Presque personne, constatait Montfort, n'agit pour cette noble fin, quoiqu'on y soit obligé ; soit parce qu'on ne connaît pas où est la plus grande gloire de Dieu, soit parce qu'on ne la veut pas ».

Il est si facile de nous illusionner sur ce qu'on croit être la plus grande gloire de Dieu, et surtout si difficile d'éloigner toute recherche d'intérêt personnel. Mais « Marie connaît très parfaitement où est la plus grande gloire de Dieu, et ne fait rien que pour la plus grande gloire de Dieu. Nous pouvons donc être assurés que la valeur de toutes nos actions, pensées et paroles, sera employée à la plus grande gloire de Dieu » ! La Sainte Vierge exerce ainsi, en notre nom, la première des charités, cette charité parfaite qui fait passer les intérêts de Dieu avant les nôtres. « Peut-on trouver rien de plus consolant pour une âme qui aime Dieu d'un

¹ Lettre pastorale sur la Médiation universelle de la Très Sainte Vierge et la Vraie Dévotion à Marie, selon saint L.M. de Montfort, novembre 1924.

amour pur ? » (VD, n° 151). Quelle richesse de mérites en découle ! Loin de perdre quoi que ce soit, on acquiert un trésor incalculable en vue de l'éternité.

De plus, si la Sainte Vierge veut aussi exercer, en notre nom, *la charité envers le prochain*, le prochain connu et inconnu, le prochain de l'Eglise universelle, celui des missions lointaines et des régions les plus abandonnées du Purgatoire, y perdrons-nous quelque chose ? Ici encore, n'est-ce pas la charité qui cause le mérite, qui accroît nos mérites ? Et comme nos mérites sont chose personnelle et inaliénable, n'y aurons-nous pas gagné d'avoir un Ciel plus beau ?

Combien vaine alors apparaît l'appréhension, parfois manifestée, d'un séjour prolongé en Purgatoire ! Comment « une âme fervente et généreuse, qui fait passer les intérêts de Dieu et du prochain avant les siens ; et qui donne à Dieu tout ce qu'elle a, sans réserve, en sorte qu'elle ne peut pas davantage : *non plus ultra* ; comment cette âme généreuse et libérale, qui ne respire que la gloire de Dieu et le règne de Jésus-Christ par sa sainte Mère, et qui se sacrifie tout entière pour le gagner, sera-t-elle punie en l'autre monde, pour avoir été plus libérale et plus désintéressée que les autres ? Tant s'en faut, affirme Montfort ; cette âme-là sera plus magnifiquement récompensée dans ce monde et dans l'autre » (VD n° 133).

Dans ce monde, car la Très Sainte Vierge ne se laisse jamais vaincre en amour et en libéralité : elle-même « se donne aussi tout entière et d'une manière ineffable à celui qui lui donne tout. Elle le fait s'engloutir dans l'abîme de ses grâces ; elle l'orne de ses mérites ; elle l'appuie de sa puissance ; elle l'éclaire de sa lumière ; elle l'embrase de son amour ; elle lui communique ses vertus : son humilité, sa foi, sa pureté, etc. ; elle se rend sa caution, son supplément, et son cher tout envers Jésus » (VD, n° 144).

Dans l'autre monde, notre récompense sera d'être introduit plus rapidement en paradis, car la charité parfaite supprime le Purgatoire, ou – s'il reste encore quelque expiation – elle le diminue notablement. Bien plus, comme nous l'avons dit, en augmentant nos mérites, elle augmente par le fait notre degré de gloire au Ciel. Pouvons-nous désirer plus riche récompense ? Jamais ne se réalise mieux la parole de l'Evangile : « *Donnez et l'on vous donnera : une bonne mesure, pressée, débordante...* » (Luc, VI, 38).

*
**

Offrons donc à Marie, dans la plus absolue confiance, tous les renoncements que nous demande notre Consécration. Disons-lui, dès maintenant, ce que nous lui dirons avec encore plus de ferveur à la fin de ces Exercices préparatoires, que nous lui « laissons un entier et plein droit de disposer de nous et de tout ce qui nous appartient, sans exception, selon son bon plaisir, à la plus grande gloire de Dieu, dans le temps et l'éternité ».

Nous allons de lumière en lumière. Les deux Semaines qui suivent nous réservent des clartés d'un ordre supérieur.

LECTURES

EVANGILE selon saint Luc, chap. XVII, 12 à 19 : *Les dix lépreux* ; et chap. XVIII, 9 à 14 : le pharisien et le publicain.

IMITATION de Jésus-Christ, livre II chap. XXX: *Qu'il faut demander à Dieu son secours*.

LA DEUXIÈME SEMAINE



**CONNAISSANCE
DE LA SAINTE VIERGE**

Premier Jour

SA PLACE

DANS LE PLAN RÉDEMPTEUR

Entrons avec joie dans cette deuxième Semaine, qu'il nous faut employer à la connaissance de la Très Sainte Vierge. Labeur aimable et exaltant, il nous empêche de nous attarder outre mesure face à nos misères. On gagne incomparablement à regarder Marie, la créature la plus aimée de Dieu, et que nous-mêmes, à cause de cela, ne devons pas craindre d'aimer trop.

Si Marie n'est pas aimée autant qu'elle devrait l'être, c'est parce qu'elle n'est pas assez connue. Beaucoup trop de ses enfants ne lui témoignent qu'une dévotion très limitée. Ils l'aimeraient davantage, s'ils possédaient plus de lumière.

Remercions le Père de Montfort de nous avoir donné son Traité marial dont la profonde doctrine nous conduit logiquement à la plus lumineuse manière d'aimer Marie et de nous livrer entièrement à son action maternelle.

Avec lui nous considérerons, en cette première méditation, la place de la Très Sainte Vierge dans le plan divin rédempteur : *elle est au centre, avec Jésus et dépendamment de Jésus*. Dieu a voulu accomplir *l'Incarnation par Marie*, et Dieu veut encore accomplir *par Marie la sanctification des âmes*.

Forts de cette lumière révélatrice, nous nous demanderons quelle place nous-mêmes voulons donner à la Très Sainte Vierge dans notre vie intérieure. Récitons chaque jour, comme la première Semaine, les litanies du Saint-Esprit et l'Ave, maris Stella. De plus, il nous est recommandé de dire un rosaire tous les jours ou, du moins un chapelet pour obtenir de l'Esprit-Saint cette grâce de la connaissance de son Epouse Immaculée (VD, n° 229).

I

DIEU A VOULU ACCOMPLIR L'INCARNATION PAR MARIE

Montfort commence par nous montrer *les trois Personnes divines fixant sur Marie le choix de leur éternel conseil* : « Dieu le Père n'a donné son Unique au monde que par Marie. Quelques soupirs qu'aient poussés les patriarches, quelques demandes qu'aient faites les prophètes et les saints de l'ancienne Loi, pendant des millénaires, pour avoir ce trésor, il n'y a eu que Marie qui l'ait mérité et trouvé *grâce devant Dieu* (Luc, I, 30), par la force de ses prières et la hauteur de ses vertus. Le monde était indigne, dit saint Augustin, de recevoir le Fils de Dieu immédiatement des mains du Père ; il l'a donné à Marie, afin que le monde le reçût par elle.

Dieu le Fils s'est fait homme pour notre salut, mais en Marie (dans son sein virginal) et par Marie (par sa coopération volontaire et aimante).

(C'est pourquoi) *Dieu le Saint-Esprit* a formé Jésus-Christ en Marie, mais après lui avoir demandé son consentement par un des premiers ministres de sa cour (VD, N° 16).

Quels excès de déférence, pourrait-on dire ! Seule, entre toutes les filles d'Israël, Marie de Nazareth est l'objet des regards divins. Le Père est amoureuxment vaincu par ses prières. Le Fils choisit pour s'incarner la voie mariale de préférence à toutes les autres. Le Saint-Esprit n'accomplira pas ce grand œuvre sans avoir obtenu au préalable le consentement de la Vierge. Quelle vue profonde, en ces quelques lignes, de la prédestination de la Vierge ! A côté de Jésus, prédestiné à être le Verbe incarné, Marie, de toute éternité, apparaît prédestinée à être sa Mère, la vraie Mère de Dieu. C'est là une prédestination supérieure à celle de toute créature, d'une supériorité non seulement de degré, mais d'ordre. Quelle magnifique annonce aussi de cette merveille que sera l'union active et continuelle d Jésus et de Marie dans l'œuvre rédemptrice¹ !

*
**

Et voici que s'est accompli le mystère :

« *Dieu le Père* a communiqué à Marie sa fécondité autant qu'une pure créature en était capable, pour lui donner le pouvoir de produire son Fils et tous les membres de son Corps mystique ». La Vierge engendre, dans le temps et selon la nature humaine, le même Fils que le Père engendre éternellement et selon la nature divine. Comme lui, elle peut dire au Verbe incarné : Tu es mon Fils. Le terme des deux générations est le même. Marie participe ainsi à la fécondité du Père, « autant qu'une pure créature en était capable ».

De plus, comme nous le verrons plus longuement, le Verbe incarné, nous venant comme Rédempteur, est inséparable de ses rachetés. Il a donc pris en Marie un Corps mystique, formé de tous ceux qui croiront en lui et voudront vivre de sa vie. C'est pourquoi Marie, intimement associée à lui, produit en même temps le corps physique de Jésus et son Corps mystique. Mystère d'amour insondable.

« *Dieu le Fils* et descendu dans son sein virginal, comme le nouvel Adam dans son paradis terrestre, pour y prendre ses complaisances et y opérer en cachette des merveilles de grâce ». Quelle surabondance de vie divine son amour filial a-t-il alors déversée en sa sainte Mère immaculée ! « Dieu fait homme a trouvé sa liberté à se voir emprisonné dans son sein ; il a fait éclater sa force à se laisser porter par cette petite fille ; il a trouvé sa gloire et celle de son Père à cacher ses splendeurs à toutes créatures ici-bas pour ne les révéler qu'à Marie. Il a glorifié son indépendance et sa majesté à dépendre de cette aimable Vierge dans sa conception, en sa naissance, en sa présentation au Temple, en sa vie cachée de trente ans, jusqu'à sa mort, où elle devait assister, pour ne faire avec elle qu'un même sacrifice, et pour être immolé par son consentement au Père éternel, comme autrefois Isaac par le consentement d'Abraham à la volonté de Dieu. C'est elle qui l'a allaité, nourri, entretenu, élevé et sacrifié pour nous. O admirable et incompréhensible dépendance d'un Dieu ! » (N° 18).

¹ Voir le commentaire du *Traité de la vraie Dévotion*, par le P. Plessis, Montfortain (N° 16).

Durant notre troisième semaine, nous méditerons tout à notre aise cette admirable et incompréhensible dépendance de Dieu fait homme. Elle est la cause exemplaire de notre Consécration du Saint Esclavage. Pourrons-nous jamais donner à Marie dans notre vie spirituelle une place aussi grande que celle que lui donne le Verbe incarné à toutes les étapes de sa vie terrestre ?...

« *Dieu le Saint-Esprit étant stérile en Dieu, c'est-à-dire produisant point d'autre personne divine, est devenu fécond par Marie qu'il a épousée. C'est avec elle et en elle qu'il a produit son chef-d'œuvre, qui est un Dieu fait homme, et qu'il produit tous les jours jusqu'à la fin du monde, les prédestinés et les membres du corps de ce Chef adorable...* » (N° 20).

Le Saint-Esprit étant l'Amour réciproque du Père et du Fils, le lien vivant de leur ardente dilection, soude ainsi, dans l'indivisible unité de la nature divine, la Trinité des Personnes. Mais, par l'entremise de la Très Sainte Vierge dont il veut bien se servir, il exerce sa fécondité hors de la Trinité, en produisant en elle et par elle l'humanité sainte du Verbe incarné et les membres de son Corps mystique. Marie est ainsi appelée l'Epouse de l'Esprit-Saint ; peut-il exister union plus intime ?

Dans sa *Prière embrasée*, Montfort s'adressant à cet Esprit d'amour du Père et du Fils, lui dira magnifiquement : « Esprit-Saint, souvenez-vous de produire et former des enfants de Dieu, avec votre divine et fidèle Epouse Marie. Vous avez formé le Chef des prédestinés avec elle et en elle ; c'est elle et en elle que vous devez former tous ses membres. Vous n'engendrez aucune personne divine dans la Divinité ; mais c'est vous seul qui formez toutes les personnes divines hors de la Divinité ; et tous les saints, qui ont été et seront jusqu'à la fin du monde, sont autant d'ouvrages de votre amour uni à Marie ».

Si l'on réfléchissait à cette ineffable conduite des trois Personnes divines *choisissant Marie pour donner Jésus aux âmes et les unir à lui*, comment ne pas reconnaître loyalement qu'aimer Marie de tout notre cœur ne nous empêche nullement de centrer notre vie spirituelle sur la Trinité ? Nous imitons la conduite des trois Personnes divines ; nous donnons à Marie la place que Dieu lui-même a bien voulu lui donner. Notre amour pour elle ne peut s'égarer.

II

QUANT A LA SANCTIFICATION DES AMES, prolongement de l'Incarnation, DIEU VEUT ENCORE L'ACCOMPLIR PAR LA TRÈS SAINTE VIERGE : Sa conduite ne change et ne changera point jusqu'à la consommation des siècles. C'est pourquoi Montfort nous montre à présent les trois Personnes divines *déversant en Marie* tout ce qu'elles possèdent, pour que nous-mêmes soyons enrichis *par son entremise*.

« *Dieu le Père a fait un assemblage de toutes les eaux, qu'il a nommé la mer ; il a fait un assemblage de toutes ses grâces, qu'il a appelé Marie. Ce grand Dieu a un trésor très riche, où il a renfermé toute ce qu'il y a de beau, d'éclatant, de rare et de précieux, jusqu'à son propre Fils ; et ce trésor immense n'est autre que Marie, appelée par les saints le trésor du seigneur, de la plénitude duquel les hommes sont enrichis* » (N° 23).

Dès l'instant de sa Conception immaculée, il l'a dotée d'une plénitude de grâce sanctifiante, devant laquelle pâlera la splendeur surnaturelle de tous les anges et de tous les saints. Cette plénitude initiale, qui s'en ira toujours en augmentant, contenait donc déjà « *tout ce qu'il y a de beau, d'éclatant, de rare, de précieux* », c'est-à-dire toutes les richesses de sanctification, toutes les grâces générales et particulières accordées aux autres créatures, tous ces intérieurs de beauté, de charité, d'héroïsme, toutes ces profondeurs d'amour et de tendresse que nous admirons chez les bien-aimés du Seigneur.

Elle n'a fait cependant que préparer une grâce d'ordre supérieur et spécial à Marie, la grâce unique de la Maternité divine. Le Père, renfermant en Marie « jusqu'à son propre Fils », l'a comblée d'une richesse tellement grande qu'aucune créature ne peut en recevoir une plus grande. La Vierge porte en elle la Personne divine du Verbe incarné. Ce contact avec l'humanité et la divinité de Jésus fait affluer à flots pressés en l'heureuse Mère, dont les dispositions sont si parfaites, une vie surnaturelle pour ainsi dire sans limite. C'est une plénitude de surabondance. L'immensité de la mer – seule comparaison possible – ne nous en donne encore qu'une faible idée.

Marie est donc ce *trésor immense* du Seigneur où tous les chrétiens, prêtres et fidèles, qui se succéderont sur la terre ; où tous les apôtres, les martyrs, les confesseurs de la foi, les vierges et les saints de tous les temps pourront puiser sans crainte de jamais l'appauvrir. Telle est la volonté très aimante du Père des Cieux.

*
**

« *Dieu le Fils a communiqué à sa Mère tout ce qu'il a acquis par sa vie et sa mort, ses mérites infinis et ses vertus admirables ; et il l'a faite trésorière de tout ce que son Père lui a donné en héritage. C'est par elle qu'il applique ses mérites à ses membres, qu'il communique ses vertus et distribue ses grâces. C'est son canal mystérieux, son aqueduc par où il fait passer doucement et abondamment ses miséricordes* » (N° 24).

Ce rôle de Marie, qui lui est assigné dans la distribution des grâces de la Rédemption est la conséquence du rôle qu'elle a eu dans leur acquisition, Jésus « *l'ayant choisie pour la compagne indissoluble de sa vie et de sa mort* » (N° 74). Le Sauveur pouvait assurément se passer de tout auxiliaire dans l'œuvre rédemptrice ; mais il lui a plu, et c'était le plan éternel, que la Vierge fût associée à ses douleurs. Un même décret ayant décidé à la fois l'Incarnation et la Maternité divine, le Christ et la Vierge furent inséparables dans l'œuvre de notre salut. Ce que Jésus a mérité de justice, Marie l'a mérité de convenance.

A présent que la Vierge est associée à son triomphe et à sa puissance souveraine, jouissant avec lui de l'héritage céleste, il l'a constituée pour nous *trésorière* de tous les biens de cet héritage. Aucune application de ses mérites rédempteurs, aucune communication de ses vertus et de ses grâces ne se fait sans Marie. Elle est son *canal mystérieux*, son *aqueduc* par où il fait passer doucement (maternellement, pourrait-on dire), et abondamment ses *miséricordes*, car il ne peut rien refuser aux demandes qu'elle lui fait en faveur des pauvres enfants que nous sommes ; Marie obtient ainsi, comme le dit saint Bernard (Serm. 98), « aux captifs la délivrance, aux malades la guérison, aux affligés la consolation, aux pécheurs le

pardon, aux justes la grâce toujours grandissante ». Les belles prières du *Memorare* et du *Salve, Regina*, ont dû jaillir de la méditation de cette doctrine.

*
**

« Dieu le Saint-Esprit a communiqué à Marie, sa fidèle Epouse, *ses dons ineffables*, et il l'a choisie pour *la dispensatrice de tout ce qu'il possède* ; en sorte qu'elle distribue à qui elle veut, autant qu'elle veut, comme elle veut et quand elle veut, tous ses dons et ses grâces ; car il ne se donne aucun don céleste aux hommes qu'il ne passe par ses mains virginales » (N° 25).

Comment le Saint-Esprit n'aurait-il pas embelli l'âme de Marie de la plénitude de ses dons dès l'instant de sa création ? Cet Esprit d'amour l'a prise aussitôt pour Epouse, devant « produire en elle et par elle Jésus-Christ et ses membres » (N° 21). C'est pourquoi, au matin de l'Annonciation, l'ange répond à l'interrogation de la Vierge : « le Saint-Esprit va *survenir* en toi... », comme principe fécondant de cette divine Maternité virginale.

Il était donc déjà venu, dès le premier instant, déposant dans la corbeille de mariage tous les bijoux qu'il possède en tant qu'Esprit sanctificateur : ses dons ineffables et ses grâces de sainteté croissante. Marie, jouissant alors miraculeusement de la science infuse, consentit de tout l'élan de son intelligence et de sa volonté à cette incomparable union d'amour.

Dans la suite, l'Esprit-Saint n'a cessé de l'enrichir, à ce point qu'au jour de la Pentecôte, il a voulu qu'elle fût la dispensatrice visible de ses dons et grâces de sanctification, et des charismes qui les accompagnaient. Par elle, présente au milieu du cénacle, il se répandit dans les Apôtres et dans les fidèles qui composaient alors le berceau de l'Eglise naissante ;

Depuis ce jour, toutes les sanctifications invisibles, toutes les Pentecôtes qui s'accomplissent dans l'intime des âmes, se font par son action unie à celle de l'Esprit-Saint. Cette union est si grande que Marie peut librement donner *à qui elle veut* : à une Thérèse de Lisieux ~~comme à un Charles de Foucauld~~ ou à un Alphonse Ratisbonne ; *autant qu'elle veut*, il n'y a pas de limite à ses largesses : que de grâces de lumière a-t-elle prodiguées à saint Bernard, à saint François de Sales, à saint Louis-Marie de Montfort, et à tant d'autres ; comme elle veut, c'est-à-dire de la manière qu'elle juge la plus efficace pour atteindre et gagner les cœurs, que ce soit par ses apparitions, ses miracles, ou par le sentiment de sa présence en l'âmes docile ; quand elle veut : nous la retrouvons à l'œuvre à toutes les époques de l'Eglise mais il est manifeste qu'en ces temps qui sont les nôtres, son action s'affirme avec une puissance extraordinaire. Il ne se donne ainsi aucune faveur céleste aux hommes, qui ne passe par ses mains virginales.

III

Cette adorable conduite des trois divines Personnes à l'égard de Marie, dans l'accomplissement du mystère de l'Incarnation et dans l'œuvre de la sanctification des âmes, nous montre très clairement la PLACE de la Vierge dans le plan rédempteur. De par l'éternelle et miséricordieuse volonté de Dieu, elle est au CENTRE avec Jésus et dépendamment de Jésus. *C'est la même place que toutes les âmes chrétiennes devraient lui donner dans leur vie intérieure.* Soyons heureux de vouloir la lui donner.

ERREUR :
Le père
Dayet ne
savait
probablem
ent pas
que
Charles de
Foucauld
était
hérétique
et affirmait
le salut
hors de
l'Eglise.

Le plus grand nombre des fidèles de nos paroisses se contentent de remplir leurs devoirs de chrétiens, sans lui manifester une dévotion spéciale. Désireux d'obéir aux commandements de Dieu et de l'Eglise, ils veillent à éviter le péché mortel ou, du moins, à recourir au sacrement de Pénitence. Ils prient de temps en temps la Sainte Vierge, principalement les dimanches et les jours de fêtes en assistant aux Offices. Ils la reconnaissent et l'honorent comme la Mère de Dieu ; mais aucun témoignage particulier et personnel ne jaillit de l'âme, aucune flamme de dévotion ne vient éclairer leur route au long des journées, pour marquer un contact reconnaissant avec Celle qui détient toutes les grâces et ne demande qu'à nous les communiquer, selon nos besoins et nos prières. C'est peu lui accorder, et cela faute de lumière.

D'autres fidèles sont attentifs à recourir plus fréquemment à la Très Sainte Vierge. Ils la prient matin et soir, ils aiment réciter son chapelet et même, à certains jours, son Rosaire ainsi que son petit Office. Ils voient venir avec plaisir chacune de ses fêtes, y compris celles qui ne sont pas solennisées. Les mois de mai et d'octobre leur sont des mois de ferveur aimante. Leurs âmes se complaisent dans la lecture d'un livre qui traite des grandeurs de Marie, comme à l'audition d'un sermon qui célèbre l'un ou l'autre de ses mystères. Ils aiment aussi manifester un soin particulier pour ses autels, ses statues et chapelles. Ils fréquentent ses pèlerinages, ses Congrès si possible, en témoignage des sentiments d'estime, d'amour, de confiance et de vénération qu'ils lui portent.

Cette dévotion est celle de nos élites chrétiennes et, à plus forte raison, des âmes religieuses et sacerdotales. Elle est bonne, sainte et louable ; elle accorde à Marie une grande place dans la piété. On peut s'en contenter, et beaucoup s'en contentent.

Il en est cependant qui veulent aller au-delà, car si louable que soit cette manière d'honorer Marie, il faut reconnaître qu'elle ne lui donne qu'une partie du temps, une partie des prières et des bonnes œuvres. On ne peut pas dire que ces pratiques extérieures et transitoires s'harmonisent avec la place données à la Vierge dans le plan divin.

C'est pourquoi, si l'on veut imiter la conduite des trois Personnes divines à l'égard de Marie, il faut aller jusqu'au DON TOTAL de soi et jusqu'à la VIE D'UNION de tous les instants qui en découle. Il faut – et nous le méditerons dans les jours qui suivent – choisir Marie pour la Mère et la Maîtresse de toute notre vie surnaturelle, comme le Verbe incarné l'a choisie pour sa Mère et sa Coopératrice dans l'œuvre de notre salut. Il faut lui remettre entre les mains tout ce qu'il nous est possible de lui donner, sans aucune restriction ni réserve ; de même que Dieu le Père lui a communiqué toutes ses grâces, Dieu le Fils tous ses mérites, Dieu le Saint-Esprit tous ses dons ineffables ; bien convaincus que ce que nous donnons est peu de chose en regard de ce qu'ils ont donné.

C'est la CONSÉCRATION à Marie, tant recommandée par le Pape Pie XII, et que lui-même a définie « *un don total de soi pour toute la vie et l'éternité ; non pas un don de pure forme ou de pur sentiment, mais un don effectif, réalisé dans l'intensité de vie mariale et chrétienne*¹ ». « Cette définition, écrivait Mgr Théas, évêque de Lourdes, s'accorde parfaitement avec la doctrine de saint Louis-Marie de Montfort, et l'on ne saurait mieux répondre au désir de Sa Sainteté qu'en adoptant, pour se consacrer à Marie, la formule de saint Louis-Marie de Montfort² ».

¹ Discours aux Congréganistes de la Sainte Vierge, le 21 janvier 1943, et le 23 novembre 1946, aux pèlerins du Grand-Retour

² Lettre pastorale à l'occasion de notre Année Mariale, janvier 1949.

Don total, qui livre à Marie notre personne et tous nos biens, biens de nature et biens de grâce ; qui lui laisse un entier et plein droit d'en disposer selon son bon plaisir, à la plus grande gloire de Dieu, dans le temps et l'éternité. On ne peut aller au-delà, comme nous l'avons vu (6^{ème} jour, première Semaine). Ce n'est donc plus une partie du temps, une partie des bonnes œuvres que l'on consacre à la Sainte Vierge. Ce n'est pas seulement une prière, un Souvenez-vous, un chapelet récité chaque soir ; ni un sacrifice, une aumône, un don, offerts à certains jours ; ni un pèlerinage à tel sanctuaire, ni les fêtes de Marie saintement célébrées ; après quoi, on dispose librement de ses heures et de ses actions.

Désormais, il n'y aura plus une prière, un travail, une fatigue, un sacrifice, une souffrance de l'esprit ou des membres, un acte de vertu, une occasion de mérite qui, d'avance, ne lui soit donné, remis, confié, avec la générosité d'un amour sans limite.

Don total qui aboutit à la vie d'*union* de tous les instants. Ayant choisi Marie pour notre Mère et Maîtresse, nous lui abandonnons la conduite de notre vie spirituelle, lui offrant notre docilité, une dépendance aimée, jamais interrompue. Comme elle a formé Jésus-Christ, notre Chef, elle nous formera ses membres bien vivants et ressemblants. De la sorte, nous lui donnons véritablement la *place centrale* qui lui revient, en conformité avec le plan divin intégral de notre rédemption et de notre sanctification.

Cette Consécration est offerte au libre choix de chacun. On ne l'impose pas ; mais elle s'impose d'elle-même, quand la lumière a brillé sur une âme droite et généreuse, qui a compris qu'elle ne mettra jamais trop la Sainte Vierge dans sa vie intérieure. Aussi, dans toutes les familles religieuses comme dans tous les diocèses du monde, des âmes l'accueillent avec reconnaissance et joie. C'est une question de sanctification personnelle. Aucune limite ne peut être assignée en ce domaine.

Avançons avec confiance dans notre Préparation.

LECTURES

EVANGILE selon saint Luc, chap. I, 1 à 25 : : *L'ange Gabriel vient annoncer la naissance du Précurseur.*

TRAITÉ de la Vraie Dévotion, N°s 1 à 13 : *Le Règne de Jésus par Marie.*

Deuxième Jour

MÈRE DU CHRIST TOTAL

Saint Louis-Marie de Montfort nous a déjà laissé entrevoir la grandeur de cette Maternité unique de la Très Sainte Vierge, quand il nous a montré Dieu le Père et Dieu le Saint-Esprit donnant à Marie le pouvoir de produire Jésus-Christ, Verbe incarné, et tous les membres de son Corps mystique (N° 17 et 20).

C'est le moment d'appliquer notre méditation à ce mystère de grâce, si peu connu d'un grand nombre d'âmes, même dévouées à Marie.

Demandons ses lumières à l'Esprit-Saint, pour bien comprendre qu'il n'y a en Marie qu'une *seule Maternité*. On a coutume, et avec raison, de distinguer sa Maternité divine et sa Maternité spirituelle ; mais dans la réalité, cette double Maternité se ramène à une seule : Marie est *la Mère du Christ total*, ce qui veut dire qu'elle est tout ensemble la *Mère de Jésus Rédempteur et de ses rachetés* contenus en lui spirituellement.

Cette Maternité complète de Marie s'est déroulée en trois phases : Au jour de l'Annonciation, la Vierge nous a tous *conçus* dans le Christ à la vie surnaturelle. Durant les trente-trois années de l'existence terrestre du Sauveur, elle nous a *portés* dans son Cœur douloureux. Sur le Calvaire, près de la Croix de son divin Fils expirant, elle nous a *enfantés* au prix de ses souffrances corédemptrices.

Quel amour illimité lui devons-nous en reconnaissance de ce qu'elle a voulu endurer pour nous donner la vie ! *Ave, Maria*.

I

Ce qu'il importe de bien saisir en premier lieu, c'est que la Très Sainte Vierge *a conçu très parfaitement le Christ*, le jour de l'Annonciation. En vertu des lumières qui inondaient son âme, elle l'a conçu, non pas seulement d'une manière corporelle en son sein, mais avant tout d'une manière spirituelle dans son intelligence et dans son cœur. Elle le concevait en tant que *Rédempteur uni à ses rachetés* et leur communiquant la vie surnaturelle.

Au moment de consentir à une telle Maternité, Marie ne pouvait ignorer que l'œuvre rédemptrice serait douloureuse. Elle jouissait toujours de sa science infuse d'Immaculée. Durant son séjour au Temple de Jérusalem, une science acquise des Livres saints lui avait fait connaître tous les détails concernant le Messie annoncé par les Prophètes : non pas un Messie glorieux, conquérant d'un royaume terrestre, mais un Homme de douleurs, venant racheter dans son sang l'humanité coupable.

Les paroles très significatives de l'ange le lui redisaient encore : « Voici que tu concevras et enfanteras un fils, et *tu lui donneras le nom de Jésus* », qui signifie *Sauveur*...

Ajoutons l'envahissement de l'Esprit-Saint survenant en elle à cette minute inoubliable, pour opérer le prodige de sa Maternité virginale. Tout contribuait alors à inonder son âme de lumières intenses sur la destinée de Celui qui allait être son Enfant. Elle savait qu'elle donnait au monde une *Victime*. Elle savait qu'elle-même devenait *Mère de douleurs*. D'avance et généreusement, elle acceptait toutes les souffrances de Jésus et elle y unissait les siennes.

En pleine connaissance de cause, elle concevait donc Jésus, *en tant que Rédempteur*, c'est-à-dire avec tous ceux qui croiront en lui et bénéficieront des grâces de sa Rédemption. C'est ainsi qu'à Nazareth, la Vierge a très parfaitement conçu le Christ par toute son âme, intelligence et volonté, avant même de lui faire prendre corps en sa chair et en son sang. *Prius mente quam corpore*, ont dit les Pères de l'Eglise.

C'est pourquoi ce ne serait pas exact de dire qu'elle concevait Jésus corporellement et nous spirituellement. Il faut dire qu'elle concevait *Jésus lui-même*, à la fois *corporellement et spirituellement* : corporellement, en tant qu'homme, l'Homme-Dieu avec son corps naturel ou physique ; spirituellement, en tant que Sauveur des hommes, avec son corps spirituel ou mystique. Et cette conception spirituelle, qui nous contenait tous, a précédé l'autre, Marie étant alors, entre les mains de Dieu, non pas un instrument aveugle, mais un instrument libre, qui donne son consentement dans la claire intellection du mystère.

Maternité unique, Maternité transcendante ; nulle autre ne peut en approcher. Et voilà la première phase de la Maternité à la fois divine et spirituelle de Marie. La Vierge de l'Annonciation a commencé de devenir notre Mère à tous dès l'instant où elle devenait la Mère de Jésus Rédempteur. Nous étions présents à sa pensée et à son amour. Il nous faut y réfléchir.

II

La nuit de Noël, dans l'étable de Bethléem, Marie donne naissance à Jésus ; mais elle ne donnera naissance à ses rachetés que sur le Calvaire. Ainsi l'a ordonné le Père. Car il fallait la mort douloureuse du Sauveur pour que nous recevions la vie. La divine Victime n'a réconcilié les hommes avec le Père et ne les a rendus participants de sa filiation que par son sacrifice sanglant.

Rien ne nous fait mieux comprendre comment la Maternité de la Sainte Vierge est une Maternité corédemptrice, comment nous sommes véritablement les enfants de ses douleurs. *Durant trente-trois années*, elle va peiner et souffrir pour nous. Toutes ses actions, unies à celles de son divin Fils, contribueront au salut de nos âmes.

Quand elle offre au Temple de Jérusalem son nouveau-né de quarante jours, elle n'ignore pas que cette offrande est le prélude de celle de la Croix. Siméon le lui dit, qui aperçoit déjà le glaive qui transpercera son cœur maternel.

Quand elle doit partir de nuit en Egypte, pour échapper à la fureur d'Hérode, ses yeux découvrent, dans le petit être qui repose entre ses bras, la Victime destinée à une mort violente.

Plus tard, quand Jésus est retrouvé au Temple, les trois jours de recherche angoissée ne sont pour son âme qu'une providentielle préparation aux trois jours de grande solitude de la Passion.

Plus tard encore, quand Jésus travaille le bois et le fer dans l'atelier de Nazareth, comment peut-elle ne pas penser à la croix et aux clous du Golgotha ? Les Prophètes n'ont-ils pas annoncé les mains et les pieds percés du Sauveur ? (Ps. 21, verset 17).

Durant les années de la vie publique, combien n'a-t-elle pas dû souffrir devant le dédain, le mépris qu'avaient pour Jésus ses propres compatriotes de Nazareth, qui allèrent un jour jusqu'à le chasser, l'expulser de leur ville (Luc, IV) ; devant l'ingratitude des riverains du lac de Génésar, témoins de tant de miracles ; devant la défection d'un grand nombre de ses disciples, au lendemain du miracle de la première multiplication des pains près de Bethsaïde-Julias (Jean, VI) ; devant la jalousie haineuse et tenace des Pharisiens ; devant la volonté arrêtée des chefs religieux de la nation résolus de le mettre à mort ? comment ne pas pressentir l'acheminement rapide vers la Pâque sanglante ?

Ainsi chaque jour et à chaque heure, la Vierge pouvait dire : je souffre et je m'immole avec mon Jésus pour les enfants que je porte en mon esprit et en mon cœur. Pour eux, je collabore à l'œuvre rédemptrice. Elle est la Femme forte qui traverse d'un cœur magnanime ces longues années de la gestation de nos âmes.

Il nous est doux de croire que la Vierge avait alors présents à sa pensée comme à son amour les fidèles de l'Eglise de son divin Fils. A Bethléem, son regard découvrait dans les bergers les âmes simples et droites qui viendront au Christ sans raisonnement et sans détour. Les mages lui représentaient la foule des âmes lointaines, chercheuses de vérité et d'éternel bonheur. En Egypte, les adorateurs des idoles retenaient sa réflexion sur l'immense multitude des païens qui, même vingt siècles après la venue de son Fils, ne connaissent pas l'Evangile.

Dans la tranquillité de Nazareth, Marie songeait aux futurs habitants des cloîtres, aux contemplateurs, aux mystiques, aux vierges, à tous ces cœurs aimants qui viendront boire à cette même source de vie où elle étanche la soif du sien.

Aux noces de Cana, elle apercevait le cortège des âmes eucharistiques qui sauront s'élever au-dessus des liens de la chair et du sang ; de même qu'en la personne des Apôtres, le soir du Jeudi Saint, elle voyait se dérouler la magnifique succession des prêtres et des pontifes, continuateurs du geste de son Fils.

Mais toujours, et principalement au temps de la Passion, la Vierge ne pouvait détacher ses regards des pécheurs, de ceux qui, après la Croix et les grâces des sacrements, continueront de commettre l'iniquité. Que ceux-là rendaient donc sa gestation infiniment douloureuse ! Parviendrait-elle à les arracher à l'enfer ? Les enfanterait-elle à la vie éternelle ? Pour combien, le sang de son Fils sera-t-il inutilement versé ?... Oui, les pécheurs, tous les pauvres pécheurs, les larrons pénitents, les Madeleines repenties, les prodiges de tous les siècles qui reviendront à la maison du Père, et ceux, hélas ! qui n'y voudront jamais revenir, rendaient de plus en plus lourd à son cœur le poids de sa Maternité.

Devant l'échec apparent des prédications et des miracles du Sauveur, elle comprenait ce qu'il fallait présentement de prières, de privations, de peines, de travaux, de fatigues ; ce qu'il allait coûter de sang et de larmes pour le rachat d'une seule âme plongée dans le péché.

La trahison de Judas, le jugement de Caïphe, la dérision d'Hérode, les tourments de la flagellation et du couronnement d'épines, la condamnation à la mort en croix, la montée de la voie douloureuse le lui disaient cruellement.

III

Nous voici précisément *l'enfantement du Calvaire*. Celui de Bethléem n'avait connu que la joie de l'extase. Il n'en pouvait être autrement. Comme l'étoile projette son rayon, ainsi la Vierge avait produit au monde son Premier-né. Ce Premier-né était sans péché. Il était l'Homme-Dieu, le Verbe fait chair, la source de toute grâce, le principe de toute sanctification et sainteté. Il était la cause méritoire de l'Immaculée Conception de sa Mère. Maintenant, il la comblait en la faisant entrer dans la famille même de Dieu par les liens d'une véritable consanguinité.

Sans se départir de son humilité, s'y enfonçant même davantage, Marie ne pouvait alors que tressaillir d'une allégresse que ne connaîtront jamais les cœurs réunis des plus grands extatiques.

Quel contraste à présent entre la radieuse nuit de Noël et le jour ténébreux du Calvaire ! Dans ces ténèbres qui s'accumulent au-dessus de la Croix et sur la terre entière, Marie peut-elle voir autre chose que l'image du péché ? L'enfer n'est-il pas la nuit éternelle ? Tout, d'ailleurs, sur le mont Golgotha, ne lui présent-t-il pas le spectre du péché ? Les juifs qui ricanent et blasphèment, les soldats qui accomplissent froidement leur cynique besogne, et surtout la Victime elle-même, son Fils rendu méconnaissable, recouvert des pieds à la tête de l'immonde lèpre de nos péchés. Le voilà fait « péché », afin d'expier sur sa chair innocente nos crimes sans nombre, nos offenses envers la Majesté et la Sainteté de Dieu.

Des plaies de Jésus crucifié, de son âme souffrante et priante monte vers le Ciel une vertu rédemptrice, parvenue à son degré suprême. Elle s'en va droit au cœur du Père, pour retomber aussitôt sur la terre en grâces innombrables de réconciliation et de pardon.

Marie accueille toutes ces grâces en son âme déchirée et les applique à l'humanité entière. Elle offre pour nous sa propre vie et ses souffrances, en même temps qu'elle offre la vie et les souffrances de Jésus. Elle nous enfante à la vie divine de son Fils expirant. Il fallait les souffrances et la mort du Fils pour nous communiquer cette vie. Il fallait les douleurs et le martyre de la Mère, la transfixion de son âme, pour notre naissance surnaturelle. Tous les membres du Corps mystique sont nés véritablement au pied de la Croix. Marie les met au monde conformément à la grande loi, formulée par Dieu au soir de la chute de nos premiers parents : *in dolore paries*. Tu enfanteras dans la douleur (Gen. III, 16).

Aussi, Jésus crucifié a-t-il attendu le moment où son œuvre rédemptrice se consomme, pour proclamer la Maternité totale de Marie. Cette Maternité, demeurée jusque-là dans le secret du mystère de l'Incarnation, trouve au Calvaire son accomplissement parfait. Jésus la consacre solennellement. Il veut ainsi donner à sa parole et à la réalité qu'elle désigne une gravité telle qu'il sera impossible à nous, ses rachetés, d'y faire une sérieuse réflexion sans apprécier aussitôt, comme il convient, l'insigne bienfait de notre régénération.

« Femme », dit à Marie le Sauveur agonisant, *Mulier*, c'est-à-dire *Mère Corédemptrice*, mon associée, ma collaboratrice, la compagne de ma vie et de ma mort, la

Femme prédite au paradis terrestre comme devant écraser avec moi la tête du serpent infernal : Femme, nouvelle Eve, véritable Mère des vivants, oui, tous les hommes, en la personne de mon disciple, sont vos enfants, tous les purs et les purifiés, lavés dans mon sang, baignés de vos larmes ; Innocent ou pénitents, je les reconnais pour mes frères bien-aimés, puisque, par mon Esprit-Saint, vous leur communiquez et leur communiquerez jusqu'à la fin des temps cette vie que je tiens de mon Père.

-*Jean*, mon disciple, et mes prêtres, mes apôtres, et tous les fidèles de mon Eglise, *voilà Marie votre Mère*. En me concevant à Nazareth, elle concevait le Corps spirituel dont je suis la Tête. C'est pourquoi elle vous a portés dans son Cœur douloureux durant les années de ma vie terrestre. A présent que je vais mourir, elle vous engendre à cette vie de la grâce que ma Passion et sa Compassion vous méritent.

Ainsi, la Très Sainte Vierge est véritablement *Mère de l'Eglise*, Corps mystique de Jésus-Christ. Elle est la Mère de tous les hommes sans exception. *Mère des païens* eux-mêmes, bien que de manière très imparfaite, en ce sens qu'elle et elle seule est appelée à les engendrer un jour à la vie surnaturelle. Du haut du Ciel, où elle règne présentement, Marie leur obtient par son intercession les grâces actuelles, les grâces d'approche, qui les disposent à la lumière de la foi et à la justification.

Elle est la *Mère des chrétiens qui vivent en état de péché mortel*, parce qu'elle les a engendrés à la vie de la grâce sanctifiante le jour de leur baptême, et parce qu'elle veille toujours à leur obtenir les grâces qui entretiennent en eux la foi et l'espérance, et les prépare ainsi à la conversion. Ils n'ont plus la charité, parce qu'ils n'ont plus la grâce sanctifiante ; mais la foi et l'espérance peuvent subsister encore, et c'est ce qui rend possible leur conversion.

Quand aux *baptisés qui demeurent dans la grâce et la charité*, Marie est leur Mère très parfaitement, attentive à leur continuelle et progressive croissance dans la pratique de ses vertus. Dans son *Traité de la Vraie Dévotion*, le Père de Montfort n'a voulu considérer que ceux-ci, *les prédestinés*. Comme nous allons le voir dans la médiation suivante, il envisage la Maternité spirituelle de Marie par rapport aux élus, c'est-à-dire à ceux que la Vierge enfantera à la vie de la gloire. Et c'est très beau ; car, dans la réalité, il n'y a que ceux-là qui comptent.

Il n'y a donc que les *pécheurs, partis de ce monde dans l'impénitence finale*, dont elle n'est pas la Mère. Elle l'a été, mais elle ne l'est plus. Comme Rachel, et plus que Rachel pleurant ses enfants morts, Marie en demeure inconsolable : *Renuit consolari, quia non sunt* (Mat., II 18). Ils n'existent plus pour elle, ce sont des éternellement morts. Combien elle en a souffert sur le Calvaire !

Pour nous, qui voulons vivre éternellement, n'oublions jamais que nous sommes le fruit de ses douleurs, nous, ses véritables enfants, les frères de son Premier-né.

LECTURES

EVANGILE selon saint Luc, chap. I, 26 à 38 : : *L'Annonce à Marie. Incarnation du Verbe.*

TRAITÉ de la Vraie Dévotion, N°s 120 à 133 : *La Parfaite Consécration à Jésus par Marie..*

Troisième Jour

MÈRE DES PRÉDESTINÉS

Sans perdre de vue la Maternité divine de Marie, strictement liée à sa Maternité spirituelle, considérons plus spécialement cette dernière *par rapport à la formation des prédestinés*, c'est-à-dire des membres du Christ que la Vierge doit un jour enfanter à la gloire, ce qui est notre ferme espérance à tous.

Ce point de vue est très cher au Père de Montfort. Si, dans la partie centrale de sa Consécration, il nous fait choisir Marie « *pour notre Mère et Maîtresse* », MATER et DOMINA, c'est précisément pour que nous lui laissions toute liberté de conduire sa Maternité de grâce jusqu'à son bienheureux terme. *Mère*, elle ne cesse de nous transmettre la vie divine ; *Maîtresse*, elle nous possède et nous façonne à la ressemblance de son Fils premier-né.

Considérons-la d'abord dans l'exercice de sa Maternité à notre égard, en collaboration avec les trois Personnes divines. Nous apprécierons mieux, dans la méditation du Quatrième Jour, la réalité de sa *domination* au plus intime de nos âmes.

Commentant un texte de l'Ecclésiastique (XXIV, 8) Montfort explique comment la Très Sainte Vierge a reçu mission de donner au Père de vrais ENFANTS, au Fils des MEMBRES bien vivants, au Saint-Esprit des TEMPLES de sainteté ornés de ses vertus sublimes.

Demandons à Marie elle-même de nous aider à bien pénétrer ce mystère de notre formation surnaturelle. *Ave, Maria*.

I

« DIEU le PÈRE *se veut faire des enfants par Marie* jusqu'à la consommation des siècles, et il lui dit cette parole : *In Jacob inhabita*, c'est-à-dire faites votre demeure et résidence dans mes enfants et prédestinés, figurés par Jacob, et non point dans les enfants du diable et les réprouvés, figurés par Esaü » (VD, N° 29).

Demeurez de façon permanente en leur intérieur, pour continuer de leur communiquer ma vie divine, la grâce sanctifiante reçue au baptême. J'ai voulu qu'ils soient vos enfants, en même temps que les miens, vous associant à ma fécondité d'amour, comme je vous ai associée à ma fécondité naturelle.

Il y aura donc, dans la génération spirituelle, de même que dans la génération corporelle, un père et une mère, un Père qui est Dieu et une Mère qui est Marie. Le Père des Cieux ne communiquera pas autrement sa vie divine. Aucune exception ne sera faite à cette disposition miséricordieuse, admirable condescendance aux inclinations du cœur humain. Marie seule, et jusqu'à la fin des siècles, pourra donner au Père ses véritables enfants ; et il sera toujours vrai que celui « *qui n'a pas Marie pour Mère n'a pas Dieu pour Père* ».

On reconnaîtra les réprouvés à ce signe *qu'eux-mêmes ont rejeté Marie*, tels les hérétiques, les hommes de mauvaise doctrine, qui n'ont que haine, mépris ou indifférence pour la Très sainte Vierge. Ils ne veulent pas se conformer au plan divin de notre régénération surnaturelle. « Héla ! gémit Montfort, Dieu le Père n'a pas dit à Marie de faire *sa demeure* en eux, parce qu'ils sont des Esäü » (N° 30).

II

« DIEU LE FILS veut se former et, pour ainsi dire, *s'incarner* tous les jours, par sa chère Mère *dans ses membres*, et il lui dit : *In Israel haereditare*. Ayez Israël pour héritage... », c'est-à-dire les prédestinés qui sont les héritiers de mon Royaume céleste. Je vous attribue cette part de choix, me réservant – selon la volonté de mon Père – d'être le Juge de tous, des bons et des méchants.

Notre-dame a donc en sa possession personnelle tous ceux qui partiront de ce monde en état de grâce. A elle le soin de les façonner membres du Christ Jésus, ses membres sains, robustes, vigoureux. « Et comme leur bonne Mère, vous les enfanterez, nourrirez, élèverez ; et comme leur *Souveraine*, vous les conduirez, gouvernerez et défendrez (N° 31). Ainsi est assurée leur arrivée un jour au Ciel, leur participation à la gloire éternelle.

Puisque « Jésus-Christ, le Chef des hommes, est né en Marie, les prédestinés – qui sont les membres de ce Chef – doivent aussi naître en elle *par une suite nécessaire*. Car, pas plus dans l'ordre de la grâce que dans l'ordre de la nature, une même mère ne met au monde la tête ou le chef sans les membres, ni les membres sans la tête ».

Marie, nous l'avons vu, est Mère du christ total, de sorte qu'on « peut lui appliquer, plus véritablement que saint Paul ne se les applique, ces paroles : *Quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis* (Gal. IV, 19) : j'enfante tous les jours les enfants de Dieu, jusqu'à ce que Jésus-christ, mon Fils, soit formé en eux dans la plénitude de son âge » sur la terre, chacun ayant atteint sa mesure de grâce, son degré de ressemblance.

Et c'est ici que Montfort rapporte le remarquable témoignage de l'Evêque d'Hippone en son *Traité sur le Symbole* adressé aux catéchumènes (Lib. IV, cap. I) : « Saint Augustin, se surpassant lui-même, et tout ce que je viens de dire, enseigne que tous les prédestinés, pour être conformes à l'image du Fils de Dieu, sont en ce monde *cachés dans le sein de la Très Sainte Vierge*, où ils sont gardés, nourris entretenus et agrandis par cette bonne Mère, *jusqu'à ce qu'elle les enfante à la gloire, après la mort, qui est proprement le jour de leur naissance*, comme l'Eglise appelle la mort des justes » (N° 33).

La nuit de Noël, Marie s'est séparée du corps physique de Jésus, mais non pas de son Corps mystique : et elle ne s'en séparera point tant qu'un prédestiné vivra sur la terre. Notre vie entière de grâce sanctifiante est ainsi, si nous la comprenons bien, un continuel séjour *en Marie*, dans le sein de Marie, *in sinu Mariae* : enfance, croissance, maturité spirituelle. Nous puisons notre vie divine dans le bel intérieur où Jésus a puisé sa vie humaine, dans le sein qu'il a sanctifié et où il a laissé pour nous des grâces inépuisables.

N'est-ce pas le mystère de l'Incarnation vécu par les élus ? Malheureusement, ce mystère de notre surnaturelle formation en Marie demeure peu connu des prédestinés eux-mêmes. L'insistance de Montfort à nous le rappeler montre à quel point il désirait nous voir en prendre conscience. Aimons y appliquer notre méditation, et faisons connaître ce secret de sainteté aux âmes qui cherchent la lumière. Comme l'a fait remarquer Mgr Suenens¹, il y a un monde de différence entre la dévotion mariale ordinaire et courante et cette vie d'union continuelle respirée dans le sein de Marie².

III

« DIEU LE SAINT-ESPRIT veut se former en Marie et par Marie des élus, et lui dit : *In electis meis mitte radices*. Jetez, ma Bien-Aimée et mon Epouse, les racines de toutes vos vertus dans mes élus, afin qu'ils croissent de vertu en vertu et de grâce en grâce » (N° 34).

Hôte de douceur des âmes intérieures, l'Esprit-Saint surveille et assure leur sanctification progressive, leur agrandissement mystique. Pour cette œuvre d'amour, il a d'autant plus recours à Marie qu'Elle-même est toujours demeurée « *sa Bien-Aimée et son Epouse* ». Au matin de l'Annonciation, n'était-il pas survenu en elle pour rendre féconde sa virginité d'Immaculée et lui permettre de réaliser la merveille de l'Incarnation du Verbe en son chaste sein ?

Avec quelle dilection avait-il orné son âme de toutes les efflorescences de la grâce sanctifiante ! Et quelle complaisance prenait-il dans la suite à contempler sa prodigieuse montée dans toutes les vertus sous l'influx de ses dons ! Aussi, veut-il maintenant la voir se reproduire elle-même mystiquement au cœur des élus pour la joie de la retrouver encore ici-bas.

« *J'ai pris tant de complaisance en vous, lorsque vous viviez sur la terre dans la pratique des plus sublimes vertus, que je désire encore vous trouver sur la terre, sans cesser d'être dans le Ciel. Reproduisez-vous pour cet effet dans mes élus : que je voie en eux avec complaisance les racines de votre foi invincible, de votre humilité profonde, de votre mortification universelle, de votre oraison sublime, de votre charité ardente, de votre espérance ferme et de toutes vos vertus* » (N° 34).

L'âme, en possession de la grâce sanctifiante et soucieuse de son avancement spirituel, offre à Marie le riche terrain où elle peut jeter les racines de ses vertus. Selon la culture de ce terrain, les vertus vont y grandir et s'épanouir comme autant de fleurs dont chacune rappelle à l'Esprit-Saint quelque chose de la beauté intérieure de sa fidèle Epouse.

L'essentiel sera donc d'être une âme très vivante, bien soudée au Christ Jésus, docile à se laisser cultiver par la divine Mère. Le progrès spirituel ira toujours en s'accroissant, jusqu'à produire une sainteté ressemblante. « *Que votre foi, dit encore à Marie l'Esprit-Saint, me donne des fidèles ; que votre pureté me donne des vierges ; que votre fécondité me donne des élus et des temples* » aux intérieurs splendides (N° 34). La grâce sanctifiante des vertus et des

¹ *Théologie de l'apostolat*, p. 82.

² Le Pape Saint Pie X a bien mis en relief cette doctrine du *Traité de la Vraie Dévotion* dans sa Lettre Encyclique « *Ad diem illum* » du 2 février 1904, pour le cinquantenaire de la définition dogmatique de l'Immaculée Conception.

dons, s'étant faite maternelle arrive à nous, imprégnée de toutes les suavités de son âme très sainte.

Heureuses les âmes ainsi sanctifiées ! « *Quand Marie a jeté ses racines dans une âme, elle y produit des merveilles de grâce qu'elle seule peut produire...* Elle a produit, avec le saint-Esprit, la plus grande chose qui ait été et sera jamais, qui est un Homme-Dieu ; et elle produira conséquemment les plus grandes choses qui seront dans les derniers temps. La formation et l'éducation des grands saints qui paraîtront sur la fin du monde lui est réservée... » (N° 35).

Car alors surviendront d'insoupçonnées Pentecôtes intimes : « *Quand le Saint-Esprit a trouvé Marie dans une âme, il y vole, il y entre pleinement, il se communique à cette âme abondamment et autant qu'elle donne place à son Epouse indissoluble...* (N° 36). Les élus d'ici-bas, sanctifiés par ces admirables survenances de l'Esprit d'amour, n'est-ce pas le triomphe de la Maternité de grâce de Marie ?

*
**

Saint Louis-Marie de Montfort envisage ainsi cette Maternité, telle que l'ont voulue les trois Personnes divines : œuvre de *génération* sans doute, mais encore et plus profondément long travail de *gestation*, au cours duquel les prédestinés sont progressivement incorporés au christ-Chef et *sanctifiés* jusqu'à devenir ressemblants à leur Mère, comme l'était le Fils premier-né. Par le fait, ils deviennent ressemblants à Jésus-christ lui-même ; aussi, le Père les reconnaît pour ses vrais enfants et les accueillera au dernier jour.

ERREUR :
Ne pas
tenir
compte de
la citation
du Père
Garrigou-L
agrange,
suspect
d'hérésie
moderniste
avec
vatican 2.

Doctrines pénétrante et savoureuse, comme en témoignait le P ; Garrigou-Lagrange, O.S.B. : elle nous fait découvrir notre filiation mariale plongeant ses ascendances dans le mystère du Verbe incarné, et jusque dans les profondeurs de la Trinité. Montfort s'y est baigné longuement l'esprit et le cœur ; c'est pourquoi, avançant toujours de lumière en lumière, il ne peut s'empêcher de conclure aussitôt à l'évidente et pleine *Domination* de la Vierge dans les âmes des prédestinés.

Avant de le suivre dans l'exposé de cette Souveraineté maternelle, n'omettons pas de dire à Marie notre bonheur de savoir que nous vivons en elle, que nous grandissons en elle, pour être enfantés bientôt à la joie béatifique. Aimons nous reposer en cette pensée que, portés en son sein virginal, nous sommes les véritables vivants en expectation de leur naissance définitive. A aucun moment, et quel que soit le degré de sainteté acquise, nous ne pouvons nous passer de Marie. En avoir conscience, c'est notre béatitude d'ici-bas.

LECTURES

EVANGILE selon saint Luc, chap. I, 39 à 56 : *Marie visite Elisabeth.*

TRAITÉ de la Vraie Dévotion, N° 135 à 143 : *Deux grands avantages de la Parfaite Consécration..*

¹ Voir son ouvrage : La Mère du Sauveur et notre Vie spirituelle, p. 194, première édition.

Quatrième Jour

MAITRESSE DES PRÉDESTINÉS

La Souveraineté de Marie au plus intime de nos âmes découle de sa Maternité de grâce, comprise en collaboration avec les trois Personnes divines, telle que Montfort vient de nous l'exposer.

Tout s'enchaîne suavement en ce délicieux mystère. Appliquons-nous à en poursuivre la méditation : en reconnaissant à Marie cette bienfaisante DOMINATION maternelle ; PRIVILÈGE insigne accordé par Dieu ; et qui fait de nos âmes son domaine de CHOIX.

Veni, sancte Spiritus ! Ave Maria.

I

LA DOMINATION MATERNELLE DE MARIE. Après avoir exposé sa lumineuse manière de concevoir la Maternité de grâce de la Très Sainte Vierge, Montfort ajoute aussitôt : « *On doit conclure évidemment de ce que je viens de dire que Marie a reçu de Dieu une grande domination dans les âmes des élus...* » (N° 37).

Comment pourrait-elle, en effet, *donner au Père céleste de vrais enfants*, demeurer au sanctuaire de leur âme pour leur communiquer sans cesse la vie divine reçue au baptême, si elle n'a pas puissance et autorité sur eux ?

Comment pourrait-elle *donner au Christ-Chef des membres bien vivants*, ayant chacun une physionomie particulière et une fonction spéciale dans le Corps mystique, et pour cela les former, les nourrir, les élever, les conduire, les défendre, et finalement les enfanter à la vie éternelle, si elle ne possède pas sur eux des droits incontestés ?

Comment pourrait-elle encore *donner au Saint-Esprit des élus et des temples*, merveilles de sainteté, et s'implanter, s'enraciner en eux, s'y reproduire dans la splendeur de ses vertus, si elle n'a pas une domination réelle jusqu'en leurs profondeurs les plus secrètes, là où se cache l'action mystérieuse du divin Paraclet ?

En vérité, « *Marie ne peut pas faire toutes ces choses, qu'elle n'ait droit et domination dans leurs âmes* » (N° 37).

Il faut donc affirmer – puisque c'est l'évidence – que la Très Sainte Vierge, *Génératrice ; Formatrice et Sanctificatrice* des prédestinés, a reçu de Dieu cette haute puissance spirituelle. La Mère des âmes, vivantes de la vie de Jésus, doit être aussi leur Maîtresse ou Souveraine. Elle doit tenir en ses mains le pouvoir de les gouverner intérieurement tout au long de leur cheminement de grâce ici-bas.

II

Saint Louis-Marie de Montfort appelle cette Domination intérieure « une GRÂCE SINGULIÈRE du Très-Haut » (N° 37).

Dieu, en effet, s'est réservé le domaine des âmes. Seul, il peut en revendiquer les droits de créateur et de Sanctificateur. Il les a dotées du don incomparable de la liberté et il leur offre, de plus, une participation réelle à sa propre vie divine. Sans violence aucune, il pénètre en Maître dans notre intérieur ; il se promène, pour ainsi dire, dans l'enclos de notre intelligence et de notre volonté. Il aime demeurer chez ceux qui savent l'accueillir, il se trouve chez lui en nous, et c'est toujours pour notre plus grand profit. Car, dans la mesure où notre volonté se laisse conduire par la sienne, nous savourons les joies spirituelles de l'ordre et de la paix. Le triomphe de la liberté humaine est l'entière docilité au Maître intérieur et divin. La sainteté n'est pas autre chose que l'accord plénier de nos pensées et de nos vœux aux pensées et aux vœux de Dieu. Alors, Dieu règne au-dedans de nous.

Et voici que Dieu – toujours souverainement indépendant et se suffisant à lui-même – a voulu faire part à Marie de son Pouvoir de domination dans l'intérieur des âmes. La Vierge possède, à *titre de privilège*, tous droits de pénétrer, elle aussi, en notre dedans intime, là où personne ne pénètre sans notre assentiment. Elle entre à son gré et exerce son action bienfaisante dans ce sanctuaire strictement personnel, où s'élaborent les actes de notre intelligence et de notre volonté, où réside notre liberté, où reposent ce qu'on appelle « les secrets du cœur », nos pensées et nos affections les plus chères.

Marie, à n'en pas douter, connaît ces secrets et ces activités de notre âme ; et cependant, notre demeure n'est pas violée, ni notre liberté violente. Tant s'en faut, car la Vierge est tellement unie à Dieu et à nous, que tout se passe encore entre Dieu et notre âme.

« *Grâce singulière du Très-Haut* », dit notre saint. « Singulière », non pas seulement parce qu'elle est magnifique, mais parce qu'elle est *unique*. La Vierge est seule à posséder ce domaine de nos âmes. Ni les saints du Ciel et de la terre, ni même les bons anges, ni à plus forte raison les démons, n'ont droit de pénétrer en notre intérieur, et encore moins d'y résider en maîtres. Il n'y a que Marie, après Dieu, qui garde ses entrées libres chez nous, comme une reine en son propre palais.

*
**

Pourquoi la Très Sainte Vierge possède-t-elle ce domaine spécial ? Montfort condense en deux lignes la raison profonde de cette faveur singulière : « *Dieu, dit-il, ayant donné à Marie puissance sur son Fils unique et naturel, le lui a aussi donnée sur ses enfants adoptifs* ». (N° 37).

De nouveau, nous touchons ici aux sublinités de la Maternité divine. Cette Maternité est le fondement de la Souveraineté de Marie, comme elle est le fondement de toutes ses grandeurs. Par suite de cette élévation, due à la seule libéralité divine, la Vierge a reçu puissance en premier lieu sur le Fils même de Dieu, devenu son propre Fils par nature, sans cesser d'être Dieu.

Elle a reçu du Très-Haut la vertu de former son corps et de le mettre au monde. Elle a gardé, protégé et défendu son enfance. A Nazareth, elle a gouverné son adolescence et son âge mûr. Au calvaire, elle a offert sa vie en sacrifice ; elle a immolé son Fils pour le salut du monde.

Jésus a reconnu ce pouvoir ; il l'a honoré et glorifié en se soumettant volontairement à Marie. Il lui a obéi amoureusement, il s'est incliné avec empressement devant son autorité. Il a voulu dépendre encore de sa sainte Mère durant les années de la vie publique, comme le prouve le premier miracle, accompli à Cana, en Galilée. Il a toujours écouté et exaucé ses demandes et ses moindres désirs. Et dans la gloire du Paradis, il conserve encore, comme nous le verrons bientôt en notre troisième Semaine, la soumission du plus parfait de tous les enfants à l'égard de la meilleure de toutes les mères. Marie distribue à son gré les trésors de la Rédemption. Elle demeure la Médiatrice de toutes les grâces, ce qui implique la pérennité de « *sa puissance sur le Fils unique et naturel de Dieu* ».

Il s'en suit, dit Montfort, que Marie a pareillement « *puissance sur les enfants adoptifs de Dieu* ». La libéralité du Très-Haut n'a pas voulu séparer sa Maternité humaine de sa Maternité divine : les privilèges d'une entraînent les privilèges de l'autre.

Cette déduction est d'autant plus rigoureuse que les nombreux enfants de Dieu selon la grâce doivent être tous formés à l'image et ressemblance du Fils unique et naturel. Leur prédestination ne peut s'accomplir que par la conformité de leurs âmes à l'âme très sainte de Jésus-Christ, la Sagesse incarnée. Marie doit donc leur donner la ressemblance à l'idéal divin, afin d'en faire *d'autres Christs* en qui le Père des Cieux retrouvera et reconnaîtra comme le portrait de son Fils premier-né.

Ainsi, la puissance de Marie, Mère de Dieu, s'étend et s'exerce sur le Christ total, le Chef et les membres ; et l'on comprend mieux la première affirmation de Montfort, que la Vierge *ne peut pas* donner au Christ-Chef des membres vivants, les entretenir en parfaite santé surnaturelle, les guérir s'ils sont malades, les rendre à la grâce sanctifiante s'ils viennent à commettre des fautes graves, les protéger et les défendre contre des ennemis toujours proches ; donner à chacun la stature de sainteté qui lui convient, son âge de perfection, sa fonction spéciale à exercer dans le corps mystique qu'est l'Eglise, la physionomie particulière qui rappellera l'un des traits du visage de Jésus. « Marie, dit-il, ne peut pas faire toutes ces choses qu'elle n'ait droit et domination dans leurs âmes » (N° 37).

III

SON DOMAINE DE CHOIX. Montfort insiste sur la souveraineté de Marie *dans les âmes de ses enfants prédestinés*. Sans doute, reconnaît-il pareillement sa puissance sur leurs corps eux-mêmes, puisque toute la création matérielle est son empire ; mais il ne s'y arrête pas, la considérant pour « peu de chose » (N° 37), en comparaison de sa puissance sur les âmes.

S'il ajoute que « *Marie est la Reine du Ciel et de la terre par la grâce, comme Jésus en est le Roi par nature et par conquête* » (N° 38), c'est pour aboutir à une conclusion qui confirme la précédente, à savoir, le *Règne de Marie dans les cœurs*.

La Royauté de Marie, comme celle du Christ, est universelle, s'étendant sur le monde des corps et sur le monde des esprits ; mais différente est son origine. Jésus est le Roi « *par nature* », c'est-à-dire par droit de naissance, en tant que Verbe incarné, « *et par conquête* », en tant que Rédempteur. Marie est Reine « *par grâce* », par la grâce toute gratuite de sa maternité divine et par la grâce très méritoire de sa collaboration à l'œuvre rédemptrice.

« Or, comme le Royaume de Jésus-christ consiste principalement dans le cœur ou l'intérieur de l'homme, selon cette parole : le Royaume de Dieu est au-dedans de vous (Luc, XVII, 22) ; de même, le Royaume de la Très Sainte Vierge est principalement dans l'intérieur de l'homme, c'est-à-dire dans son âme ; et c'est principalement dans les âmes qu'elle est plus glorifiée avec son Fils que dans toutes les créatures visibles... » (N° 38).

Nos âmes sont donc l'élément premier de sa Souveraineté. Elles forment son domaine de choix, Marie règne en plénitude là où s'exerce et s'épanouit sa Maternité de grâce.

Aussi, Montfort nous demande de la *choisir*, non seulement pour notre *Mère*, mais encore pour notre *Maîtresse* : MATER et DOMINA. Ce choix repose sur des réalités surnaturelles miséricordieusement voulues par Dieu en nous. Aussi véritablement que Marie *est notre Mère*, elle *est*, de plus, *notre Maîtresse* : elle forme et fait grandir Jésus-Christ en nous, jusqu'à ce que nous arrivions à la plénitude de son âge sur la terre, c'est-à-dire au degré de sainteté marqué pour chacun de nous. A cette fin, elle nous possède et nous gouverne intérieurement. Son action s'exerce jusque dans les plus mystérieuses profondeurs de notre être. Sa domination rayonne au centre même de notre cœur.

Voilà pourquoi « *nous pouvons l'appeler avec les saints la REINE DES CŒURS* » (N° 38). Ce vocable devient l'équivalent et le synonyme de celui de Maîtresse des âmes ; il présente l'avantage d'être mieux compris et plus goûté. C'est pourquoi il a été retenu pour désigner l'association des esclaves d'amour de Marie. Au titre déjà très aimé de *Mère* nous ajoutons ainsi le titre très suave de *Reine des cœurs*, c'est-à-dire de Souveraine incontestée des âmes qui lui sont entièrement livrées. Elles ont compris que cette Souveraineté de Marie, étant une *Souveraineté d'amour*, appelle et exige de notre part *un service d'amour*, une donation totale dans la soumission filiale la plus aimante, comme nous allons le voir dans la méditation suivante.

Notre Saint se montre jusqu'au bout logique avec lui-même. Sa volonté entend se donner dans la mesure magnifique où son intelligence a pénétré le mystère de la Maternité spirituelle de Marie. Cette Maternité dépasse infiniment toute maternité terrestre. Nos mères nous transmettent la vie de nature, mais elles ne sont pas maîtresses de nos âmes. Marie engendre nos âmes à la vie surnaturelle, et elle les détient en sa possession pour leur imprimer leur physionomie d'éternité. *Le cœur des élus est son domaine de choix.*

*
**

C'est assurément une grâce très spéciale que la Sainte Vierge elle-même a octroyée à ce fils privilégié. Elle lui a inspiré d'envisager sa Maternité de grâce, non pas seulement dans le fait de la transmission de vie, mais encore et surtout dans cette domination intime qui en est la conséquence et l'épanouissement chez les prédestinés.

Bon nombre d'auteurs se contentent de considérer Marie en sa qualité de Mère de tous les chrétiens. Peu la contemplent aussi sous l'aspect profond d Maîtresse et Formatrice des élus. Ce concept projette pourtant une lumière singulièrement pénétrante sur les beautés cachées de la Maternité de Notre-Dame. Il nous découvre cette Maternité s'exerçant librement dans l'intérieur des âmes saintes, là où repose et agit cet Hôte très doux qu'est le divin Consolateur. Il nous fait mieux apprécier le secret de l'incessante collaboration de la Vierge à l'action sanctificatrice de l'Esprit-Saint. En compagnie de ce Maître intime, Marie se rend la Maîtresse absolue des prédestinés. Elle plonge en leurs âmes, comme nous l'avons vu, les racines de ses sublimes vertus et leur fait produire les plus grandes merveilles de sainteté. Elle établit au-dedans de nous son Royaume. Elle y règne en Souveraine toute-puissante et elle y fait régner son divin Fils.

Appliquons-nous à nous rendre ce témoignage que la *Mère de nos âmes* est en même temps la *Reine de nos cœurs*.

LECTURES

EVANGILE selon saint Luc, chap. I, 57 à 80 : *Naissance de saint Jean-Baptiste* .

TRAITÉ de la Vraie Dévotion, N° 152 à 167 : *La Parfaite Consécration conduit à l'union avec Jésus-Christ..*

Cinquième Jour

ESCLAVE D'AMOUR DE MARIE

L'évidente Souveraineté de Marie dans les âmes des élus revêtait aux yeux de Montfort une telle importance qu'elle a commandé et spécifié sa Consécration. Si ce fils privilégié de la Vierge entend se livrer à elle comme *son esclave d'amour*, c'est bien parce qu'il l'a choisie très lumineusement pour sa *Mère et Maîtresse*. Une relation entraîne l'autre.

Pourquoi rencontre-t-on tant d'âmes, sincères dans leur dévotion, qui cependant s'arrêtent devant cette appellation d'esclave de Marie ? La réponse est simple : elles n'ont pas encore saisi jusqu'à quel point la Très Sainte Vierge est véritablement la Mère et la Maîtresse de toute leur vie surnaturelle, depuis l'instant du baptême. Le jour où l'on a compris, dans l'humilité de la foi, la valeur de ces deux mots : *Mater* et *Domina*, le second étant le complément du premier, il n'y a plus de difficulté à émettre entre les mains de Marie le don total de soi, sans condition ni réserve. La réalité de sa Domination intime appelle notre entière donation d'amour, laquelle veut s'exprimer par le mot le plus fort, le plus expressif que nous puissions trouver.

C'est pourquoi nous avons commencé par approfondir, à la suite de Montfort, la Maternité de grâce de Marie et la Souveraineté qui en découle dans les âmes des prédestinés, dont elle fait son domaine de choix.

Poursuivons encore aujourd'hui ce lumineux labeur, d'abord en reconnaissant notre entière APPARTENANCE à la Très Sainte Vierge ; puis en constatant avec joie que l'esclave d'amour de Marie veut être son ENFANT toujours soumis et dépendant.

Remercions saint Louis-Marie de Montfort des abondantes clartés qu'il a projetées ainsi sur notre filiation mariale.

Ave, Maria.

I

NOUS APPARTENONS A MARIE EN QUALITÉ d'ESCLAVES. Rappelons-nous la méditation du deuxième Jour de notre première Semaine sur notre totale appartenance à Jésus-Christ. Cette appartenance découle des droits de sa Rédemption. Il a payé nos âmes à haut prix, au prix de tout son sang. Il a versé pour nous une rançon infinie, en compensation de l'offense infinie du péché.

Nous sommes donc, disions-nous, divinement marqués du sceau de sa possession. Nous sommes son bien, sa propriété, *sa conquête*, en stricte rigueur de justice. Nous sommes devenus « ses véritables esclaves », qui ne doivent vivre, travailler et fructifier que pour lui. Il est notre Seigneur et Maître : *Dominus noster* ; un Maître au cœur infiniment bon, qui nous a

arrachés à la servitude tyrannique du démon, et qui se présente à nous comme souverainement respectueux de notre liberté. Il ne s'impose pas de force. Bien qu'il possède sur nous tous les droits, il nous sollicite de nous mettre librement à son service.

C'est pourquoi nous-mêmes devons être très heureux de reconnaître cette totale appartenance, et vouloir en retour servir ce bon Maître, non seulement comme des serviteurs mercenaires (le désir de la récompense céleste n'est pas à exclure de nos intentions), mais, de plus, comme des esclaves d'amour qui, par un choix réfléchi, se donnent et se livrent sans aucun motif d'intérêt personnel, pour l'honneur seul de lui appartenir. (VD, n° 68, 73).

A cet endroit de son *Traité*, Montfort ajoutait : « *Ce que je dis absolument de Jésus-Christ, je le dis relativement de la Très Sainte Vierge* » (N° 74). Ce qui signifie que Marie, elle aussi, a droit à l'hommage de notre amoureuse et entière dépendance, mais pour un motif différent. Jésus y a droit à *titre personnel* : il est notre Rédempteur *par conquête*, lui seul pouvait égaler la réparation à l'offense. Marie y a droit au titre purement gratuit *d'union à son Fils* : elle est notre Corédemptrice *par grâce*, par la grâce de la volonté divine l'associant à l'Incarnation.

Comme nous l'avons déjà dit¹, le Sauveur pouvait se passer de tout auxiliaire dans l'œuvre de notre réparation ; il lui a plu – et c'était le plan éternel – que la Vierge lui fût associée en toutes choses. « *Jésus-Christ l'ayant choisie comme la compagne indissoluble de sa vie, de sa mort, de sa gloire et de sa puissance au Ciel et sur la terre, lui a donné par grâce, relativement à sa Majesté, toutes les mêmes droits et privilèges qu'il possède par nature* », en tant que Fils de Dieu, Rédempteur des hommes (VD N° 74).

Ces droits et privilèges sont non seulement semblables, mais identiques, numériquement les mêmes. Seulement, ils conviennent à Jésus à cause de lui-même, et à Marie à cause de son Fils. « *En sorte, ajoute Montfort, n'ayant tous deux que la même volonté et la même puissance, ils ont tous deux les mêmes sujets, serviteurs et esclaves* » (N° 74). Marie est donc la Maîtresse de tous les rachetés : « *Domina nostra* », comme Jésus-Christ en est le Maître : « *Dominus noster* ». Nous sommes en vérité ses esclaves, comme nous sommes les esclaves de Jésus-Christ. Il ne dépend que de nous de reconnaître cette entière appartenance et de *choisir* Marie pour notre Maîtresse, en nous consacrant à son service comme ses esclaves d'amour. Nous ne serons que plus parfaitement les esclaves d'amour de Jésus-Christ.

Nous rejoignons ici notre méditation précédente, où nous avons considéré la domination de Marie *dans les âmes prédestinées*. Si la Sainte Vierge tient en son entière possession tous les rachetés, à plus forte raison est-elle heureuse d'exercer sa Domination maternelle sur ceux de ses enfants qui ne veulent pas rendre inutile le sang de Jésus Rédempteur ni méconnaître ses souffrances de Corédemptrice. De ceux-là, ainsi que nous l'avons vu, elle est pleinement Maîtresse et Reine. C'est donc un bonheur de lui confier la conduite de notre âme et de lui remettre entre les mains toute notre richesse spirituelle. Ainsi répondrons-nous à son beau titre de « *Reine des cœurs* » ; et notre appellation d'*esclaves d'amour* ne fait qu'accentuer l'appellation très aimée d'enfants de la Sainte Vierge, comme nous allons le voir dans la seconde partie de cette méditation.

¹ Deuxième Semaine, méditation du premier Jour, p. 122

II

L'ESCLAVE d'AMOUR DE MARIE VEUT ÊTRE SON ENFANT TOUJOURS SOUMIS ET DÉPENDANT. En nous consacrant comme esclaves d'amour à la Très Sainte Vierge, nous ne cessons pas de demeurer ses enfants. Nous voulons même le devenir plus parfaitement que jamais. Toutefois, si juste et si beau qu'il soit en lui-même, le seul terme d'enfant ne nous suffit pas ici. Il faut autre chose qui vienne du plus profond de notre âme libre et aimante, et qui corresponde adéquatement à la Domination que Marie exerce au-dedans de nous-mêmes.

Cette autre chose, cette spontanéité d'un amour, émanant de la lumière et qui pousse au don total, ne s'exprime dans nos langues humaines que par le mot « *esclave* », si souvent employé dans la Bible et dans les prières de l'Eglise.

L'esclave est, par définition, celui qui se trouve tout entier, personne et biens, en la possession et la dépendance d'un maître. Dans le cas concret qui nous occupe, le Maître étant Dieu lui-même en la transparence de Marie, on ne peut qu'éprouver une joie intense à se proclamer l'esclave de la Vierge, exactement comme elle-même s'est proclamée l'esclave du Seigneur. Ce terme n'est pas plus désuet aujourd'hui qu'au temps de l'Annonciation, puisqu'il implique toujours la même vivante réalité.

Si Montfort se contentait de se livrer en qualité d'enfant, au sens de *dépendance limitée* que présente ce mot dans le langage usuel, son amour ne croirait pas répondre, autant que cela lui est possible, à la plénitude d domination qu'il découvre en Marie.

Par contre, se livrant en qualité d'*esclave de volonté*, il atteint adéquatement son double titre de « *Mère* » et de « *Maîtresse* » des âmes. Il glorifie sa Maternité, en se prêtant de toute la force de son vouloir à la formation du Corps mystique dont il est membre.

Aussi bien, ce mot d'*esclave* est-il loin de s'opposer à celui d'*enfant*. Il existe entre ces deux termes exactement la même connexion que nous découvrons entre les termes corrélatifs de *Maîtresse* et de *Mère*, appliqués à Marie.

En Marie, l'appellation de Maîtresse inclut le concept de Mère et l'intensifie : la Vierge étend sa domination d'amour au-dedans de nous, dans la mesure où s'épanouit sa Maternité de grâce.

En nous pareillement, l'appellation d'esclave de Marie suppose celle d'enfant et l'intensifie ; elle la dépasse en y ajoutant l'idée d'une dépendance sans limite et sans fin. Nous nous consacrons esclaves de Marie, parce que – étant déjà ses enfants depuis notre baptême – nous voulons vivre notre filiation mariale de la manière la plus parfaite, par une entière soumission de notre volonté qui ne connaîtra jamais ni émancipation, ni affranchissement.

L'enfant peut s'affranchir de l'autorité des siens. Un jour vient même où il se choisit un état de vie indépendant. Il reste cependant enfant de celle qui l'a mis au monde, mais il ne lui est plus soumis du tout.

L'esclave d'amour de la Vierge est son enfant inlassablement soumis et dépendant. Même parvenu à l'âge d'homme, et alors surtout, il entend garder toujours sa dépendance et sa soumission de petit enfant. La Vierge, sa Mère, devient de plus en plus sa Maîtresse en

compagnie du Maître intérieur, l'Esprit-Saint de Jésus. Elle le gouverne, le régit, le dirige, le protège, le sanctifie de jour en jour. Elle conduit en lui sa Maternité spirituelle à bon terme.

C'est pourquoi l'enfant de la Vierge, qui a compris cette signification du mot « *Maîtresse* », uni à celui de « *Mère* » est heureux de se livrer à elle en qualité d'esclave que l'amour pousse au don total.

« O ma divine Mère, s'écriera-t-il dans une soudaine illumination de grâce, soyez aussi en perfection ma Maîtresse. Vous qui m'avez engendré enfant du Père, membre du Fils, temple de l'Esprit-Saint, étendez maintenant en moi votre domination maternelle si pleine de douceur. Soyez la pacifique Souveraine des puissances de mon âme. Imprimez en moi la ressemblance du Fils premier-né, l'enfant de Nazareth, dont l'Évangile nous dit qu'il a voulu vous demeurer amoureusement soumis. Alors, je deviendrai votre *parfait enfant*, me laissant conduire en tout et toujours par cet esprit de soumission de Jésus, jusqu'au temps marqué par le Père des Cieux. Ce temps sera précisément celui où vous m'enfanterez à la gloire éternelle ».

*
**

Cette logique d'amour est d'autant plus rigoureuse que, pour bon nombre de chrétiens, la Très Sainte Vierge est leur Mère sans être au même degré leur Maîtresse. L'exercice de sa domination est entravé. Ils ne sont, hélas ! que trop nombreux les enfants de Notre-Dame qui se soustraient à son influence formatrice. Marie cependant ne cesse pas d'être leur Mère : elle reste la Mère de tous les pauvres pécheurs, car elle les a engendrés au baptême et les considère toujours comme siens. Il y a toujours aussi en eux un reste de vie et des espoirs de résurrection totale.

Mais sa domination maternelle rencontre une résistance plus ou moins opiniâtre. Elle les gouverne encore un peu par des avances de grâces actuelles, par des appels de miséricorde qui préparent les voies à leur conversion. Elle les gouvernera davantage le jour où, revenant enfin à la Maison du Père de famille, ces fils prodiges se prêteront docilement à son action sanctifiante.

*Revertere ad Dominam tuam ; et humiliare sub manu illius*¹. Reviens, pauvre enfant égaré, vers ta Maîtresse qui est aussi ta vraie Mère, et humilie-toi sous le sceptre d'amour que te présente sa main toute-puissante.

Cette considération fait mieux saisir combien la Vierge est pleinement Maîtresse de ceux de ses enfants qui vivent fidèlement leur Consécration d'esclaves d'amour. Loin de se soustraire en quoi que ce soit à la domination maternelle de Marie, ils s'efforcent d'accentuer chaque jour leur dépendance et soumission filiale. Ils s'appliquent à devenir comme de petits enfants qui n'ont d'autre volonté que la volonté de leur mère, ni d'autre refuge que ses bras et son cœur.

Leur dépendance et soumission totale doit les conduire infailliblement à l'épanouissement de l'esprit d'enfance. Les fidèles esclaves d'amour de Marie sont les âmes saintes, dans la force et la vigueur de leur maturité spirituelle, demeurées ou devenues

¹ Genèse, XVI, 9. Saint Bernadin de Sienne applique à Marie cette parole de l'ange à Agar au désert de Bersabée (Serm. 3 de *Nomine Virginis*).

semblables aux tout petits enfants. Ils obéissent en toutes choses à leur divine Mère et Maîtresse, et se laissent docilement conduire « *par son esprit, qui est le saint-Esprit de Dieu* » (VD n° 258). Ils sont alors les *parfaits enfants* de Dieu et de Marie.

« Ceux qui sont conduits par l'esprit de Dieu sont enfants de Dieu : *Qui spiritu Dei aguntur, ii sunt filli Dei* ((Rom., VIII, 14). Ceux qui sont conduits par l'esprit de Marie sont des enfants de Marie et par conséquent des enfants de Dieu » (N° 258). Ils sont les enfants de Dieu et de Marie en perfection, parce que, « *possédés et gouvernés* » par l'Esprit-Saint et par l'Epouse de l'Esprit-Saint, ils ne leur offrent en toute circonstance qu'obéissance et soumission d'amour. Notre consécration n'enlève donc rien au titre d'enfant que le baptême imprime sur nos fronts ; bien au contraire, elle fit resplendir ce titre d'un rayonnement nouveau.

*
**

Soyons humblement fiers de nous consacrer esclaves d'amour de la Reine des cœurs. Redisons-le, cette donation demeure entièrement libre. Montfort la présente à notre choix entre plusieurs autres manières de témoigner à Marie une dévotion vraie.¹ Mais il avoue n'en avoir point trouvé « qui soit plus glorieuse à Dieu, sanctifiante pour l'âme et utile au prochain » (118).

C'est pour la faire connaître qu'il a écrit son *Traité marial* dont il aurait voulu former les caractères de son sang au lieu d'encre, dans l'espérance, dit-il, que « tôt ou tard la Très Sainte Vierge aura plus d'enfants, de serviteurs et d'esclaves d'amour que jamais ; et que, par ce moyen, Jésus-Christ, son cher Maître, règnera dans les cœurs plus que jamais » (N° 112,113).

Estimons-la donc comme une très grande grâce du Saint-Esprit, qu'il nous faut mériter par une profonde humilité ; car ce sont les humbles et les petits qui apprécient et goûtent le mieux ce « *divin secret des élus* »². O notre Père des Cieux ! O Marie, Mère et Maîtresse des âmes ! Nous vous rendons grâce de ce que vous avez caché ces choses aux sages et prudents du siècle, et de ce que vous les révélez à vos humbles enfants et esclaves.

LECTURES

EVANGILE selon saint Luc, chap. II, 1 à 21 : *Naissance de Jésus-Christ. Adoration des bergers* .

TRAITÉ de la Vraie Dévotion, N° 213 à 217 : *Les fruits merveilleux de la Parfaite Consécration*..

¹ Voir *Traité de la Vraie dévotion*, n°s 115 à 119.

² Au Refrain du Cantique de la Consécration

Sixième Jour

MÈRE TOUJOURS PRÉSENTE

Nous avons suivi notre guide spirituel faisant découler de la Maternité de grâce de Marie sa Souveraineté en l'intime des âmes. Il est évident, disait-il que la Vierge, indissolublement associée aux trois Personnes divines dans l'œuvre quotidienne de notre sanctification, « *a reçu de Dieu une grande domination dans les âmes des élus* » (N° 37).

Mère des prédestinés, elle doit être aussi leur Maîtresse ou Souveraine. « Par une grâce singulière du Très-Haut », elle a le pouvoir de les conduire et gouverner, depuis le moment de leur conception dans la grâce jusqu'à celui de leur enfantement à la gloire, c'est-à-dire de les former membres parfaits du Christ, et de les introduire dans la vie éternelle où elle demeure plus que jamais leur *Reine*.

Ce pouvoir implique, non pas seulement le droit de simple entrée en notre intérieur, mais plus encore celui d'une possession permanente et opérante, et donc de présence continuelle. C'est la PRÉSENCE D'ACTION de Marie au plus intime de nos puissances. Son action maternelle accompagne l'action divine de l'Esprit-Saint, portée qu'elle est par cette dernière.¹

Saint Louis-Marie de Montfort nous explique d'une manière imagée cette présence maternelle, en décrivant les BONS OFFICES que rend Marie à ses fidèles esclaves, selon l'histoire biblique de Rébecca prenant un soin particulier de son fils Jacob, *figure des prédestinés*. Il rappelle d'abord cette histoire et son interprétation aux N° 183 à 200 de son *Traité*, insistant sur l'amour de Jacob pour Rébecca, image de l'amour des prédestinés pour Marie. Puis, il s'étend avec complaisance sur les bons Offices que la Sainte Vierge, comme la meilleure de toutes les mères, procure à ses esclaves d'amour *au temps de leur Consécration et dans la suite*. (N° 201 à 212).

Avec lui, nous allons considérer *ces différents bons Offices*, recommandant toutefois de lier et méditer les numéros qui précèdent, surtout ceux qui expliquent la conduite de piété filiale que gardent tous les jours les prédestinés envers Marie (N° 196 à 200).

Invoquons l'Esprit-Saint et son Epouse immaculée. *Veni, sancte Spiritus ! Ave, maris Stella.*

I

AU TEMPS DE LA PRÉPARATION et de l'ÉMISSION de LEUR CONSÉCRATION, MARIE NE CESSE D'ENTOURER DE SON AMOUR SES ESCLAVES FIDÈLES.

¹ Il ne peut être question ici d'assimiler la présence de Marie en nus à l'installation des trois Personnes divines. Cette inhabitation est *substantielle*, tandis que la présence de Marie relève seulement de son opération.

Elle les aime, « parce qu'elle est *leur Mère véritable* », les ayant engendrés à la vie de la grâce au baptême.

Elle les aime, d'autant qu'ils l'ont eux-mêmes choisie pour leur Mère et Maîtresse, et qu'ils veulent se consacrer entièrement à elle, reconnaissant ainsi non seulement leur filiation mariale, mais encore leur état de totale appartenance. Marie leur en sait gré, et ne leur témoigne que plus d'affection. Elle voit en eux ses enfants toujours soumis et dépendants, les prédestinés que Dieu aime : *Jacob dilexi* (Rom., IX, 13).

« Elle les aime *tendrement*, et plus tendrement que toutes les mères ensemble. Mettez, si vous le pouvez, tout l'amour naturel que les mères du monde entier ont pour leurs enfants dans le cœur d'une mère pour un enfant unique ; certainement, cette mère aimera beaucoup cet enfant. Cependant, il est vrai que Marie aime encore plus tendrement ses enfants que cette mère n'aimerait le sien » (N° 202).

Réfléchissons à la délicatesse exquise, à la tendresse incomparable de son Cœur d'immaculée, à sa force d'âme de Mère corédemptrice. Nous lui avons coûté tant de souffrances...

« Elle les aime, non pas seulement avec affection, mais *d'une manière efficace*. Son amour pour eux est actif et effectif, comme celui et bien plus que celui de Rébecca pour Jacob », tant elle désire leur obtenir la bénédiction du Père céleste que Jésus leur a méritée (N° 202). Pour attirer sur eux ce suprême bienfait :

1° « *Elle épie, comme Rébecca, les occasions favorables de leur faire du bien* ». Comme elle voit tout en Dieu dans la lumière de la vision béatifique, son amour dispose de loin les choses pour exempter ses serviteurs de toutes sortes de maux et les combler de toutes sortes de biens. Elle gère elle-même leurs intérêts (N° 203).

2° « *Elle leur donne de bons conseils* », comme Rébecca à Jacob : *Fili mi, acquiesce consiliis meis* : Mon fils, suivez mes conseils (Gen. XXVII, 8). Et, entre autres conseils, celui de lui apporter deux chevreaux, c'est-à-dire leur corps et leur âme, et de les lui consacrer pour les rendre agréables à Dieu ; celui aussi de faire tout ce que Jésus-Christ, son Fils, a enseigné par ses paroles et ses exemples. Si ce n'est pas toujours par elle-même, par ses inspirations, qu'elle leur donne ces conseils au moyen des grâces actuelles dont elle dispose, c'est par le ministère des anges, qui n'ont pas de plus grand bonheur que d'obéir à ses commandements. Que de fois il nous arrive de sentir très visiblement les illuminations des bons anges (N° 204).

3° « *Quand on lui a apporté et consacré son corps et son âme* avec tout ce qui en dépend, sans rien excepter, que fait cette bonne Mère ? Ce que fit autrefois Rébecca aux deux chevreaux que lui apporta Jacob : *elle les tue et fait mourir à la vie du vieil Adam ; elle les écorche et dépouille* de leur peau naturelle, de leurs inclinations naturelles, de leur amour-propre et propre volonté, et de toute attache à la créature ; *elle les purifie* de leurs taches, ordures et péchés ; *elle les apprête au goût de Dieu* et à sa plus grande gloire. Comme il n'y a qu'elle qui connaît parfaitement ce goût divin et cette plus grande gloire, il n'y a qu'elle aussi qui, sans se tromper, peut accommoder et apprêter notre corps et notre âme à ce goût infiniment relevé et à cette gloire infiniment cachée » (N° 205). Elle conduit de la sorte à son perfectionnement le labeur de notre première Semaine.

4° Ensuite, pour les rendre encore plus dignes de paraître devant le Père céleste, Marie ne se contente pas de dépouiller ses fidèles esclaves de leurs vieux habits, les haillons du péché, et de les laver des souillures contractées ; mais « *elle les revêt des habits propres, neufs, précieux et parfumés de Jésus-Christ*, qu'elle garde dans sa maison, c'est-à-dire qu'elle a dans sa puissance, étant la trésorière et la dispensatrice universelle et éternelle des mérites et des vertus de son Fils, qu'elle donne et communique à qui elle veut, quand elle veut, comme elle veut et autant qu'elle veut » (N° 206), ainsi que nous l'avons vu dans notre méditation du troisième Jour.

« *Elle entoure le cou et les mains de ses esclaves des peaux des chevreux tués et écorchés* ; c'est-à-dire elle les orne des mérites et de la valeur de leurs propres actions. Elle tue et mortifie, à la vérité, tout ce qu'il y a d'impur et d'imparfait en leurs personnes ; mais elle ne perd et ne dissipe pas tout le bien que la grâce y a fait ; elle le garde et l'augmente pour en faire l'ornement et la force de leur cou et de leurs mains, c'est-à-dire pur les fortifier à porter le joug du Seigneur, qui se porte sur le cou, et à opérer de grands choses pour la gloire de Dieu et le salut de leurs pauvres frères » (N° 206). Il s'en faut que tout soit mauvais en eux. Leurs bonnes œuvres sont excellentes, du moins après avoir été purifiées par Marie ; et cette bonne Mère s'en prévaut pour leur obtenir plus facilement la bénédiction divine. Elle montre à Dieu le cou de ses esclaves habitués à porter le joug du Seigneur, et leurs mains durcies aux pénibles labeurs que la volonté divine imposait¹.

Après quoi, Marie « *donne un nouveau parfum et une nouvelle grâce à ces habits et ornements* en leur communiquant ses propres habits, c'est-à-dire ses mérites et ses vertus » : *ses mérites*, puisqu'elle a mérité pour nous de convenance tout ce que son Fils a mérité en stricte justice ; *ses vertus*, selon le mandat qu'elle a reçu de l'Esprit-Saint (voir notre troisième Jour). « En sorte que tous ses domestiques (c'est-à-dire tous les gens de sa maison), tous ses fidèles serviteurs et esclaves sont doublement vêtus des habits de son Fils et des siens propres : *Omnes domestici ejus vestiti sunt duplicibus* (Prov. XXX, 21). C'est pourquoi ils n'ont rien à craindre du froid de Jésus-Christ, blanc comme la neige, que les réprouvés, tout nus et dépouillés des mérites de Jésus-Christ et de la Sainte Vierge ne pourront soutenir » (N° 206).

Au jugement général, Jésus-Christ, resplendissant de blancheur, et cherchant l'éclat de cette blancheur dans les âmes, ne les regardera pas avec froideur comme il regardera avec froideur les réprouvés. Ces derniers, nus et dépouillés, ne pourront supporter la rigueur de ce regard glacial du Juge suprême ; tandis que les prédestinés, revêtus du double vêtement que Marie leur a préparé, offriront aux yeux du divin Maître l'image de sa propre sainteté et de la sainteté de sa Mère.

5° « *Elle leur fait enfin obtenir la bénédiction du Père céleste* », à laquelle, seul, Notre-Seigneur a droit, étant seul son Fils par nature, quand nous ne sommes ses enfants que par grâce. « Avec ces habits tout neufs, très précieux et de très bonne odeur ; avec leur corps et leur âme bien préparés et apprêtés, ils s'approchent en toute confiance du lit de repos de leur Père céleste. Celui-ci entend et distingue leur voix, qui est celle de Jacob ; il touche leurs mains couvertes de peaux, il sent la bonne odeur de leurs habits ; il mange avec joie de ce que Marie, leur Mère, lui a apprêté ; et reconnaissant en eux le mérite et le parfum de son Fils et de sa sainte Mère :

¹ Voir *Traité de la Vraie Dévotion*, édition avec Notes, par le P. Plessis, Montfortain : note 37 du N° 206

« 1) *Il leur donne sa double bénédiction* : bénédiction de la rosée du Ciel, c'est-à-dire de la grâce divine qui est la semence de la gloire ; bénédiction de la graisse de la terre, c'est-à-dire de l'assurance du pain quotidien et une suffisante abondance des biens d'ici-bas.

« 2) *Il les rend maîtres de leurs frères*, les réprouvés : primauté véritable, bien qu'elle ne paraisse pas toujours dans ce monde, où souvent les réprouvés dominent ; mais elle se manifestera pleinement dans l'autre monde et pour toute l'éternité...

3) Non content de les bénir eux-mêmes, en leurs personnes et en leurs biens, *il bénit encore tous ceux qui les béniront*, et maudit tous ceux qui les maudiront et persécuteront » (N° 207).

Tel est l'amour efficace de Marie envers ses esclaves fidèles. C'est une présence maternelle toujours en éveil et toujours en action : elle prend les devants et sollicite notre docilité. Aussi, notre meilleure joie doit être d'obéir à cette Mère aimante et de demeurer en sa compagnie, travaillant sous son regard et nous entretenant avec elle. Car, Montfort va nous le dire, nous continuons d'être l'objet de sa prédilection et de ses prévenances.

II

APRÈS LEUR CONSÉCRATION, LA TRÈS SAINTE VIERGE NE CESSE DE PRODIGUER SES BONS OFFICES A SES ESCLAVES D'AMOUR.

1° *Elle les entretient de tout pour le corps et pour l'âme*. Pour le corps, elle leur assure, avec le pain quotidien, une suffisante abondance des biens d'ici-bas, comme nous venons de le voir. Pour l'âme, elle leur donne à manger le Pain eucharistique, ce Pain de vie qui est *son Pain*, celui qu'elle a formé et préparé pour nous ; elle leur donne à boire le vin qu'elle leur a mêlé avec le lait de ses mamelles. « Venez, leur dit-elle, mangez mon pain, et buvez le vin que je vous ai mêlé » : *Venite, comedite panem meum et bibite vinum quod miscui vobis*. (Prov. IX, 5). Marie nourrit ainsi ses enfants de sa propre substance qu'elle a communiquée au Fils de Dieu. L'Eucharistie nous livre cette chair et ce sang que Jésus tient uniquement de sa Mère. Quelle saveur virginale renferme notre Hostie ! Sainte Thérèse de Lisieux s'en imprégnait l'âme : « *Ma blanche Hostie est le lait virginal* » disait-elle dans l'un de ses petits poèmes. Le Fils de Dieu, entre les bras de la Vierge, attaché aux mamelles de la Vierge, tout entier c'est un lait.

De plus, comme Marie est la Trésorière et la Dispensatrice des dons et des grâces du Très-Haut, elle en réserve une bonne portion, et la meilleure, pour entretenir ses enfants et esclaves. Ceux-ci « sont vraiment portés à la mamelle », selon la parole du prophète Isaïe : *Ad ubera portabimini* (LXVI, 12). Ils ont tant de facilité à porter le joug du Seigneur, qu'ils n'en sentent presque pas la pesanteur, à cause de l'onction de suavité dont elle l'embaume pour le leur rendre doux et léger (N° 208). Présence de prédilection très marquée.

2° *Marie conduit et dirige ses esclaves d'amour*. Même avançant en âge, ceux-ci veulent toujours ressembler au petit Jacob qui recourait aux lumières de sa mère Rébecca. Cette confiance filiale provoque et facilite l'intervention de Marie aux moments opportuns. Aussi, de même que Rébecca donnait de temps en temps de bons conseils à Jacob, soit pour attirer sur lui la bénédiction de son père, soit pour éviter la haine et la persécution de son

frère, de même la Très Sainte Vierge éclaire et dirige pour leur plus grand bien ceux qui réclament ses bons avis.

Etoile de la mer, elle les conduit tous à bon port, en leur montrant la voie à suivre et leur faisant éviter les passages dangereux. Elle les conduit par la main dans les sentiers de la justice : elle les soutient quand ils sont prêts de tomber : elle les relève quand ils sont tombés ; elle les reprend en mère charitable quand ils manquent ; et quelquefois même, elle les châtie amoureusement.

Un enfant obéissant à Marie, sa directrice éclairée, peut-il s'égarer dans les chemins de l'éternité ? « En la suivant, dit saint Bernard¹, vous ne vous égarez point. » *Ipsam sequens, non devias*. Il ne peut se laisser prendre ni aux illusions du malin esprit, ni aux finesses trompeuses des hérétiques : *Ipsa tenente, non corrui*. Si Marie vous soutient, vous ne tomberez pas » (N° 209).

Précédemment, au N° 167, Montfort avait même reconnu qu'il pourrait arriver à cet enfant obéissant « d'errer matériellement, quoique plus difficilement qu'à un autre ; mais, ajoutait-il, tôt ou tard, il reconnaîtra son erreur matérielle ; et quand il la connaîtra, il ne s'opiniâtrera en aucune manière à croire et à soutenir ce qu'il avait cru véritable ». Que de fois on aura pu constater la véracité de cette assertion, à propos de condamnations portées par l'Eglise. O bienheureuse sécurité que nous vaut cette présence éclairée !

3° *Marie défend et protège ses esclaves d'amour contre leurs ennemis*. « Rébecca, par ses soins et ses industries, délivra Jacob de tous les dangers où il se trouva, et particulièrement de la mort que son frère Esaü lui aurait apparemment donnée par la haine et l'envie qu'il lui portait, comme autrefois Caïn à son frère Abel ». Elle sépara les deux frères, en envoyant Jacob en Chaldée, chez son oncle Laban, tant que durerait la colère d'Esaü.

Ainsi, Marie, la bonne Mère des prédestinés, protège ses fidèles enfants et esclaves qui sont souvent, ici-bas, en butte à la haine et à la persécution des réprouvés. « Elle les cache sous les ailes de sa protection, comme une poule ses poussins ; elle parle, elle s'abaisse à eux, elle condescend à toutes leurs faiblesses. Pour les garantir de l'épervier et du vautour, elle se met autour d'eux, et les accompagne comme une armée rangée en bataille : *ut catrorum acies ordinata* (Cant., VI, 3). Que pourrait craindre un homme de ses ennemis, s'il était entouré d'une armée bien rangée de cent mille soldats ? Un fidèle serviteur de Marie, entouré de sa protection et de sa puissance impériale, a encore moins à craindre. S'il le fallait, cette bonne Mère et Princesse puissante dépêcherait plutôt des bataillons de millions d'anges pour secourir un de ses serviteurs, qu'il fût jamais dit qu'un fidèle serviteur de Marie, qui s'est confié à elle, a succombé à la malice, au nombre et à la force de ses ennemis » (N° 210).

Pour ne citer qu'un exemple très proche, combien de missionnaires en Chine, légionnaires et esclaves de Marie, après avoir souffert, durant des mois et même des années, de la part des communistes, des traitements atroces, ont pu, comme par miracle, regagner leur patrie et se montrer les héroïques témoins du Christ ! Présence affectueuse et puissamment défensive.

4° *Enfin, Marie intercède pour ses fidèles esclaves auprès de son Fils*. « Après les avoir comblés de ses faveurs et leur avoir obtenu la bénédiction du Père céleste, elle les unit

¹ Homilia II super « Missus est », N° 17.

Jésus-Christ d'un lien très intime et les *conserve* dans cette union. Elle les garde et elle veille toujours, de peur qu'ils ne perdent la grâce de Dieu et ne tombent dans les pièges de leurs ennemis », comme nous l'avons vu au cinquième Jour de notre première Semaine. Ainsi *Marie les fait persévérer jusqu'à la fin* (N° 212). Cette grâce de la persévérance finale dans l'union à Jésus-Christ est « le plus grand bien que Marie procure à ses fidèles esclaves » (N° 211).



Telle est l'efficacité de sa toute-puissante intercession : elle suppose évidemment, de même que les autres bons Offices mentionnés, une continuelle imitation des vertus de Marie, ce que Montfort appelle *garder les voies de la Très Sainte Vierge*, s'appuyant sur une parole de la Sagesse au livre des Proverbes (VIII, 32) : *Beati qui custodiunt vias meas*. C'est en cela, dit-il, que les esclaves d'amour de Marie « sont vraiment heureux et qu'ils portent la marque infaillible de leur prédestination.

« Ils sont *heureux dans ce monde*, pendant leur vie, par l'abondance des grâces et des douceurs qu'elle leur communique de sa plénitude, et plus abondamment qu'aux autres qui ne l'imitent pas de si près.

« Ils sont *heureux dans leur mort*, qui est douce et tranquille, et à laquelle Marie assiste ordinairement, pour les conduire elle-même dans les joies du Paradis.

« Enfin, ils seront *heureux dans l'éternité*, parce que jamais aucun de ses bons serviteurs, qui a imité ses vertus pendant sa vie, n'a été perdu » (N° 200).

La Très Sainte Vierge leur demeure cette « aide très présente » : ADJUTRIX PRAESENTISSIMA, que nous invoquons dans la *Petite Couronne* (12^{ème} Etoile). Redisons-lui donc avec Montfort : « O Sainte Vierge, ma bonne Mère, qu'heureux sont ceux, je le répète avec les transports de mon cœur, qu'heureux sont ceux et celles qui gardent fidèlement vos voies, vos conseils et vos ordres ! » (N° 200).

LECTURES

EVANGILE selon saint Luc, chap. II, 22 à 39 : *Présentation de Jésus au Temple*.

IMITATION de Jésus-Christ, N° 218 à 225 : *Les fruits merveilleux de la Parfaite Consécration (suite)*..

LA TROISIÈME SEMAINE



CONNAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

Premier Jour

O SAGESSE ÉTERNELLE !

La troisième Semaine de notre Préparation doit être employée à connaître *Jésus-Christ, la Sagesse Eternelle et Incarnée*.

Comme l'indique l'exclamation d'amour du début de sa formule de Consécration, nous savons que sous cette appellation de « Sagesse », le Père de Montfort entend désigner avant tout la seconde Personne de la Sainte Trinité, le Fils de Dieu engendré par le Père de toute éternité, qui s'est fait homme dans le sein de la Vierge Marie ;

Jésus-Christ, Verbe incarné, est la Sagesse substantielle et incréée, renfermant en lui tous les trésors de grâce et de science de la Divinité, sous les attraits incomparables de son Humanité sainte. Il possède à l'infini les biens que notre esprit et notre cœur peuvent désirer. Il rassasie ceux qui ont faim et soif de sa Vérité, de sa Bonté, de sa Beauté, de sa Béatitude parfaite.

Dès sa jeunesse cléricale, Montfort s'en est épris avec passion. Il a composé un premier ouvrage, qu'il intitule à dessein « *l'Amour de la Sagesse Eternelle* » voulant nous conquérir comme lui à ses charmes. Nous allons le suivre dans ce long et amoureux regard qu'il a fixé sur Elle *avant son Incarnation et au temps de son Incarnation*. Cette contemplation nous fera saisir pourquoi il n'assigne point d'autre but à sa Consécration que la Possession de la Sagesse, c'est-à-dire de la Personne elle-même de Jésus-Christ avec tous les Biens cachés sous ce nom savoureux de « Sagesse ».

En ce premier Jour, suivons-le contemplant la Sagesse Eternelle : 1° dans son ORIGINE au sein de Dieu ; 2° dans la CRÉATION de l'univers ; 3° dans son véhément DÉSIR de se donner aux hommes après la chute d'Adam.

Comme aux Semaines précédentes, nous réciterons les litanies du Saint-Esprit et l'*Ave, Maris Stella*, en y ajoutant chaque jour les litanies du Saint Nom de Jésus ou du Sacré-Cœur. On pourra dire aussi l'oraison de saint Augustin (VD, N° 67). Ne craignons pas de trop prier durant cette dernière Semaine, qui doit être la plus riche et la plus féconde.

I

L'ORIGINE DE LA SAGESSE ÉTERNELLE. « O profondeur et immensité, ô incompréhensibilité de la Sagesse de Dieu ! » s'écrit Montfort avec saint Paul : *O altitudo... Sapientiae... Dei !* (Rom., XI, 33). Et avec le prophète Isaïe : *Generationem ejus quis enarrabit ?* (LIII, 8). « Quel est l'Ange assez éclairé et l'homme assez téméraire pour entreprendre de nous expliquer comme il faut son origine ? C'est ici qu'il faut que tous les yeux se ferment, de peur d'être éblouis d'une si vive et brillante lumière. C'est ici qu'il faut que toute langue se taise, de peur de ternir une beauté si parfaite en voulant la découvrir. C'est

ici qu'il faut que tout esprit s'anéantisse et adore, de peut d'être opprimé par le poids immense de la *gloire* de la divine Sagesse, en voulant la sonder » (ASE, N° 15).

Seuls, les textes inspirés pourront nous en donner une idée ; ceux des Livres sapientiaux ont préparé la complète Révélation du Nouveau Testament¹. Il y a d'abord les deux versets du *Livre de la Sagesse* (VII, 25, 26) qui décrivent la Sagesse divine avec une vivacité d'expressions remarquable :

*Elle est un souffle de la puissance divine,
Une effusion toute pure de la gloire du Tout-Puissant ;
Aussi, rien de souillé ne pénètre en elle.*

*Elle est un reflet de la lumière éternelle,
Un miroir sans tache de l'activité de Dieu,
Une image de son excellence.*

Nous avons là autant de comparaisons qui tentent de décrire ses origines mystérieuses. Issue de Dieu, consubstantielle à Dieu, cette Sagesse ne peut être qu'immatérielle comme lui, infiniment pure, simple et souverainement efficace.

C'est encore de la Sagesse qu'il est dit au Livre des Proverbes (VIII, 22-26), qu'elle a été créée, c'est-à-dire produite dès le commencement, avant toutes choses et avant tous les siècles. Elle dit d'Elle-même :

*Yahvé m'a créée au début de ses desseins,
Avant ses œuvres les plus anciennes.
Dès l'éternité je fus fondée,
Dès le commencement, avant l'origine de la terre.
Quand l'abîme n'était pas, je fus enfantée,
Quand n'étaient pas les sources jaillissantes.
Avant que fussent implantées les montagnes,
Avant les collines, je fus enfantée ;
Avant qu'il eût fait la terre et la campagne,
Et les premiers éléments de la poussière du monde.
Quand il affermit les Cieux, j'étais là...²*

Comment mieux décrire, en langage poétique, la préexistence éternelle de la Sagesse ? En nous disant qu'elle existait « *avant l'origine de la terre, avant l'abîme* » qui, au commencement, recouvrait tout, l'auteur inspiré fait une allusion évidente au verset de la Genèse (I, 2) : « *Au commencement... les ténèbres couvraient l'abîme* », et au Psaume 103, qui est un hymne au Créateur : « *La terre... tu l'avais enveloppée de l'abîme comme c'un vêtement* » (verset 6). La Sagesse est donc antérieure à toute création.

L'auteur des Proverbes précise même qu'« *Elle fut enfantée* » avant l'existence du monde, ce qui évoque l'idée de la génération. Elle tient donc de Dieu son être, et cela depuis toujours.

¹ Il ne semble pas que, vivant dans la foi de l'Ancien Testament, leurs auteurs aient envisagé la Sagesse comme une personne ; mais ils la dépeignent en des traits qui conviennent excellemment à une personne (Voir E. Osty, P.SS., *Le livre de la Sagesse*. Introduction, PP 18 et 19).

² Traduction, *Bible de Jérusalem*.

Ainsi, la Sagesse nous livre le secret de son origine ; sans atteindre au relief d'une personnalité vivante, elle nous est montrée comme procédant de Dieu, fondée en Dieu, distincte de lui, éternelle comme lui.



L'apôtre saint Paul, en possession de la claire Révélation du mystère de la sainte Trinité, n'a pas hésité à entendre directement de la Personne même de Jésus-Christ ce que ces beaux textes et d'autres encore des Livres sapientiaux disent de la sagesse divine¹.

Saint Jean, le Voyant de Patmos, s'est trouvé alors compléter saint Paul, en appelant du nom de « Verbe » cette Sagesse « sortie de la bouche du Très-Haut »², préexistant à tout, et remplissant de sa présence la Révélation encore voilée de l'Ancien Testament.

In principio era Verbum... (I, 1) : « Au commencement était le Verbe... », ou le Fils de Dieu ou la Sagesse Eternelle. Par ce nom de « Verbe », saint Jean nous dévoilait quelle sublime génération d'intelligence, génération toute spirituelle, toute immaculée, son regard découvrait au sein de la Trinité. Le Père, étant à lui-même objet infini de connaissance « et de contemplation, produit, engendre un Fils qui est sa Pensée subsistante, sa Parole intérieurement proférée, son Image parfaite, identique en nature, égale en perfection, son Verbe intime et inséparable, autre Lui-même, par lequel il s'exprime à soi son inépuisable richesse.

« *Au commencement était le Verbe* » ; c'est-à-dire lorsque commencèrent les choses qui ont eu un commencement, déjà le Verbe existait. Il est donc éternel, car par-delà le temps, avant la création des choses contingentes, il n'y a que l'éternité.

Dans cette immobile éternité, « *le Verbe habitait auprès de Dieu* », comme Idée de la divine Beauté se contemplant elle-même, comme Personne distincte menant avec Dieu une même vie en commun.

« *Et le Verbe était Dieu* », consubstantiel à Dieu, possédant la même nature que Dieu.

Rien de plus profond ne pouvait être dit. Ainsi, tout s'accorde dans les Livres saints, pour nous montrer la Sagesse plongeant son origine jusqu'aux profondeurs de l'éternité : elle vient de Dieu et elle est Dieu. Adorons-la, louons-la, glorifions-la avec saint Louis-Marie de Montfort.

II

LA SAGESSE ETERNELLE DANS LA CRÉATION. « La Sagesse a commencé d'éclater hors du sein de Dieu... lorsqu'elle a fait la lumière, le Ciel et la terre. Saint Jean dit que tout a été fait par le Verbe, c'est-à-dire la Sagesse Eternelle : *Omnia per ipsum facta sunt* (I, 3). Elle

¹ Voir I cor. 24, 30 ; Col. I, 15-16 . Heb. I, 3. Quant aux Livres sapientiaux, les passages les plus remarquables sont : Proverbes (VIII, IX) ; Ecclésiastique (I, XXIV) ; Sagesse (VI, IX). « Il faut les entendre, dit le P. Saint-Jure, selon l'interprétation commune des Pères, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la Sagesse incarnée » (*De la Connaissance et de l'Amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Tome I, ch. IV).

² *Ego ex ore Altissimi providi* (Eccli. XXIV, 3).

est la mère et l'ouvrière de toutes choses : *Horum omnium mater est. Omnium artifex Sapientia...* (Sap. VII, 12 et 21).

Cette Beauté souverainement droite, après avoir créé le monde, y a mis la belle ordonnance que nous admirons. Elle a séparé, elle a composé, elle a ajouté, elle a compté tout ce qui est. Elle a étendu les Cieux ; elle a placé le soleil, la lune, les étoiles et les planètes avec ordre. Elle a posé les fondements de la terre ; elle a donné des bornes et des lois à la mer et aux ondes jaillissant des hauteurs. Elle a formé les montagnes ; elle a tout pesé et balancé jusqu'aux fontaines. Enfin, dit-elle, j'étais avec Dieu, et je réglais toutes choses avec une justesse si parfaite que c'était une espèce de jeu que je jouais pour me divertir et divertir mon Père : *Cum eo eram cuncta componens ; et delectabar per singulos dies, ludens coram eo omni tempore, uldens in orbe terrarum* (Prov. VIII, 30, 31).

Ce jeu ineffable de la divine Sagesse se voit, en effet, dans les différentes créatures de l'univers. Car, sans parler des différentes espèces d'anges, qui sont, pour ainsi dire, infinis en nombre ; sans parler des différentes grandeurs des étoiles, ni des différents tempéraments des hommes, quel admirable changement ne voyons-nous pas dans les saisons et dans les temps, quelle variété d'instincts dans les animaux, quelles différentes espèces dans les plantes, quelles différentes beautés dans les fleurs, quels différents goûts dans les fruits ! *Quis sapiens, et intelliget haec ?* (Ps. CVI, 43). Qui est celui à qui la Sagesse s'est communiquée ? Celui-là seul aura l'intelligence de ces mystères de la nature.

La Sagesse les a révélés aux saints, comme nous voyons dans leurs vies, et ils ont été quelquefois si surpris de voir la *beauté*, la *douceur* et l'*ordre* de la divine Sagesse dans les plus petites choses, comme une abeille, une fourmi, un épi de blé, une fleur, un petit ver de terre, qu'ils en tombaient dans l'extase et le ravissement » (ASE, N° 31-34).

Admirer dans la nature, au cours des saisons comme au long des jours, ces merveilles de l'Eternelle Sagesse ; en profiter chaque fois pour la remercier, la bénir d'un élan du cœur, c'est porter en soi une âme d'oraison.



« Si la puissance et la douceur de la sagesse Eternelle a tant éclaté dans la création, la beauté et l'ordre de l'univers, elle a brillé bien davantage dans la création de l'homme, puisqu'il est son admirable chef-d'œuvre, l'image vivante de sa beauté et de ses perfections, le grand vaisseau de ses grâces, le trésor admirable de ses richesses, et son représentant unique sur la terre : *Sapientia tua fecisti hominem, ut dominaretur omni creaturae quae a te facta est* (Sap. IX, 2) » (N° 35).

Saint Louis-Marie de Monfort écrit ici, à la gloire de cette puissante Ouvrière, une page magnifique sur la beauté et l'excellence originelle de l'homme : « Elle fit, pour ainsi dire, des copies et expressions brillantes de son entendement, de sa mémoire et de sa volonté, et les donna à l'âme de l'homme pour être le portrait vivant de la Divinité. Elle alluma dans son cœur un incendie de pur amour pour Dieu ; elle lui forma un corps tout lumineux, et elle renferma en lui, comme en raccourci, toutes les perfections différentes des anges et des autres créatures.

« Tout dans l'homme était lumineux sans ténèbres, beau sans laideur, pur sans souillures, réglé sans désordre et sans aucune tache ni imperfection. Il avait pour apanage la lumière de la sagesse dans son esprit, par laquelle il connaissait parfaitement son Créateur et ses créatures ; il avait la grâce de Dieu dans son âme, par laquelle il était innocent et agréable aux yeux du Très-Haut. Il avait dans son corps l'immortalité. Il avait le pur amour de Dieu dans son cœur sans crainte de la mort, par lequel il l'aimait continuellement sans relâche, et purement pour l'amour de lui-même. Enfin, il était si divin, qu'il était continuellement hors de lui-même, transporté en Dieu, sans qu'il eût aucune passion à vaincre ni aucun ennemi à combattre ! O libéralité de la Sagesse Eternelle envers l'homme ! O heureux état de l'homme dans son innocence ! » (N^{os} 37-38).

Mais voilà que l'homme pèche et perd cette innocence, cette beauté, cette immortalité. Il perd tous les biens qu'il avait reçus. Il se voit condamné à la mort, chassé du paradis terrestre et de la présence de Dieu. Il voit la justice de Dieu qui le poursuit avec sa postérité ; il voit le Ciel fermé et l'enfer ouvert, et personne pour lui ouvrir l'un et fermer l'autre.

Que va faire la Sagesse Eternelle ?

III

LA SAGESSE ETERNELLE APRÈS LA CHUTE DE L'HOMME. « Elle est vivement touchée du malheur du pauvre Adam et de tous ses descendants. Elle voit, avec un grand déplaisir, son vaisseau d'honneur brisé, son portrait déchiré, son chef-d'œuvre détruit, son représentant sur la terre renversé. Elle prête tendrement l'oreille à sa voix gémissante et à ses cris. Elle voit avec compassion les sueurs de son front, les larmes de ses yeux, les peines de ses bras, la douleur de son cœur et l'affliction de son âme.

« Il me semble voir cette aimable Souveraine rappeler et assembler une seconde fois, pour ainsi dire, la Sainte Trinité, pour réparer l'homme, comme elle avait fait pour le former. Il me semble que, dans ce grand conseil, se livre une espèce de combat entre la Sagesse Eternelle et la Justice de Dieu.

« La *Sagesse* dit qu'à la vérité l'homme mérite, par son péché, le sort des anges rebelles, mais qu'il faut avoir pitié de lui, parce qu'il a plus péché par faiblesse et ignorance que par malice. Elle représente, d'un côté, que c'est un grand dommage qu'un chef-d'œuvre si accompli demeure pour jamais l'esclave de son ennemi, et que des millions d'hommes soient à jamais perdus par le péché d'un seul. Elle montre, de l'autre, les places du Ciel vacantes par la chute des anges apostats, qu'il est à propos de remplir, et la grande gloire que Dieu recevra dans le temps et l'éternité si l'homme est sauvé.

« La *Justice* répond que l'arrêt de mort est porté contre l'homme et ses descendants, et qu'il doit être exécuté sans remise et sans miséricorde... ; que l'homme est un ingrat pour les bienfaits qu'il a reçus, qu'il a suivi le démon en sa désobéissance et son orgueil, et qu'il le doit suivre sans ses châtements, parce qu'il faut nécessairement que le péché soit puni.

« La *Sagesse Eternelle*, voyant qu'il n'y avait rien dans l'univers qui fût capable d'expiation le péché de l'homme, de payer la Justice et d'apaiser la colère de Dieu, et voulant cependant sauver l'homme qu'elle aimait d'inclination, trouve un moyen admirable. Chose étonnante, amour incompréhensible qui va jusqu'à l'excès, cette aimable et souveraine

Princesse s'offre elle-même en sacrifice à son Père pour payer sa justice, pour calmer sa colère et pour nous retirer de l'esclavage du démon et des flammes de l'enfer, et nous mériter une éternité de bonheur.

« Son offre est acceptée. Le conseil en est pris et arrêté : la Sagesse Eternelle, ou le Fils de Dieu, se fera homme dans le temps convenable et dans les circonstances marquées » (N° 41-46).



En attendant ce temps de son Incarnation, elle témoignera de toutes manières, aux descendants d'Adam, l'amitié qu'elle leur porte, le grand désir qu'elle a de leur communiquer ses faveurs et de s'entretenir avec eux : « Mes délices, a-t-elle dit, sont d'être avec les enfants des hommes ». *Deliciae meae esse cum filiis hominum* (Prov. VIII, 34).

De la sorte, elle a préservé de la damnation tous ceux qui ont eu foi en sa venue. Elle a conservé Adam et l'a délivré de sa faute par le repentir et l'expiation. Lorsque le déluge inonda la terre à cause de Caïn et de sa descendance perverse, elle sauva encore le monde en gouvernant le juste Noé, toujours docile à ses ordres. Avant Noé et après lui, c'est elle qui forma tous les saints Patriarches, gardiens et transmetteurs de la Révélation primitive.

Lorsque les nations conspirèrent ensemble pour s'abandonner au mal, elle s'est préparé, en la personne d'Abraham, un peuple de croyants. Elle le retira de la Chaldée, son milieu d'origine, pour le fixer en terre chananéenne, dans ce pays qui la verrait s'incarner¹.

L'auteur de l'*Ecclésiastique* (ch. XXIV) nous la montre établissant sa résidence en Israël, chez le peuple élu :

*Chez tous les peuples et toutes les nations, j'ai régné.
Parmi eux tous j'ai cherché le repos,
J'ai cherché en quel patrimoine m'installer.
Alors le Créateur de l'univers m'a donné un ordre,
Celui qui m'a créée m'a fait dresser ma tente.
Il m'a dit : Installe-toi en Jacob,
Entre dans l'héritage d'Israël.
Dans la Tente sainte, en sa présence, j'ai officié ;
C'est ainsi qu'en Sion je suis établie,
Et que dans la cité bien-aimée
J'ai trouvé mon repos,
Qu'en Jérusalem j'exerce mon pouvoir.*

Etablie en Israël, la Sagesse y a vigoureusement poussé ses racines :

*Je me suis enracinée chez un peuple plein de gloire,
Dans le domaine du Seigneur, en son patrimoine.*

¹ Voir tout le chapitre X du *Livre de la Sagesse*.

Elle y a pris des accroissements magnifiques. Elle y a porté des fruits incomparables de sainteté. Pour les décrire, l'auteur inspiré a recours aux comparaisons les plus poétiques, qu'il continue de placer dans la bouche de la Sagesse :

*J'ai grandi comme le cèdre du Liban,
Comme le cyprès sur le mont Hermon.
J'ai grandi comme le palmier d'Engaddi,
Comme les plants de roses de Jéricho,
Comme un olivier magnifique dans la plaine,
J'ai grandi comme un platane.*

Après ces comparaisons avec les arbres les mieux venus, ou dont les fruits sont les plus appréciés, en voici d'autres avec les parfums végétaux les plus recherchés :

*Comme le cinnamome et l'apalathe
J'ai donné du parfum,
Comme une myrrhe de choix j'ai embaumé,
Comme du glabanum, de l'onyx et du stacte,
Comme la vapeur d'encens dans la Tente.*

Enfin, deux dernières comparaisons nous disent sa prodigieuse fécondité :

*J'ai étendu mes rameaux comme le térébinthe,
Ce sont des rameaux de gloire et de grâce.
Je suis comme une vigne aux pampres charmants,
Et mes fleurs sont des produits de gloire et de richesse¹.*

Aussi, voyons-nous sortir de ce peuple privilégié d'illustres et saints personnages comme Moïse, Samuel, Elie, Elisée ; des poètes de génie qui nous ont laissé les Psaumes et les Livres sapientiaux ; de grands Voyants dont nous admirons les écrits prophétiques. L'Eglise s'en sert tout au long de son année liturgique.

Entre les cinq Livres sapientiaux, celui de « *La Sagesse* », composé au 1^{er} siècle avant Jésus-Christ, a immédiatement préparé l'Evangile. Il déborde d'éloges sur les excellences, les beautés, les amabilités de la Sagesse Eternelle, et sur le désir qu'elle a de gagner le cœur de l'homme. Ce Livre, nous dit Montfort, a été écrit exprès pour cela : il faut le considérer comme une lettre d'une amante à son amant pour gagner son affection. Les désirs qu'elle y témoigne du cœur de l'homme sont si empressés, les recherches qu'elle y fait de son amitié sont si tendres, ses appels et ses vœux y sont si amoureux, qu'à l'entendre parler vous diriez qu'elle n'est pas la Souveraine du ciel et de la terre et qu'elle a besoin de l'homme pour être heureuse.

Tantôt, pour trouver l'homme, elle court dans les grands chemins ; tantôt elle monte sur la pointe des plus hautes montagnes ; tantôt elle vient aux portes des villes ; tantôt elle entre jusque dans les places publiques, au milieu des assemblées, criant le plus haut qu'elle peut : O hommes ! O enfants des hommes, c'est à vous que ma voix crie depuis si longtemps. *O viri, ad vos clamito, et vox mea ad filios hominum* (Prov. VIII, 4). C'est vous que je désire,

¹ Traduction, Bible de Jérusalem

c'est vous que je cherche, c'est vous que je réclame. Ecoutez, venez à moi : je veux vous rendre heureux...

Et comme si les hommes craignaient encore, à cause de son éclat merveilleux et de sa majesté souveraine, de s'approcher d'elle... elle leur fait dire *qu'elle est d'un accès facile ; qu'elle se laisse aisément voir à ceux qui l'aiment ; qu'elle prévient ceux qui la désirent ; qu'elle se monte à eux la première, et que celui qui se lèvera matin, pour la chercher, n'aura pas beaucoup de peine, car il la trouvera assise à sa porte*¹ (ASE, N° 65 , 66, 69).

*
**

Cependant, si malgré ces désirs empressés de la Sagesse Eternelle, des milliers d'années se sont écoulées avant son Incarnation, c'est que la réponse des hommes n'avait pas encore assez de force pour l'attirer du sein de son Père.

Les saints de l'ancienne Loi, il est vrai, ont demandé le Messie avec d'instantes prières. Ils gémissaient, ils pleuraient, ils d'écriaient : *O nues, pleuvez le Juste ! O terre, germez le sauveur ! O Sagesse qui êtes sortie de la bouche du Très-Haut... venez nous délivrer*². Mais leurs appels et leurs sacrifices n'étaient pas d'un assez grand prix pour mériter cette grâce des grâces. Le peuple élu lui-même, malgré les avertissements, les remontrances de ses Prophètes, s'était montré tant de fois prévaricateur. Et le monde, au dire de saint Augustin, l'immense monde païen était indigne de recevoir le Fils de Dieu immédiatement des mains du Père.

Il n'y a eu que l'humble Marie qui ait mérité, par la force de ses prières et la hauteur de ses vertus, de voir le Verbe éternel, la Sagesse Eternelle, se faire homme en son sein. Ce qui nous montre quel Trésor infini est cette divine Sagesse, et quel ardent désir nous devons voir de la posséder, à l'exemple du Père de Montfort qui chantait :

*Digne Mère de Dieu, Vierge pure et fidèle,
Communiquez-moi votre foi ;
J'aurai la Sagesse par elle,
Et tous les biens viendront en moi.*

*Sagesse, venez donc par la foi de Marie,
Vous n'avez pu lui résister ;
Elle vous a donné la vie,
Elle vous a fait incarner.*

(Cant. N° 74)

LECTURES

EVANGILE selon saint Matthieu, chap. XXVI, 1 à 16 : *Conspiration contre Jésus. Le repas de Béthanie. Trahison de Judas.*

IMITATION de Jésus-Christ, livre IV, ch. I et II : *De la Sainte Communion. Sa préparation et son action de grâces.*

¹ Sap. IV, 12 et suiv.

² *O sapientia, quae ex ore Altissimi prodiisti... veni ad liberandum nos* (Grande Antienne de l'Avent).

Deuxième Jour

O SAGESSE INCARNÉE !

« Le temps marqué pour la rédemption des hommes étant donc arrivé, la Sagesse Eternelle commença par se bâtir elle-même une maison, une demeure digne d'elle : *Sapientia aedificavit sibi domum* (Prov. IX, 1).

« Elle créa et forma la divine Marie dans le sein de sainte Anne, avec plus de plaisir qu'elle n'avait pris en créant l'univers. Il est impossible, poursuit Montfort, d'exprimer, d'un côté, les ineffables communications de la Très Sainte Trinité à cette belle créature, et, de l'autre, la fidélité avec laquelle elle correspondit aux grâces de son Créateur.

« Le torrent impétueux de la bonté infinie de Dieu, arrêté violemment par les péchés des hommes depuis le commencement du monde, se décharge en plénitude dans le Cœur de Marie... O chef-d'œuvre du Très-Haut, ô miracle de la Sagesse Eternelle, ô prodige de la Toute-Puissance, ô abîme de la grâce, il n'y a, je l'avoue avec tous les saints, il n'y a que celui qui vous a créée qui connaisse la hauteur, l'étendue et la profondeur des grâces qu'il vous a faites.

« La divine Marie eut, en quatorze ans de vie, de si grands accroissements dans la grâce et la sagesse de Dieu et une fidélité si parfaite à son amour, qu'elle ravit en admiration, non seulement tous les anges, mais encore Dieu même. Son humilité profonde jusqu'au néant le charma ; sa pureté toute divine l'attira ; sa foi vive et ses prières ferventes le forcèrent. La Sagesse est vaincue par de si amoureuses recherches...

« Cette Sagesse, voulant descendre du sein de son Père dans le sein d'une Vierge pour s'y coucher parmi les lis de sa pureté, envoya l'archange Gabriel la saluer de sa part, et lui dire qu'elle désirait se faire homme en elle, si elle-même voulait y consentir.

« Dans l'instant où Marie accorda ce consentement ineffable... le Saint-Esprit forma du plus pur sang de son cœur un petit corps et l'organisa parfaitement. Dieu créa l'âme la plus parfaite qu'il eût jamais créée. La Sagesse Eternelle ou le Fils de Dieu s'unit en unité de Personne à ce corps et à cette âme.

« Et voilà la grande merveille du Ciel et de la terre, l'excès prodigieux de l'amour de Dieu : VERBUM CAR FACTUM EST : *le Verbe s'est fait chair¹, la Sagesse Eternelle s'est incarnée*. Dieu est devenu Homme, sans cesser d'être Dieu ; et cet Homme-Dieu s'appelle Jésus-Christ, c'est-à-dire Sauveur » (ASE, N° 105-108).

*
**

Montfort parcourt alors sommairement les étapes de la VIE de la Sagesse Incarnée, depuis sa naissance dans l'étable de Bethléem jusqu'à son Ascension sur le mont des Oliviers (109-116). Mais, comme cette divine Sagesse ne s'est faite homme que pour attirer les cœurs

¹ Jean, I, 14.

des hommes à son amitié et à son imitation, et que, dans ce but, elle a pris plaisir à se parer de toutes les amabilités, nous allons d'abord la contempler avec lui, en ce deuxième Jour, dans le charme de ses ATTRAITES humains et dans la sublimité de ses ORACLES évangéliques. Sa dépendance de Marie nous retiendra dans les méditations suivantes.

Demandons à la Sainte Vierge la grâce de bien mettre à profit les grandes lumières de cette troisième Semaine. *Ave, Maria.*

I

LES ATTRAITES DE LA SAGESSE INCARNÉE. Comme nous allons le voir, Montfort les ramène tous à cette constante DOUCEUR qui rayonnait de son Humanité sainte.

1° La douceur de son TEMPÉRAMENT. Elle est née de la plus douce, de la plus tendre et de la plus belle de toutes les mères. Expliquez-moi la douceur de Jésus. Expliquez-moi auparavant la douceur de Marie, sa Mère, à qui il ressemble dans la douceur du tempérament. Jésus est l'enfant de Marie, et, par conséquent, il n'y a en lui ni fierté, ni rigueur, ni laideur, et encore infiniment moins que dans sa Mère, puisqu'il est la Sagesse Eternelle, la douceur et la beauté même.

« Les Prophètes à qui, par avance, cette Sagesse Incarnée a été montrée, la nomment une brebis et un agneau de douceur : *Agnus mansuetus* (Jér., XI, 19). Ils prédisent qu'à cause de sa douceur, elle n'achèvera pas de rompre un roseau demi rompu, ni d'éteindre une mèche encore fumante : *calamum quassatum non conteret, et linum fumigans non extinguet* (Is. XLII, 3). C'est-à-dire qu'elle aura tant de douceur que, lorsqu'un pauvre pécheur serait à demi brisé, aveuglé et perdu par ses péchés, elle ne le perdra pas à moins qu'il ne l'y contraigne.

« Saint Jean-Baptiste, qui fut près de trente ans dans les déserts pour y mériter, par ses austérités, la connaissance et l'amour de cette Sagesse Incarnée, ne l'eut pas plus de vue, qu'il s'écria, en la montrant du doigt à ses disciples : *Ecce Agnus Dei...* Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde (Jean, I, 29). Il ne dit pas, comme il semblait devoir dire : Voilà le Très-Haut, voilà le Roi de gloire, voilà le Tout-Puissant ; mais comme il le connaissait plus qu'aucun homme qui ait été et qui sera jamais : Voilà l'Agneau de Dieu, voilà cette Sagesse Eternelle qui, pour charmer les cœurs et remettre nos péchés, a uni en soi toute la douceur de Dieu et de l'homme, du Ciel et de la terre ».

2° La douceur de son NOM. « Jésus est le nom propre de la Sagesse Incarnée. Que nous marque ce nom, si ce n'est une charité ardente, un amour infini et une douceur charmante ? *Jésus, Sauveur*, celui qui sauve l'homme, dont le propre est d'aimer et de sauver l'homme !

*Nil canitur suavius,
Nil auditur jucundius,
Nil cogitatur dulcius
Quam Jesus, Dei Filius.*

« Aucun chant plus suave, aucune voix plus agréable, aucune pensée plus douce que Jésus, le Fils de Dieu.

« Oh, que ce nom de Jésus est doux à l'oreille et au cœur d'une âme prédestinée : c'est un miel très doux à la bouche, une mélodie agréable à l'oreille et une jubilation parfaite au cœur. *Mel in ore, in aure melos, in corde jubilus* (Saint Bernard) ».

3° La douceur de son VISAGE. « Ce très aimable Sauveur a un visage si doux et si débonnaire, qu'il charmaient les yeux et les cœurs de ceux qui le voyaient. Les pasteurs, qui vinrent le voir dans l'étable, étaient tous si charmés de la douceur et de la beauté de son visage qu'ils demeuraient des jours entiers comme hors d'eux-mêmes à le regarder. Les rois eux-mêmes n'eurent pas plus tôt senti les traits amoureux de ce bel Enfant que, déposant toute fierté, ils tombèrent sans peine au pied de la crèche. Combien de fois se dirent-ils l'un à l'autre : Amis, qu'il est doux d'être ici ! On ne trouve point, dans nos palais, des plaisirs semblables à ceux qu'on goûte en cette étable à voir ce cher Enfants-Dieu.

« Jésus étant encore fort jeune, les personnes affligées et les enfants venaient, de tous les lieux circonvoisins, le voir pour se réjouir, et ils s'entre disaient : Allons voir le petit Jésus, le bel Enfant de Marie. La beauté et la majesté de sa face, dit saint Jean Chrisostome, était si douce et si respectable tout ensemble, que ceux qui le connaissaient ne pouvaient s'empêcher de l'aimer... Quelques auteurs assurent que, si les soldats romains et les Juifs lui voilèrent le visage, ce n'était que pour le souffleter et le maltraiter plus aisément, parce qu'il sortait de ses yeux et de son visage un éclat de beauté si doux et si ravissant qu'il désarmait les plus cruels ».

4° La douceur de ses PAROLES. « On ne l'a jamais entendu crier ni disputer, comme les Prophètes avaient prédit : *Non contendet neque clamabit, neque audiet aliquis in plateis vocem ejus* (Is., XLII, 2 ; Mat., XII, 19). Tous ceux qui l'écoutaient sans envie étaient si charmés des paroles de vie qui sortaient de sa bouche, qu'ils s'écriaient : *Nunquam sic locutus est homo sicut hic homo* (Jean, VII, 46) ; et ceux même qui le haïssaient, tout surpris de l'éloquence et de la sagesse de ses paroles, demandaient : *Unde hui sapientia haec ?* (Mat. XIII, 54). Jamais homme n'a parlé avec tant de douceur et de grâce. Où est-ce qu'il a reçu une telle sagesse dans ses paroles ?

« Plusieurs milliers de pauvres gens quittaient leurs maisons et leurs familles pour aller l'écouter jusque dans les déserts, passant plusieurs jours sans boire et sans manger, rassasiés de la douceur de sa seule parole. Ce fut par la douceur de ses paroles qu'il attira, comme avec un appât, ses apôtres à sa suite, qu'il guérit les malades les plus incurables et qu'il consola les plus affligés. Il ne fit que dire à Marie-Magdeleine toute désolée ce seul mot : *Mar,e*, et il la combla de joie et de douceur ».

5° La douceur de ses ACTIONS. « Jésus enfin est doux en ses actions et en toute la conduite de sa vie : *Bene omnia fecit* (Marc, VII, 37) ; il a bien fait toutes ses actions, c'est-à-dire que tout ce qu'a fait Jésus-Christ est fait avec tant de justesse, de sagesse, de sainteté et de douceur, qu'on n'y peut remarquer aucun défaut ni aucune difformité...

« Les pauvres et les petits enfants le suivaient partout comme leur semblable. Ils voyaient en ce cher Sauveur tant de simplicité, de bénignité, de condescendance et de charité, qu'ils faisaient la presse pour l'approcher. Un jour qu'il était à prêcher, les enfants s'empressèrent auprès de lui. Les apôtres les repoussaient. Jésus reprit ses apôtres et leur dit : *Laissez venir à moi ces chers petits enfants* (Marc, X, 14). Puis il les embrassa et les bénit en leur imposant les mains. Oh ! quelle douceur et quelle bénignité.

« Les pauvres, le voyant habillé pauvrement et simple en toutes ses manières, sans faste et sans fierté, ne se plaisaient qu'en sa compagnie, prenaient partout sa défense contre les riches et les orgueilleux qui le calomniaient et le persécutaient ; et lui, de son côté, leur donnait en toute rencontre mille louanges et bénédictions.

« Mais qui pourra expliquer la douceur de Jésus envers les pauvres pécheurs ! Avec quelle douceur il traitait Magdeleine la pécheresse ! Avec quelle douce condescendance il convertit la Samaritaine ! Avec quelle miséricorde il pardonnait à la femme adultère ! Avec quelle charité allait-il manger chez les pécheurs publics pour les gagner ! Ses ennemis ne prirent-ils pas occasion de cette grande douceur pour le persécuter, en disant qu'il faisait par sa douceur transgresser la loi de Moïse, et en l'appelant comme par injure l'ami des pécheurs et des publicains ? Avec quelle bonté et humilité tâcha-t-il de gagner le cœur de Judas qui le voulait trahir, en lui lavant les pieds et en l'appelant son ami ! enfin, avec quelle charité demanda-t-il pardon à Dieu son Père pour ses bourreaux, en les excusant à cause de leur ignorance !...

« Et qu'on ne s'imagine pas que Jésus, pour être maintenant triomphant et glorieux, en soit moins doux et condescendant. Au contraire, sa gloire perfectionne, en quelque manière, sa douceur : il n'a pas tant de désir de paraître que de pardonner, d'étaler les richesses de sa gloire que celles de ses miséricordes.

« Quand cette Sagesse incarnée et glorieuse s'est montrée à ses amis, elle leur a apparu non d'une manière tonnante et foudroyante, mais d'une manière douce et bénigne ; elle n'a pas pris la majesté d'une souveraine et du Dieu des armées, mais la tendresse d'un époux et la douceur d'un ami. Elle s'est quelquefois fait voir dans l'Eucharistie ; mais je ne me souviens pas avoir lu qu'elle y soit apparue autrement que sous la forme d'un doux et bel enfant...

« Après cela, n'aimerons-nous pas cette Sagesse Eternelle qui nous a plus aimés et nous aime encore plus que sa vie, et dont la beauté et la douceur surpassent tout ce qu'il y a de plus beau et de plus doux au ciel et sur la terre ! » (ASE N° 118 à 128 et 131).

*
**

On sait que, pendant la mission qu'il donnait à Saint-Laurent-sur-Sèvre, en avril 1716, le Père de Montfort fut brusquement terrassé par la maladie. Se sentant cette fois frappé à mort, il voulut néanmoins monter en chaire, en raison de la présence de Mgr de Champflour, évêque de la Rochelle, venu présider l'une des cérémonies. Tremblant de fièvre, la poitrine oppressée, haletante, il parla sur *la douceur de Jésus*, et avec un tel amour, en des termes si pleins d'onction que tout l'auditoire fondit en larmes.

Ce fut son dernier sermon. Nous en avons toute la substance dans les pages que nous venons de méditer.

II

LES ORACLES DE LA SAGESSE INCARNÉE. Plus encore que par sa mansuétude, Jésus se révèle la sagesse Incarnée dans ses *Oracles évangéliques*. Aussi Montfort a-t-il recueilli et rassemblé les plus propres à maintenir nos esprits en face du sérieux de cet enseignement. Il se contente de rapporter les paroles du divin Maître, sans y mêler aucun commentaire ; mais le choix des textes et leur ordonnance heureuse prouvent combien son âme les a pesés et médités avant de nous les livrer.

Nous allons donc entendre la Sagesse Eternelle nous parler, non plus par les Patriarches et les Prophètes de l'ancienne Loi, ni dans les immortelles sentences des livres sapientiaux ; mais directement par elle-même, en un langage qui sonne à nos oreilles. En Jésus-Christ, c'est le Verbe, Sagesse substantielle et personnelle, qui a parlé aux hommes.

1° Partant du principe fondamental posé par cette Sagesse infinie, à savoir que, pour être son disciple, il faut se renoncer jusqu'à la croix (Luc, IX, 32), garder ses commandements (Jean, XIV, 23), chercher la paix avec nos frères (Mat., V, 23), Montfort entre aussitôt avec le Christ dans le détail des *renoncements* exigés :

renoncement aux affections charnelles (Luc, XIV, 26) ;
renoncement aux biens de ce monde (Mat., XIX, 21, 29) ;
renoncement à la volonté propre (Mat., VII, 21, 24) ;
renoncement à toute duplicité : se convertir et devenir comme des enfants (Mat., XVIII, 3) ;
renoncement à l'esprit de violence et d'orgueil : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes* (Mat. XI, 29).

2° Pour réaliser ces renoncements, toujours durs à la nature, il faudra *prier* de la manière recommandée par la Sagesse (Mat. VI, 5, 7-8 ; Marc, XI, 24-25) ;

Il faudra savoir maîtriser ses sens par le *jeûne* (Mat. VI, 16), et réparer le passé par la *pénitence* (Luc, XV, 7 ; V, 32) ;

Il faudra trouver son bonheur sans les *persécutions* du monde (Mat. V, 10 ; Luc, VI, 22-23). *Si le monde vous hait et vous persécute, sachez qu'il m'a eu en haine le premier...* (Jean, XV, 18-19).

Bien des fois, nous serons tentés de découragement. Mais la Sagesse n'est-elle pas là pour nous soutenir, nous consoler ? *Venez à moi, vous tous qui êtes affligés et chargés, et je vous consolerais* (Mat., XI, 28).

N'est-elle pas le *Pain de vie*, capable de nous fortifier ? (Jean, VI, 51-52, 56-57).

Ne prend-elle pas soin de nous, quand les hommes nous font souffrir ?... *Je vous promets que pas un cheveu de votre tête ne tombera que je n'en aie soin* (Luc, XXI, 17-18).

Nous n'avons donc rien à craindre, pourvu toutefois qu'elle soit *l'unique Souveraine* de notre cœur, car *personne ne peut servir deux maîtres à la fois...* (Mat. VI, 24) ; et l'homme vaut ce que vaut son cœur. *Si le cœur est mauvais, rien de bon n'en sortira* (Mat., XV, 19-20 ; XII, 35).

3° Suivent quelques *Conseils*, dictés pareillement par l'Eternelle Sagesse :

Ne jamais regarder en arrière (Luc, IX, 62) et faire confiance au Sauveur (Luc, XII, 7 ; Jean, III, 17).

Aimer vivre dans la Lumière (Jean, III, 20) car *Dieu est Esprit...* (Jean, III, 20), et... *la chair ne profite de rien...* (Jean, VI, 64), et *quiconque fait le péché se rend esclave du péché...* (Jean, VIII, 34-35) ; mais *celui qui est fidèle dans les petites choses comme dans les plus grandes* (Luc, XVI, 10), *celui-là fait des œuvres de lumière...* (Mat., V, 16).

Rechercher une justice abondante, *plus que celle des scribes et des pharisiens* (Mat., V, 20) ; une justice prête à tous les sacrifices... qu'il s'agisse d'un *membre*, si ce membre nous scandalise (Mat., V, 29 ; XI, 12) ; ou de *trésors* que la rouille peut corrompre et les voleurs dérober (Mat., VI, 19-20) ; ou surtout de *jugement* porté sur le prochain, car le même jugement nous sera appliqué (Mat., VII, 1-2).

Se montrer toujours *circonspect*, soit vis-à-vis des faux prophètes couverts d'une peau de brebis (Mat., VII, 15-16) ; soit vis-à-vis des plus petits enfants : il faut prendre garde de n'en mépriser aucun, car leurs anges dans le Ciel voient sans cesse la face du Père (Mat., XVIII, 10). De plus, se montrer *vigilant*, puisque nous ne savons ni le jour, ni l'heure où le Seigneur viendra (Mat., XXV, 13).

Ne s'inquiéter que du *salut* de son âme et du *jugement* de Dieu. Donc, ne pas craindre ceux qui ne peuvent tuer que le corps (Luc, XII, 4-5), et ne pas se tourmenter au sujet de la nourriture et du vêtement, car le *Père céleste sait bien ce qui nous est nécessaire* (Luc, XII, 22, 30) ; mais avoir la ferme conviction que tout ce qui est présentement caché et secret sera un jour découvert et révélé (Luc, VIII, 17).

Pratiquer enfin le bien vis-à-vis de tous, amis et ennemis (Mat., XX, 26-27) ; V, 44), dans un grand esprit de désintéressement, surtout vis-à-vis des richesses (Marc, X, 23 ; Luc, XVIII, 23). *Malheur*, en effet, *à ceux qui ont leur consolation en ce monde* (Luc, VI, 24).

4° Telle est la *Porte étroite*, indiquée par la Sagesse (Mat., VII, 13-14 ; XX, 16). Toujours, son humble disciple se souviendra qu'il doit *donner* (Act. XX, 35), *pardonner* (Mat., V, 39-40), *prier* sans jamais s'en lasser (Luc, XVIII, 1 ; Mat., XXVII, 41), *faire l'aumône* (Luc, VI, 41), et aimer *s'humilier* (Luc, XIV, 11).

Il aura alors accès aux *Béatitudes* promises et ce sera sa récompense, même dès ici-bas :

Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des Cieux est à eux !
Heureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre !
Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés !
Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés !
Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde !
Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu !
Heureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu !... (Mat., V, 3-9)

Tout ceci est la révélation de Dieu aux humbles et aux petits : *Je vous bénis, Père, Seigneur du Ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux prudents du siècle, et les avez révélées aux petits...* (Mat., XI, 25-26).

*
**

« Voilà, conclut Montfort, l'abrégé des grandes et importantes vérités que la Sagesse Eternelle est venue elle-même nous enseigner sur la terre, après les avoir pratiquées la première... Bienheureux ceux qui ont l'intelligence de ces vérités éternelles. Plus heureux ceux qui les croient. Mais très heureux ceux qui les croient, les pratiquent et les enseignent aux autres ; car ils brilleront dans le Ciel comme des étoiles pendant l'éternité » (ASE, N° 133-153).

Quel enrichissement dans ces pages sur tout ce qui avait déjà été dit pendant nos douze Jours préliminaires et pendant notre première Semaine ! Il sera bon de les relire et méditer souvent. Chaque fois, nous sentirons comme une grâce de réflexion profonde envahir notre entendement et le subjuguier. Remercions Marie, la Mère de la Sagesse Incarnée, pour tant de lumières déversées en nos âmes.

LECTURES

EVANGILE selon saint Matthieu, chap. XXVI, 1 à 16 : *Conspiration contre Jésus. Le repas de Béthanie. Trahison de Judas.*

IMITATION de Jésus-Christ, livre IV, ch. I et II : *De la Sainte Communion. Sa préparation et son action de grâces.*

Troisième Jour

JÉSUS SAGESSE DÉPENDANTE ET SOUMISE !

Nous allons, cette fois, contempler tout à notre aise la dépendance volontaire et amoureuse que Jésus, la Sagesse Eternelle et Incarnée, a toujours témoignée à l'égard de sa sainte Mère. Cette dépendance est ce qui a le plus retenu la réflexion du Père de Montfort, à ce point qu'il nous la propose comme l'EXEMPLAIRE divin de notre entière Donation à Marie.

Contemplons aujourd'hui Jésus dépendant de Marie, d'abord *dans les mystères de sa petite enfance*, puis, *durant sa vie cachée à Nazareth et au début de sa vie publique*. Nous le suivront ensuite au temps de sa Passion et dans les mystères de sa vie glorieuse.

Remercions à nouveau et de grand cœur Saint Louis-Marie de Montfort pour avoir placé devant nos yeux ce Modèle de dépendance divine.

Ave, Maria.

I

JÉSUS DÉPENDANT DE MARIE DANS LES MYSTÈRES DE SA PETITE ENFANCE. Le Fils de Dieu, notre très doux Rédempteur, aurait pu nous sauver sans devenir l'Enfant de la Vierge Marie. Il pouvait apparaître en ce monde à l'état d'homme parfait, comme apparut Adam au sortir des mains du Créateur. Par miséricordieuse condescendance, il a préféré venir comme nous, dans le sein d'une mère, et y demeurer caché pendant neuf mois. Mais, en raison de sa Divinité et aussi de la science infuse qui emplit son intelligence humaine dès le premier instant de sa conception, il est aussitôt conscient de lui-même et de son séjour en Marie.

Dans ce sein virginal, il commence de rendre gloire à son Père : il l'adore, le remercie, lui offre des dilections, des satisfactions et supplications d'une valeur infinie. Il lui offre son cœur, son cœur de quelques jours, de quelques mois, brûlant déjà du désir d'être immolé pour expier nos fautes.

Dans ce sein virginal, il prend ses complaisances comme en un paradis terrestre animé. Il y contemple avec joie ses élus, ses prédestinés, tous ceux qui seront ses membres vivants. « *Il se les choisit*, dit Montfort, *de concert avec Marie* », les enfermant par amour avec lui en elle. Et c'est là « qu'il opère tous les mystères de sa vie qui suivront, par l'acceptation qu'il en fait » (VD N° 248). *Jesus, ingrediens mundum, dicit... Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (Hebr. X, 5-9). Le sein de la Vierge est son premier autel, sur lequel il

s'immole aux volontés de don Père en vue de notre salut. Tout se passe en dépendance de Marie.

*
**

Ayant ainsi pleinement conscience d'exercer sa mission rédemptrice, il a hâte de se donner effectivement aux âmes. C'est pourquoi au lendemain de l'Annonciation, son divin Esprit inspire à Marie de s'en aller au pays des montagnes, en une ville de Judée où demeure sa parente Elisabeth, pour apporter à Jean le Précurseur, encore aussi dans le sein de sa mère, et à Elisabeth elle-même, la grâce d'une intime Pentecôte avant celle – éclatante – du Cénacle.

Docile et empressée, la toute jeune Mère s'en va, porteuse du Christ, par les sentiers fleuris du printemps palestinien. La voilà qui entre dans la maison d'Elisabeth. Elle prononce le salut d'usage : *Que la paix soit avec vous !* A peine a-t-elle parlé que l'enfant d'Elisabeth tressaille de joie, heureux de se savoir visité et sanctifié par le Verbe fait chair, caché en Marie. Elisabeth pénètre aussi le mystère. Sous l'impulsion de l'Esprit qui l'envahit, elle reprend l'Ave au point où l'avait laissé l'ange et le complète par l'acclamation au Sauveur : « *Vous êtres la bénie entre les femmes, et le fruit de votre sein est béni...* » (Luc, I, 39).

Marie apparaît donc, en ce mystère de la Visitation, le premier sacrement du Christ, son sacrement vivant. Par elle, en dépendance de sa divine Maternité, et par le signe sensible de sa voix, Jésus fait passer la grâce sanctifiante qui transforme Jean – jusque-là entaché du péché originel – en juste et en enfant de Dieu. Par elle semblablement, il remplit Elisabeth – déjà en état de justice et de sainteté – d'une telle abondance des dons de l'Esprit-Saint que son âme exulte d'allégresse dans la pleine lumière de la Révélation : « *D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu daigne me visiter ? Car voici qu'au moment où le son de votre voix parvenait à mes oreilles, le petit enfant a tressailli dans mon sein. Bienheureuse êtes-vous d'avoir eu foi en l'accomplissement de la parole du Seigneur* » (Luc, I, 43-45). Toute l'Incarnation lui a été dévoilé. Elle en rend grâces à Marie. L'humble Marie répond par son cantique du *Magnificat*.

*
**

Dans le mystère de Noël, la même dépendance du Sauveur éclate à nos yeux. C'est Marie qui, après l'avoir mis au monde, l'enveloppe de langes et le couche dans la crèche. Elle lui donne tous les soins nécessaires à un nouveau-né. Jésus lui confie entièrement sa divine Personne, alors réduite à une impuissance extérieure déconcertante. Du moment qu'il a voulu apparaître ici-bas semblable aux autres enfants, il n'appartient et ne peut appartenir qu'à sa Mère ; et parce que cette Mère est vierge, il appartient à Marie comme jamais aucun autre enfant n'appartiendra à celle qui lui a donné la vie.

Aussi, est-ce par elle qu'il se montre et se donne à ses premiers adorateurs, comme couvé sous la pureté de son regard, ou porté dans ses bras et tenu sur ses genoux. Les bergers, accourant à l'étable, trouvèrent le nouveau-né enveloppé de langes et couché ans une crèche, comme l'ange le leur avait dit. Plus tard, les mages, guidés par l'étoile, « *entrant dans la maison, trouvèrent l'Enfant avec sa Mère* » (Mat ?, II, 11). Quelle foi splendide Jésus projeta par elle dans leurs intelligences ! Une foi que ni les années, ni les distances ne pourront affaiblir, et qui s'affirmera même, s'il le faut, dans le témoignage du sang.



Le quarantième jour après sa naissance, Jésus fut présenté au Temple de Jérusalem. Ce jour-là, il renouvelait ostensiblement l'offrande, faite de lui-même à son Père dans le secret du sein maternel, dès la première minute de l'Incarnation. Mais cette offrande, d'un caractère officiel, il ne la fait et ne peut la faire qu'en dépendance de Marie. Elle le porte au Temple, elle le tient de ses mains virginales comme le prêtre tient l'Hostie consacrée. Elle l'immole dans son âme de mère, acquiesçant par avance à tous les vœux du Père des cieux. C'est elle véritablement qui offre ce sacrifice du matin, prélude de ce qui sera au Calvaire le sacrifice du soir.

Jésus est heureux de s'offrir ainsi, comme il est heureux d'être donné quelques instants par sa Mère à ce saint vieillard Siméon, qui ne vivait depuis toujours que dans l'espérance de voir de ses yeux le Messie promis et attendu. Il fait plus que de le voir, il le tient dans ses bras et le possède dans son cœur. Il est comblé. Quelle grâce ! N'y a-t-il pas là une sorte de communion eucharistique spirituelle ? Siméon peut presser contre sa poitrine le ravissant petit corps de Jésus, et ce corps lui transmet les richesses de l'âme très sainte et de la Divinité. Si son cantique d'action de grâces monte vers Dieu, quelle reconnaissance aura-t-il témoignée à Celle qui lui vaut ce présent inestimable, et qu'il proclame prophétiquement la Mère douloureuse, associée au Rédempteur d'Israël. Il sait qu'elle ne remporte son nouveau-né que pour le nourrir, l'entretenir, l'élever et le garder en vue de la croix.



L'Evangile nous signale encore la dépendance de Jésus dans cet épisode de la Fuite en Egypte, qui survient précipitamment après le départ des mages. « *Voici qu'un ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil, lui disant : Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère, et fuis en Egypte... car Hérode va rechercher l'Enfant pour le faire périr* » (Mat. II, 13). L'ordre était formel et précis. « Joseph se leva, et la nuit même, prenant l'Enfant et sa Mère, il se retira en Egypte » (II, 14).

L'ange s'adresse à Joseph, l'époux virginal, le père nourricier, le gardien providentiel, le chef responsable des précieux dépôts qui lui sont confiés : « *Prends l'Enfant et sa Mère* ». L'Enfant, le seul directement menacé ; mais la Mère avec lui. Comment Jésus, ayant deux mois à peine¹, pourrait-il s'en séparer ? C'est elle qui l'emporte.

Représentons-nous cette fuite éperdue, en plusieurs étapes, sur un très long parcours, à travers le désert, vers le Delta du Nil. Le jour, les fugitifs s'arrêtent à l'écart du chemin, pour prendre un repos nécessaire ; ils reprennent leur route dans la soirée ou dans la nuit. Une fois passé le *Torrent d'Egypte* qui marque la frontière, Joseph sentit ses forces renouvelées. Il rassura la vaillante Mère tenant toujours le divin fardeau dans ses bras. L'Enfant était sauvé. O dépendance de plus en plus accentuée, qui ne laisse pas les siens au repos ! L'Egypte après Bethléem...

Combien de temps dura l'exil ? On ne le sait au juste. Plus probablement, environ deux années, le temps que dure l'allaitement. Quelle joie lorsque Joseph, visité de nouveau par l'ange durant son sommeil, apprit qu'il ne pouvait regagner le pays d'Israël : « *Lève-toi,*

¹ Voir Buzy, *Saint Joseph*, p. 75.

prends l'Enfant et sa Mère (Jésus était donc encore tout-petit...) Ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant sont morts » (Mat., II, 20).

Les exilés se remirent en route, sans bruit, à la dérobée, comme ils sont venus. Une seule différence : Jésus est plus lourd à porter¹. Par petites étapes, ils arrivèrent en Palestine, où une troisième intervention du Ciel avertit Joseph d'aller en Galilée. C'est ainsi qu'après quelques autres jours de marche par le chemin qui borde la mer, évitant ainsi la Judée, ils retrouvèrent leur cher Nazareth. L'Enfant était enfin chez lui, en cette paisible demeure de famille, où Marie avait rêvé de le mettre au monde... Par elle, sur la terre d'exil, il avait laissé des grâces abondantes pour ceux qui viendront peupler le désert de la Thébàide et en faire le premier cloître de la vie religieuse.

II

JÉSUS DÉPENDANT DE MARIE DURANT SA VIE CACHÉE A NAZARETH, ET AU DÉBUT DE SA VIE PUBLIQUE. Saint Luc, (II, 40) a résumé la vie de Jésus à Nazareth jusqu'à sa douzième année en cette seule phrase : « *L'Enfant croissait et se fortifiait, rempli de sagesse ; et sur lui reposait la grâce, la bienveillante tendresse de Dieu* ».

A l'âge de douze ans, il devenait comme tous les adolescents de son pays « fils de la Loi », ce qui veut dire qu'il était dès lors personnellement astreint à l'observation de tous les préceptes. C'est pourquoi, Jésus va faire avec les siens, pour la première fois, le grand pèlerinage annuel de Pâques. Nous n'avons, dans l'Évangile, d'autre fait concernant la longue vie cachée du Sauveur, que ce pèlerinage à Jérusalem, raconté par saint Luc (II, 41-52). C'est le mystère de Jésus perdu et retrouvé.

Comment expliquer cette apparente émancipation du plus aimant et du plus obéissant de tous les fils ? Reconnaissons de suite que, s'il reste trois jours dans la vielle de Jérusalem à l'insu de Marie et de Joseph, c'est uniquement pour obéir à son Père des Cieux, comme lui-même le déclare au moment du Recouvrement. Marie, qui a tant souffert avec Joseph, vient de l'interroger : « *Mon fils, pourquoi nous avez-vous fait cela ? Votre père et moi, nous vous avons cherché dans l'angoisse* ». Ce n'est pas un reproche, mais une question : quelle peut être la cause de cette absence ? « *Pourquoi me chercher ?* » répondit Jésus. *Vous savez bien que je dois être aux volontés de mon Père* ». Réponse adorablement filiale, et cependant mystérieuse à dessein, Marie ne devant en saisir que plus tard toute la portée.

Les volontés du Père céleste concernaient la mission rédemptrice de Jésus, intimement acceptée – comme nous l'avons vu – dès le premier instant de l'Incarnation, et renouvelée ostensiblement par Marie dans l'offrande de la Présentation au Temple. Mais, devenu légalement responsable de ses actes, quel frémissement d'âme dut éprouver le divin Adolescent, lorsque se trouvant en cette ville qui sera le témoin de son immolation, ses yeux s'arrêtèrent pour la première fois sur la montagne du Calvaire, et que se dressa devant son esprit l'image vivante et comme actuelle de la croix ensanglantée ! Ne sommes-nous pas alors autorisés à penser, après d'autres ¹, que, saisi par cette connaissance expérimentale et par l'impression d'effroi qu'elle provoqua dans tout son être humain si jeune encore, Jésus voulut

¹ A. Bessières, S.J. *Présence de saint Joseph*, p. 130.

² Voir Grimal : *Avec Jésus formant en nuos son prêtre*, tome I, 13^{ème} méditation, pp. 132,133.

prolonger son séjour à Jérusalem, afin de se trouver seul en face des volontés de son Père céleste ? Lentement, il aura parcouru la Voie douloureuse et , arrivé au sommet du Calvaire, prié là longtemps les bras étendus, comme crucifié aux bras de ce Père, lui offrant tout ce qu'il devait endurer pour nous vingt ans plus tard.

Ainsi, anticipait-il en quelque sorte sa sainte Passion, et du fait de cette brusque disparition, Marie souffrait, elle aussi par avance, les douleurs de sa Compassion maternelle. Car pendant ces trois jours, ou – plus exactement pour elle – une nuit, un jour et une autre nuit, comme au temps de la grande déréliction qui ira du Vendredi Saint au soir jusqu'au matin de Pâques, la Vierge ne pouvait distraire son esprit de la pensée que Jésus, dans la Ville sainte, avait sans doute été reconnu par des Hérodiens, saisi et peut-être déjà mis à mort¹.

De la sorte Jésus, la sagesse Incarnée, toujours pour obéir aux volontés de son Père céleste, préparait de loin sa sainte Mère, son Associée dans l'œuvre de notre salut, à supporter le poids immense des douleurs rédemptrices. Ces douleurs lui furent d'une telle intensité que, sans cette préparation, son cœur aurait pu se briser dans sa poitrine, comme le Cœur de son Fils au jardin de l'agonie.

En pareille occurrence, on ne prévient pas, on garde le silence. L'explication désirée viendra en son temps. Si Marie avait compris toute la portée de la réponse de son Fils au moment du Recouvrement, sa souffrance aurait été plus grande encore.

Au matin du troisième jour, lorsque Marie et Joseph² eurent retrouvé Jésus dans le Temple, au milieu des Docteurs, l'Evangile nous dit qu'il descendit avec eux à Nazareth, où il leur demeura soumis comme avant. *Et descendit cum eis, et venit Nazareth, et era subditus illis.*

Cette soumission va s'étendre sur la vie cachée pendant dix-huit années, donc bien au-delà de l'adolescence. Et voilà la merveille qui jetait en extase saint Louis-Marie de Montfort ; merveille, disait-il que « l'Esprit-Saint n'a pu passer sous silence dans l'Evangile, bien qu'il nous ait voilé presque toutes les choses admirables que cette Sagesse Incarnée a faites dans sa vie cachée » (VD, N° 18). Elle aurait pu, dès lors, se libérer des siens et commencer sa prédication, Elle qui venait de provoquer l'étonnement et l'admiration des Docteurs du Temple.

Mais non. Elle ne trouve rien de meilleur pour glorifier son Père et sauver les hommes, que de se soumettre entièrement à la Vierge, sa Mère, et au représentant, visible de son Père des Cieux. Et c'est une chose très remarquable, qu'Elle a attendu cet âge de douze ans pour manifester sa volonté de demeurer dans la soumission qu'Elle avait témoignée jusque-là. Après le Recouvrement, Jésus retourne à Nazareth, pour continuer d'obéir jusque dans son âge d'homme, comme s'il était encore petit enfant.

Oh ! cette vie de silence, d'effacement, de labeur obscur, passée dans une obscure bourgade ! Cette existence simple qui faisait passer Jésus, aux yeux de ses compatriotes, pour le fils du charpentier ! Cette vie de prière, de contemplation et de souffrances intimes ! Cette longue préparation du Rédempteur à son apostolat et à son martyre ! Et ces veillées, ces entretiens de famille, ces lectures des pages de la Bible, ces moments de détente face à la

¹ Mgr Gay, *Mystère du Rosaire*. Le Recouvrement, pp. 288-289.

² En souffrant avec Marie durant ces trois jours, Joseph – qui ne devait pas voir la Passion – y a participé cependant avant d'entrer dans la gloire.

montagne si proche du Carmel ! Et cette suavité que l'on devait respirer autour de la sainte maison ; et cette puissance de rayonnement qui émanait d'elle et qui, secrètement, aura touché bien des âmes !...

De tout cela nous ne saurons rien, sinon que tout cela se déroulait au sein de la plus volontaire et plus aimante soumission du Verbe incarné. *Subditus*, c'est le seul mot que nous a laissé l'Evangile.



Ne croyons pas cependant que cette dépendance se soit limitée aux années de la vie cachée ; elle s'étend aussi – bien que moins apparente – sur les années de la vie publique. Le premier miracle du Sauveur, tout au début de son ministère, nous en donne la preuve. « *Jésus, dit Montfort, a voulu commencer ses miracles par Marie.* » (VD, N° 19). Nous le voyons, en effet, accomplir aux noces de Cana son premier miracle de nature, comme jadis, dans la demeure d'Elisabeth, il avait accompli son premier miracle de grâce. Par le même signe sensible de la voix et de la demande de sa Mère, il fait passer la grâce qui sanctifie Jean le Précurseur et qui change de l'eau en vin.

Montfort appelle la sanctification du Précurseur « *son premier et plus grand miracle de grâce* » (N° 18). Le miracle de Cana nous apparaîtra non moins prodigieux, si l'on réfléchit qu'il présageait un autre changement plus stupéfiant encore, celui du dernier repas de famille le soir du Jeudi Saint, et qu'il eut aussitôt cette immense répercussion surnaturelle d'affermir la vocation à peine éclosée des premiers disciples du Sauveur, ses plus chers apôtres et ses prêtres de demain : *Et crediderunt in eum discipuli ejus* (Jean, II, 11).

Jamais ils n'oublieront, surtout lorsqu'ils auront à renouveler le geste consécuteur du Christ à la dernière cène, que Marie, la Mère de Jésus, fut au point de départ de leur vocation, c'est-à-dire de leur réponse lumineuse et ferme à l'appel du Maître. Il y a donc, autour de ce miracle de Cana, la grâce eucharistique en perspective et la grâce sacerdotale en germe. Il y a plus encore : nous y trouvons, en fait, la grâce conférée du sacrement de mariage, le sacrement qui assure ici-bas la perpétuité du Corps mystique, et qui doit peupler le Ciel d'élus¹. Toutes jaillissent du Cœur de Jésus obéissant à Marie.

On saisit alors la demande de la Vierge. Voyant aux côtés de son Fils, dans les disciples et les nouveaux époux, comme une première manifestation de l'Eglise, elle a sollicité un miracle qui affermirait la foi des uns et l'éveillerait chez les autres. « Mon fils, ils n'ont plus de vin », *Vinum non habent*. Jésus lui répond : « *Femme*, c'est-à-dire dans sa pensée, mon Associée, ma Collaboratrice, *qu'y pouvons-nous, vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue* ». Son heure... serait-ce celle de sa sainte Passion, fixée par le Père pour le miracle par excellence qu'il rêve d'accomplir ? Lui-même déclarerait alors, bien qu'en termes voilés, ce qu'il fera plus tard.

Marie comprend qu'il y a présentement place pour un miracle annonciateur ; c'est pourquoi, tranquille et confiante, elle dit aux serviteurs des noces : « *Faites tout ce que mon Fils vous dira* » (Jean, II, 2-5). Bien des auteurs ont vu, en effet, dans ce miracle de Cana, une

¹ Plusieurs d'entre les plus doctes Père de l'Eglise (Cyrille d'Alexandrie Grégoire de Nazianze, Epiphane, Jean Damascène...) ont pensé que Jésus-Christ élevait le mariage humain à la dignité d'un sacrement de la Loi nouvelle, quand il assistait aux noces de Cana. Voir Durand, S.J., *Evangile de saint Jean (Verbum salutis)* p. 64.

préparation au miracle eucharistique, tant est suggestif le rapprochement entre le changement de l'eau en vin et celui du vin au sang de Jésus². Notre-Seigneur, reconnaissait saint Pierre Chrysologue, a voulu nous donner ainsi un gage et comme un prélude de la sainte Eucharistie. « O vin admirable et plein de mystères... », a dit Bossuet.

Ayant cité en exemples le miracle de la sanctification du Précurseur et celui des noces de Cana, Montfort conclut à bon droit que si « Jésus a commencé et continué ses miracles par Marie, par elle toujours il les continuera jusqu'à la fin des siècles » (N° 18). Car ces deux faits que mentionne l'Evangile sont des *exordes*, et par conséquent des signes indiquant la conduite que gardera le Sauveur. Le principe s'étend donc immédiatement aux trois années de la vie publique. Jésus guérissait, convertissait, pardonnait, ressuscitait, répandait à profusion ses faveurs dans le rayonnement de la prière et parfois de la discrète présence de Marie. Il n'avait pas tardé, d'ailleurs, à abandonner définitivement Nazareth pour venir demeurer à Capharnaüm : *Et relictat civitate Nazareth, venit et habitavit in Capharnaum maritima* (Mat., IV, 13). Saint Jean précise qu'il y vint avec sa Mère : *Post hoc descendit Capharnaum, ipse et mater ejus...* (Jean, II, 12). Ce séjour ne dura sans doute qu'un certain temps, mais il est significatif¹.

Saint Luc (VIII, 2, 3) nomme quelques-unes des saintes femmes qui suivaient habituellement le Sauveur et ses apôtres et les assistaient de leurs biens. Comment ne pas accueillir que la Sainte Vierge ne fut parfois de leur nombre, puisque nous l'y trouvons aux jours de la Passion ? De même, on ne peut s'empêcher de croire qu'elle avait précédé son Fils dans la demeure si hospitalière de Béthanie.



O Sagesse Incarnée, que de bienfaisantes lumières vous déversez en nos intelligences ! Qu'il nous est bon de vous voir demeurer dans la dépendance de votre sainte Mère, en même temps que dans l'obéissance aux volontés de votre Père des Cieux. Comme tout s'éclaire et s'unifie sous cet angle de vision ! Qu'on est loin de ceux qui découvrent des reproches, des réprimandes, même des duretés, dans vos réponses à Marie !

Par deux fois, durant votre ministère en Galilée, l'occasion vous fut donnée d'avoir à parler d'elle, et chaque fois vous l'avez louangée et exaltée. Lorsqu'une femme, ne se tenant plus d'admiration en vous entendant prêcher, s'écria au milieu de la foule (Luc, XI, 28) : « Heureux le sein qui vous a porté, et les mamelles qui vous ont allaité », son exclamation était donc une louange directe à votre Mère. Et vous avez renchéri encore, toujours selon votre profonde manière habituelle, qui signifiait ici : Oui, ma Mère est heureuse de m'avoir

² Voir chanoine Parcot, *la Foi en la Sainte Eucharistie*, chapitre des Noces de Cana, pp. 17-19, qui signale aussi le rapprochement des deux miracles (multiplication des pains et changement de l'eau en vin) souvent représentés sur les sarcophages des premiers siècles. Voir encore son autre ouvrage : *la Sainte Eucharistie dans son pays d'origine*, pp 60-61 (Editions Alsatia, Paris).

M. Olier, *Vie intérieure de la sainte Vierge*, au chapitre des Noces de Cana : « Par la parole : *Vinum non habent*, Marie exprimait le désir de l'institution de la Sainte Eucharistie ».

Mgr Pichenot, archevêque de Chambéry, *l'Evangile de l'Eucharistie*, pp. 77-79, sur le miracle de Cana et celui de la multiplication des pains.

Chanoine Rolland, *la Reine du paradis*, I, p. 338 : « le vin de Cana est le symbole d'un autre breuvage.

Ecartons le voile et voyons apparaître le mystère des mystères, l'Eucharistie ».

¹ « Jésus, à Capharnaüm, est sorti de la petite demeure où habite sa Mère ; il se promène sur les bords du lac de Génésareth, ou mer de Galilée... » Dom Delatte, *l'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, p. 153.

mis au monde, mais elle est bien plus heureuse d'avoir écouté ma parole et de l'avoir gardée avec soin. Car on ne peut douter, qu'entre tous les fidèles et les fervents auditeurs de vos paroles, elle n'ait été la plus attentive à les conserver et à les méditer dans son cœur, comme votre Evangile nous en fait foi (Luc, II, 20 et 51).

Un autre jour que la foule vous assiégeait dans une maison, sans vous laisser de repos, quelqu'un réussit à s'approcher et à vous prévenir que votre Mère et vos frères, au dehors, cherchaient à vous voir et à vous parler. « *Ma Mère et mes frères, avez-vous répondu, sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique* » (Luc, VIII, 19-21) ; ou, comme saint Matthieu (XII, 50) et saint Marc (III, 35) vous le font dire : « *Ceux qui sont dociles à la volonté de votre Père des Cieux* ». votre sainte Mère en était bien de ceux-là, et plus que tous. Aussi, ne devait-elle être nullement surprise de vos réponses.

« Au fond, avoue très simplement Dom Delatte, ces paroles sont l'éloge et l'exaltation de la Sainte Vierge² ». Au VIII^e siècle, saint Bède le Vénérable (†731) l'avait déjà dit éloquemment. « Le Sauveur approuve éminemment ce qu'avait dit cette femme (louant Marie), quand il affirme que non seulement Celle qui a mérité d'engendrer corporellement le Verbe de Dieu est véritablement heureuse, mais que le sont aussi tous ceux qui s'efforcent de concevoir spirituellement le même Verbe par l'audition de la foi... Certes la Mère de Dieu est bienheureuse d'avoir servi dans le temps et contribué à l'incarnation du Verbe ; mais elle est encore plus heureuse d'avoir mérité, en l'aimant toujours, de le garder en elle éternellement... » *Inde quidem beata, quia Verbi incarnandi ministra facta est temporalis ; sed inde multo beatior, quia ejusqem semper amandi custos manebas aeterna*².

Voilà qui nous rassure contre les interprétations déficientes des paroles du Sauveur à sa Mère. Jamais il n'y eut fils plus aimant et plus persévéramment dépendant, comme la suite des Mystères continuera de nous le faire savoir.

LECTURES

EVANGILE selon saint Jean, chap. XIII, 1 à 38 : *La Cène et le lavement des pieds. Le Commandement nouveau.*

IMITATION de Jésus-Christ, livre IV, ch. V : *De l'excellence de l'Eucharistie..*

¹ *L'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-christ*, p. 307. Voir aussi *La Sainte Vierge*, par le P. de La Broise, S.J., pp. 159-163 ; et *Le Mystère de Marie*, par le P. Bernard, O.P., p. 52.

² Voir l'Office du Commun des fêtes de la Sainte Vierge, *Neuvième Leçon* du Bréviaire.

Quatrième Jour

JÉSUS SAGESSE SOUFFRANTE ET CRUCIFIÉE !

Nous voici aux Mystères de la Passion. La dépendance de Jésus à l'égard de sa sainte Mère ne se révèle pas de prime abord dans les trois premiers. Cependant, comme nous retrouvons Marie au portement de la Croix et au crucifiement, où va se consommer l'œuvre rédemptrice, c'est une invitation pour nous à découvrir sa participation aux souffrances qui ont précédé.

Nous nous demanderons donc comment Jésus dépend de Marie *dans les trois Mystères de son agonie, de la Flagellation et du Couronnement d'épines*. Tout uniment ensuite, nous le contemplerons le *long de la Voie douloureuse et sur la montagne du calvaire, long de la Voie douloureuse et sur la montagne du Calvaire*, ayant sa Mère à ses côtés. Que de grâces alors ont été déversées sur les âmes qui ont suivi ou même simplement approché la Très Sainte Vierge !

Cette méditation devra nous faire apprécier de plus en plus la valeur surnaturelle des souffrances dans nos courtes vies terrestres. « On va dans la Patrie par le chemin des croix », chantait Montfort. Jésus et Marie marchent devant nous. Demandons-leur lumière et force pour les suivre courageusement.

Ave, Marie.

I

LES TROIS PREMIERS MYSTÈRES DOULOUREUX. Ces Mystères peuvent être envisagés comme renfermant, en leurs douleurs spéciales, l'expiation offerte par Jésus à son Père pour les innombrables péchés issus de chacune des trois grandes convoitises : l'amour de l'argent, celui des plaisirs de la chair, et l'orgueil de l'esprit. Au jardin de l'Agonie, Jésus souffre en son âme plus particulièrement à la vue des crimes qu'engendre l'amour de l'argent et qui damnent un si grand nombre. A la Flagellation, il souffre dans son corps en expiation des péchés de la chair. Au Couronnement d'épines, il souffre dans sa tête adorable et expie les péchés de l'esprit. Expiation dominante en chacun des trois Mystères, mais nullement exclusive.

Dans le Mystère de l'Agonie, justement appelé la Passion du Cœur de Jésus, notre très doux Sauveur a vu passer devant son esprit tous les péchés du monde et, d'une manière plus intense, les crimes qu'engendre la misérable avarice. N'est-ce pas, d'ailleurs, dans le temps même où il entre en sa volontaire et terrible Agonie, que Judas, « l'un des Douze », le vend pour trente pièces d'argent ; et n'est-ce pas en ce jardin des Oliviers que le traître va bientôt venir, à la tête d'une bande armée, consommer le crime de sa trahison ?

Ainsi, Judas a commis son forfait et sombré ensuite dans le désespoir, en conséquence de la hideuse passion qui dévorait son âme. Il a préféré l'argent au sang de son divin Maître. Combien d'autres se damnent à sa suite, leurs regards obstinément rivés à la terre ! Il faut croire qu'un très grand nombre de damnés – peut-être le plus grand nombre – le sont par amour de l'argent et de toute ce qu'on peut obtenir par l'argent, puisque chaque fois que l'Evangile parle de damnés, c'est toujours pour leur attachement calculé aux richesses de ce monde et à la dureté de cœur qui s'en suit¹.

On ne s'imagine pas quel univers d'iniquités sort de cette misérable passion de l'argent : les cupidités, les idolâtries, les vols, les mensonges, les parjures, les suicides, les divisions de familles, les simonies, les trahisons, les hypocrisies, les haines tenaces, les cruautés, les meurtres, les guerres injustes, les guerres avec leur cortège de crimes et de violences de toutes sortes...

Jésus a eu la vision de tout cela, et il en a ressenti une douleur de cœur indescriptible. *Quae utilitas in sanguine meo ?* (Ps. XXIX, 10). Pourquoi mon sang va-t-il être versé pour tant et tant de malheureux qui n'en profiteront pas, qui se perdront sans retour et me haïront éternellement ? Cette pensée de l'inutilité des souffrances rédemptrices pour un très grand nombre provoque en son âme une telle épouvante, un tel abattement qu'il supplie son Père par trois fois d'éloigner, si possible, ce calice d'amertume ; et ne trouvant autour de lui aucune humaine consolation : *Torcular calcavi solus*², son Cœur en est comme broyé, il étouffe sous la pression d'angoisse. Une sueur de sang inonde tout son corps et baigne la terre où il est prosterné.

Mais ce Cœur, que la douleur étreint si violemment, où donc a-t-il été formé, si ce n'est dans le sein de la Vierge Marie ? *Cor Jesu, in sinu Virginis a Spiritu sancto Formatum*, disons-nous dans les Litanies du Sacré-Cœur. « Cœur de Jésus, formé dans le sein de la Vierge par la vertu de l'Esprit-Saint, c'est-à-dire miraculeusement formé de la substance de Marie. Et ce sang, qui s'échappe par tous les pores et se répand sur la terre du jardin des Oliviers, où donc a-t-il pris sa source sinon dans le cœur très pur de cette Mère immaculée, qu'on a raison d'appeler « *Notre-Dame du précieux Sang* » ?

Marie a préparé le Cœur de Jésus à soutenir ce formidable choc en retour de l'immense tristesse de son âme, coopérant ainsi à l'expiation qu'il offrait à la Justice de Dieu. Elle est donc bien dans ce Mystère de l'Agonie. Elle y est profondément, bien que d'une manière plus cachée. C'est à nous de l'y découvrir, Jésus dépend d'elle et d'elle seule en ce désarroi de tout son être humain, en cet affolement de sa sensibilité, ouverte comme la nôtre et plus que la nôtre à la peur, à l'effroi, à l'accablement devant la souffrance et la mort. Les hautes régions de son âme lui demeuraient assurément très unies, en même temps que soumises, sans fléchissement, à la volonté du Père des Cieux.

Allons, levez-vous, dit-il aux siens après la victoire remportée sur lui-même, *voici qu'approche celui qui me trahit* » (Mat. XXVI, 46 ; Marc, XIV, 42).

¹ Voir la Parole du commerçant avare (Luc, XX, 15-21), et celle du mauvais riche (Luc, XVI, 19-31). « On ne peut servir à la fois Dieu et Mammon » (Luc, XVI, 13).

² « J'étais seul à fouler le pressoir » (Is. LXIII, 3)



La même dépendance s'étend sur les Mystères de la Flagellation et du Couronnement d'épines. Celui de la *Flagellation* se présente, avons-nous dit, comme étant plus spécialement l'expiation rédemptrice des péchés de la chair. Si un très grand nombre d'âmes se damnent pour des crimes d'avarice, combien d'autres se ferment à jamais le Ciel, surpris par la mort en leurs habituelles et honteuses débauches ! Que de péchés graves se commettent dans l'entraînement de la passion sensuelle ! Que d'orgies, que d'abominations et de raffinements, que d'impuretés et d'impudicités ! Péchés de luxure qui crient vengeance, au point d'avoir provoqué le déluge, la destruction de Sodome et Gomorrhe, et combien d'autres châtiments.

Jésus va souffrir épouvantablement en expiation de ces fautes sans nombre. Dans le prétoire de Pilate, son sang divin se répandra de nouveau, mais cette fois par suite des blessures infligées à sa chair innocente. Pour commencer, voilà son corps, « ce corps sacré, si beau, si chaste et plus que virginal ; ce corps que nul œil humain n'avait vu depuis les jours de sa première enfance, le voilà dénudé, le voilà exposé à des yeux haineux, curieux, impudents, cyniques¹ ». Quelle humiliation et quelle torture pour le plus beau, le plus pur des hommes ; pour le plus sublime des maîtres de la sainteté et de la grandeur morale ! Il s'en est plaint dans les Psaumes : « *Pour vous, mon Dieu, j'ai soutenu l'opprobre...* » (Ps. 67, 9). « *Ils m'ont considéré de près, ils m'ont examiné...* (Ps. 21, 18) *se vantant de cela et criant : Allons, c'est bien, nos yeux l'ont vu* » (Ps. 34, 21).

Bientôt, sa chair vole en lambeaux sous les coups de lanières garnies d'osselets ou de balles de plomb. Les soldats de la garnison frappent avec violence, se succédant sans répit ni intervalle, et s'excitant eux-mêmes par des railleries, des grossièretés, des blasphèmes.

Combien de temps dura le supplice ? Combien de coups reçut la Victime ? La limite ordinaire fut sans doute dépassée. « *Ils ont frappé sur mon dos comme le forgeron sur l'enclume ; ils ont prolongé sans mesure leur iniquité* » (Ps. 128, 3). Leur but n'était-il pas, sur l'ordre donné par le procureur, de réduire le patient au point où le peuple le prendrait en pitié ?

En vérité, Dieu trouvait là une compensation suffisante à toutes les abominations charnelles. La sainteté, la charité, la pureté de cette hostie vivante et gémissante, en proie à d'incommensurables douleurs, couvrait et absorbait le mal ; sans compter qu'elle arrachait au cœur du Père des Cieux des grâces de miséricorde, en vue du retour à la maison de famille des enfants prodiges de tous les siècles, qui se laisseront toucher par le repentir.

Durant cette longue Flagellation de son pauvre corps, combien souvent la pensée de Jésus dut se porter aussi vers sa Mère ! C'est d'elle seule qu'il avait reçu cette chair, aujourd'hui si affreusement torturée. *Caro Christii, caro Mariae*, a-t-on pu dire à propos du sacrement de l'Eucharistie, appelé dès le IV^{ème} siècle par saint Grégoire de Nysse le sacrement de la Vierge. C'est pourquoi l'Eglise ne cesse de chanter dans l'une de ses hymnes au Saint Sacrement : *Ave, verum Corpus natum de Maria Virginé*. « Salut, ô vrai Corps né de la Vierge Marie ! ». Comme elle lui donna ce Corps pour être notre nourriture dans l'Eucharistie, elle le lui donna pareillement pour être matière à expiation rédemptrice dans sa Passion. Jésus continue ainsi de dépendre de sa sainte Mère. S'il souffre indiciblement en tout son Corps déchiré, c'est comme Fils de Marie, comme Verbe fait chair en Marie : *Verbum*

¹ Mgr Gay, *Mystères du Rosaire*, I, p. 394.

caro factum. Au plus intime de son âme, il en gardait la claire vision, sachant qu'elle communiait à ses tourments et adorait avec lui les volontés du Père.

*
**

Au *Couronnement d'épines* succédant à la Flagellation, Jésus nous apparaît Victime de rédemption pour expier plus spécialement les péchés de l'esprit, les péchés d'orgueil dont la tête est la source et l'organe. L'orgueil à son apogée rejette le Christ, son message et ses miracles, ferme les yeux à l'évidence, s'obstine dans le mensonge et la haine, ne recule ni devant aucune grave accusation, ni devant aucune injuste condamnation. Il s'adore lui-même et entend se mettre à la place de Dieu.

Les chefs religieux de la nation juive, Caïphe à leur tête, en sont avec les Pharisiens la vivante manifestation. Pour eux Jésus, qui se dit le Fils de Dieu, est un blasphémateur. Il mérite la mort. On l'amène donc devant le tribunal de Pilate. On l'accuse de pousser le peuple à la révolte, de défendre de payer le tribut à César, et, par-dessus tout, de se dire le Roi des Juifs. Sa Royauté n'est qu'imposture. *Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous*. Enlevez-le. Faites-le disparaître. Qu'il meure crucifié ! C'est à nous que doivent revenir les hommages de la nation.

Péché très grave, le plus grave qui puisse être. Orgueil audacieux qui fait lever la tête et au-dessus des hommes pour les dominer et contre Dieu pour le braver. En expiation de cet outrage à la Majesté divine, Jésus va souffrir dans sa Tête adorable que la Flagellation semble avoir épargnée. La tête, cette partie la plus noble du corps de l'homme, où siège l'intelligence, où brille, sur le front et dans les yeux, un reflet de la lumière d'En-Haut. La tête, sur laquelle, en signe de Souveraineté reconnue, se posent la couronne des rois et la tiare des pontifes.

Aussi, les soldats de Pilate, qui ont entendu la principale accusation lancée par les Juifs, vont-ils s'appliquer à tourner en ridicule cette prétendue Royauté. On assemble la cohorte. Une couronne d'épines est vite tressée et enfoncée brutalement sur la tête du Sauveur. Et pour que rien ne manque à cette parodie sacrilège, on lui jette sur les épaules un haillon écarlate, on lui met entre les mains, en guise de sceptre, un de ces roseaux creux mais solides, que nous nommons bambous et qui croissent nombreux en Judée¹. On le fait asseoir sur quelque tronçon de colonne ; puis, l'un après l'autre, ces païens défilent devant lui, ployant le genou, se moquant et disant : « *Salut, Roi des Juifs !* » Les uns lui donnent des soufflets, d'autres souillent de crachats l'auguste Visage. Il y en a qui, lui ôtant le roseau des mains, lui en assènent des coups sur la tête, ajoutant le sarcasme à la rage de faire souffrir.

Les épines, longues et aiguës, transpercent le front et les tempes. Les cheveux sont arrachés, les yeux se voilent de sang, les oreilles bourdonnent de douleur. Jésus reparaît ainsi devant les Juifs, portant toujours la couronne et la pourpre, n'ayant presque plus figure humaine. *Ecce Homo !* « Voilà l'homme ! », leur dit Pilate, celui qui s'est dit votre Roi ; voyez ce qu'il est devenu. Quelle crainte peut-il vous inspirer désormais ?

Oui, voilà l'Homme-Dieu, le Fils bien-aimé, en qui le Père a déclaré solennellement par deux fois avoir mis ses complaisances ; l'Enfant de la Vierge, à qui l'ange de l'Annonciation l'avait promis comme un Roi, et un Roi dont le Règne n'aurait jamais de fin : *Et Regni ejus non erit finis* (Luc, I, 32-33). Roi, aujourd'hui couronné d'épines, tourné en

¹ Mgr Gay, *Mystères du Rosaire*, II, p. 10.

dérision, « n'ayant plus ni éclat, ni beauté² », souffrant d'intolérables élancements dans ce que toute mère – mais surtout Marie Immaculée – chérit le plus en son enfant, comme étant plus particulièrement son bien et sa propriété : le visage qui porte la ressemblance du sien, la chevelure, le front, les yeux, où elle se reconnaît. Tête jadis caressée et baisée en témoignage d'amour et d'affection envers la divine Personne de son Fils. Tête royale, sacerdotale, sacrée, innocente ! Tête douloureuse, excessivement douloureuse ! Tête humiliée, excessivement humiliée ! Visage souillé, outragé, profané, rendu méconnaissable ! Tête et visage de Jésus, Fils de Marie ;apparemment ce qu'il y a de plus Elle en Lui ; puisqu'en voyant le jeune Nazaréen, tous ses compatriotes pouvaient dire et beaucoup le disaient : « Regardez, c'est sa Mère ! ».

O Jesu, Fili Mariae ! O Jésus de la Vierge Marie, qu'il nous est bon de retrouver ainsi votre dépendance filiale, même en ces Mystères d'où votre sainte Mère est corporellement absente ! Si notre foi se plaît à découvrir, sous les voiles eucharistiques, ce que vous tenez d'elle, combien plus lorsque nos yeux peuvent regarder votre Humanité douloureuse. Ainsi, vous ne cessez de nous apparaître le fruit béni de ses chastes entrailles.

Vue réconfortante qui ne doit pas nous quitter, lorsque nous méditons ces Mystères de notre Rosaire. Mais voici que se manifeste la présence elle-même de la Vierge dès la sortie de Jésus du prétoire de Pilate.

II

LE PORTEMENT DE LA CROIX ET LE CRUCIFIEMENT. Contemplons notre divin Sauveur chargé de la croix. Elle est lourde de tous les péchés issus des trois grandes convoitises, pour lesquels il a déjà tant souffert. Les supplices de la Flagellation et du couronnement d'épines, poussés à l'extrême, ont épuisé ses forces. Il n'avance qu'avec peine, trébuchant pour ainsi dire à chaque pas. Il défaille, tombe, se relève sous les coups pour tomber encore. Ses bourreaux, craignant qu'il ne puissent atteindre le calvaire (car il faut faire vite), contraignent un passant, un étranger qui revient des champs, à porter la Croix derrière lui. Est-ce alors, ou peu auparavant, qu'eut lieu cette rencontre de Jésus et de sa sainte Mère, dont la tradition de Jérusalem nous a conservé le souvenir² ? Ce dont nos cœurs ne peuvent douter, c'est que Marie, accompagnée de Jean et des habituelles suivantes de Jésus, s'est présentée à son Fils dès qu'elle aura pu le joindre à travers la foule et la sombre escorte des soldats et des larrons.

Pauvre et vaillante Mère, apercevant son Jésus en cet état méconnaissable où l'ont réduit, en quelques heures, les cruels traitements des hommes ! Elle ne le quittera plus jusqu'à la mise au tombeau. Ensemble, ils gravissent le Calvaire, semant des grâces sur leur passage. L'une de ces grâces fut sans doute la transformation qui dut commencer de se faire dans l'âme de Simon le Cyrénéen, au contact de la Croix et au voisinage de Marie implorante. Si les Evangélistes nous ont conservé son nom, celui de sa patrie d'origine³, et les noms de ses deux fils, Alexandre et Rufus, c'est donc qu'ils étaient alors des personnages bien connus de la première communauté chrétienne⁴.

¹ Isaïe, LIII, 2.

² P. de la Broise, *La Sainte Vierge*, p. 181

³ Cyrène de Lybie, en Afrique.

⁴ Rufus est nommément désigné dans l'Épître aux Romains.

Grâce aussi que l'avertissement donné aux femmes de Jérusalem, à ces inconnues qui suivaient le cortège ou se trouvèrent sur son passage, faisant entendre des lamentations selon l'habitude orientale. Elles pleurent, simplement mues de pitié naturelle pour celui qui allait mourir.

« *Filles de Jérusalem*, leur dit Jésus, *ne pleurez pas sur moi ; bien plutôt, pleurez sur vous et sur vos enfants* ». Car vous appartenez à cette nation ingrate qui me renonce et me tue. Pleurez sur les maux qui vous attendent : la ruine de votre ville, la destruction de votre patrie, la dispersion de votre peuple. En ces jours qui sont proches, on dira : « *Heureuses les stériles, et les entrailles qui n'ont pas enfanté, et les mamelles qui n'ont pas nourri !* » On verra des mères, rendues folles par la faim, dévorer leurs propres enfants. On souhaitera alors d'être englouti sous les montagnes et les collines. Et ces désirs de l'impossible ne seront encore que l'annonce de ce qui arrivera au grand Jour du Jugement. C'est la nécessité de la Justice ; si l'on me traite comme on le fait, moi le bois vert, le Saint et la source de toute sainteté, quel sera le sort réservé aux coupables impénitents et opiniâtres, rebelles à la Royauté de Dieu et de son Christ, bois sec bon pour le feu éternel¹.

Oui, grâce que ce dernier avertissement du Sauveur ; lumière suprême projetée sur sa vie, sa doctrine, ses souffrances, son sacrifice, sa mort. Marie entendit ces paroles ; elle aura prié pour ces femmes, jeunes encore, et dont plusieurs vécurent assez pour voir la ruine de Jérusalem.



Mais, entre toutes les grâces de la montée douloureuse, il faut signaler la fidélité de l'apôtre Jean. Alors que tous les autres ont fui, alors que Simon-Pierre ne s'est ressaisi que pour pénétrer dans la cour du palais de Caïphe et y renier son Maître, Jean a pu suivre, sans en être inquiété, les différentes phases du procès. S'il était particulièrement aimé de Jésus, il l'était également de Marie. C'est elle qui l'attire et le retient en ces heures tragiques. C'est elle qui lui vaut cette présence à se côtés le long de la montée et sur le Calvaire, pour être le témoin officiel des derniers moments de la vie terrestre du Sauveur et des événements qui marquèrent sa mort. Grâce de choix, faveur inestimable que cette participation aux ultimes souffrances du Rédempteur en compagnie de Marie Corédemptrice ! Lui, qui, la veille, a reposé sa tête sur la poitrine de Jésus, il va entendre à présent ses dernières paroles, et il verra de ses yeux le côté ouvert par la lance du soldat romain.

A cette fidélité de Jean s'ajoute celle des saintes femmes, les pourvoyeuses du collège apostolique, qui avaient suivi le Sauveur depuis la Galilée dans son récent voyage à Jérusalem pour la Pâque. Elles étaient nombreuses, et se groupèrent, au Golgotha, à quelque distance de l'endroit du supplice. Quelques-unes cependant purent s'approcher avec la Sainte Vierge et saint Jean, Marie Salomé, Marie de Cléophas, parentes de Jésus, et Marie-Madeleine². Toutes ces femmes, on le pense bien, aimaient d'une très grande et respectueuse affection la Mère de Jésus. Mises tout à coup en face de cette Pâque ensanglantée, comment n'auraient-elles pas témoigné aussitôt leur profonde sympathie à celle qu'elles voyaient si cruellement frappée dans son amour maternel ? Et puisqu'elles ne pouvaient plus servir le Sauveur et ses apôtres, ce leur fut une consolation d'accompagner Marie accourant au-devant de son Fils et de former ainsi le groupe des amies fidèles montant au calvaire.

¹ Luc, XXIII, 27-31. Voir Mgr Gay, *Rosaire*, II, pp. 92-95.

² Jean, XIX, 25. Voir Dom Delatte, p. 826.

Avec Marie et Jean, elles furent les consolatrices du Cœur de Jésus mourant. Que de grâces leur auront values ces heures de fervente assistance à son sacrifice ! Parmi elles, et les plus proches, il y avait deux mères d'apôtres, prêtres consacrés de la veille : Salomé, la mère de Jean et de Jacques le Majeur ; Marie de Cléophas, mère de Jacques le Mineur et de Jude. Les voilà intimement unies à la sainte Mère du Souverain Prêtre offrant au Père des Cieux son immolation rédemptrice !

Il y avait Marie-Madeleine, la pardonnée, se tenant tout près de Marie l'Immaculée, et baignant son âme dans le sang de la divine Victime. Faveur inouïe, prodige d'infinie miséricorde ! Ses larmes du calvaire, jointes aux larmes, aux douleurs, aux prières de la Vierge, auront sans doute contribué à obtenir la conversion de l'un des larrons crucifiés aux côtés de Jésus. Comme son compagnon, il avait commencé par insulter le sauveur. Mais bientôt, à la vue de sa patience dans les tourments, de la compassion de sa sainte Mère, de la fidélité des amis silencieux, en contraste avec les Juifs blasphémateurs et la foule hurlante, il se ravise, il ouvre toute grande son âme à la foi en la Divinité et en la Royauté supra-terrestre de Celui qu'il vient d'entendre pardonner à ses bourreaux. Il confesse l'innocence totale de Jésus, et, se tournant vers lui, il implore humblement un souvenir en sa faveur : « *Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans votre Royaume – Aujourd'hui*, répond Jésus, *tu seras avec moi dans le Paradis* » (Luc, XXIII, 42-43). C'est la seule fois, a-t-on remarqué, que Notre-Seigneur ait fait cette promesse ; c'est la première fois qu'il ait parlé du paradis, et c'est à un pécheur qu'il parle ainsi¹.



Quelle floraison de grâces sur cette montagne du Calvaire, véritable montagne de la myrrhe et de l'encens, où la souffrance et la prière se tiennent embrassées dans tous ces cœurs fidèles au divin crucifié et sincèrement unis à sa Mère douloureuse ! C'est le moment où Jésus Rédempteur offre son sacrifice suprême. Comment, à cette heure où tout se consomme, ne dépendrait-il pas filialement de Celle qui, jadis, donna son consentement à sa venue ici-bas, l'offrit au Temple le quarantième jour après sa naissance, et ne l'éleva, ne le vit grandir qu'en vue de son immolation sanglante ? Cette longue préparation trouve ici son achèvement total. C'est pourquoi Jésus a voulu sa Mère présente aux douleurs de ses derniers instants et participantes à l'oblation de sa vie.

Elle a donc suivi les préparatifs du supplice ; elle a vu le dépouillement brutal, le crucifiement sans pitié qui va disloquer, déformer les membres, leur causant des souffrances indicibles. Elle considère à présent le corps élevé de terre, immobilisé dans les tortures d'une agonie lente, exposé aux regards d'une foule qui se repaît du « spectacle », comme écrira saint Luc². Elle entend les sarcasmes, les défis, les insultes des ennemis triomphants. Elle aperçoit les soldats qui jettent leurs dés pour se partager les vêtements de son Fils, cette robe sans couture tissée de ses mains.

Debout au pied de la croix, un glaive à travers l'âme, elle souffre et prie avec le divin Patient. Elle l'offre et l'immole comme lui-même s'offre et s'immole. Elle le sacrifie pour nous. Ce Corps sanglant et pantelant est en toute vérité son Hostie. L'union du Fils et de la Mère ne fut jamais plus grande. Aussi, après le pardon demandé pour ses bourreaux et

¹ Louis Rouzic, *Les sept Paroles et le Silence de Jésus en croix*, p. 24.

² *Omnis turba eorum qui simul aderant ad spectaculum istud* (XXIII, 48).

l'assurance du paradis donné au larron pénitent, c'est à Marie que Jésus s'adresse : « *Mulier, ecce filius tuus* » (Jean, XIX, 26). « Femme, voilà votre fils », dit-il en désignant l'apôtre Jean.

« *Femme* », dans la pleine et la plus belle acception de ce mot ; c'est-à-dire ma compagne, mon associée, l'aide semblable toujours à mes côtés, parce qu'il m'a plu de ne point cheminer seul sur la terre ; ma fidèle coopératrice à la même œuvre, qui me fut comme de moitié en toutes choses. Femme, nouvelle Eve, véritable Mère des vivants de ma vie divine, de tous les hommes rachetés dans mon sang, que représente ici mon disciple le plus cher. Moi, je vais mourir, j'achève notre œuvre rédemptrice, et je veux que vous en fassiez bénéficier jusqu'à la fin des temps, par le ministère de mes prêtres, de mes apôtres, tous ceux qui croiront en moi. Ils ne seront pas orphelins. Vous serez leur Mère, leur Mère selon la grâce, comme je suis votre Fils selon la nature. *Ecce filius tuus. Ecce Mater tua.*

Parole testamentaire très aimante, elle rejoint la douce annonce de Nazareth, elle projette sur les douleurs de la Vierge une lumière pleinement révélatrice. De même qu'il a fallu les souffrances et la mort de Jésus pour que nous ayons droit à l'héritage céleste, il fallait aussi les souffrances de Marie, sa communion d'âme à la mort en croix de son Fils, pour qu'elle puisse nous enfanter à la vie surnaturelle. Nous sommes nés de Dieu et de Marie dans la nuit douloureuse du Calvaire.

Jésus se recueille à présent dans ce long silence de plusieurs heures qui précéda sa mort. C'est la grande Elévation de sa Messe sanglante. Il prie, il murmure à son Père les versets des Psaumes qui ont détaillé à l'avance les souffrances de sa Passion et nous ont décrit sa détresse : *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti ?* « O Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? ». C'est le premier verset du Psaume 21, que l'on récite le Vendredi Saint au dépouillement des autels. Cette prière intense et prolongée est ce qui donne du poids aux tortures de son pauvre corps martyrisé. L'âme est plus vivante et plus religieuse que jamais, toute imprégnée de patience, d'abandon, de soumission totale. Elle domine et maîtrise la lente agonie, à ce point qu'on entendra Jésus, au moment d'expirer, prononcer d'une voix forte – qui n'est pas celle d'un moribond – le sixième verset du Psaume 30, le faisant précéder du mot « Père » : *In manus tuas commendo spiritum meum*. « Père, je remets mon âme entre tes mains ». De son plein gré il offre sa vie. Personne ne la lui ôte (Jean, X, 18). Lui-même la dépose librement sous les yeux de sa sainte Mère, silencieuse, priante et consentante comme lui.

Consummatum est. Maintenant, tout est accompli ; son obéissance, sa dépendance est consommée. Il l'a poursuivie aussi loin que possible, jusqu'à la mort et la mort de la croix. *Et inclinato capite, emisit spiritum*. « Et ayant incliné la tête, ajoute saint Jean (XIX, 30), il rendit le dernier soupir ». C'est donc qu'il l'avait redressée, pour prendre, autant que cela lui était possible sur son gibet, l'attitude de maître de sa vie et du sacrifice de sa vie.

Ce geste, de même que le son de la voix, les paroles entendues, l'expression du visage de Jésus mourant, frappèrent d'un tel étonnement le centurion de service qu'il n'hésita pas à reconnaître que « *cet homme* (dont il voyait la Mère) *était vraiment le Fils de Dieu* ». Ses soldats de garde, très émus eux aussi, confessèrent comme lui la divinité du condamné¹. La Maternité corédemptrice de Marie exerçait son action bienfaisante.

¹ Matth., XXVII, 54 ; Marc, XV, 39 ; Luc, XVIII, 47).



Ainsi, depuis son Agonie du jardin des Oliviers jusqu'à son Agonie de la Croix, Jésus n'a cessé d'offrir ses souffrances et de prodiguer ses grâces en dépendance de sa sainte Mère. Sagesse douloureuse, Sagesse crucifiée et expirante, il garde la même amoureuse conduite qui fut celle de toute sa vie terrestre. Quel encouragement à sanctifier nos souffrances, nos épreuves, nos humiliations ; à porter toutes nos croix, petites ou grandes, en union avec Marie ! Non seulement les porter, mais les aimer, les désirer, les embrasser avec joie quand elles nous arrivent, afin d'augmenter notre surnaturelle ressemblance, notre configuration à son divin Fils.

C'est pour cela que la Très Sainte Vierge, loin de ménager les croix à ses fidèles serviteurs et esclaves, les leur envoie plus nombreuses, plus lourdes, plus persistantes qu'à d'autres qui ne lui sont pas si totalement dévoués. C'est la marque sur eux de ses prédilections ; de même que la facilité avec laquelle on les voit porter ces croix est le signe de la douceur et de l'onction qu'elle verse alors dans leurs âmes¹.

Réjouissons-nous donc avec saint Louis-Marie de Montfort, cet amant passionné de la croix, et entendons-le nous dire : « *Depuis qu'il a fallu que la Sagesse Incarnée soit entrée dans le Ciel par la croix, il est nécessaire d'y entrer après elle par le même chemin... La vraie Sagesse fait tellement sa demeure dans la croix que, hors d'elle, vous ne la trouverez point dans ce monde ; et elle s'est tellement incorporée et unie avec la croix qu'on peut dire en vérité que la Sagesse est la Croix et que la Croix est la Sagesse* » (ASE, N° 180) .

Parole profonde. Montfort ne craint pas d'identifier Jésus avec la croix ou la croix avec Jésus. Aimer la souffrance, c'est donc aimer Jésus ; comme aimer Jésus, le Jésus de Marie, c'est aimer la souffrance.

LECTURES

EVANGILE selon saint Jean, chap. XIV, 1 à 31 : *Discours de Jésus après la Cène.*

IMITATION de Jésus-Christ, livre IV, ch. VIII : *De l'Oblation de Jésus-Christ sur la Croix.*

¹ Voir *Traité VD*, N°s 153-154.

Cinquième Jour

JÉSUS SAGESSE GLORIEUSE ET TRIOMPHANTE

Nous avons contemplé Jésus dépendant de Marie jusqu'à la mort et la mort de la croix. Glorieux vainqueur de cette mort et remonté vers le Père, il demeure plus que jamais son Fils très aimant et très reconnaissant, au point de l'appeler au terme de sa vie terrestre à le rejoindre en corps et en âme, pour partager son triomphe dans la béatitude céleste.

Mais, suivons-le d'abord au temps de sa Résurrection, de son Ascension et de la Pentecôte. Que de grâces ont été déversées en ces jours privilèges sur les membres de l'Eglise naissante ! Grâces de FOI, d'ESPÉRANCE et de CHARITÉ, fortes assises de la vie chrétienne pour les siècles à venir.

Les saines femmes, que nous avons vues auprès de la Croix et que nous allons retrouver au Tombeau du jardin de Joseph d'Arimathie, s'étaient retirées avec la Sainte Vierge et saint Jean dans une maison de famille, à Jérusalem. Simon-Pierre, en proie à sa douleur, ne tardera pas à les retrouver. Les autres apôtres avaient dû s'enfuir selon toute vraisemblance vers Béthanie, dans la nuit de l'arrestation de leur Maître. Ne voyant plus ni Jean, ni Pierre, ils devaient penser qu'eux aussi avaient été arrêtés, et cela avait décuplé leur terreur panique¹. Lorsqu'ils apprirent les événements de la journée du Vendredi Saint, leur premier souci fut de se regrouper au Cénacle. Ils y étaient le dimanche de Pâques, croyant bien que tout était fini. Et voici que tout recommence, selon que l'avait prédit le Sauveur.

Demandons à Marie d'entrer, avec toute sa foi restée intacte, dans ce recommencement si calme, si secret, si réservé, pourrait-on dire, qui suivit le succès incontestable des hautes autorités de la nation juive. Nous abordons les trois grands Mystères qui ont renouvelé la face du monde.

Ave, Maria.

¹ Cristiani, *Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur*, III, pp. 308-309.

I

LES GRACES DES TROIS PREMIERS MYSTÈRES GLORIEUX. S'il est une chose surprenante à première vue, c'est l'étrange difficulté qu'eurent les apôtres à croire en la Résurrection de leur divin Maître. Les saintes femmes, intimement mêlées à ce Mystère, les dépassent incomparablement. Le soir du Vendredi Saint, après avoir suivi les rites de l'ensevelissement, et examiné comment le corps avait été placé, elles ne pouvaient se résigner à quitter le sépulcre. Saint Matthieu (XXII, 61) nous montre Madeleine et Marie-Cléophas assises en face de la lourde pierre qui en fermait l'entrée. Elles finirent cependant par s'éloigner, mais résolues à revenir dès que possible, pour compléter l'embaumement qu'on avait dû faire en hâte avant l'heure commençante du Sabbat.

Ayant religieusement observé ce Sabbat, le plus solennel de l'année, nous les voyons accourir de très bonne heure au matin de Pâques vers le Tombeau avec des aromates et des parfums. Salomé, la mère de Jean, est avec elles. Tout en traversant les rues de la ville, elles s'inquiétaient de savoir qui roulerait la pierre du sépulcre pour leur permettre d'y pénétrer. Elles ignoraient que les Juifs, la veille, y avaient aposté des gardes ; et, d'ailleurs, les gardes épouvantés s'étaient déjà enfuis. Tout était calme dans le jardin quand elles y arrivèrent (Luc, XXIV, 1). Madeleine avance la première. Parvenue à proximité du sépulcre, elle vit que la pierre avait été roulée et que le corps n'était plus là. « *On a enlevé le Seigneur du tombeau !* », s'écria-t-elle ; et, sans plus attendre, elle revint en courant vers Pierre et Jean, leur criant à tous deux : « *On a enlevé le Seigneur du tombeau ! Et nous ne savons où on l'a mis !* ».

Pendant ce temps, les deux autres femmes s'étaient approchées du tombeau ouvert. Elles y entrent et s'assurent qu'il est réellement vide. Soudain, deux anges éblouissants apparurent. « *Pourquoi, dirent-ils, cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Le Christ n'est plus ici, il est ressuscité. Voici la place où on l'avait déposé. Mais allez dire à ses disciples et à Pierre ceci : Il vous précède en Galilée ; là, vous le verrez, comme il vous l'a dit. Souvenez-vous de ce qu'il vous a dit, étant encore en Galilée, au sujet du Fils de l'homme, à savoir qu'il devait être livré aux mains des pécheurs, être crucifié et ressusciter le troisième jour* ».

Tremblantes de crainte, elles s'enfuirent et ne purent rien dire sur le moment aux apôtres, tant leur effroi était grand (Marc, XVI, 8). Cependant, prévenus par Madeleine, Pierre et Jean se rendent en courant au Tombeau. Jean y arrive le premier, mais n'entre pas. Simon-Pierre, qui le suivait, y pénètre, aperçoit des bandelettes posées à terre, et le linceul soigneusement plié et rangé. Jean entre à son tour : il voit de ses yeux et il croit. Il fut le premier des apôtres à recevoir cette immense grâce (Jean, XX, 8).

Après avoir alerté Pierre et Jean, Madeleine ne tarda point à revenir au jardin du Tombeau. Inconsolée et pleurant de toutes ses larmes, elle se tenait dehors. Et voici qu'une clarté sortit du sépulcre : deux anges vêtus de blanc étaient là, assis l'un à la tête, l'autre aux pieds, où le corps avait été posé. Les anges lui dirent : « *Femme, pourquoi pleures-tu ? – Parce qu'ils ont enlevé mon Maître, et je ne sais où ils l'ont mis* ». S'étant retournée, elle aperçoit qui lui dit comme les anges : « *Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ?* Madeleine, pensant au gardien du jardin : « *Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et j'irai le prendre !* ».

Jésus se découvre alors en l'appelant de son nom « Maria ». « *Ah, Maître, s'écria-t-elle en se précipitant à ses pieds, comme pour le retenir et ne plus le perdre. – Ne me touche point, dit Jésus, car je ne suis pas encore monté à mon Père* ». L'heure n'est pas aux effusions ; le plus pressé est d'aller à mes frères et leur annoncer ma Résurrection, ainsi que mon prochain retour à mon Père. Madeleine le comprit et s'empressa d'annoncer aux apôtres, et même aux disciples qui se regroupaient dans la ville, « *qu'elle avait vu le Seigneur* ». C'est la première Apparition dont fasse mention l'Evangile (Jean, XX, 14-17). Les apôtres et les disciples ne tinrent aucun compte de ce message.

A leur tour, Marie-Cléophas et Salomé reviennent au Tombeau, accompagnées cette fois des autres saintes femmes du Calvaire, celles qui se tenaient un peu à l'écart. Jésus ressuscité se présente à leur rencontre. D'un élan spontané, elles se prosternent devant lui et baisent ses pieds. « *Ne craignez pas, leur-dit-il, allez dire à mes frères qu'ils aillent bientôt en Galilée, car c'est là qu'ils me reverront* ». Ce nouveau message ne trouva pas davantage créance auprès des apôtres (Luc, XXIV, 11). Il faudra que Jésus se manifeste à eux en personne, et encore ils douteront.

Les réponses des deux disciples d'Emmaüs au Voyageur inconnu, qui les aborde le soir de Pâques, nous expliquent cet état d'esprit des amis du Sauveur. Ceux-ci avaient mis en lui toutes leurs espérances, pensant bien « qu'il délivrerait Israël » et lui rendrait son ancienne splendeur. Mais voilà, disait Cléophas, que nos grands prêtres et nos magistrats l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié ; et nous sommes au troisième jour depuis que ces choses ont eu lieu. « Il est vrai, ajoutait-il, que quelques femmes de notre groupe, s'étant rendues de grand matin au Tombeau, n'ont pas trouvé le corps. Elles sont même venues dire qu'elles avaient vu une apparition d'anges qui l'assuraient en vie. Et quelques-uns des nôtres sont allés au Tombeau, et ils ont vu les choses comme les femmes les avaient dites ; *mais lui, ils ne l'ont pas vu !* ».

Ces esprits droits, entièrement conquis au Christ, attendaient tout au moins une Résurrection éclatante, qui aurait été la revanche immédiate sur ceux qui l'avaient condamné et aussi le rétablissement de l'ancien royaume d'Israël, leur rêve national de toujours. Mais rien n'a changé, les maîtres de l'heure sont les mêmes, tout est donc bien fini.

Le Voyageur qui les écoute leur reproche d'être lents à croire ce qu'avaient annoncé les prophètes concernant le Messie : « *Ne fallait-il pas que le Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire ?* ». Et au long du chemin, il reprend et commente tout ce qui avait été dit à son sujet dans les Ecritures. On connaît la suite du récit de saint Luc. Ce qu'il nous faut surtout retenir, c'est l'argument dont se sert Jésus pour ranimer la foi au cœur de ces disciples découragés, et lui assurer son vrai et solide fondement : *l'autorité de la parole divine*. Nous devons croire en ce que Dieu a pris soin de nous révéler par ses Prophètes et par son Fils. Bienheureux ceux qui acceptent cette révélation et lui accordent toute leur confiance, quoi qu'il advienne !

Dans ce mystère qui nous occupe, la Sainte Vierge demeure le modèle unique. Elle seule a cru sans défaillance, et les âmes, qui ont cru les premières, sont précisément celles qui l'accompagnèrent jusqu'à la Croix et jusqu'au Tombeau : l'apôtre Jean d'abord, puis Madeleine ; et après Madeleine, Marie-Cléophas et Salomé, avec les autres suivantes de Jésus au temps de ses prédications. Toutes ces femmes ont eu l'insigne privilège de voir aussitôt Jésus ressuscité, et elles ont cru immédiatement. Jean n'a vu que le tombeau vide, mais cela lui a suffi pour croire.

Les autres apôtres, malgré les messages des saintes femmes et malgré le récit haletant des disciples d'Emmaüs, persistaient dans leur incrédulité. Ces derniers, après la révélation de la fraction du pain et malgré l'heure avancée, avaient repris de suite la route de Jérusalem et s'étaient rendus au Cénacle pour communiquer à tous leur joie d'avoir entendu et vu le Christ ressuscité. Les apôtres étaient là, à l'exception de Thomas. Saint Marc fait remarquer qu'ils ne crurent pas non plus la merveilleuse Apparition qu'on leur racontait (XVI, 13). Et voici que, soudain, Jésus lui-même parut au milieu d'eux, dans cette salle dont cependant les portes étaient soigneusement closes, par peur des Juifs. « *La paix soit avec vous, leur-dit-il, c'est moi, ne craignez point.* ». Mais eux, troublés, effrayés, croyaient voir un fantôme. « *Pourquoi êtes-vous si troublés,* reprit Jésus, *et pourquoi laissez-vous des incertitudes s'élever en vos cœurs ? Voyez mes mains et mes pieds ; oui, c'est bien moi. Touchez, regardez, rendez-vous compte qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous constatez que j'en ai* ». Et tout en leur montrant ses mains et ses pieds transpercés, il leur reprochait leur incrédulité, leur dureté de cœur, parce qu'ils n'avaient pas cru à ceux qui l'avaient vu ressuscité.

Avant cette Apparition du Cénacle et celle d'Emmaüs, Jésus s'était montré à Simon-Pierre. Saint Luc nous l'atteste (XXIV, 34), et aussi saint Paul en sa première Epître aux Corinthiens (XV, 5) ; mais nous n'avons aucun détail de cette Apparition. Par humilité, l'apôtre qui avait renié son divin Maître voulu garder le silence sur cette condescendante sollicitude à son endroit. Dès le matin de Pâques il se savait pardonné, puisque nous le voyons accourir au Tombeau avec Jean, après avoir entendu ce que leur rapportait Madeleine. Il y était revenu seul peu après, et ce fut durant ce trajet que le Sauveur dut lui apparaître. On peut se représenter l'apôtre fondant en larmes à la vue du divin Ressuscité, et se jetant à ses pieds, sans oser toutefois les toucher et les baiser. Et Jésus ne lui adressa aucun reproche, mais lui témoigna un amour encore plus grand qu'auparavant.

Après la nuit de son reniement, Pierre avait dû retrouver Jean témoin de sa chute, « et sans doute aussi la Sainte Vierge, à qui il sentait un irrésistible besoin de confesser sa faute et de demander pardon. Il était avide de savoir ce qui s'était passé depuis la condamnation chez Caïphe¹ ». Quel torrent de pleurs aura-t-il versé alors ! Marie lui avait rendu confiance, elle avait prié, elle avait obtenu pour lui cette Apparition privilégiée du matin de Pâques. Pierre fut donc le premier des Apôtres à voir de ses yeux Jésus ressuscité ; Pierre, demeurant toujours le Chef du Collège apostolique et devenant ainsi le premier témoin attitré de la Résurrection du Sauveur. Oui, Apparition privilégiée, comme celle accordée à Madeleine.

Comment douter après cela que Jésus n'ait commencé par se manifester à sa sainte Mère ? L'Evangile n'en parle point. L'Evangile n'avait pas à en parler : il rapporte les Apparitions dont le but était de prouver la victoire du Christ sur les tourments et la mort, et par le fait d'obtenir une foi à toute épreuve dans le succès de l'œuvre rédemptrice, malgré les apparences contraires. Marie, nous l'avons dit, n'avait cessé de croire à la Résurrection ; aussi, ne la voyons-nous pas prendre une part quelconque aux préoccupations des saintes femmes touchant l'embaumement du Corps enseveli. Cette attitude avait dû frapper l'esprit observateur et intuitif de l'apôtre Jean ; c'est pourquoi, devant le Tombeau vide, il s'était rendu aussitôt à l'évidence du grand miracle.

Quelle fut la béatitude de Marie en contemplant le Corps désormais glorieux de son Jésus ? Les mots nous manquent pour l'exprimer. C'était bien ce même Corps reçu d'elle, et

¹ Mgr Gay, *Mystères du Rosaire*, II, p. 201.

qu'elle avait vu grandir, souffrir, mourir sur la Croix et porter au sépulcre de Joseph d'Arimathie. Les stigmates y ajoutaient leur preuve impressionnante. Cette Apparition ne ressemblait en rien à celles qui allaient suivre, tant elle les dépassait par sa splendeur, sa douce et sainte intimité, par ses effusions célestes, ses embrassements, ses échanges de tendresse, par ses actions de grâces aussi après tant de souffrances ensemble endurées et surmontées. C'était une joie sublime, intraduisible ; un bonheur surhumain qui dépasse nos conceptions, en même temps qu'une juste et royale récompense de sa foi. Quelle divine leçon pour nous encourager à implorer de Marie cette FOI inébranlable, qui s'appuie avant tout sur la certitude de la parole révélée, en attendant la vision de gloire ! *Resurrexit sicut dixit* (Antienne du *Regina coeli laetare*).

*
**

Jésus ressuscité avait demandé à ses apôtres de se rendre en Galilée, loin de la crainte des Juifs. Dans cette tranquille contrée, qui fut le berceau de leur vocation, il va les préparer à son départ et leur confier le soin de son Eglise, où toutes les âmes chrétiennes puiseront l'ESPÉRANCE de le rejoindre un jour.

Déjà, le soir de Pâques, au Cénacle de Jérusalem, il leur avait transmis le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés, les établissant ainsi juges des consciences. Et maintenant, sur les bords du lac de Tibériade, c'est l'investiture solennelle de Simon-Pierre comme Chef de toute l'Eglise. « *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ?* » lui demanda Jésus par trois fois en compensation du triple reniement. « *Sois le Pasteur de mes Agneaux... Sois le Pasteur de mes Brebis* ». Sois le Pasteur suprême du troupeau entier, fidèles et prêtres à tous les degrés de la hiérarchie.

Après la consécration définitive de la primauté de Pierre, Jésus convoqua ses apôtres sur une montagne de Galilée dont on ne dit pas le nom, peut-être le Thabor. Les « Onze » étaient là, qui entendirent ces paroles : « *Toute Puissance m'a été donnée au Ciel et sur la terre. Allez donc enseigner toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur enseignant à pratiquer tout ce que je vous ai commandé. Et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle* ».

Sublime mission apostolique ! Avant de prendre possession du Ciel, il entend, par ses envoyés, prendre possession de la terre : portez à tous les peuples mon Evangile, la « Bonne Nouvelle » du Royaume des Cieux. Puis, à ceux qui croiront en votre parole, communiquez la vie surnaturelle par le Baptême, et les autres sacrements destinés à la maintenir et développer. Enfin, apprenez-leur à observer tous mes commandements, car il importe de produire, au prix d'efforts persévérants, des œuvres de renoncement, de charité, de sacrifice. Le Ciel est une récompense qu'il faut personnellement mériter. L'Eglise devient alors pour les âmes croyantes et pratiquantes comme le vestibule du Paradis, la véritable maison de l'Espérance chrétienne.

Cependant, ce n'est pas en Galilée que Jésus entend faire à ses apôtres son adieu terrestre. Il leur enjoint donc de regagner Jérusalem et leur assigne comme dernier rendez-vous ce Cénacle où il les a consacrés ses prêtres et les dispensateurs de son Eucharistie. Nous les y trouvons dix jours exactement avant la Pentecôte, disposés à recevoir ses recommandations suprêmes. Leur prédication devra d'abord s'appuyer sur l'*autorité des*

Ecritures. Il fallait que soit accompli tout ce qui avait été dit à son sujet dans la Loi de Moïse et dans les Prophètes et dans les Psaumes : ses souffrances, sa mort en croix, sa résurrection le troisième jour. Ensuite, ils devront proclamer à la face du monde *les faits dont ils ont été les témoins*, et on croira sur leurs affirmations. Sous peu d'ailleurs, l'Esprit-Saint les revêtira de sa force. Jésus le leur annonce.

Et il les emmena sur la montagne des Oliviers. Là, étendant les mains sur eux, il les bénit et s'éleva au Ciel. Tous le virent monter majestueusement dans les airs : les apôtres, plusieurs disciples, et Marie avec les saintes femmes venues avec eux au Cénacle.

On était à l'heure de midi. Le soleil inondait le firmament. En tranquille triomphateur, à peu de distance du prétoire de Pilate, Jésus retournait à son Père dans le Royaume de l'éternel rendez-vous. « *Je vais vous préparer une place* », avait-il dit aux siens dans son discours après la Cène (Jean, XIV, 2). Quelle douce et lumineuse invitation ! Comment mieux nous laisser entendre que l'Eglise, de là-haut, n'est qu'une suite à celle d'ici-bas.

Apôtres et disciples retournèrent à Jérusalem *en grande allégresse*, note saint Luc (XXIV, 52). Toute crainte avait disparu. Leurs illusions juives, pourtant si tenaces, venaient de s'évanouir. Ils n'espéraient plus dans le relèvement temporel de l'ancien royaume, et comprenaient enfin que Jésus n'était pas venu pour cela. Une autre espérance, autrement grande et belle, emplissait leur cœurs. Deux anges venaient de leur dire que ce Jésus, enlevé au Ciel, en reviendrait un jour tel qu'ils l'avaient vu monter. Alors, il apparaîtra sur les nuées dans toute sa gloire, pour juger le monde et inaugurer un Règne sans fin. Et puis, Jésus disparu, Marie restait avec eux. Elle avait déjà tant intercédé devant leur lenteur à croire. Elle s'était réjouie avec les saintes femmes des Apparitions merveilleuses qui se succédaient, totalement à l'insu des autorités de la nation. Elle n'ignorait pas leur incalculable portée, malgré la discrétion qui les enveloppait présentement. Elle n'avait cessé d'admirer, de louer, de bénir cette mystérieuse Présence prolongée, tantôt visible, tantôt cachée, du Sauveur au milieu des siens. Si son bonheur avait été grand de voir de ses yeux son Fils ressuscité, plus grand encore fut celui de le voir monter au Ciel avec ce Corps qu'elle lui avait donné pour souffrir et que la Gloire enveloppait maintenant de sa splendeur.

O Sagesse victorieuse et triomphante ! pouvait-elle s'écrier en descendant les pentes du mont des Oliviers. Quel contraste avec sa descente du Calvaire, le soir du Vendredi Saint ! Son espérance était déjà comblée dans la Personne du glorieux Ressuscité, en attendant de l'être en sa propre personne. Quel encouragement pour nous à attendre le Ciel, après toutes nos épreuves d'ici-bas, chrétiennement supportées comme l'achat de la béatitude éternelle !



Au Cénacle de Jérusalem, où les apôtres, en compagnie de la Sainte Vierge, des saintes femmes et des disciples, commencent leur Retraite de dix jours, la CHARITÉ sera l'âme de cette fraternelle assemblée. Quelle union, quelle ferveur soutenue, quelle persévérance dans la prière, entre ces murs embaumés du souvenir eucharistique ! Quelle unité des esprits, quelle fusion des cœurs autour de la Mère de Jésus ! c'est elle qui concilie et pacifie. C'est elle qu'on vénère et qu'on écoute.

Lorsque Simon-Pierre propose à ses collègues de donner un successeur à Judas, l'élection se passe dans une concorde parfaite, sans l'ombre d'une opposition ou d'une divergence. Mathias est ainsi désigné et reconnu par les « Onze ». Tous les apôtres considèrent Marie comme tenant au milieu d'eux la place du Sauveur monté au ciel. N'est-elle pas aussi leur Mère ? Sa Maternité ne fut-elle pas proclamée du haut de la Croix ? Mère des pasteurs et de fidèles, Mère du Pasteur suprême lui-même, Mère de ces enfants privilégiés, les choisis, les intimes de Jésus, les premiers membres de son Corps mystique !

Combien elle les aime et désire les voir toujours s'aimer les uns les autres, selon le commandement nouveau, comme ils s'aiment en ce moment sous son regard ! C'est pour eux qu'elle prie ; c'est sur eux tous qu'elle appelle la descente de l'Esprit consolateur. Sa pure et belle dilection avive en chacun le désir de recevoir ce divin Paraclet, tant de fois promis par son Fils et dont elle demeure l'Epouse très fidèle et très aimante.

Voilà de longues années qu'Elle-même a reçu sa venue et sa survenue ; mais il faut qu'elle le reçoive encore, ostensiblement cette fois, pour le communiquer à l'Eglise naissante. Il importe qu'on la reconnaisse dans le plein exercice de ses fonctions maternelles. C'est pourquoi le Livre des Actes nous a signalé expressément sa présence parmi les apôtres et les disciples en prière. Encore quelques jours, et l'Amour personnel du Père et du Fils déversera par eux sa charité sur le monde. Marie les prépare en leur infusant son propre amour. Au matin de Pentecôte, avant que ne s'ouvrent les portes du Cénacle, c'est sur Elle en premier lieu que va descendre l'Esprit-Saint et, par elle, il se répandra dans la plénitude de ses dons sur chacune des personnes présentes.

Alors, sous la poussée du grand souffle venu d'en haut, ce sera l'embrasement des cœurs et le déliement des langues. Plus rien désormais n'arrêtera les apôtres. Dans Jérusalem surprise et étonnée, entendons-les – Simon-Pierre à leur tête – prêcher hardiment le Christ ressuscité d'entre les morts. Et ces milliers de pèlerins, accourus des provinces les plus reculées pour la Fête des moissons, l'une des trois grandes de l'année, les écoutent et les comprennent malgré la diversité de leurs idiomes particuliers. « *Nous sommes les témoins de sa Résurrection* » disent-ils ; et cette Résurrection fut annoncée par David, son Prophète, de même que sa condamnation et sa Passion (Act., II, 7).

Impossible de leur reprocher d'avoir cru à la légère ou par influence des uns sur les autres. Ils ont été, au contraire, les plus rebelles à croire ; Jésus a dû les gagner et les convaincre un à un, pour ainsi dire. Leur affirmation ne craint aucun démenti. C'est elle qui convertit en masse ces premiers auditeurs : on les croit sur parole, comme le divin Maître le leur avait prédit : on tient la preuve de la Divinité du Christ et de la vérité de son Evangile. C'est elle aussi qui fermera la bouche aux ennemis prêts à reparaitre : « *Nous ne pouvons pas taire ce que nous avons vu et entendu* ».

Cette puissance de conviction, émanant de l'Esprit qui les enflamme, leur fera braver les menaces, les tribunaux, l'emprisonnement, la mort violente elle-même. Tous finiront par le martyre, heureux de verser leur sang pour les âmes rachetées dans le sang de Jésus. « Il n'est pas de plus grand amour que celui de donner sa vie pour ceux qu'on aime » (Jean, XV, 13). Sublime exemple d'amour de Dieu et du prochain. Ainsi, le mystère de la Pentecôte nous apporte cette grâce de parfaite *charité*, faisant suite aux grâces de *foi* et d'*espérance* des deux mystères précédents.

II

JÉSUS GLORIFIÉ VEUT GLORIFIER SA MÈRE. Combien d'années, après son départ et la descente de l'Esprit-Saint, Jésus laissa-t-il Marie sur la terre ? Aucun texte sacré ne nous le fait connaître. Le nom de la Vierge disparaît des Ecritures. Retirée auprès de l'apôtre Jean, cette dernière phase de sa vie fut la phase à dominance contemplative, comme le laisse entendre le silence même des pages inspirées. La vigilance du disciple bien-aimé la délivrait de tout souci temporel. Sa messe lui apportait le réconfort du Pain eucharistique et remettait chaque fois sous ses yeux le souvenir de la divine institution, intimement liée à l'immolation sanglante du Calvaire. Qui, plus que Marie, pouvait pénétrer ce mystère de douleur et d'amour ? Qui pouvait plus profondément découvrir l'identité absolue du sacrifice de l'autel avec celui de la croix ? Elle revivait alors les heures du Vendredi Saint, mais c'était dans une action de grâce d'extase ; car son Fils n'avait plus à souffrir et les trésors de sa Rédemption se déversaient sur le monde. Elle-même augmentait de plus en plus ses mérites par ce sacrement de l'Eucharistie, le seul qui convenait à son âme encore voyageuse ici-bas. Quelle merveille de grâce ! Recevoir le Verbe fait pain, Elle, la Mère du Verbe fait chair ! Recevoir sacramentellement Celui qu'elle a conçu spirituellement et corporellement !

Sans doute aimait-elle aussi se remémorer au long des jours les années d'intimité de Nazareth, ce long temps que Jésus lui avait consacré avant de se donner aux autres. Tous ces souvenirs demeuraient vivants dans son cœur ; mais le fait de sa présence à Jérusalem ramenait irrésistiblement ses pensées aux Mystères de la Résurrection, de l'Ascension et de la Pentecôte, qui célébraient le triomphe de son Fils et soutenaient en ce moment la marche de l'Eglise.

Marie, d'ailleurs, ne pouvait qu'être maternellement attentive à cette chrétienté de la capitale, déjà aux prises avec les autorités juives et si heureuse de son assistance. Par Jean, elle connaissait et suivait l'avance de la prédication apostolique en Judée, en Samarie, et au-delà. Combien elle dut admirer et louer la force d'âme du saint diacre Etienne, le premier martyr ! Avec quelle ferveur elle implorait la conversion de Saul de Tarse, le plus acharné des persécuteurs ! Elle remerciait le Seigneur de savoir les apôtres dans la jubilation, après avoir été emprisonnés et battus de verges pour l'amour de leur Maître.

Plus tard, quand s'étendra la persécution, elle sera là pour consoler et soutenir les amis de son Fils. Après la fondation de l'Eglise d'Antioche, elle livrera aux Evangélistes, à Luc en particulier, le fidèle compagnon de Paul, les plus intimes secrets de son cœur, le récit de l'Annonciation, son cantique du *Magnificat*, et tant de détails qu'elle était seule à connaître.

Tout cela n'arrêtait pas sa contemplation, mais la surélevait bien plutôt, et l'étendait sur toutes les âmes qui viendront boire, dans la suite des temps, à la source évangélique. Jésus, cependant, ne pouvait tarder davantage à l'appeler à lui. Nous aimons, selon la Tradition la plus ancienne, la voir partir de ce monde en cette ville de Jérusalem, à jamais sanctifiée par la mort et la Résurrection de son Fils. Les apôtres, pour la plupart, s'étaient dispersés à travers les nations ; saint Jean, son prêtre et son confident, demeurait fidèlement auprès d'elle, en la maison de Gethsémani, sans doute avec quelques parents et chrétiens dévoués. C'est lui qui aurait pu nous décrire ces journées d'attente paisible qui précédèrent sa dormition ; ou bien nous dire en termes clairs qu'il l'avait vue, ainsi que d'autres personnes présentes, s'en aller corporellement, vivante, immortelle, et non ressuscitée. Il a préféré le silence, se contentant en son Apocalypse de soulever un coin du voile comme nous allons le

voir, en laissant à l'Eglise le soin de définir en son temps ce mystérieux départ. Il a fallu des siècles.

Notre génération a été l'heureuse bénéficiaire de la Définition dogmatique, faite par S.S. Pie XII, le matin du 1^{er} novembre 1950, sur la place saint-Pierre de Rome. Elle a pu entendre directement, ou par les ondes, ces solennelles et infaillibles paroles : « ...*Nous prononçons, Nous déclarons et Nous définissons comme un dogme divinement révélé que Marie, Mère Immaculée de Dieu et Vierge perpétuelle, au terme de sa vie terrestre, a été élevée avec son corps et son âme dans la gloire du Ciel* ».

C'est bien à dessein que, dans cette Définition, aucune mention n'est faite de la mort ni de la résurrection de la Très Sainte Vierge. De même, dans la nouvelle messe de l'Assomption, le Souverain Pontife a fait supprimer l'allusion à la mort de Marie que nous lisions à la *Secrète*. Et l'*Introït* de cette messe n'est plus le *Gaudeamus omnes in domino*, commun à plusieurs autres messes du Missel, mais le *Signum magnum apparuit in coelo* du XII^{ème} chapitre de l'Apocalypse, qui nous met de suite en présence de la grandiose vision de saint Jean, exilé à Pathmos¹. L'apôtre revoit et contemple, dans la Jérusalem céleste, Marie en corps et en âme, parée de tout ce qu'il y a de lumineux dans notre firmament.

Le soleil l'enveloppe comme d'un manteau ; la lune est placée sous ses pieds ; douze étoiles forment couronne autour de la tête. Ce SIGNE merveilleux n'est-il pas la description symbolisée de son Assomption de créature immaculée et immortelle ? Une pareille splendeur ne nous laisse-t-elle pas entendre qu'elle fut la plus glorieuse qui puisse lui convenir ? La Divinité de son Fils est son vêtement de gloire. Tous les élus, ses enfants, l'entoureront à jamais de leur vivante couronne. Représenté par la lune qui reçoit sa clarté du soleil, notre monde inférieur apparaît *sous ses pieds*, pour nous dire qu'elle l'a traversé en pureté et beauté, dans le rayonnement de son Fils, sans avoir connu nos misères et notre fin charnelle. Si l'on peut, d'ailleurs, parler de mort au sujet de la Vierge, on doit dire qu'au Calvaire elle l'avait expérimentée en la Personne de Jésus Rédempteur. Le glaive de la Passion transperçait alors son âme de Mère Corédemptrice. Désormais, la Rédemption étant entièrement accomplie, l'entrée de Marie dans la grâce sans l'ombre du péché appelait son entrée dans la gloire sans l'attouchement de la mort. La Définition dogmatique de Pie XII, portant uniquement sur sa glorification en corps et en âme à la fin de sa vie terrestre, laisse la voie ouverte à cette interprétation reposante. Ainsi le plan de revanche sur le démon apparaît total et sans restriction, au moins dans un membre de l'humanité rachetée².

**

Que dire à présent de l'accueil fait par Jésus à sa Mère, quand les anges la virent élevée au-dessus de leurs hiérarchies les plus hautes dans le Ciel de la Trinité ? C'est lui, ce Fils bien-aimé, qui la présente, la livre à son Père pour être mise éternellement en possession de la béatitude des trois Personnes, dans la vision face à face. C'est lui qui la fait asseoir à ses côtés sur le même trône : *Adstetit Regina a dextris tuis* (Ps. 131, 8), pour son Couronnement de gloire.

¹ Cette vision de la « femme » dans l'Apocalypse semble au P. Jugie, A. A., la grande preuve scripturaire du Dogme défini. Voir son article dans l'*Année théologique*, 1951, pp. 97-116.

² Le P. Roschini, directeur du *Marianum*, pense que désormais le nombre des théologiens, se déclarant en faveur de l'immortalité de Marie, ira croissant. Voir l'*Ami du Clergé*, N° 38, 20 sept. 1951 ; et N° 32, 12 août 1954. Dans le N° 38, page 562, l'*Ami* rapporte le petit fait suggestif de la photographie d'une prière à Marie dans son Assomption, avec une correction autographe de Pie XII, supprimant les paroles relatives à la mort de la Vierge ;

Y eut-il un rite sensible de cette Intronisation et de ce Couronnement, puisque Jésus couronnait ici, comme homme, la tête glorifiée de sa Mère ? Sans doute, une bénédiction, une consécration, une imposition de ses mains adorables, comme le pense Mgr Gay. « Quant à dire, ajoute cet auteur mystique, l'ampleur, la grâce, l'incomparable beauté de ce geste du Christ, l'expression que prit alors son visage, toute son attitude enfin au moment où il servit d'organe aux trois Personnes divines pour couronner sa Mère, ni le plus sublime génie de l'art ne l'a rêvé, ni la plus haute contemplation des plus grands saints n'a pu l'entrevoir. Ce fut dans le ciel tout entier la cause d'un vrai transport, mais cela reste pour nous indescriptible et ineffable ; et il faut en dire autant de l'attitude et de la physionomie de la sainte Vierge¹ ». Quelle exaltation de son humilité d'esclave du Seigneur au matin de l'Annonce angélique, et combien son cantique du *Magnificat* est admirablement placé sur nos lèvres dans l'Evangile de la nouvelle messe d'Assomption !

La voilà Souveraine bienheureuse de la Cour céleste et « *Toute – Puissance – Suppliante* » auprès de son Fils, en faveur de ses enfants de la terre. Constamment occupée de nous, elle prépare ainsi notre place, la place de nos âmes au moment de notre mort ou de notre sortie du Purgatoire, la place de nos corps eux-mêmes au jour de la résurrection générale. Nous participerons alors entièrement à sa béatitude, selon le degré de nos mérites.

Faisons confiance à cette toute-puissante intercession, nous surtout qui, par notre Consécration, permettons à Marie d'exercer sur nos âmes et sur nos corps toute son action de mère et de Maîtresse. Laissons-la nous former, nous transformer, nous appeler, nous attirer, en ne lui offrant – redisons-le encore – que dépendance amoureuse et persévérante docilité. Remercions-la de nous avoir conduits tout au long de ces Mystères que nous venons de méditer. C'est elle qui les avait commencés, c'est elle qui les clôturera ; mais sa mission ne sera terminée que lorsqu'elle verra tous ses enfants réunis autour d'elle dans le Ciel de l'Agneau, comme une couronne de joie ajoutée à sa couronne de gloire. Jésus, Sagesse éternellement glorieuse et triomphante en son Humanité et en sa Mère, le sera aussi dans ses élus : et ce sera le *Règne* qui ne connaîtra plus aucune des ombres et des vicissitudes d'ici-bas.

Laissons-nous soulever par l'espérance vers cette récompense d'un bonheur sans fin.

LECTURES

EVANGILE selon saint Jean, chap. XV, 1 à 27 : *Discours prononcé sur le chemin de Gethsémani.*

IMITATION de Jésus-Christ, livre IV, ch. XIII : *Des désirs ardents de l'âme pour la Communion.*

¹ *Mystères du Rosaire*, II, p. 431.

Sixième Jour

JÉSUS SAGESSE AIMÉE ET IMITÉE

Au terme de cette troisième Semaine et à la veille d'émettre notre Consécration, nous ne pouvons mieux faire que de fixer nos regards sur la formule de donation jaillie de l'esprit et du cœur de Montfort, et qu'il intitule : *Consécration de soi-même à Jésus-Christ, la Sagesse incarnée, par les mains de Marie.*

C'est à l'aimable Personne de Jésus qu'il l'adresse, et c'est Jésus dépendant de Marie qu'il désire imiter et posséder.

Recueillons en nos âmes la richesse de doctrine et l'intensité d'amour qu'elle contient dans son *Prélude*, sa *Partie centrale*, sa *Prière finale*.

Ave, Maria.

I

Le PRÉLUDE commence par cette invocation de lumière, que nous avons longuement méditée : « *O Sagesse éternelle et incarnée, ô très aimable et adorable Jésus, vrai Dieu et vrai Homme, Fils unique du Père éternel et de Marie toujours vierge* » ! et aussitôt, Montfort parcourt dans leur ordre les quatre grandes fins du sacrifice de la messe, qu'il accorde au sacrifice qu'il veut faire de lui-même entre les mains de Marie.

« JE VOUS ADORE *profondément dans le sein et les splendeurs de votre Père pendant l'éternité, et dans le virginal de Marie, votre très digne Mère, dans le temps de votre Incarnation* ». Ce sont les deux demeures de vos complaisances, où je me plais moi-même à vous chercher et à vous trouver.

« JE VOUS RENDS GRACES *de ce que vous vous êtes anéanti vous-même en prenant la forme d'un esclave¹, pour me tirer du cruel esclavage du démon ; JE VOUS LOUE ET GLORIFIE de ce que vous avez bien voulu vous soumettre à Marie, votre sainte Mère, en toutes choses, afin de me rendre par elle votre fidèle esclave* ».

En d'autres termes, recevez, ô Jésus, ma plus ardente reconnaissance pour votre dépendance de *nature* et pour votre dépendance de *volonté*. La première découle de votre Incarnation. En prenant notre nature humaine, notre nature créée, vous vous êtes fait dépendant de votre Père céleste. Ainsi, vous avez pu opérer notre Rédemption, nous arracher à la tyrannie de Satan et nous placer sous votre douce et suave domination. La seconde est votre filiale soumission à Marie. Soumission qui s'est manifestée, ainsi que nous l'avons vu, dans votre vie cachée et votre vie publique, dans votre passion et votre mort en croix, dans

¹ *Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens* (Philip., II, 7).

vosre triomphe et vosre gloire. Par cette soumission d'amour, jamais ininterrompue, vous m'avez enseigné à me soumettre moi-même à vos droits de Rédempteur. Puisque je suis vosre esclave racheté au prix de vosre sang, il est juste que je reconnaisse mon entière appartenance et que je vous demeure inlassablement fidèle. Ce sera le bienfait de mon entière Donation, bienfait dont je ne vous remerciera jamais trop.

Après l'Adoration et la Reconnaissance, voici la RÉPARATION et la DEMANDE :
« Mais, hélas ! Ingrat et infidèle que je suis, je ne vous ais pas gardé les vœux et les promesses que je vous ai si solennellement faits dans mon baptême. Je n'ai point rempli mes obligations. Je ne mérite pas d'être appelé vosre enfant ni vosre esclave. Et comme il n'y a rien en moi qui ne mérite vos rebuts et vosre colère, je n'ose plus par moi-même approcher de vosre sainte et auguste Majesté ».

Admirables sentiments d'un cœur contrit, humilié, repentant de ses fautes, qui cherche par quel moyen il pourra réparer le passé, et se présenter à nouveau devant la Sainteté divine offensée. Ce moyen, c'est Marie, miséricordieusement placée entre cette Sainteté et sa misère. Aussi, s'empresse-t-il d'exposer à Jésus cette très humble demande : *« C'est pourquoi, j'ai recours à l'intercession et à la miséricorde de vosre très sainte Mère, que vous m'avez donnée pour Médiatrice auprès de vous ; et c'est par son moyen que j'espère obtenir de vous une double grâce : d'abord, la contrition et le pardon de mes péchés, grâce qui purifiera et guérira mon âme ; ensuite, l'acquisition et la conservation de la Sagesse, grâce qui me transformera progressivement, et qui n'est autre que la possession du Trésor de vosre aimable Personne, ô Sagesse incarnée, telle que nous vous avons contemplée dans tous vos mystères.*

S'adressant alors à Celle que « Jésus lui a donnée pour Médiatrice », Montfort salue d'enthousiasme la grandeur de sa Maternité divine. *« Je vous salue donc, ô Marie immaculée, Tabernacle vivant de la Divinité, où la Sagesse éternelle cachée veut être adorée des anges et des hommes ».*

Le Fils de Dieu a pris plaisir à se cacher dans son sein virginal, voulant recevoir là les adorations des anges dès le premier instant de son Incarnation, et aussi les adorations des hommes qui, dans la suite des siècles, découvriront les splendeurs de ce mystère d'abaissement.

A cause de cette Présence du Verbe fait chair en Marie Immaculée, le Père lui a communiqué l'universalité de sa Puissance, et le Saint-Esprit l'attrance de sa miséricordieuse Bonté, Montfort salue pareillement ces privilèges : *« Je vous salue, ô Reine du Ciel et de la terre, à l'empire de qui tout est soumis, tout ce qui est au-dessous de Dieu. Je vous salue, ô Refuge assuré des pécheurs, dont la miséricorde n'a manqué à personne ».*

II

Ces hommages rendus, Montfort aborde la PARTIE CENTRALE de sa formule de Consécration, en exprimant de suite à Marie la demande précédemment faite à Jésus : *obtenir la divine Sagesse*, posséder à tout jamais ce Trésor des trésors qu'est l'aimable et adorable Personne de Jésus. C'est la FIN ardemment souhaitée. Il ne se consacrera l'esclave de Marie que pour arriver ici-bas à cette béatifiante Possession :

« Exaucez, ô Marie, les désirs que j'ai de la divine Sagesse, et recevez POUR CELA les vœux et les offres que ma bassesse vous présente ».

Les VŒUX, c'est-à-dire les promesses renouvelées de son baptême, son entière Donation à Jésus-Christ.

Les OFFRES, c'est-à-dire sa Donation totale à Marie, afin d'être plus fidèle à Jésus-Christ.

Notre Consécration comporte ces deux choses. Elle est, au premier plan, une PARFAITE RÉNOVATION des promesses du saint baptême. Elle les perfectionne, d'abord en nous les faisant ratifier, non par des procureurs ou répondants, mais *par nous-mêmes, avec connaissance de cause et après une sérieuse préparation* ; ensuite, en nous les faisant ratifier *expressément entre les mains de Marie*, prenant la Mère de Jésus comme témoin et gardienne de ces solennels engagements.

Le but visé par notre saint missionnaire était de remédier le plus efficacement possible au dérèglement d'*infidélités* où vivent tant de chrétiens, oublieux de leur appartenance à Jésus-Christ et du sérieux de leurs promesses baptismales. Pauvres âmes, qui demeurent inconscientes comme au premier jour, tristement ignorantes de l'immense grâce reçue et acceptée.

Sa Consécration vient réveiller les consciences qui en ont besoin, et les remettre en face des réalités surnaturelles d'une manière forte et suave à la fois, puisqu'elle oblige chacun à ratifier ses propres engagements dans la lumière d'une longue préparation appropriée, et entre les mains de la douce Médiatrice, saluée avec tant d'amour.

« *Moi, N..., pécheur infidèle, je renouvelle et ratifie aujourd'hui entre vos mains les vœux de mon baptême. Je renonce pour jamais à Satan, à ses pompes (les séductions des plaisirs mauvais) et à ses œuvres (de péché) ; et je me donne tout entier à Jésus-Christ, la Sagesse incarnée, pour porter ma croix à sa suite tous les jours de ma vie ; et afin que je lui sois plus fidèle que je n'ai été jusqu'ici...* ».

Montfort offre alors à Marie tout ce que comprend sa DONATION D'ESCLAVE :
« *Je vous choisis, aujourd'hui, en présence de toute la Cour céleste, pour ma Mère et ma Maîtresse. Je vous livre et consacre, en qualité d'esclave, mon corps et mon âme, mes biens intérieurs et extérieurs, et la valeur même de mes bonnes actions passées, présentes et futures, vous laissant un entier et plein droit de disposer de moi et de tout ce qui m'appartient, sans exception, selon votre bon plaisir, à la plus grande gloire de Dieu, dans le temps et l'éternité* ».

Ces lignes, dans le texte original, sont soulignées de la main du Père de Montfort, pour bien marquer qu'elles expriment ce qui spécifie et caractérise sa Consécration, dont le propre est de se manifester absolument *totale*, en réponse aux droits de la Maternité spirituelle de Marie adéquatement comprise.

Je vous choisis, ô Marie, pour ma Mère et Maîtresse, MATER ET DOMINA (comme cela a été expliqué) ; et c'est pourquoi je me livre et consacre à vous *en qualité d'esclave*. Votre domination maternelle, qui s'étend sur mon être de grâce et même sur mon être de nature, appelle, réclame ma dépendance la plus entière. Je vous livre donc et consacre mon *corps* et mon *âme* ; mes *biens extérieurs* qui affectent plus spécialement mon corps et sont

ordonnés à ma vie présente ; mes *biens intérieurs* qui sont la richesse de mon âme et préparent mon éternité bienheureuse.

Ceux-ci étant notre plus précieuse offrande, Montfort précise que nous livrons à Marie ces biens eux-mêmes : grâces, vertus, mérites ; et, en plus, la *valeur* que renferment nos bonnes actions *passé* », *présentes et futures*. Leur valeur de *mérite* – titre de justice à la gloire éternelle – est confiée, rappelons-le, à la garde de la Très sainte Vierge, car cette richesse est inaliénable ; mais, entre ses mains, nous savons qu'elle est plus en sûreté qu'entre les nôtres. Leur valeur de *prière* et de *sacrifice* (obtention de grâces et force de réparation) est laissée à sa libre disposition, dans le plus grand désintéressement de nous-mêmes. Que ce soit en notre faveur ou en faveur d'autrui, ceci la regarde. Qu'elle se serve de nos revenus pour exercer sa charité en notre nom envers le prochain de l'Eglise militante ou de l'Eglise souffrante, c'est son affaire. Elle connaît mieux que nous ce qui peut davantage nous sanctifier et augmenter nos mérites. Elle connaît les intentions qui nous tiennent le plus à cœur, ce qui ne nous empêche pas, d'ailleurs, de les lui recommander. Mais le mieux sera toujours de les perdre dans ses grandes intentions, éloignant ainsi tout sentiment de retour sur soi, toute pensée d'égoïsme ou d'intérêt personnel qui viendrait entacher la pureté, la générosité de notre offrande.

Cet abandon de la valeur de toutes nos bonnes actions enrichit notre Consécration d'un *perfectionnement* qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Ni les promesses du baptême, ni les vœux de religion n'exigent un semblable détachement. C'est pourquoi, de tous les groupements religieux (Ordres anciens ou Congrégations récentes), des âmes viennent à la Formule montfortaine, heureuses d'ajouter sa Donation totale aux sacrifices déjà consentis. Toutes peuvent en bénéficier, sans rien changer à la teneur ni à l'esprit de leurs Constitutions. Il n'est question, ici, que d'un enrichissement de la vie intérieure de chacune, lequel enrichissement ne peut être limité.

Continuons donc de dire, avec Montfort, en pesant bien chacun de ses mots : *Vous laissant, ô Marie, un entier et plein droit de disposer de moi*, de ma personne, corps et âme, *et de tout ce qui m'appartient*, biens temporels et spirituels strictement liés à ma personne ; *sans exception*, sans aucune réserve, sans délimitation d'aucune sorte : tout ce que j'ai déjà acquis dans le passé, depuis le moment où j'ai commencé de correspondre à la grâce de mon baptême ; tout ce que je pourrai acquérir encore dans l'avenir, en tenant compte, bien entendu, de mes obligations de justice et des devoirs de mon état.

De ce capital en augmentation continue usez à votre gré, *selon votre bon plaisir*, selon ce qui contentera le plus votre cœur de mère d'innombrables enfants. Je suis assuré – et je m'en réjouis – que tout sera offert par vous *à la plus grande gloire de Dieu*, et que cette fin, la plus élevée qui soit, sera toujours pleinement atteinte *dans le temps et l'éternité*, car notre Consécration nous accompagne dans l'au-delà, où elle nous vaudra un Ciel plus rapide et plus beau.

III

Dans sa PRIÈRE FINALE, Montfort expose en premier lieu à Marie les raisons qui ont commandé sa Consécration d'esclave. La principale et la plus marquante fut son grand désir d'honorer la dépendance filiale de Jésus et de s'y unir le plus étroitement possible.

« Recevez, ô Vierge bénigne, cette petite offrande de mon esclavage en l'honneur et union de la soumission que la Sagesse éternelle a bien voulu avoir de votre Maternité ».

Précédemment, il avait dit : « Je vous loue et glorifie, ô très aimable et adorable Jésus, de ce que vous avez bien voulu vous soumettre à Marie, votre sainte Mère, en toutes choses, afin de me rendre par elle votre fidèle esclave ». Les deux passages se rejoignent.

Cette ineffable soumission volontaire, amoureusement contemplée, le jetait – de son propre aveu – comme hors de lui-même. Soumission d'une Personne Divine à la personne humaine de Marie ! « Dieu le Fils... a trouvé sa liberté à se voir emprisonné dans son sein virginal ; il a fait éclater sa force à se laisser porter par cette petite fille... il a glorifié son indépendance et sa majesté à dépendre de cette aimable Vierge...

« O admirable et incompréhensible dépendance d'un Dieu que le Saint-Esprit n'a pu passer sous silence dans l'Evangile... Oh ! qu'on glorifie hautement Dieu quand on se soumet pour lui plaire à Marie, à l'exemple de Jésus-Christ, notre unique Modèle ! » (VD, N° 18).

« C'est ici, je le répète, que l'esprit humain se perd, lorsqu'il fait une sérieuse réflexion à cette conduite de la Sagesse incarnée... Cette Sagesse infinie, qui avait un désir immense de glorifier Dieu son Père et de sauver les hommes, n'a point trouvé de moyen plus parfait et plus court pour le faire que de se soumettre en toutes choses à la Très Sainte Vierge... » (VD, N° 139).

Même à présent que la Rédemption est accomplie et que Jésus est remonté vers son Père, sa dépendance filiale de Marie ne cesse pas pour autant. Elle continue de se manifester dans les activités de la vie glorieuse. « La grâce perfectionnant la nature et la gloire perfectionnant la grâce, il est certain, affirme Montfort, que Notre-Seigneur est encore dans le Ciel aussi Fils de Marie qu'il l'était sur la terre et que, par conséquent, il a conservé la soumission et l'obéissance du plus parfait de tous les enfants à l'égard de la meilleure de toutes les mères » (N° 27). Ce qui signifie que Jésus au Ciel ne déverse sur nos âmes les bienfaits de sa Rédemption qu'en dépendance voulue de sa sainte Mère.

Cette dépendance filiale n'aura donc jamais de fin. Elle a commencé dans le temps, et c'est pour se prolonger dans l'éternité. Oui, même lorsque le nombre des élus sera au complet, quand toutes les places du Ciel auront été occupées, quand les portes de la Salle du Festin des Noces de l'Agneau seront fermées définitivement, Jésus demeurera toujours dans la même disposition d'amour, puisque la gloire étant l'épanouissement de la grâce, éternellement il nous donnera cette gloire comme présentement il nous donne son germe, par son Humanité triomphante qu'il tiens à jamais associée dans un rang à part à son triomphe.

Voilà l'EXEMPLAIRE vivant et permanent que Montfort a contemplé et qu'il entend honorer par sa Donation totale : « Recevez, ô Vierge bénigne, cette petite offrande de mon esclavage en l'honneur et l'union de la soumission que la Sagesse éternelle a bien voulu avoir de votre Maternité ». C'est comme s'il disait : Ah ! je sais bien qu'il n'y a pas, qu'il ne peut pas y avoir de proportion entre ma manière et sa manière de vous honorer ; entre ce que je vous donne et ce que Lui vous a donné. Jamais je n'arriverai à vous aimer comme son Cœur d'Homme-Dieu vous a aimée. Mais enfin, j'ai voulu faire comme il a fait le premier et perdre ma conduite dans la sienne.

Ainsi, la « *petite offrande de mon esclavage* » sera mon humble réplique à son éternelle dépendance à Lui. Il est la Sagesse éternelle, la Sagesse incréée, émanée du sein du Père. Il est donc l'éclatante justification de mon amour pour vous. C'est pourquoi, à sa dépendance filiale et aimante j'unis ma dépendance filiale et aimante. Je veux qu'elle en soit la fidèle imitation, la reproduction, la continuation, le prolongement, en même temps que la glorification.



A cette première raison, si noble et si désintéressée, Montfort ajoute deux autres également glorifiantes : « *Recevez, ô Vierge bénigne, la petite offrande de mon esclavage... en hommage de la Puissance que vous avez tous deux (Votre Fils et vous), sur ce petit vermisseau et ce misérable pécheur ; et en action de grâces des privilèges dont la sainte Trinité vous a favorisée* ».

Gardons-nous, en effet, d'oublier qu'antérieurement à toute démarche de notre part, Jésus et Marie ont Puissance sur nous, sur notre être de nature et sur notre être de grâce.

Dans l'ordre de nature, Jésus, en tant que Dieu, est notre Créateur et Souverain Seigneur ; en tant qu'Homme, il est notre Roi par droit de naissance. A ce double titre, toutes les créatures lui appartiennent d'une manière absolue. Toutes sont ses sujets et ses esclaves.

Dans ce même ordre, Marie est notre dame et Souveraine, puisque ce que Jésus possède par droit Marie le possède par grâce de donation. Elle a donc la même Puissance que son divin Fils ; elle aussi possède autant de sujets et d'esclaves qu'il y a de créatures sorties des mains de Dieu (VD, N° 76). En conséquence de sa divine Maternité, toutes lui ont été royalement offertes, de sorte que son empire s'étend sur l'univers entier dont chacun de nous forme une parcelle.

Voilà pourquoi, ne se regardant que comme un « *petit vermisseau* » au sein de l'immense création, domaine commun de Jésus et de Marie, Montfort les prie d'agréer sa Donation d'esclave « *en hommage de la Puissance* » qu'ils ont tous deux sur lui, sur sa vie, sur ses biens, dès le premier instant de son existence.

Dans l'ordre de la grâce, leur Puissance s'affirme plus encore : Jésus est notre Rédempteur de justice, Marie notre Corédemptrice de miséricorde, comme nous l'avons expliqué. Tous deux, bien qu'à titre différent, ont droit et domination sur nos âmes et sur toutes nos œuvres d'esclaves rachetés. C'est ce droit que Montfort entend glorifier, lorsqu'il les prie d'agréer sa « *petite offrande* » en hommage de la Puissance qu'ils ont tous deux « *sur ce misérable pécheur* » ; pécheur racheté, régénéré, pardonné, sanctifié ; pécheur qui leur doit tout et qui n'est rien, ne peut rien sans leur influx surnaturel.

Reconnaissons le bien-fondé de cet hommage du « *misérable pécheur* » s'ajoutant à celui du « *petit vermisseau* ». L'un et l'autre nous font comprendre qu'appartenant à Jésus et à Marie comme leurs esclaves, et relevant donc de leur Puissance, notre Consécration nous accorde à ce qui existe en fait comme en droit. Quelle assurance de nous savoir ainsi dans la vérité ! Combien de personnes, mises en face de la Donation montfortaine, commencent par se récrier et y mettre opposition, ne voulant pas se livrer « *en qualité d'esclaves* » ! Combien d'autres, au contraire, sont heureuses de pouvoir émettre cet acte d'élémentaire soumission et

de reconnaissante justice ! Elles vivent dans la lumière ; leur humilité plaît à celle qui s'est proclamée l'esclave du Seigneur, et dans le moment même où elle devenait sa Mère.

Enfin, Montfort prie Marie d'accueillir sa petite offrande « *en action de grâces des privilèges dont la Sainte Trinité l'a favorisée* ». Dieu le Père l'a choisie pour sa *Fille bien-aimée* ; Dieu le Fils, pour sa Mère très digne et son *Associée* dans l'œuvre du salut de nos âmes : Dieu le Saint-Esprit, pour sa *très fidèle Epouse* dans l'œuvre de la sanctification des élus.

C'est donc toujours la même humilité, le même oubli de soi que précédemment, le même sentiment de n'avoir que peu de chose à offrir en regard des munificences divines. Il a confiance cependant que Notre-Dame acceptera sa Donation. C'est pourquoi il la prie sous le vocable de VIERGE BÉNIGNE, c'est-à-dire indulgente, condescendante, d'accueil toujours bienveillant. Sa bonté maternelle saura tenir compte qu'il a surtout voulu la glorifier, à la suite de son divin Fils et de la Trinité tout entière.

Ce vouloir lui tient si fortement à l'âme qu'avant de poursuivre sa prière, il entend déclarer hautement à Marie la ferme résolution qui l'anime de vivre au maximum de dévouement son titre d'esclave : « *Je proteste que je veux désormais, comme votre véritable esclave, chercher votre honneur et vous obéir en toutes choses* ». Chercher votre honneur, en travaillant à étendre votre Règne par tous les moyens en mon pouvoir. Vous obéir en toutes choses, à l'exemple de votre divin Fils qui vous fut soumis en toutes choses, dans les humbles travaux de Nazareth comme dans l'accomplissement de ses miracles. Donc zèle de pur amour et docilité sans défaillance.



Suivent trois invocations pressantes, solliciteuses de grâces, qui atteignent encore Jésus à travers Marie :

« O MÈRE ADMIRABLE, *présentez-moi à votre cher Fils en qualité d'esclave éternel ; afin que, m'ayant racheté par vous, il me reçoive par vous* ». Montfort a conscience que son appartenance à Marie – appartenance reconnue, aimée, embrassée d'enthousiasme – ne finira jamais. Elle est plus forte que tous les liens de la chair et du sang. La mort elle-même ne pourra pas la briser. Bien mieux, sa mort de prédestiné ne fera que l'épanouir au sein d'une félicité sans ombre et sans entrave.

C'est pourquoi il supplie Marie de le présenter dès ce jour à Jésus sous ce beau titre d'« *esclave éternel* »... Esclave ici-bas dans la grâce, esclave Là-Haut dans la gloire. Ici-bas, c'est le commencement ; Là-Haut, ce sera la consommation.

Marie n'est-elle pas désignée pour nous présenter ainsi à son divin Fils ? Elle était dans notre rédemption, elle sera de même dans notre glorification. Quelle joie pour son Cœur maternel d'accueillir en son Royaume ses enfants de prédilection, marqués du signe de leur appartenance éternelle, et de les présenter comme tels à son divin Fils ! Montfort attend d'une espérance ferme ce moment bienheureux. On comprend qu'il s'adresse à la « *Mère admirable* », à la fois Mère et Associée de Jésus, Mère du Chef et des membres, Mère et Maîtresse des prédestinés, Souveraine du cœur des élus, leur sanctificatrice, leur introductrice en la patrie où la dépendance est sans fin ; Mère qui porte la sollicitude de ses innombrables

enfants depuis l'instant de leur régénération de grâce jusqu'à celui de leur présentation de gloire. Quelle autre femme a jamais porté le poids d'une telle Maternité ?

Ayant ainsi assuré entre les mains de Marie la pérennité de son titre d'esclave, Montfort revient à la demande qui domine toute sa formule de Consécration : l'obtention de la divine Sagesse : « *O Mère de miséricorde, faites-moi la grâce d'obtenir la vraie Sagesse de Dieu* ». Il ne s'est livré que pour cette fin : « *Exaucez, disait-il, les désirs que j'ai de la divine Sagesse et recevez pour cela les vœux et les offres que ma bassesse vous présente* ». Il s'adressait alors à Celle « *dont la miséricorde n'a manqué à personne* ».

Il s'adresse encore à elle avec une insistance accrue : « O MÈRE DE MISÉRICORDE, à présent que je me suis consacré votre esclave et pour l'éternité, « *faites-moi la grâce d'obtenir la vraie Sagesse de Dieu* », que Jésus, étant la Sagesse éternelle et incarnée, n'a cessé de nous manifester en son enseignement et en sa conduite. Et pour que j'obtienne cette grâce, mettez-moi au nombre de vos prédestinés les plus chers, en qui vous exercez librement vos fonctions de Mère et de Maîtresse des âmes, et que vous regardez, à cause de leur aimante et inlassable docilité, comme « *vos enfants et vos esclaves. Vous les aimez, vous les enseignez, vous les conduisez, vous les nourrissez, vous les protégez* », en Mère toujours présente et agissante¹.

Pour terminer, l'invocation à la VIERGE FIDÈLE sollicite une dernière grâce, couronnement des autres : celle d'atteindre, par de persévérants et toujours grandissants progrès en notre Saint Esclavage, le degré de sainteté marqué par Dieu de toute éternité pour chacun d'entrer nous.

« *O Vierge fidèle* », vous qui avez toujours répondu aux appels du Seigneur, « *rendez-moi en toutes choses* », dans les circonstances les plus importantes de ma vie comme par les actions ordinaires qui remplissent mes journées, « *un si parfait disciple, imitateur et esclave de la Sagesse incarnée, Jésus-Christ, votre Fils* » ; *disciple* attentif à ses enseignements, *imitateur* de sa filiale et permanente dépendance, *esclave* de ses volontés comme il le fut des volontés de son Père, « *que j'arrive par votre intercession* » de Médiatrice à laquelle je me suis empressé d'avoir recours, et « *à votre exemple* » de Vierge toujours fidèle, « *à la plénitude de son âge sur la terre et de sa gloire dans les Cieux* », c'est-à-dire à ce degré de ressemblance qui sera l'âge parfait de ma vie de gloire là-haut.

*
**

Ainsi s'achève notre formule de Consécration à Jésus-Christ, la Sagesse incarnée, par les mains de Marie. Elle justifie pleinement son titre. De sa première ligne à la dernière, nous ne quittons pas l'aimable et adorable Jésus, puisqu'en nous livrant à sa sainte Mère comme Montfort nous demande de le faire, notre intention première est de nous livrer plus parfaitement à lui-même, d'arriver à le posséder dans la marque distinctive de sa sainteté de Verbe incarné, éternellement dépendant de Marie.

Jésus, Sagesse aimée, imitée et possédée, telle est la béatitude que nous offre notre Consécration. Savourons-la d'un cœur confiant, exempt de crainte.

¹ Revoir le sixième Jour de notre deuxième Semaine

LECTURES

EVANGILE selon saint Jean, chap. XVII, 1 à 26 : *Prière sacerdotale de Jésus..*

IMITATION de Jésus-Christ, livre IV, ch. XIV : *La douceur de l'Eucharistie.*

Jour de Clôture

CONSÉCRATION ET VIE D'UNION

« Au bout de ces trois Semaines (ceux et celles qui ont suivi les Exercices de préparation) se confesseront et communieront à l'intention de se donner à Jésus-Christ, en qualité d'esclaves d'amour, par les mains de Marie. Et après la communion, ils réciteront la formule de leur Consécration. Il faudra qu'ils l'écrivent ou la fassent écrire, si elle n'est pas imprimée, et qu'ils la signent le même jour qu'ils l'auront faite. Il sera bon que, ce jour, ils payent quelque tribut à Jésus-Christ et à sa sainte Mère, soit pour pénitence de leur infidélité passée aux promesses de leur baptême, soit pour protester leur dépendance du domaine de Jésus et de Marie... » (VD, N°s 231-232).

CONSÉCRATION DE SOI-MÊME A JÉSUS-CHRIST, LA SAGESSE INCARNÉE PAR LES MAINS DE MARIE

L'hommage à Jésus

O Sagesse éternelle et incarnée ! ô très aimable et adorable Jésus, vrai Dieu et vrai homme, Fils unique du Père éternel et de Marie toujours Vierge !

Je vous adore profondément dans le sein et les splendeurs de votre Père pendant l'éternité, et dans le sein virginal de Marie, votre très digne Mère, dans le temps de votre incarnation.

Je vous rends grâce de ce que vous vous êtes anéanti vous-même en prenant la forme d'un esclave, pour me tirer du cruel esclavage du démon. Je vous loue et glorifie de ce que vous avez bien voulu vous soumettre à Marie, votre sainte Mère, en toutes choses, afin de me rendre par elle votre fidèle esclave.

Mais, hélas ! ingrat et infidèle que je suis, je ne vous ai pas gardé les vœux et les promesses que je vous ai si solennellement faits dans mon baptême ; je n'ai point rempli mes obligations ; je ne mérite pas d'être appelé votre enfant ni votre esclave ; et, comme il n'y a rien en moi qui ne mérite vos rebuts et votre colère, je n'ose plus par moi-même approcher de votre très sainte et auguste Majesté.

C'est pourquoi j'ai recours à l'intercession et à la miséricorde de votre très sainte Mère, que vous m'avez donnée pour Médiatrice auprès de vous ; et c'est par son moyen que j'espère obtenir de vous la contrition et le pardon de mes péchés, l'acquisition et la conservation de la Sagesse.

L'hommage à Marie

Je vous salue donc, ô Marie immaculée, tabernacle vivant de la Divinité, où la Sagesse éternelle cachée veut être adorée des anges et des hommes.

Je vous salue, ô Reine du Ciel et de la terre, à l'empire de qui tout est soumis, tout ce qui est au-dessous de Dieu.

Je vous salue, ô Refuge assuré des pécheurs, dont la miséricorde n'a manqué à personne ; exaucez les désirs que j'ai de la divine Sagesse, et recevez pour cela les vœux et les offres que ma bassesse vous présente.

Rénovation des vœux du baptême

Moi N..., pécheur infidèle, je renouvelle et ratifie aujourd'hui entre vos mains les vœux de mon baptême ; je renonce pour jamais à Satan, à ses séductions et à ses œuvres, et je me donne toute entier à Jésus-Christ, la Sagesse incarnée, pour porter ma croix à sa suite tous les jours de ma vie ; et afin que je lui sois plus fidèle que je n'ai été jusqu'ici :

Donation à Marie

Je vous choisis aujourd'hui, ô Marie, en présence de toute la cour céleste, pour ma Mère et Maîtresse. Je vous livre et consacre, en qualité d'esclave, mon corps et mon âme, mes biens intérieurs et extérieurs, et la valeur même de mes bonnes actions passées, présentes et futures, vous laissant un entier et plein droit de disposer de moi et de tout ce qui m'appartient, sans exception, selon votre bon plaisir, à la plus grande gloire de Dieu, dans le temps et l'éternité.

Prière finale

Recevez, ô Vierge *bénigne*, cette petite offrande de mon esclavage, en l'honneur et union de la soumission que la Sagesse éternelle a bien voulu avoir de votre maternité ; en hommage de la puissance que vous avez tous deux sur ce petit vermisseau et ce misérable pécheur, et en action de grâces des privilèges dont la Sainte Trinité vous a favorisée. Je proteste que je veux désormais, comme votre véritable esclave, chercher votre honneur et vous obéir en toutes choses.

O Mère admirable ! présentez-moi à votre cher Fils en qualité d'esclave éternel, afin que m'ayant racheté par vous, il me reçoive par vous.

O Mère de miséricorde ! faites-moi la grâce d'obtenir la vraie Sagesse de Dieu, et de me mettre pour cela au nombre de ceux que vous aimez, que vous enseignez, que vous conduisez, que vous nourrissez et protégez comme vos enfants et vos esclaves.

O Vierge fidèle ! rendez-moi en toutes choses un si parfait disciple, imitateur et esclave de la Sagesse incarnée, Jésus-Christ, votre Fils, que j'arrive par votre intercession, à

votre exemple, à la plénitude de son âge sur la terre et de sa gloire dans les Cieux. Ainsi soit-il.

*
**

L'essentiel à présent sera de vivre cette Consécration dans une constante dépendance de Marie. Nos méditations des trois Semaines n'ont pas été sans nous laisser entrevoir quelle intense VIE d'UNION pouvait en résulter. Pour favoriser son développement progressif, saint Louis-Marie de Montfort nous demande de faire toutes nos actions PAR Marie, AVEC Marie, EN Marie et POUR Marie. Ce qui veut dire :

*Lui obéir docilement, puisque nous l'avons choisie pour notre Mère et Maîtresse.
La regarder comme notre Modèle accessible.
Vivre dans son sein, de plus en plus unis à Jésus.
Etre heureux de la servir en vue de son Règne.*

Voie très simple, accueillante à toutes les âmes qui veulent monter.

Enfants et esclaves de Marie, notre premier souci doit être de nous montrer dociles à suivre les inspirations, les grâces actuelles qu'elle fait passer sur notre âme comme autant de souffles d'En-Haut. Ne les percevons-nous pas ces souffles, depuis l'instant de notre lever jusqu'à celui de notre coucher ? C'est la Vierge qui prend les devants de notre vie spirituelle ; qui nous sollicite suivant les circonstances du moment, de la suivre, de lui obéir, de nous laisser prendre, emporter par le mouvement qu'elle nous imprime ; de ne pas résister à son influence de grâce, et de produire ainsi des actes surnaturels, vraiment méritoires, dignes de la récompense éternelle.

Montfort appelle cela se laisser conduire par l'esprit de Marie, qui est – ajoute-t-il – le Saint esprit de Dieu ; parce que la Vierge ne s'est jamais conduite par son propre esprit, mais toujours par l'Esprit de Dieu ; en sorte que cet Esprit divin fut tellement le Maître en son âme et dans les puissances de son âme qu'il est devenu son propre esprit (VD N° 258).

Doctrine très belle, très consolante, puisqu'en obéissant à Marie nous sommes assurés d'obéir à l'Esprit-Saint lui-même. En suivant les inspirations de Marie, nous suivons les inspirations de l'Esprit-Saint. Nous marchons dans la sainteté, une sainteté rendue plus douce sous la suavité des influences de la Vierge, comme si l'action de l'Esprit-Saint se faisait maternelle en passant par Marie, et ainsi plus à même de nous émouvoir et de provoquer notre docilité.

Obéir aux inspirations de la grâce a toujours été la marque de la véritable sainteté, la marque des vrais enfants de Dieu, selon le grand enseignement de l'apôtre saint Paul (Rom., VIII, 14), que Montfort rappelle à cet endroit de son *Traité : Qui Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei*. « Ceux qui sont agis, conduits par l'Esprit de Dieu, sont des fils de Dieu ». Et de même, obéir à Marie sera toujours notre marque de vrais enfants et esclaves de Marie, qui l'avons choisie pour notre Mère et Maîtresse ; donc qui nous sommes placés sous son influx de grâce, dans sa dépendance, sous sa direction ; afin qu'elle nous conduise dans le sens de notre donation totale, afin de nous laisser conduire PAR ELLE dans le sens de cette donation totale.

Pour nous entraîner à cette obéissance parfaite, Montfort indique deux moyens, sur lesquels notre Préparation a grandement projeté sa lumière : nous *renoncer* et nous *abandonner*. Renoncement à soi, abandon à Marie.

Renoncement à soi, au moment de commencer une action. Renoncement à ce que nous sentons venir de notre nature, recherchant une satisfaction opposée à la grâce. Presque toujours, en effet, à ce moment-là, une voix en nous se fait entendre, toute différente de celle de la Sainte Vierge. Par exemple, à l'heure de notre lever matinal, la nature trouvera des prétextes pour prolonger le repos de la nuit. Si nous renonçons à l'écouter, ce sera notre première victoire, notre première obéissance, notre premier mérite de la journée. Si nous la suivons, ce sera la première défaite, qui sera, hélas, suivie de bien d'autres. N'est-ce pas ce renoncement à soi que Notre-Seigneur exige en premier lieu de toute âme décidée à le suivre dans la voie de ses préceptes ou de ses conseils, et à plus forte raison de sa dépendance mariale ? Nous marchons avec l'Evangile, en plein accord avec les méditations de notre première Semaine.

A ce renoncement, il faut joindre l'abandon qui d'ailleurs le facilite. Car on ne se renonce pas pour se renoncer, mais pour se livrer et s'abandonner entre les mains de Marie, illuminatrice et conductrice. Alors, il y a la joie d'une âme victorieuse, libérée d'elle-même, ouverte à la grâce, en belle marche vers la vie d'union.

« *Il faut, dit Montfort, se mettre et se laisser enter les mains virginales de Marie, comme un instrument entre les mains de l'ouvrier* », avec cette différence que nous sommes des instruments vivants, intelligents, conscients, amoureusement dociles à nous laisser manier, comme elle voudra.

Pour se livrer ainsi, il suffit « d'une œillade de l'esprit, d'un petit mouvement de la volonté », ou d'une parole murmurée à voix basse : « Mère, je me donne à vous... » Et peu importe que nous éprouvions ou non une douceur sensible à cet acte d'union. La volonté s'y trouve, c'est l'essentiel.

Et qu'on ne craigne pas de renouveler, aussi souvent que possible dans la journée, la même entière offrande, le même filial abandon ; car il ne faut pas que s'interrompe le courant de grâce. « *Plus on le fera, plus tôt on se sanctifiera, plus tôt on arrivera à l'union à Jésus-Christ, qui suit toujours nécessairement l'union à Marie* » (VD N° 259).

*
**

La formule AVEC MARIE nous invite à regarder la Vierge en chacune de nos actions, pour nous appliquer à l'imiter selon notre faiblesse. Puisque nous nous sommes mis entre ses mains comme des instruments dociles, fixons sur elle l'amoureux regard de notre âme. N'est-elle pas le Modèle accompli de toute vertu et perfection que le Saint-Esprit a formé dans une pure créature, c'est-à-dire dans une simple personne humaine comme nous ? Elle reste donc à la fois le Modèle idéal et accessible, fait pour nos yeux, sans danger de les éblouir.

Quel bonheur de pouvoir la regarder dans nos prières, travaux, souffrances ! Il faut qu'en chaque action nous regardions comment Marie l'a faite lorsqu'elle vivait sur la terre, ou la ferait si elle était présentement à notre place. Sa vie, en ses différentes étapes, s'est déroulée

au sein d'occupations qui sont les nôtres ou dont nous sommes chaque jour les témoins. Il n'est donc que de la placer devant nos yeux pour la suivre en sa croissance spirituelle jamais interrompue.

Comme à la formule précédente, Montfort nous indique deux moyens très efficaces : *examiner et méditer* les grandes vertus que Notre-Dame a pratiquées pendant sa vie. Examiner, c'est le regard actuel de notre âme, celui du moment présent. Méditer sera le regard habituel, celui de notre attrait intérieur en tout temps.

Le *regard actuel* porte sur l'action du moment où nous sommes. Reprenons l'exemple de notre lever. Notre lever ressemble-t-il au lever de Marie ? Rappelle-t-il quelque chose de celui de Marie ? Regardons-la au Temple ou à Nazareth à cet instant de son réveil. Quel bond immédiat de son âme dans le cœur de son Bien-Aimé ! A lui l'offrande de ce premier instant de son réveil. Quel bond immédiat de son âme dans le cœur de son Bien-Aimé ! A lui l'offrande de ce premier instant de grâce. A lui les prémices de la journée nouvelle. A lui la ferveur d'amour de ces minutes qui marquent le temps du mérite. « O ma divine Mère, aidez-moi à mettre dans mon lever quelque chose de la ferveur du vôtre... ». Il y a donc mieux, maintenant, que le lever viril, le lever au premier signal. Il y a le lever d'une âme qui a, tout de suite, regardé Marie et qui s'efforce de l'imiter. Et c'est un progrès. Ce seul exemple nous fait saisir le mouvement de marche en avant de la formule « Avec Marie ». on monte dans la lumière.

Regardons pareillement Marie dans nos autres actions : dans notre oraison, notre messe, notre communion ; dans nos conversations et relations avec le prochain. Regardons-la et examinons-nous. Si nous sommes sincères avec nous-mêmes, nous gagnerons chaque fois en humilité, tant nous nous trouverons éloignés de ce Modèle idéal. Nous gagnerons aussi en émulation sainte, en désirs de faire mieux, puisque ce Modèle nous demeure accessible. Nous voudrions approcher le recueillement de Marie, son esprit de prière, sa pénétration du Saint Sacrifice, sa faim eucharistique, son activité silencieuse et ordonnée, sa charité fraternelle, son sentiment de la présence de Dieu... Nos actions s'élèvent ainsi progressivement et tendent à revêtir la pureté, la beauté, la sainteté de celles de Marie. Nous nous établissons dans la vertu solide.

Ce progrès ira toujours en s'accroissant, si nous ajoutons au regard d'examen qui porte sur l'action présente le *regard de méditation* qui va porter précisément sur les « grandes vertus » du Cœur de Marie. Montfort leur donne ce qualificatif de « grandes », parce que la Vierge les possédait couronnées par les dons du Saint-Esprit, toujours en rayonnante activité dans son âme.

Le mieux, ici, sera de suivre les mystères du Rosaire, en les accordant aux fêtes qui se succèdent tout au long de l'année liturgique. Il nous est facile de découvrir en chacun la vertu que Notre-Dame y a pratiquée de façon éminente. Le grand avantage de cette méditation sera de nous mettre en face, non pas de la vertu abstraite ou figée dans un livre, mais de la vertu vivante et attrayante, épanouie dans la créature la plus aimée de Dieu. Une telle méditation, passée en habitude, ne peut qu'inviter et exciter notre âme à de continuels progrès ; et ce mouvement progressif est chose capitale, car ce qui compte en spiritualité, ce n'est pas la vertu considérée en bloc, mais la vertu considérée en détail et vécue dans nos actions de tous les jours.

Méditer et imiter chacune des vertus de Marie, c'est ce que Montfort appelle « garder les voies de la Sainte Vierge », suivre ses traces, avancer sur son chemin toujours montant. Il affirme même, en se servant d'un texte des Livres sapientiaux (Prov., VII, 32), que cette marche en avant avec Marie est la marque infaillible de notre prédestination : *Beati qui custodiunt vias meas*. Bienheureux ceux qui pratiquent mes vertus et marchent sur les traces de ma vie avec le secours de la divine grâce (VD, N° 200). Plus fortement encore, comme nous l'avons vu le troisième Jour de notre deuxième Semaine, il fait dire à l'Esprit-Saint voulant se former des élus en collaboration avec Marie : *in electis meis mitte radices* (Eccli., XXIV, 13) « Jetez, ma Bien-Aimée et mon Epouse, les racines de toutes vos vertus dans mes élus, afin qu'ils croissent de vertu en vertu et de grâce en grâce. J'ai pris tant de complaisance en vous, lorsque vous viviez sur la terre dans la pratique des plus sublimes vertus, que je désire encore vous trouver sur la terre sans cesser d'être au Ciel. Reproduisez-vous pour cet effet dans mes élus : que je voie en eux avec complaisance les racines de votre foi invincible, de votre humilité profonde, de votre mortification universelle, de votre oraison sublime, de votre charité ardente, de votre espérance ferme et de toutes vos vertus » (N° 34).

L'âme vertueuse devient alors comme une « copie vivante » de la Très Sainte Vierge. L'expression est encore de notre Saint (N° 217). L'imitation persévérante des vertus de Marie imprime infailliblement en nous son image et ressemblance. Notre pratique intérieure « avec Marie » produit pleinement son effet.



EN MARIE nous réserve les délices de la vie d'union à Jésus. Si mystérieuse que puisse paraître au premier abord cette formule, elle ne nous demande cependant qu'une chose : prendre conscience d'un fait existant, d'une réalité surnaturelle insoupçonnée du grand nombre, à savoir que tous, nous puisons notre vie divine dans le sein spirituel de Marie, où nous sommes de plus en plus unis à Jésus.

Admirable mystère de grâce ! Le Verbe, deuxième Personne de la Sainte Trinité, est entré en Marie au matin de l'Annonciation, et depuis ce jour, il ne cesse d'y demeurer comme en son paradis terrestre. Il y demeure, non plus par son corps naturel et physique, mais par son Corps spirituel et mystique. Car Jésus, en tant qu'homme, est sorti du sein de Marie après neuf mois de séjour. C'est le mystère de la Maternité divine. Mais Jésus, en tant que Sauveur des hommes, Chef ou Tête des prédestinés, n'est pas sorti et ne sortira pas du sein spirituel de Marie, tant qu'un prédestiné restera sur terre. C'est le mystère de la Maternité spirituelle, prolongement de l'Incarnation. O Jésus, vivant toujours en Marie, pour nous communiquer en elle votre vie divine ; puisque vous avez miséricordieusement voulu que nous recevions la vie de nos âmes, comme nous recevons celle de nos corps, dans le sein d'une mère, dans le sein de votre Mère qui devient ainsi la nôtre.

Montfort nous demande simplement de prendre conscience de cette réalité surnaturelle et de savourer ce mystère d'union. Quel bonheur, dit-il, de pouvoir entrer et demeurer en Marie ! (N° 262). Entrer à la suite de Jésus et y demeurer unis à Jésus. ENTRER d'abord en Marie d'une manière consciente. C'est une grâce particulière à obtenir de l'Esprit-Saint. On obtient cette grâce par une grande fidélité à faire toutes ses actions *par* Marie et *avec* Marie, c'est-à-dire en docilité aux inspirations de Marie et en imitation de ses vertus.

L'âme, fidèle à faire toutes ses actions « par Marie », est devenue entre ses mains entièrement dépendante, docile et souple. La Vierge la possède, la gouverne, la conduit, la meut à son gré. Elle est sa Mère en plénitude, parce que sa Souveraine en toute liberté d'action. De plus, l'âme, fidèle à faire toutes ses actions « avec Marie », s'est appliquée à reproduire le Modèle virginal, approprié à sa faiblesse. La voilà riche de vertus solides, activées par les dons du Saint-Esprit. Cette âme est donc parvenue à la ressemblance souhaitée. Conséquemment, elle reçoit « en Marie », elle puise en Marie la grâce dans une plus grande abondance ; la grâce, c'est-à-dire la vie même de Jésus et de Jésus résidant en Marie. Elle perçoit cette grâce. Elle découvre que c'est en Marie qu'elle la reçoit. Elle *entre* ainsi, d'une manière consciente et aimante, là où se trouve Jésus, là où se complaît Jésus ; et elle en éprouve de la joie. Oh ! quel bonheur de pouvoir entrer en Marie, par suite de notre fidélité à dépendre d'elle et à imiter ses vertus !

Chaque matin, dès l'instant du réveil, nous nous trouvons être aussitôt en Marie. Notre première pensée nous y porte, notre cœur nous y entraîne, tout notre être surnaturel y aspire la grâce. Et de même, nous prions en Marie, nous communions en Marie, nous travaillons en Marie ; nous nous portons à nos différentes occupations, sans quitter cet intérieur enchanté. Ce sont là des grâces d'union à Jésus vivant en Marie.

Montfort ajoute : « *Après que par sa fidélité on a obtenu cette insigne grâce (l'entrée aimante en Marie), il faut DEMEURER dans le bel intérieur de Marie avec complaisance* » (N° 264). Demeurer, y vivre à demeure, s'y établir d'une manière fixe et permanente, y résider pour tout de bon ; et savourer le bonheur d'être là, de plus en plus étroitement unis à Jésus. Jésus y a pris, il y prend encore ses complaisances. Nul autre séjour créé ne l'attire et ne le retient autant. Là, nous le trouvons, nous jouissons de son intimité, nous nous abandonnons aux délices de la vie d'union. C'est le véritable amour de complaisance, c'est la joie spirituelle à ses degrés supérieurs. Cet épanouissement de notre être est le signe caractéristique, la marque indéniable du contact vital et conscient avec le Bien-Aimé.

Les membres de phrase que Montfort accumule à cet endroit de son *Traité* en sont la description mystique. Le sein virginal de Marie, dit-il, nous sera une demeure de repos... une demeure de confiance... une demeure de sûreté contre nos ennemis, le démon, le monde, le péché ; enfin, il sera la demeure de notre transformation dans le Christ Jésus, de notre adaptation à Jésus comme son membre ressemblant, bien adhérent et ne faisant qu'un avec lui (N° 264). Telle est la grâce précieuse de l'union vitale transformante. L'âme arrive à son état de perfection dans le corps mystique. Elle atteint, ou elle est sur le point d'atteindre son âge parfait, l'âge parfait de sa vie de grâce. Elle n'a plus qu'à attendre le jour de sa naissance à la béatitude éternelle.

*
**

Quant à la formule POUR MARIE, elle couronne les trois autres, de même qu'à la doxologie du canon de la messe les mots *omnis honor et gloria* disent l'achèvement suprême au *per Ipsum, cum Ipso et in Ipso* ; « par le Christ, avec lui et en lui, que tout honneur et toute gloire vous soient à jamais rendus, ô Trinité sainte » ! Ainsi voulons-nous rendre à la Vierge, comme à notre fin prochaine, tout honneur et toute gloire, dans le bonheur de la servir, en vue d'avancer son Règne. Servir notre bien-aimée Souveraine, estimer que c'est un grand honneur de nous dévouer pour elle, de rechercher ses intérêts, de procurer sa gloire, de promouvoir son

Règne, avec la noble ambition de nous rapprocher le plus possible de ces esprits bienheureux qui, Là-Haut, forment sa Cour.

Au chapitre préliminaire de son *Traité*, Montfort nous montre, à la suite de saint Bonaventure, tous les chœurs angéliques clamant sans cesse à leur Reine : *Sancta, Sancta, Sancta Maria...* et lui offrant des millions de fois chaque jour la salutation *Ave, Maria*, en se prosternant devant elle, et lui demandant pour grâce de les honorer de quelques-uns de ses commandements. Jusqu'à saint Michel, ajoute-t-il avec saint Augustin, qui, bien qu'étant le Prince de toute la Cour céleste, se montre le plus zélé à lui rendre et à lui faire rendre toutes sortes d'honneurs (N° 8).

Voulant ainsi servir Marie comme le servent les anges, nous veillerons à mettre, en chacune de nos démarches, *la plus grande pureté d'intention*. Qu'il n'y ait aucune pensée d'intérêt personnel, aucun retour sur soi. Que tout ce qui se présente, et tout ce qu'on accomplit, et tout ce qu'on endure, soit au profit de Marie. Pour elle, le mérite de notre lever fervent. Pour elle, notre recueillement du matin. Pour elle, la richesse de notre messe et de notre communion. Pour elle, ce travail qui recommence avec sa joie, ou sa peine, ou sa monotonie, et qui constitue le devoir d'état quotidien. Pour elle, pour qu'elle soit plus connue, plus aimée, plus honorée, plus glorifiée.

A cette pureté d'intention nous ajouterons *un grand esprit de zèle*, nous efforçant de rayonner Marie le plus possible autour de nous. Nous serons ses apôtres par la prière, par la souffrance, par la parole ou par la plume, par l'action missionnaire. « *il faut, recommande Montfort, entreprendre et faire de grandes choses pour cette auguste souveraine* » (N0 265). Il parlait d'expérience. Qui fut plus que lui l'apôtre de Marie, son prêtre de feu ? Qui lutta davantage contre les ennemis de la Vierge, contre les abus introduits dans sa Dévotion ? Qui stigmatisa, comme il l'a fait, les faux dévots à Marie ? Qui surtout gagna plus d'esclaves d'amour à la Reine des cœurs ? Suivons son exemple. Si restreint que soit notre champ d'apostolat, tous nous pouvons collaborer à cette grande chose : assurer, hâter le triomphe universel du Christ en propageant autour de nous le Règne précurseur de Marie. Le temps de ce Règne semble bien être le nôtre. « *Quand viendra, interrogeait Montfort, cet heureux temps où la divine Marie sera établie Maîtresse et Souveraine dans les cœurs, pour les soumettre pleinement à l'empire de son grand et unique Jésus ?* ». Et lui-même répondait : « *Ce temps ne viendra que lorsqu'on connaîtra et pratiquera la dévotion que j'enseigne* » (N° 217). C'est chose faite. Aujourd'hui, sa Consécration est connue, pratiquée, vécue, aimée par des âmes ferventes dans le monde entier.

Savourons donc toujours plus le bonheur de notre appartenance à la divine Mère et Maîtresse, cette grâce inappréciable de nous savoir ici-bas son vivant domaine, et dans l'heureuse obligation de fructifier à son profit, pour son Règne, pour l'honneur de la servir et de la glorifier.

CANTIQUE DE L'ACTION DE GRACES

1

Que mon âme chante et publie
A la gloire de mon Sauveur
Les grandes bontés de Marie
Envers son pauvre serviteur.

2

Que n'ai-je une voix de tonnerre,
Afin de chanter en tous lieux
Que les plus heureux de la terre
Sont ceux qui la servent le mieux ?

3

Chrétiens, apprêtez vos oreilles,
Ecoutez-moi, prédestinés,
Car je raconte les merveilles
De Celle dont vous êtes nés.

4

Marie est ma grande richesse
Et mon tout auprès de Jésus,
C'est mon bonheur, c'est ma tendresse
C'est le trésor de mes vertus.

5

Elle est mon arche d'alliance
Où je trouve la sainteté,
Elle est ma robe d'innocence
Dont je couvre ma pauvreté.

6

Elle est mon divin oratoire
Où je trouve toujours Jésus,
J'y prie avec beaucoup de gloire,
Je n'y crains jamais de refus.

7

Elle est ma ville de refuge
Où je ne suis point outragé,
C'est mon arche dans le déluge,
Où je ne suis point submergé.

8

Je suis tout dans sa dépendance
Pour mieux dépendre du Sauveur,
Laissant tout à sa Providence,
Mon corps, mon âme et mon bonheur.

9

Quand je m'élève à Dieu mon père
Du fond de mon iniquité,
C'est sur les ailes de ma Mère,
C'est sur l'appui de sa bonté.

10

Pour calmer Jésus en colère,
Avec Marie il est aisé,
Je lui dis : Voilà votre mère.
Aussitôt il est apaisé.

11

Cette bonne Mère et Maîtresse
Me secourt partout puissamment ;
Et quand je tombe par faiblesse,
Elle me relève à l'instant.

12

Quand mon âme se sent troublée
Par mes péchés de tous les jours,
Elle est toute pacifiée,
Disant : marie, à mon secours !

13

Elle me dit dans son langage,
Lorsque je suis dans mes combats :
Courage, mon enfant, courage,
Je ne t'abandonnerai pas !

14

Comme un enfant à la mamelle
Je suis attaché sur son sein,
Cette Vierge pure et fidèle
M'y nourrit d'un lait tout divin.

15

Voici ce qu'on ne pourra croire :
Je la porte au milieu de moi,
Gravée avec des traits de gloire,
Quoique dans l'obscur de la foi.

16

Elle me rend pur et fertile
Par sa pure fécondité,
Elle me rend fort et docile
Par sa profonde humilité.

17

Marie est ma claire fontaine
Où je découvre mes laideurs,
Où je me délecte sans gêne,
Où je tempère mes ardeurs.

18

Je vais par Jésus à son Père
Et je n'en suis point rebuté,
Je vais à Jésus par sa Mère
Et je n'en suis point rejeté.

19

Je fais tout en elle et par elle,
C'est un secret de sainteté
Pour être à Dieu toujours fidèle,
Pour faire en tout sa volonté.

20

Chrétiens, supplétez, je vous prie,
A ma grande infidélité ;
Aimez Jésus, aimez Marie
Dans le temps et l'éternité¹.

¹ Cantique du Père de Montfort, édit. Crit., n° (61), intitulé : *Le dévot esclave de Jésus en Marie*. Un refrain y a été ajouté assez récemment :

*Pour aller à Jésus,
Allons, chrétiens, allons par Marie,
Pour aller à Jésus,
C'est le divin secret des élus.*

LES PRIÈRES

Le Veni Creator

Veni, creator Spiritus
Mentes tuorum visita,
Imple superna gratia
Quae tu creasti pectora.

Venez, Esprit créateur, visitez les âmes de vos
fidèles, et remplissez de la grâce d'en haut les
cœurs que vous avez créés.

Qui diceris Paraclitus,
Altissimi donum Dei,
Fons vivus, ignis, caritas,
Et spiritalis unctio.

Vous qui êtes appelé Consolateur, don du
Dieu très haut, fontaine de vie, feu, amour et
onction spirituelle.

Tu septiformis munere,
Digitus Paternae dexteræ,
Tu rite promissum Patris,
Sermone ditans guttura.

Vous qui répandez sept dons dans les âmes,
doigt de la droite du Père, solennellement
promis par lui aux hommes, et qui mettez sur
leurs lèvres les trésors de votre parole.

Accende lumen sensibus,
Infunde amorem cordibus,
Infirma nostri corporis
Virtute firmans perpeti.

Faites briller votre lumière à nos yeux,
répandez votre amour dans nos cœurs :
soutenez la faiblesse de notre chair par votre
incessante vertu.

Hostem repellas longius,
Pacemque dones protinus,
Ductore sic te praeviso,
Vitemus omne noxium.

Repoussez bien loin notre ennemi, et donnez-
nous promptement la paix : marchez devant
nous comme notre guide, pour que nous
évitons tout mal.

Per te sciamus da Patrem,
Noscamus atque Filium ;
Teque utriusque Spiritum
Credamus omni tempore.

Qu'il nous soit donné par vous de connaître le
Père, comme aussi le Fils, et vous, ô Saint-
Esprit, qui procédez de l'un et de l'autre ;
faites que nous ayons toujours foi en vous.

Deo Patri sit gloria,
Et Filio, qui a mortuis
Surrexit, ac Paraclito,
In saeculorum saecula. Amen.

Gloire soit à Dieu le Père, et au Fils, qui est
ressuscité des morts, comme au paraclet, dans
les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

L'Ave, Maris Stella

Salut, Astre des mers ;
Mère de Dieu féconde,
Salut, ô toujours Vierge !
Porte heureuse du Ciel.

*Ave, maris stella,
Dei mater alma,
Atque semper virgo,
Felix caeli porta.*

Vous qui de Gabriel
Avez reçu l'Ave,
Fondez-nous dans la paix,
Changez le nom d'Eva.

*Sumens illud Ave
Gabrielis ore,
Funda nos in pace,
Mutans Evae nomen.*

Délivrez les captifs,
Eclairez les aveugles,
Chassez loin tous les maux,
Demandez tous les biens.

*Solve vincla reis,
Profer lumen caecis,
Mala nostra pelle,
Bona concta posce.*

Montrez-vous notre Mère,
Vous-même offrez nos vœux
Au Dieu qui, né pour nous,
Voulut naître de vous.

*Monstra te esse matrem,
Sumat per te preces
Qui pro nobis natus
Tulit esse tuus*

O Vierge incomparable,
Vierge douce entre toutes,
Affranchis du péché,
Rendez-nous doux et chastes.

*Virgo singularis,
Inter mones mitis,
Nos culpis solutos
Mites fac et castos.*

Donnez vie innocente
Et sûr pèlerinage.
Pour qu'un jour soit Jésus
Notre liesse à tous.

*Vitam praesta puram,
Iter para tutum ;
Ut videntes Jesu
Semper collaetemur*

Louange à Dieu le Père,
Gloire au Christ souverain ;
Louange au Saint-Esprit ;
Aux trois le même honneur.
Amen.

*Sit laus Deo Patri,
Summo Christus decus,
Spiritali Sancto
Tribus, honor unus.
Amen*

Les Litanies du Saint-Esprit

Seigneur, ayez pitié de nous,
Jésus-Christ, ayez pitié de nous,
Seigneur, ayez pitié de nous,
Jésus-Christ, écoutez-nous.
Jésus-Christ, exaucez-nous,

Père céleste qui êtes Dieu, ayez pitié de nous
Fils, Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié
de nous
Esprit-Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous

De la résistance à la vérité connue, délivrez-nous
Seigneur
De l'obstination et de l'impénitence, délivrez-nous
Seigneur
De toute souillure de corps et d'esprit, délivrez-nous
Seigneur
De l'esprit de fornication, délivrez-nous Seigneur
De tout mauvais esprit, délivrez-nous Seigneur
Par votre éternelle procession du Père et du
Fils, délivrez-nous Seigneur

Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous
 Esprit, qui procédez du Père et du Fils, ayez pitié de nous
 Esprit du Seigneur, qui au commencement du monde, planiez sur les eaux, et les avez rendues fécondes, ayez pitié de nous
 Esprit par l'inspiration duquel les saints hommes de Dieu ont parlé, ayez pitié de nous
 Esprit dont l'onction nous apprend toutes choses, ayez pitié de nous
 Esprit qui rendez témoignage de Jésus-Christ, ayez pitié de nous
 Esprit de vérité qui nous instruisez de toutes choses, ayez pitié de nous
 Esprit qui êtes survenu en Marie, ayez pitié de nous
 Esprit du Seigneur, qui remplissez toute la terre, ayez pitié de nous
 Esprit de Dieu, qui êtes en nous, ayez pitié de nous
 Esprit de sagesse et d'intelligence, ayez pitié de nous
 Esprit de conseil et de force, ayez pitié de nous
 Esprit de science et de piété, ayez pitié de nous
 Esprit de crainte du Seigneur, ayez pitié de nous
 Esprit de grâce et de miséricorde ayez pitié de nous
 Esprit de force, de dilection et de sobriété, ayez pitié de nous
 Esprit de foi, d'espérance, d'amour et de paix, ayez pitié de nous
 Esprit d'humilité et de chasteté, ayez pitié de nous
 Esprit de bonté et de douceur, ayez pitié de nous
 Esprit de toutes sortes de grâces, ayez pitié de nous
 Esprit qui sondez même les secrets de Dieu, ayez pitié de nous
 Esprit qui priez pour nous par des gémissements ineffables, ayez pitié de nous
 Esprit qui êtes descendu sur Jésus-Christ sous la forme d'une colombe, ayez pitié de nous
 Esprit par lequel nous prenons une nouvelle naissance, ayez pitié de nous
 Esprit qui remplissez nos cœurs de charité, ayez pitié de nous
 Esprit d'adoption des enfants de Dieu, ayez pitié de nous
 Esprit qui avez paru sur les Disciples sous la figure de langues de feu, ayez pitié de nous
 Esprit dont les Apôtres ont été remplis, ayez pitié de nous
 Esprit qui distribuez vos dons à chacun selon votre volonté, ayez pitié de nous
 Soyez-nous propice, pardonnez-nous Seigneur
 Soyez-nous propice, exaucez-nous Seigneur
 De tout mal, délivrez-nous Seigneur
 De tout péché, délivrez-nous Seigneur
 Des tentations et des embûches du démon, délivrez-nous Seigneur
 De la présomption et du désespoir, délivrez-nous Seigneur

Par la conception de Jésus-Christ qui s'est faite par votre opération, délivrez-nous Seigneur
 Par votre descente sur Jésus-Christ dans le Jourdain, délivrez-nous Seigneur

Par votre descente sur les Disciples, délivrez-nous Seigneur
 Dans le grand jour du jugement, pauvres Pécheurs nous vous prions, écoutez-nous
 Afin que vivant par l'esprit, nous agissions aussi par l'esprit nous vous prions, écoutez-nous
 Afin que nous souvenant que nous sommes le temple du Saint-Esprit, nous ne le profanions jamais, nous vous prions, écoutez-nous
 Afin que vivant selon l'esprit, nous n'accomplissions pas les désirs de la chair. nous vous prions, écoutez-nous
 Afin que nous mortifions les œuvres de la chair, nous vous prions, écoutez-nous
 Afin que nous ne vous contristions pas, vous qui êtes le Saint-Esprit de Dieu, nous vous prions, écoutez-nous
 Afin que nous ayons soin de garder l'unité de l'esprit dans le lien de la paix, nous vous prions, écoutez-nous
 Afin que nous ne croyions pas facilement à tout esprit, nous vous prions, écoutez-nous
 Afin que nous éprouvions les esprits s'ils sont de Dieu, nous vous prions, écoutez-nous
 Afin que vous renouveliez en nous l'esprit de droiture, nous vous prions, écoutez-nous
 Afin que vous nous fortifiez par votre esprit souverain, nous vous prions, écoutez-nous

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous Seigneur
 Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous Seigneur
 Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

PRIONS

Nous vous supplions, Seigneur, de nous assister sans cesse par la vertu de votre Esprit-Saint, afin que, purifiant par sa miséricorde les taches de nos cœurs, il nous préserve encore de tous les maux. Par Jésus-Christ Notre Seigneur. Ainsi soit-il.

Les Litanies de la Sainte Vierge

Seigneur, ayez pitié de nous. Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, ayez pitié de nous. Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous. Seigneur, ayez pitié de nous.

Père du Ciel qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Fils, Rédempteur du monde qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Esprit Saint qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Trinité Sainte qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.

Sainte Marie, priez pour nous

Sainte Mère de Dieu, priez pour nous

Sainte Vierge des vierges, priez pour nous

Mère du Christ, priez pour nous

Mère de la Sainte Eglise, priez pour nous

Mère de la divine grâce, priez pour nous

Mère très pure, priez pour nous

Mère très chaste, priez pour nous

Mère toujours Vierge, priez pour nous

Mère sans tache, priez pour nous

Mère aimable, priez pour nous

Mère admirable, priez pour nous

Mère du bon conseil, priez pour nous

Mère du Créateur, priez pour nous

Mère du Sauveur, priez pour nous

Vierge très prudente, priez pour nous

Vierge vénérable, priez pour nous

Vierge digne de louange, priez pour nous

Vierge puissante, priez pour nous

Vierge clémente, priez pour nous

Vierge fidèle, priez pour nous

Miroir de justice, priez pour nous

Trône de la sagesse, priez pour nous

Cause de notre joie, priez pour nous

Vase spirituel, priez pour nous

Vase d'honneur, priez pour nous

Vase insigne de dévotion, priez pour nous

Rose mystique, priez pour nous

Tour de David, priez pour nous

Tour d'ivoire, priez pour nous

Maison d'or, priez pour nous

Arche d'alliance, priez pour nous

Porte du ciel,

Étoile du matin,

Salut des infirmes,

Refuge des pécheurs,

Consolatrice des affligés,

Secours des chrétiens,

Reine des Anges,

Reine des Patriarches,

Reine des Prophètes.

Reine des Apôtres,

Reine des Martyrs,

Reine des Confesseurs,

Reine des Vierges,

Reine de tous les Saints

Reine conçue sans péché,

Reine élevée aux Cieux,

Reine du très saint Rosaire,

Reine de la paix,

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde,

pardonnez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde,

exaucez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Priez pour nous, sainte Mère de Dieu.

Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

Prions. Seigneur, daignez nous accorder, à nous vos serviteurs, de jouir toujours de la santé de l'âme et du corps; et par la glorieuse intercession de la bienheureuse Marie toujours Vierge, délivrez-nous des tristesses de la vie présente, et donnez-nous d'avoir part aux joies éternelles. Par Jésus-Christ Notre Seigneur.

Ainsi soit-il.

Les litanies du Saint Nom de Jésus

Seigneur, ayez pitié de nous. Seigneur, ayez pitié de nous.

O Christ, ayez pitié de nous. O Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous. Seigneur, ayez pitié de nous.

Père céleste qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Fils, Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Esprit Saint qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Trinité Sainte qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.

Jésus, Fils du Dieu vivant, ayez pitié de nous.

Jésus, splendeur du Père, ayez pitié de nous.

Jésus, splendeur de la lumière éternelle, ayez pitié de nous.

Jésus, roi de gloire, ayez pitié de nous.

Jésus, soleil de justice, ayez pitié de nous.

Jésus, Fils de la Vierge Marie, ayez pitié de nous.

Jésus, aimable, ayez pitié de nous.

Jésus, admirable, ayez pitié de nous.

Jésus, Dieu fort, ayez pitié de nous.

Jésus, Père des siècles à venir, ayez pitié de nous.

Jésus, Ange du grand conseil, ayez pitié de nous.

Jésus, très puissant, ayez pitié de nous.

Jésus, très patient, ayez pitié de nous.

Jésus, très obéissant, ayez pitié de nous.

Jésus, doux et humble de cœur, ayez pitié de nous.

Jésus, qui aimez la chasteté, ayez pitié de nous.

Jésus, qui nous aimez, ayez pitié de nous.

Jésus, Dieu de paix, ayez pitié de nous.

Jésus, auteur de la vie, ayez pitié de nous.

Jésus, modèle des vertus, ayez pitié de nous.

Jésus, zéléteur des âmes, ayez pitié de nous.

Jésus, notre Dieu, ayez pitié de nous.

Jésus, notre refuge, ayez pitié de nous.

Jésus, Père des pauvres, ayez pitié de nous.

Jésus, trésor des fidèles, ayez pitié de nous.

Jésus, bon pasteur, ayez pitié de nous.

Jésus, vraie lumière, ayez pitié de nous.

Jésus, sagesse éternelle, ayez pitié de nous.

Jésus, bonté infinie, ayez pitié de nous.

Jésus, notre voie et notre vie, ayez pitié de nous.

Jésus, joie des anges, ayez pitié de nous.

Jésus, roi des patriarches, ayez pitié de nous.

Jésus, maître des apôtres, ayez pitié de nous.

Jésus, docteur des évangélistes, ayez pitié de nous.

Jésus, force des martyrs, ayez pitié de nous.

Jésus, lumière des confesseurs, ayez pitié de nous.

Jésus, pureté des vierges, ayez pitié de nous.

Jésus, couronne de tous les saints, ayez pitié de nous.

Soyez-nous propices, pardonnez-nous, Jésus.

Soyez-nous propices, exaucez-nous, Jésus.

De tout mal, délivrez-nous, Jésus.

De tout péché, délivrez-nous, Jésus.

De votre colère, délivrez-nous, Jésus.

Des embûches du démon, délivrez-nous, Jésus.

De l'esprit de fornication, délivrez-nous, Jésus.

De la mort éternelle, délivrez-nous, Jésus.

Du mépris de vos inspirations, délivrez-nous, Jésus.

Par le mystère de votre sainte Incarnation, délivrez-nous, Jésus.

Par votre Nativité, délivrez-nous, Jésus.

Par votre Enfance, délivrez-nous, Jésus.

Par votre vie toute divine, délivrez-nous, Jésus.

Par vos travaux, délivrez-nous, Jésus.

Par votre Agonie et votre Passion, délivrez-nous, Jésus.

Par votre Croix et votre abandonnement, délivrez-nous, Jésus.

Par vos langueurs, délivrez-nous, Jésus.

Par votre mort et votre sépulture, délivrez-nous, Jésus.

Par votre Résurrection, délivrez-nous, Jésus.

Par votre Ascension, délivrez-nous, Jésus.

Par l'institution de la sainte Eucharistie, délivrez-nous, Jésus.

Par vos joies, délivrez-nous, Jésus.

Par votre gloire, délivrez-nous, Jésus.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Jésus.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Jésus.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Jésus.

Jésus, écoutez-nous. Jésus, écoutez-nous.

Jésus, exaucez-nous. Jésus, exaucez-nous.

Prions. Seigneur Jésus-Christ qui avez dit : Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira : donnez-nous, nous vous en supplions, un tel attrait de votre amour tout divin, de nous vous aimions de tout cœur, de bouche et d'action, et que nous ne cessions jamais de vous louer. Faites, Seigneur, que nous ayons continuellement la crainte en même temps que l'amour de votre saint nom, puisque vous ne manquez jamais de gouverner ceux que vous établissez dans la force de votre amour. Vous qui, étant Dieu, vivez et réglez, avec le Père, dans l'unité du Saint-Esprit, pour les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Les Litanies du Sacré-Cœur de Jésus

Approuvées par S.S. Léon XIII

Seigneur, ayez pitié de nous.
 O Christ, ayez pitié de nous.
 Seigneur, ayez pitié de nous.
 Jésus-Christ, écoutez-nous.
 Jésus-Christ, exaucez-nous.
 Père céleste qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
 Fils, Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
 Esprit Saint qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
 Trinité Sainte qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, Fils du Père éternel, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, formé par le Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Mère, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, uni substantiellement au Verbe de Dieu, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, d'une infinie majesté, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, temple saint de Dieu, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, tabernacle du Très-Haut, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, maison de Dieu et porte du ciel, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, fournaise ardente de charité, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, sanctuaire de la justice et de l'amour, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, plein d'amour et de bonté, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, abîme de toutes les vertus, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, très digne de toutes louanges, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, roi et centre de tous les cœurs, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, en qui se trouvent tous les trésors de la sagesse et de la science, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, en qui réside toute la plénitude de la Divinité, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, objet des complaisances du Père, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, dont la plénitude se répand sur nous tous, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, le désiré des collines éternelles, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, patient et très miséricordieux, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, libéral pour tous ceux qui vous invoquent, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, source de vie et de sainteté, ayez pitié de nous.

Cœur de Jésus, propitiation pour nos péchés, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, rassasié d'opprobres, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, broyé à cause de nos crimes, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, obéissant jusqu'à la mort, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, percé par la lance, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, source de toute consolation, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, notre vie et notre résurrection, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, notre paix et notre réconciliation, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, victime des pécheurs, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, salut de ceux qui espèrent en vous, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, espérance de ceux qui meurent en vous, ayez pitié de nous.
 Cœur de Jésus, délices de tous les saints, ayez pitié de nous.
 Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.
 Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.
 Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, Seigneur.
 Jésus, doux et humble de cœur
 Rendez notre cœur semblable au vôtre.

Prions. Dieu tout-puissant et éternel, considérez le Cœur de votre Fils bien-aimé : soyez attentif aux louanges et aux satisfactions qu'il vous a offertes au nom des pécheurs : Apaisé par ces divins hommages, pardonnez à ceux qui implorent votre miséricorde au nom de ce même Jésus-Christ, votre Fils, notre Seigneur et notre Dieu, qui règne avec vous, dans l'unité du Saint-Esprit, pour les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

La Prière de saint Augustin¹

Vous êtes, ô Jésus, le Christ du Seigneur, mon Père saint, mon Dieu plein de miséricorde, mon ROI infiniment grand ; vous êtes mon pasteur charitable, mon unique MAÎTRE, mon aide plein de bonté, mon bien-aimé d'une beauté ravissante, mon pain de vie, mon prêtre éternel ; vous êtes mon guide vers la patrie, ma vraie lumière, ma douceur toute sainte, ma voie droite et sans détour ; vous êtes ma SAGESSE brillante par son éclat, ma simplicité pure et sans tache, ma paix et ma douceur ; vous êtes enfin toute ma sauvegarde, mon héritage précieux, mon salut éternel.

O Jésus-Christ, aimable Maître, pourquoi, dans toute ma vie, ai-je aimé, pourquoi ai-je désiré autre chose que vous ? Jésus, mon Dieu, où étais-je quand je ne pensais pas à vous ? Ah ! du moins, à partir de ce moment, que mon cœur n'ait de désirs et d'ardeurs que pour le Seigneur Jésus ; qu'il se dilate pour n'aimer que lui seul. Désirs de mon âme, courez désormais, c'est assez de retard ; hâtez-vous d'atteindre le but auquel vous aspirez, cherchez en vérité celui que vous cherchez. O Jésus, anathème à qui ne vous aime pas ! Que celui qui ne vous aime pas soit rempli d'amertume ! O doux Jésus, soyez l'amour, les délices et l'admiration de tout cœur dignement consacré à votre gloire. Dieu de mon cœur et mon partage, divin Jésus, que mon cœur tombe dans une sainte défaillance, et soyez vous-même ma vie ; que dans mon âme s'allume un charbon brûlant de votre amour et qu'il y soit le principe d'un incendie tout divin, qu'il brûle sans cesse sur l'autel de mon cœur ; qu'il embrase le plus intime de mon être ; qu'il consume le fond de mon âme ; qu'enfin, au jour de ma mort, je paraisse devant vous tout consommé dans votre amour. Ainsi soit-il.

¹ VD, 67.